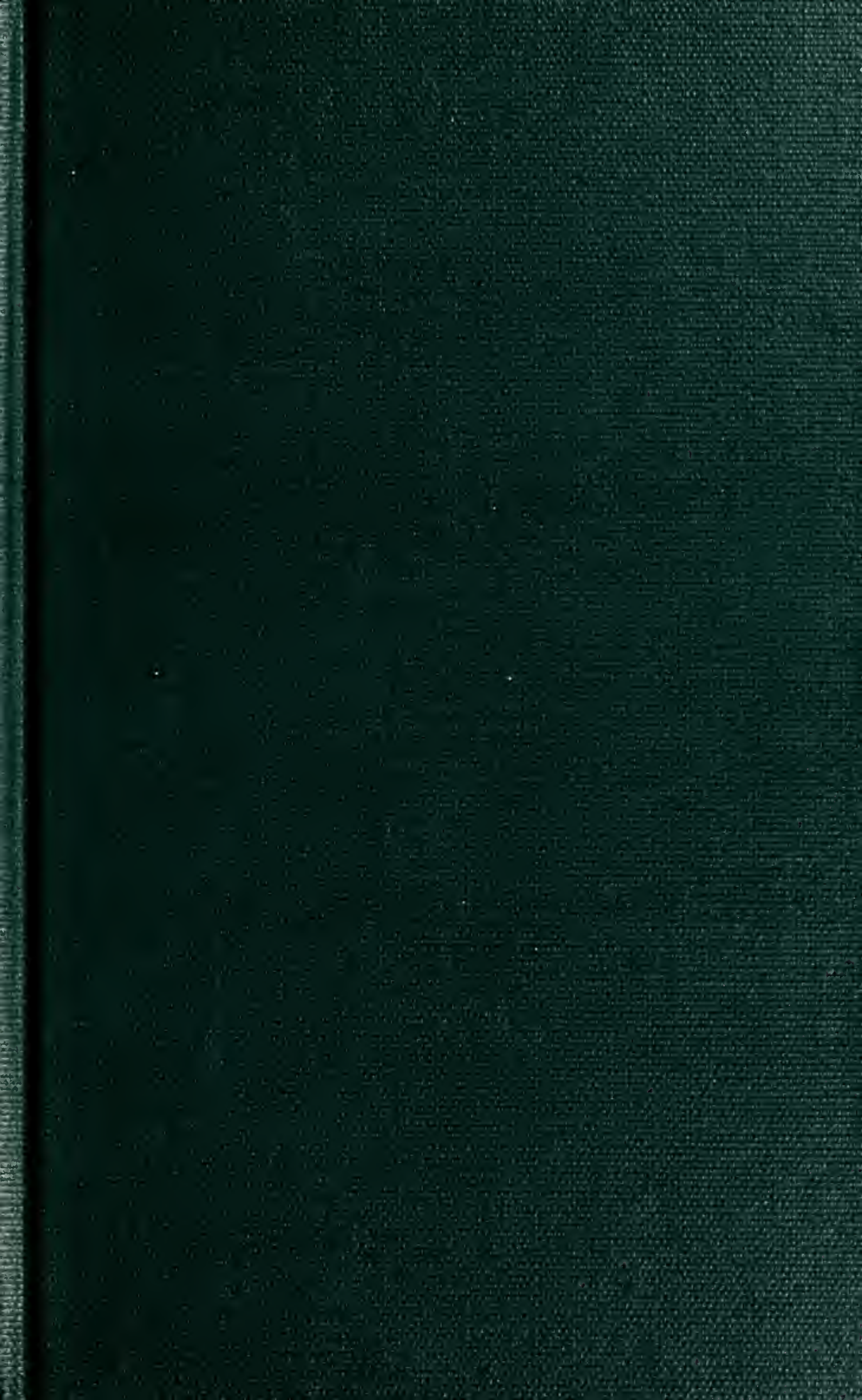


E. BOVET

LE PEUPLE DE ROME

VERS 1840

D'APRÈS LES SONNETS EN DIALECTE TRANSTÉVÉRIN

DE

GIUSEPPE-GIOACHINO BELLI

CONTRIBUTION A L'HISTOIRE DES MŒURS DE LA VILLE DE ROME

I



NEUCHATEL

ATTINGER FRÈRES ÉDITEURS

PARIS, LIBRAIRIE FISCHBACHER

ROME

LŒSCHER ET Cie

1898


AUG
21
1984

A MON FRÈRE

LUCIEN BOVET

A MON AMI

THÉODORE DAVID

PRÉFACE

Il est nécessaire de dire quelques mots sur la façon dont ce livre fut conçu et sur le but qu'il se propose.

En été 1891, alors que je suivais à l'Université de Zurich un cours de littérature italienne, M. H. Morf attira notre attention sur Giuseppe Belli « un des plus grands poètes, disait-il, de notre XIXe siècle ». Quelques mois après, pendant un séjour à Rome, je reçus de M. Morf une invitation plus précise de prendre l'oeuvre de Belli comme sujet d'une thèse de doctorat. Dès lors, j'étudiai sans relâche les sonnets du poète romain et dus constater bientôt que le sujet dépassait, de beaucoup, les limites d'une dissertation ordinaire.[1]

Non pas que j'aie entrepris de raconter l'histoire de Rome de 1830 à 1848 ; ce serait là une entreprise vaste et compliquée pour laquelle je ne serais pas suffisamment préparé. Je considère simplement Belli comme une des sources que devra consulter le futur historien, et c'est Belli que je donne ici exclusivement. Quiconque écrit sur Rome pénètre par là dans une littérature si touffue, qu'il cède aisément à la tentation de déployer dans les notes une érudition facile et… incomplète. Je me suis efforcé d'éviter cet écueil, et à part l'Introduction et deux ou trois exceptions sans importance, on ne trouvera dans ces pages que la Rome de Belli et aucune autre.

Plusieurs estimeront que je suis entré trop avant dans les détails ; d'autres au contraire chercheront en vain un tableau

[1] Les 156 premières pages de ce volume furent présentées en manuscrit, en été 1895, comme thèse de doctorat, à la Faculté de philosophie de Zurich, et furent publiées en février 1897, à un nombre restreint d'exemplaires.

complet de l'organisation de l'État et de l'Église. J'ai voulu prévenir ces critiques en intitulant cet ouvrage, sans fausse modestie, une « contribution à l'histoire des mœurs de la ville de Rome ». Mais d'autre part, était-il possible de parler de Rome sans faire un peu de philosophie, sans aborder des points de vue généraux? Non, car qui touche à la Ville Éternelle, touche forcément aux questions les plus profondes de l'histoire humaine. — Ceci dit, je serai heureux de pouvoir profiter, pour la rédaction du second volume, des critiques compétentes qui me seront adressées.

Ayant à choisir entre les langues française, allemande et italienne, j'ai écrit mon livre en français, par amour filial et par hommage à la langue maternelle, et pour combler si possible une lacune, puisque jusqu'à aujourd'hui personne en France n'a songé à parler de Belli.

Le grand public, en admettant qu'il prenne connaissance de cet ouvrage, ne manquera pas de crier au naturalisme, à propos du langage très libre des Transtévérins. Heureusement pour nous, la dignité des études scientifiques ne relève ni des salons, ni des moralistes pudibonds.

Un sentiment surtout m'a aidé à surmonter les difficultés nombreuses de cette étude : c'est l'amour profond de l'Italie. Ce pays, sillonné par tant de touristes, chanté par tant de littérateurs, ce pays est peu connu : on en admire les ruines, les musées, le ciel et la mer ; on en ignore ce qu'il a de plus précieux, de plus vivant, de plus touchant : le peuple. — J'ai appris à connaître et à aimer ce peuple ; j'ai foi en lui... et ce livre voudrait être un enseignement en même temps qu'un témoignage d'amour et d'espérance. Si je réussissais dans cette intention, je ne ferais que rendre à l'Italie un peu de ce qu'elle m'a donné.

Enfin j'exprime ici ma profonde gratitude à mon maître chéri, M. H. Morf, qui a suivi avec intérêt toutes les phases de ce livre et qui m'a fait espérer que l'effort ne serait pas vain.

Rome, mars 1898.

INTRODUCTION

La storia di Roma, la più sublime
tragedia dell' umanità.
GREGOROVIUS.

« M. Gogol me dit avoir trouvé à Rome un véritable poète « populaire appelé Belli, qui écrit des sonnets dans le lan- « gage transtévérin. mais des sonnets faisant suite, et for- « mant poème. Il m'en parla à fond et de manière à me con- « vaincre du talent original et supérieur de ce Belli, qui est « resté si parfaitement inconnu à tous les voyageurs. »

Sainte-Beuve écrivait ces lignes en 1845 [1]. Or, en dépit de l'édition complète de ces sonnets, publiée en 1889. et malgré quelques études biographiques, soit en italien, soit en allemand. Belli est encore aujourd'hui un « inconnu » pour la grande masse du public lettré, même en Italie.

Pourtant son œuvre est une des plus puissantes, des plus originales de ce siècle. En 2200 sonnets. d'une forme impeccable (où le philologue trouvera des renseignements précieux sur un dialecte qui disparait), Belli a fait l'histoire morale, sociale et intellectuelle du popolino romain tel qu'il était de 1830 à 1848. Il nous le montre jusque dans les recoins les plus intimes de sa vie, en famille, dans la rue, à

[1] *Premiers lundis.* Paris. 1884. Tome III, page 25. (1er décembre 1845 : « Nicolas Gogol »).

l'église ; dans ses amours, ses haines, ses superstitions, ses préjugés, ses vices et ses vertus. C'est précisément à cette histoire de la civilisation de hier que je désire apporter une modeste contribution, heureux si de l'examen impartial d'un triste passé il jaillissait un peu de réconfort pour l'heure présente et d'espérance pour demain.

Avant de pénétrer dans l'œuvre touffue de Belli, il nous faut esquisser les conditions du genre satirique, particulièrement en Italie, et nous arrêter plus longuement aux origines de Pasquin qui ont suscité depuis quelques années de si vives controverses parmi les savants italiens. Cette étude préliminaire est indispensable à la pleine intelligence de l'œuvre de Belli ; car bien que Belli soit absolument original, qu'il n'ait pas de devancier proprement dit, il n'en est pas moins le produit naturel d'une certaine race et d'un certain milieu. C'est la Rome papale qui l'a formé, et c'est elle qu'il a décrite, avec une vigoureuse indignation, mais sans se douter qu'il lui portait un coup mortel : Belli est venu à son heure, justicier involontaire et fatal.

I

La satire, un trait caractéristique des littératures romanes, et de l'Italie en particulier.

1. La Race.

La littérature latine, imitatrice des Grecs, a affirmé son originalité dans un seul domaine, celui de la satire. Il suffit de rappeler les chants fescennins, les Atellanes, les chansons des légionnaires victorieux, les noms de Plaute, Ennius, Lucilius, Horace, Perse, Juvénal et Cicéron lui-même dans ses sanglantes invectives. En constatant ce fait, et le succès continu de la satire dans les littératures romanes, à travers le moyen âge et les temps modernes, on arrive forcément à en chercher la cause dans une aptitude spéciale de la race, ou, mieux encore [1], dans les conditions climatériques et éco-

[1] Je dis « mieux encore », car la différenciation des races qu'on invoque si souvent pour justifier certaines haines, ne me paraît être que le produit d'un séjour séculaire dans des pays différents : et c'est bien ainsi que Taine l'entendait dans sa formule : « *la race, le milieu, le moment.* » Cf. *La Fontaine et ses fables.* (Paris, Hachette, 1892), page 8 : « L'air et les aliments font le corps à la longue : le climat, son degré et ses contrastes produisent les sensations habituelles, et à la fin la sensibilité définitive. » Ou encore : *Philosophie de l'art* (Paris, Hachette, 1893), tome II, page 100 : « Quand l'homme neuf et désarmé se trouve livré à la nature, elle l'enveloppe, elle le façonne, elle le moule, et l'argile morale, toute molle et flexible encore, se plie et se pétrit sous la pression physique ». — Il serait intéressant de montrer, quand un peuple change de pays, comment le costume, par exemple, et certains traits du langage persistent avec plus de ténacité que le caractère moral et intellectuel. Je songe aux « VII et XIII communi », aux « dialetti romaici », aux Albanais dans les Abruzzes, etc. etc. Cf. Archivio glottol. IV, VIII.

nordiques, en quelque sorte dans le sol même et dans le ciel de la Péninsule.

Si l'on compare d'abord les littératures grecque et latine avec les littératures du nord, on verra que tout ce qui est poésie du pur sentiment, imagination touffue et fantastique, psychologie mystérieuse, chevauchées hardies dans l'abstrait et l'irréel, idées à la fois grandioses et démesurées, qu'en un mot l'idéalisme transcendental nous est venu du nord et a dû naître là-bas, dans les forêts où passe le Erlkönig, dans les gorges où chevauche la maisnie Hellequin, dans les cavernes où dorment les rois légendaires ; tandis que le matérialisme, c'est-à-dire le sens des lignes et des couleurs, l'amour des formes plastiques, la recherche des causes physiques, les notions nettes, les rapports et les conséquences logiques, la symétrie, en un mot la divine harmonie dans les choses et dans les idées, tout cela a dû se développer dans la lumière des pays du sud, où Vénus et Minerve avaient leurs temples. Il serait aisé de montrer comment chacune de ces deux tendances, livrée à elle-même, tend à dégénérer, l'une du côté de la rhétorique et l'autre du côté de la sentimentalité,[1] tandis que, fondues ensemble, elles ont produit l'*Iphigénie* de Gœthe et tant d'autres purs chefs-d'œuvre de nos littératures modernes.[2]

Mais il faut nous borner, et, en vue du point spécial qui

[1] Je prends les mots de « rhétorique » et « sentimentalité » dans leur sens le plus profond, le plus philosophique, pour désigner deux grandes tendances morales et intellectuelles, que j'ai l'intention de définir plus nettement dans une prochaine étude.

[2] Comme le remarque fort bien Brunetière (*La Critique scientifique*) l'influence des trois facteurs — race, milieu, moment, — diminue avec les progrès de la civilisation. Cependant la masse du peuple demeure foncièrement conservatrice et même parmi les gens instruits plusieurs s'isolent [illegible] de tout ce qui se passe au delà de la frontière. Ils feraient [illegible] à [illegible] les paroles de Gaston Paris : « Il faudrait [illegible] qui [illegible] le développement et l'action réciproque des littératures modernes. Aimez, et on vous aimera ; ouvrez-vous et on s'ouvrira à vous ; en un mot, [illegible] « Empruntez pour qu'on vous emprunte » (*La poésie du moyen âge*, 2e série. Préface. Paris, Hachette, 189[illegible].)

nous occupe, dégager maintenant, aussi brièvement et nettement que possible, l'originalité de l'Italie de celle de la Grèce. Ce n'est pas que la Grèce n'ait eu, elle aussi, sa littérature satirique ; l'indépendance de la littérature latine sur ce point là n'en demeure pas moins un fait certain.

On peut dire de l'Hellade, avec Taine,[1] que « c'est un « beau pays qui tourne l'âme vers la joie et pousse l'homme « à considérer la vie comme une fête » ou avec Renan[2] que « la belle humeur, la joie de vivre sont les choses grecques « par excellence ». — Ernest Curtius dit de même : « So besteht denn der besondere Vorzug des griechischen Landes « in dem Masse seiner Begabung... Starres und Flüssiges, « Berg und Niederung, Dürre und Feuchtigkeit, thrakische « Schneestürme und tropische Sonnengluth — alle Gegen- « sätze, alle Formen des Naturlebens kommen zusammen, « um auf die verschiedenste Art den Menschengeist zu wecken « und anzuregen. Wie aber diese Gegensätze sich alle in eine « höhere Harmonie auflösen, welche das ganze Küsten- und « Inselland des Archipelagus umfasst, so wurde auch der « Mensch darauf hingewiesen, zwischen den Gegensätzen, « die das bewusste Leben bewegen, zwischen Genuss und « Arbeit, zwischen Sinnlichkeit und Geistigkeit, zwischen « Denken und Fühlen das Mass der Harmonie herzustellen. »[3]

Bien différent était le Latium, avec son terrain aride ou marécageux, riche en fièvres. Rome, entourée d'ennemis, fut la ville de la guerre et du pillage ; il s'y développa une race dure et sévère, tournée vers les réalités les plus immédiates de la vie : ce ne sont pas des artistes, des poètes, des philosophes, des savants ; ce sont des tacticiens, des diplomates, des législateurs. « Der Nationalcharakter, wie « wir ihn historisch kennen, sei es nach ursprünglichen

[1] *Philosophie de l'art*, II, 125

[2] *Saint-Paul*, 202.

[3] *Grieschiche Geschichte*, Bd. I, 15 (Berlin, Weidmann, 1887).

« Anlagen, sei es durch den Gang der Ereignisse gemodelt,
« bekundet ein erschreckend nüchternes Gepräge. Für die
« Freude an Wald und Jagd, das Schweifen im wilden Hag,
« das Erklimmen ragender Berge, für alles was ritterliche
« Nationen wie Hellenen und Kelten entzückt hat, ging dem
« Römer, der heimischer Art treu blieb, Sinn und Verständ-
« niss ab. Auf wissenschaftlichem Gebiete fehlte ihm die
« Empfänglichkeit für alles was von dem gemeinen Nutzen
« des Tages seitab lag ». [1]

Certes, à travers les siècles et sous les influences les plus diverses, ce caractère s'est bien modifié : il s'est affiné et considérablement enrichi ; cependant, des traits primitifs plusieurs subsistent encore intacts chez les Italiens d'aujourd'hui : hommes sensés par excellence, doués d'un esprit vif, d'un regard perçant, auquel n'échappe aucun ridicule, aucun signe caractéristique (de là, des surnoms trouvés d'un accord unanime : Victor Emmanuel — Baffone ; Pie IX — Nasone ; Léon XIII — Testa secca) : même les travers et les vices moraux se détachent pour eux avec une netteté plastique. C'est un esprit lucide, logique par intuition et tourné vers le concret, sans rêveries, sans illusions. [2]

[1] Henri Nissen : *Italische Landeskunde*, I, 19. (Berlin, Weidmann, 1883).

[2] Cf. *Nuova Antologia*, 1er février 1895, 440. — Gregorovius *Storia di Roma*, I, 8, 9. — Déterminer ce caractère moderne d'une façon un peu complète et précise, cela m'entraînerait trop loin. Je me suis borné à noter les traits qui sont en rapport direct avec notre sujet spécial. — D'autre part, je prévois une objection : La politique de l'Italie, en ces dernières années, à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur, n'a pas été de nature à révéler « un esprit lucide, sans rêveries et sans illusions ». C'est une crise qui passera. On devait bien, après la glorieuse épopée de Garibaldi, après l'unification de la patrie si longtemps désunie, après l'effort suprême d'une génération et le succès inouï, on devait bien s'attendre à quelque épuisement et à un peu de vertige. Mais il ne faut d'ailleurs s'en rapporter ni aux journaux, ni aux comptes-rendus de la Chambre, ni aux très nombreux discours où les hommes politiques prétendent révéler « l'état d'âme » du pays. Il faut descendre dans le petit peuple, et là, malgré tout, on se reprend à espérer. Pour se rendre compte du mouvement des idées dans l'élite de la jeunesse italienne, qu'on lise par ex. « *la Reazione* » de Guglielmo Ferrero (Torino, Roux, 1895). — A l'étranger, on a finalement abandonné à l'opérette le brigand classique : mais on s'ob-

Or ce sont là précisément les aptitudes spéciales qu'exige le genre satirique ; et j'y ajouterai : une humeur susceptible d'une indignation brûlante, mais aussi et surtout d'un ressentiment prolongé qui distille en quelque sorte une « essence » d'ironie ; un amour-propre très sensible et un certain sentiment de supériorité méconnue.

Cette aptitude à l'observation réaliste n'est pas, d'ailleurs, un privilège de l'Italie. A Paris et « à 50 lieues alentour de Paris » Taine constate « l'esprit leste, avisé, malin, prompt « à l'ironie, qui trouve son amusement dans les mécomptes « d'autrui. Ces bourgeois, sur le pas de leur porte, clignent « de l'œil derrière vous ; ces apprentis derrière l'établi se « montrent du doigt votre ridicule et vont gloser. On n'entre « jamais ici dans un atelier sans inquiétude ; fussiez-vous « prince et brodé d'or, ces gamins en manches sales vous au- « ront pesé en une minute, tout gros monsieur que vous « êtes, et il est presque sûr que vous leur servirez de marion- « nette à la sortie du soir. »[1]

Il suffit de rappeler les fabliaux, le Roman de Renart, le Roman de la Rose, les sotties, la farce (qui envahit même le mystère), le Testament de Villon, les Quinze joies de mariage et les Cent nouvelles nouvelles de La Salle, Pierre Gringoire, le Cymbalum Mundi de Despériers, et Rabelais enfin ; voilà bien une veine féconde, populaire.

Il semble même, au premier abord, que l'Italie n'ait jamais connu une pareille richesse. C'est que la littérature en langue vulgaire, on le sait, y a été longtemps entravée par la prédominance du latin. On pourrait d'ailleurs fort bien trouver dans cette littérature latine elle-même des exemples nombreux du genre satirique. Mais cela n'est pas

stine encore en d'autres partis-pris, tout aussi ridicules : le lazzarone napolitain, le jaloux armé d'un couteau le fourbe que Bourget a eu le mauvais goût de faire figurer dans ses romans de psychologie cosmopolite, et quelques autres types... littéraires.

[1] *La Fontaine et ses fables*, page 7.

nécessaire ; nous possédons, en langue vulgaire, des chansons politiques, ainsi que des poésies bouffonnes, qui remontent au XIIIe siècle, et font supposer à bon droit, pour des époques très antérieures, la floraison d'une poésie populaire demeurée orale, hélas, et perdue pour nous. [1]

En tout cas, il est bien prouvé aujourd'hui que depuis les comédies de Térence jusqu'aux drames religieux du XIVe siècle, le théâtre populaire n'a jamais cessé d'exister. Les « types » se sont transmis d'âge en âge : Pulcinello, Arlechino, Colombina, Il Dottore, Tartaglia, Stenterello et d'autres. Les Pères de l'Eglise ne cessent pas de prêcher contre ces spectacles diaboliques, où la satire entrait certainement pour une bonne part. [2]

Quant à la poésie des Goliards, elle semble n'avoir pas été cultivée en Italie comme en d'autres pays. [3] Au XVe siècle, à côté des Sacre Rappresentazioni, nous avons les Canti Carnascialeschi, la satire mordante, souvent obscène du Carnaval. Enfin nommons Boccace, le Pecorone de Ser Giovanni, les sonnets de Burchiello, les épopées de Pulci, de Bojardo et d'Arioste, les satires de ce dernier, et arrêtons-nous ; car nous prouverons bientôt, en détail, à propos de Pasquin, combien Stendhal avait raison de dire : « Le peuple romain « est peut-être celui de toute l'Europe qui aime le mieux la « satire fine et mordante ». [4]

Pour expliquer ce phénomène, il ne suffit pas de considérer la race, les conditions climatériques, mais il faut encore tenir compte, et grandement, de l'évolution historique.

[1] Cf. d'Ancona : *La poesia popolare italiana* (Livorno, Vigo, 1878).

[2] d'Ancona : *Origini del teatro italiano* (Loescher, 1891), vol. I, p. 8 ss.

[3] Voyez cependant Novati : « La parodia sacra nelle letterature moderne » dans : *Studi critici e letterari* (Torino, Loescher, 1889).

[4] *Rome, Naples et Florence* (Paris, Lévy, 1872), page 317.

2. L'Évolution historique.

« L'histoire de Rome, a dit Gregorovius, est la plus su-« blime tragédie de l'humanité. » Rome avait conquis le monde et lui avait imposé ses institutions et sa langue ; elle était le « palladium de l'humanité », inspirant le respect même aux plus lointains Barbares. Cependant, épuisée par ses victoires, corrompue par ses succès, elle sentait approcher la fin... Les prophéties, les présages se faisaient de jour en jour plus menaçants, fatal indice de la décrépitude morale. La religion nouvelle, de son côté, attaquait l'État dans sa base même, en prêchant le renoncement aux choses de ce monde.

Le 24 août 410, Alaric pénétrait dans Rome, et depuis lors jusqu'en 1870, pendant plus de quatorze siècles, l'Italie n'a plus connu ni le repos ni la liberté. Théodoric, Bélisaire, Totila, Narsès, Alboin, ouvrent la longue série de ces conquérants qui vinrent, de tous pays, se disputer les lambeaux de cette Italie que Virgile saluait en des temps plus heureux :

> Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
> Magna virum.
>
> (*Georg.* II, 173)

En face de l'étranger, aucune union : les villes se déchiraient entre elles ; bien plus, dans une seule et même ville, les factions se faisaient une guerre acharnée. Tandis que Gênes ruine Pise sa rivale, Florence bannit ses meilleurs citoyens et change chaque année de constitution. Ici, c'est la vie civique poussée jusqu'à l'exaspération ; ailleurs, à Rome par exemple, c'est une indifférence railleuse secouée de temps en temps par une brutale colère. Un individualisme féroce, nulle part l'idée d'une commune patrie.

A Rome, la situation est particulièrement compliquée : du

passé grandiose il ne reste au fond que la présomption, et cette illusion fatale qui hante aujourd'hui encore tant de bons esprits. C'est que les ruines sont éloquentes ; elles maintiennent vivaces, dans l'esprit du peuple, toutes les prérogatives du « municipio romano » qui fut jadis le centre du monde. A ces prétentions, les empereurs allemands opposent leurs droits impériaux ; troisième compétiteur, le pape s'attribue le pouvoir suprême. Voilà pour la politique.

Dans la vie morale, la confusion n'est pas moins grande. Le christianisme qui a apporté à l'Europe un idéal d'humanité meilleure n'a peut-être été nulle part moins bienfaisant qu'à Rome. Les Romains étaient trop corrompus déjà ou trop instruits quand les paroles d'amour, de vertu et de renoncement parvinrent jusqu'à eux. Le christianisme fut sans doute pour les uns ce que le tolstoïsme est à beaucoup de nos contemporains : un raffinement d'émotion nouvelle et rien de plus ; d'autres en pressentirent plutôt les conséquences dernières, antihumaines, et restèrent ce qu'ils étaient : des philosophes ; il est probable que beaucoup n'y virent qu'une revendication sociale, dont ils profitèrent ; je crois que dans la Sodome de l'empire romain, le christianisme ne fut que pour bien peu ce qu'est aujourd'hui l'Armée du Salut pour tant de déshérités : la religion des humbles, la foi étroite et aveugle, mais sans cesse agissante.

Enfin la religion chrétienne, à Rome, prit de très bonne heure la forme des institutions romaines ; elle devint une hiérarchie ; elle se cristallisa, sans rien changer au caractère des individus. C'est ce que Gregorovius dit bien nettement :

« L'indole dei Romani non era mutata dall' antica, impe-
« rocchè il battesimo non trasformasse lo spirito del tempo :
« la società cristiana di Roma aveva comuni colla società
« pagana tutti gli elementi vitali della coltura, del gusto, dei
« bisogni publici... Tutti i vizi s'univano nell' ordine nume-
« roso dei preti orgogliosi ; e di rincontro al voto monacale
« di castità trionfava il più licenzioso libertinaggio ». Il s'ap-

puie sur de nombreux témoignages de saint Jérôme, et à propos d'un mariage entre un homme qui avait enterré déjà vingt épouses, et une femme, veuve de vingt-deux maris, Grégorovius s'écrie : « Eppure quel connubio non era tanto « pernicioso al buon costume, quanto le parentele spirituali, « sotto il manto delle quali matrone cristiane stringevano « turpi amicizie coi loro figli d'adozione, oppure quanto le « relazioni che si formavano in quelle riunioni di spirituale « fratellanza dei così detti *Agapeti* e *Synisacti*, e il com- « mercio serafico di frati e di monache che vivevano in « comunione d'anima e di corpo, e dividevano insieme la « mensa ed il letto ». [1]

Avec le temps cet état de choses ne fit qu'empirer. On peut dire qu'après des siècles de gloire inouïe, la population de Rome était épuisée, corrompue jusqu'à la moëlle, incapable de reprendre la marche ascendante du progrès moral et politique. Le seul idéal agissant encore était précisément ce fatal mirage du passé ; mais pour le présent et l'avenir, chacun ne songeait qu'à soi, uniquement à soi. Sans doute, Rome était redevenue le Centre de l'Univers, elle avait reconquis le monde par la « Parole », comme jadis par l'épée ; pour des millions de fidèles elle était la Cité Sainte, et par toutes les routes de l'Europe de longues files de pèlerins s'acheminaient vers elle ; ils venaient s'y prosterner devant les reliques, le mystère suprême et la Papauté. Les Romains par contre *voyaient* la hiérarchie et les papes. En un mot les pèlerins étaient les spectateurs naïfs, tandis que les Romains vivaient dans les coulisses. [2]

[1] *Storia della citta di Roma*, I, 159, 160.

[2] Je remarque expressément qu'il est question ici de la population de la grande ville, afin qu'on ne vienne pas me rappeler tout ce que la foi a produit de sincère et de beau aussi bien dans la vie pratique que dans la littérature, par ex. les *Devozioni* de l'Ombrie, ou le *Cantique du Soleil*. D'ailleurs, sur ce point même, on a déjà fait la remarque très juste que l'Italie n'a jamais pris grande part au mysticisme. La religion (par ex. les ordres de moines) se tourne de préférence vers un but pratique.

Le titre d'un livre de Gebhart : *L'Italie mystique*, donne lieu à une mé-

Dans ce milieu d'hypocrisie, de luxure, de violence, il pouvait se développer de fortes individualités comme celle de Cola di Rienzo, mais ces géants même passaient sans laisser de traces, étant des déséquilibrés, eux aussi, dans une race détraquée. A l'époque de Cola di Rienzo, en 1346, voici ce qu'un témoin oculaire nous raconte de Rome : « ... la « cittate de Roma stava in grannissimo travaglio. Rettori non « avea. Onne di se commattea. Da onne parte se derobbava. « Dove era loco de Vergini, se dettoperavano. Non ce era « reparo. Le piccole zitelle se ficcavano, e menavanose a « deshonore. La moglie era toita a lo marito ne lo proprio « lietto. Li lavoratori, quando jevano fora a lavorare, erano « derobbati. Dove? fi sù la Porta de Roma. Li Pellegrini, li « quali viengo pe merito de le loro anime a le Sante Chiesie, « non erano defesi, ma erano scannati e derobbati. Li Preiti « stavano per male fare. Onne lascivia, onne male, nulla « justitia, nullo freno. Non c'era più remedio. Onne per- « sona periva. Quello più avea rascione, lo quale più potea « co la spada. Non c'era aitra saivezza se nò, che ciasche- « duno se defenneva con parienti, e con amici. Onne die se « faceva addunanza de armati »[1].

prise et semble infirmer l'opinion émise ci-dessus. De fait il n'en est rien ; le très bel ouvrage de M. Gebhart décrit une vie religieuse intense, mais non point mystique au sens ordinaire et exclusif du mot.

[1] Extrait de Muratori : *Antiquitates Italicæ medii ævi*, Mediolani MDCCXL. — Tomus tertius, pag. 247-548 : « Historiæ romanæ fragmenta, ab anno Christi MCCCXXVII usque ad MCCCLIV, neapolitana, sive romana dialecto scripta, auctore anonymo, nunc primum edita ex Msto codice romano. In his habetur Vita Nicolai Laurentii (sive di Cola di Rienzo), antea evulgata ».

Parmi tant d'autres témoignages du même genre, je ne citerai que celui de saint Bernard qui est sans doute peu connu. Dans une longue exhortation au pape Eugène III, son élève (1145-1153), l'abbé de Clairvaux, dit entre autres :

« Quid de populo loquar ? Populus Romanus est. Nec brevius potui, nec expressius tamen aperire de tuis parœcianis quod sentio. — Quid tam notum seculis, quam protervia et fastus Romanorum ? Gens insueta paci tumultui assueta. Gens immitis et intractabilis, et usque adhuc subdi nescia, nisi cum non valet resistere. Ea plaga, tibi incumbit cura hæc, dissimulare non licet.... Magna abusio, pauci ad os legislatores, ad manus

Résumons : une anarchie complète dans tous les domaines de la vie publique et de la vie privée, aussi bien à la cour des papes que dans le popolino. Dans ce sens, l'incrédulité des humanistes fut aussi pernicieuse que l'ignorance et que la superstition religieuse. Tout aboutissait à un matérialisme grossier, au règne de la violence et de la ruse, à un scepticisme amer. Dans ces conditions, la satire devait jaillir spontanément : elle est la suprême protestation des opprimés contre la force brutale.

Quand la satire n'est pas un jeu de l'esprit, un pur exercice de rhétorique, mais qu'elle est un cri sincère arraché par l'indignation et la souffrance, alors elle acquiert une haute valeur morale. Ce n'est plus seulement un « genre lit- « téraire », c'est un principe reconstituant dans la vie d'un peuple. Quel que soit le colosse auquel elle s'attaque, elle finit par le vaincre, fût-ce même après une lutte séculaire. Involontairement on pense aux *Provinciales*, au *Mariage de Figaro*, à *Candide*, au *Simple Discours* : mais on pense surtout à la lutte de quasi quatre siècles, entreprise à Rome par PASQUINO contre la Papauté.

omnes respiciunt. Non immerito tamen. Omne papale negocium illic agunt...

« Ante omnia sapientes sunt ut faciant mala : bonum autem facere nesciunt. Hi invisi terræ et cœlo, utrique iniecere manus, impii in Deum, temerarii in sancta, seditiosi in invicem, æmuli in vicinos, inhumani in extraneos, quos neminem amantes amat nemo : et cum timeri affectant ab omnibus, omnes timeant necesse est.

« Hi sunt qui subesse non sustinent, praeesse non norunt, superioribus infideles, inferioribus importabiles. Hi inverecundi ad petendum, ad negandum frontosi. Hi importuni ut accipiant, inquieti donec accipiant, ingrati ubi acceperint. Docuerunt linguam suam grandia loqui, cum operentur exigua. Largissimi promissores, et parcissimi exhibitores. Blandissimi adulatores, et *mordacissimi detractores*. Simplicissimi dissimulatores et malignissimi proditores... » (*De consideratione*, Liber Quartus : page 138 de l'édition : D. Bernardi, Doctoris Mellitissimi, ac primi abbatis Claraevallensis Cœnobii operum, Tomus secundus. Venetiis MDLXXV, apud Franciscum de Franciscis Senensem).

II

Pasquino.

I. Résumé de la controverse sur les origines de Pasquin.

Tout au cœur de la Rome du moyen âge, à deux pas de la Place Navone, sur le trottoir, à l'un des angles du palais Braschi, se dresse un torse antique, fortement mutilé, où les archéologues ont retrouvé les restes d'un groupe célèbre, sans tomber d'accord cependant sur le sujet même ; les uns y voient Ménélas emportant de la mêlée Patrocle mort, d'autres y voient plutôt Ajax et Achille. Mais le Romain du petit peuple ignore les récits homériques ; ce torse grec, il l'appelle (avec un éclair dans les yeux) *Pasquino*. Et si grande que soit la gloire des héros de l'épopée antique, le nom de Pasquin nous en dit plus encore : il représente l'œuvre plusieurs fois séculaire d'un peuple entier, à tel point que « pasquinade » est devenu le synonyme de satire.

Or, il en a été longtemps de Pasquin comme de tant d'autres phénomènes littéraires : on en parle tous les jours, comme d'une chose bien connue, et pourtant on en ignore les vraies origines. C'est à M. Luigi Morandi que revient le mérite des premières recherches sur la formation de Maestro Pasquino ; non pas toutefois qu'il ait du premier coup trouvé la vérité : ses conclusions, erronées en partie, ont du moins éveillé l'intérêt des historiens et provoqué de fécondes recherches auxquelles il a lui-même pris une part active.

Dans sa longue préface aux sonnets de Belli (1889), M. *Morandi* entendait établir les faits suivants : I. Pasquin, par

ses origines et par sa nature, est une création toute populaire et toute romaine. — 2. Le document « le plus autorisé » est le récit d'Antonio Tibaldeo de Ferrare (1456-1537) que Castelvetro nous a transmis (vers 1558) : Pasquin aurait été à l'origine un tailleur[1] médisant auquel on attribuait tous les bons mots qui couraient à Rome contre la papauté. A la mort du tailleur, on aurait donné son nom à la statue du palais Braschi afin de ne pas perdre un anonymat aussi précieux ; et c'est à la statue qu'on affichait ou suspendait, de nuit, les écrits satiriques. — 3. La papauté chercha d'abord à captiver les bonnes grâces de ce Pasquin de marbre, en l'élevant sur un piédestal (en 1501) et en instituant même une fête annuelle (le 25 avril) où des poètes officiels se chargeaient de louer le pape. — 4. Mais Pasquin ne parlait pas uniquement le 25 avril ; la première pasquinade de date certaine que nous ayons est du 13 août 1501 ; elle se trouve dans le *Diario* de Burcard (cf. Morandi. CXLVIII).

Predixi tibi Papa bos quod esses.
Predico : Moriere, si hinc abibis ;
Succedet Rota consequens Bubulcum.

— 5. Pasquin soutint la Réforme avec énergie. (cf. Morandi CLVI).

A ces conclusions de M. Morandi, M. Domenico *Gnoli* en opposa bientôt d'autres, absolument contraires, qui se basaient sur un examen attentif des quelques volumes de pasquinades que nous possédons, et surtout sur les préfaces des collections de 1509 et 1510 (voyez la bibliographie). — Pasquin, disait M. Gnoli,[2] ne saurait être une création populaire, puisque les premières pasquinades que nous possédions sont toutes, ou presque toutes, en latin. En outre.

[1] Selon d'autres versions, un coiffeur ou un maître d'école.

[2] *Le origini di maestro Pasquino*, Roma, 1890. Extrait de la « Nuova Antologia », vol. XXV. serie III, 1 e 16 gennaio 1890. — L'étude est dédiée à Gregorovius.

l'élément satirique y manque complètement. Le récit de Castelvetro, qui écrivait en 1558 des choses racontées par Tibaldeo, mort en 1537, ne mérite aucune confiance vis-à-vis des préfaces de 1509 et 1510 où Mazzocchi[1] parle, il est vrai, d'un maître d'école qui aurait donné son nom à la statue, mais sans faire aucune allusion à la médisance, ou à des vers satiriques. — La fête du 25 avril ne peut donc pas avoir eu pour but de captiver les bonnes grâces de Pasquin. — En dehors de ce jour, Pasquin ne parlait pas, du moins pas en son propre nom. Les trois vers cités par Burcard dans son Diario n'ont rien de satirique.[2] — Jusqu'au sac de Rome, c'est-à-dire jusqu'en 1527, les poésies affichées à Pasquin n'ont été qu'un exercice de rhétorique pour les étudiants de l'Université et du Gymnase de Rome, « une specie d'accade-« mia, un campo d'esercitazioni poetiche, una festa della « scolaresca del Ginnasio, sotto la direzione e coll' intervento « d'alcuni professori, e coll' intento di promuovere lo studio « della grammatica e della metrica latina » (Gnoli 29). — On ne saurait attribuer à ce Pasquin-là aucune conception supérieure, ni dans la politique, ni dans la religion ; il est tout différent du *Pasquillus exsul*, *peregrinus*, *germanicus* ; il s'attaque aux personnes et aux mœurs, mais jamais aux institutions.

L'article de M. Gnoli, nourri de faits, riche en hypothèses ingénieuses, mais aussi en conclusions trop absolues, mit le feu aux poudres. M. Morandi défendit son point de vue avec opiniâtreté, avec subtilité aussi, mais sans apporter au fond des faits concluants. M. Gnoli citait deux passages d'Érasme qui fut à Rome vers 1509 : « Ibi (in campo Florae) « venduntur quae frigidi Grammatici nugantur in Pasqui-« num » et : « Scribuntur haec in alma Urbe ; sed in eadem « Urbe Pasquillus quotannis suos edit versiculos. »[3] — M.

[1] Sur Mazzocchi, voyez page 29.
[2] Sur ces trois vers, voyez pages 25 et 26.
[3] *Fanfulla della Domenica*, anno XII, n° 7, 16 febbraio 1890.

Morandi s'attachait surtout à la fameuse pasquinade de Burcard : « Predixi tibi . . » et disait : « Questi tre unici ver-« solini bastano ed avanzano per iscalzare nelle fondamenta « tutto l'edifizio dello Gnoli. »[1] — Peut-être, mais certainement ces trois vers ne suffisaient pas pour étayer l'édifice de M. Morandi. De part et d'autre, il ne s'agissait pas de ratiociner sur le sens de *Bubulcus* ou de *quotannis* : une question d'ordre aussi général que celle de Pasquin ne doit pas dépendre de l'interprétation d'*un* document ou d'*une* parole ; il faut se garder aussi d'assigner des dates trop précises à certaines transformations ou manifestations de l'esprit public : c'est de l'exactitude mal comprise, aux dépens de la vérité.

Les travaux de MM. Luzio, Rossi, Cian, ramenèrent enfin une discussion plus féconde, par une étude plus intime du milieu. Tout en admettant avec M. Gnoli les origines littéraires, MM. *Luzio* et *Rossi* ont prouvé que le caractère satirique de Pasquin s'est affirmé avant 1527, en 1521 déjà si ce n'est plus tôt :[2] le fameux Pierre Arétin a joué dans cette transformation un rôle si important qu'on l'a longtemps identifié avec Pasquin[3]. — M. *Cian*, dans son très remarquable article « Gioviana » (*Giornale storico*, XVII, 1891, 277-357), a esquissé la « préhistoire » de Pasquin, en citant des satires de 1500, 1503 qui sont de véritables pasquinades dans le sens actuel du mot. M. Cian concluait (page 296, note) : « Secondo me, Pasquino non sarebbe sorto con « un carattere ben determinato e speciale, con una fisiono-« mia netta e precisa e costante, ma avrebbe rappresentato « di quando in quando, secondo l'occasione, la doppia cor-

[1] *Fanf. della Dom.*, XII, 7. 16 février 1890.

[2] En effet, M. Pèrcopo est arrivé à avancer la date de plusieurs années ; il a donné aussi un prédécesseur à Pierre Arétin en la personne de Anton Lelio Romano. Voyez plus loin, pages 19 et 39.

[3] Luzio : « Pietro Aretino e Pasquino » dans la *Nuova Antologia*, XXVIII, 16 août 1890.

Rossi : « Pasquinate di Pietro Aretino ed anonime per il conclave e l'elezione di Adriano VI. » Palermo, Clausen. 1891.

« rente di poesia satirico-politica, antiecclesiastica, e di « poesia scolastica, pedantesca, umanistica che preesistevano « alla sua nascita. Solo alquanto più tardi, nel terzo decennio « del secolo XVI. per ragioni generali e particolari, la prima « corrente avrebbe sopraffatto l'altra. »

M. Luzio, revenant à la charge, publiait dans le vol. XIX du *Giornale storico della lett. it.* (1892) toute une collection de « pasquinate in anticipazione », du XVe siècle et des premières années du XVIe; il disait (page 87): « Nessuno avrà « certo mai pensato che per tagliare i panni addosso ai « Papi e alla curia, in Roma si avesse bisogno di aspettare « che sull' angolo del palazzo Caraffa fosse elevata quella « statua, che prese nome o da un mitico sarto o da un ignoto « maestro di scuola. Il vero punto della quistione sta dunque « nel fissare approssimativamente in qual tempo Pasquino « diventò l'interprete vero, abituale della coscienza popolare « e della maldicenza aulica. »

Nous nous rapprochons déjà d'une opinion intermédiaire, entre les extrêmes Morandi et Gnoli. L'avant-dernier travail important sur la question est celui de M. *Cesareo : La formazione di Mastro Pasquino.* [1] Il y cite d'abord la « Confes- « sione di Mastro Pasquino a fra Mariano martire et confes- « sore ». [2] où Pasquin se vante d'avoir exercé son métier de satirique dès 1447 environ; puis il dit nettement (page 5): « la pasquinata, propriamente detta, si compone di due ele- « menti : la satira anonima e generalmente politica, e l'attri- « buzione a Pasquino; or se il secondo elemento ch'è, senza « paragone, il men rilevante, va riportato a un' età più re- « cente, il primo esisteva di certo fin dalla metà del secolo « decimoquinto. Se non che, quando Pasquino cominciò a « impersonare la satira, egli s'appropriò anche tutto il mate-

[1] Extrait de la *Nuova Antologia*, vol. L-LI, série III, 1er mai et 1er juin 1894.

[2] M. Cesareo a promis une édition de cette Confession; jusqu'à présent (janvier 1897), je ne sache pas qu'elle ait paru.

« riale senz' autore, ma secondo il suo spirito, degli anni « avanti. » — A mon avis, M. Cesareo, en faisant cette distinction bien nette des deux éléments divers, a touché le point essentiel de la question, celui qu'il ne faut jamais perdre de vue. — Aux pasquinades par anticipation citées par Cian et Luzio, M. Cesareo en ajoute d'autres encore, et de celles qui furent composées ailleurs qu'à Rome ; celles qu'il a tirées du ms. Ottobon, 2817 [1], procurent, comme nous allons le voir, des renseignements décisifs sur la nature satirique de Pasquin.

Enfin M. *Pèrcopo* apportait une nouvelle contribution, de nouvelles satires inédites et concluait : 1° « Che la trasfor- « mazione di maestro Pasquino di accademico in satirico si « debba principalmente al letterato romano Antonio Lelio ; il « quale già « quando Leon X fu fatto papa », cioè nel marzo « 1513, aveva scritto una delle sue più celebri pasquinate : « *Dapoi che Costantin fece il presente*. — 2° Che se è così, la « trasformazione del Pasquino satirico è, se non tutta popo- « lare, tutta romana. — 3° Che nel 1517, quando l'Aretino « venne a Roma, essendo già avvenuta da molti anni la « trasformazione, messer Pietro... è da ritenersi quale un « semplice imitatore di Antonio Lelio » [2].

Au cours de la discussion, l'opinion générale s'est donc sensiblement rapprochée des conclusions de M. Morandi, sans les adopter toutefois. Je viens d'insister particulièrement sur les divergences, afin de désigner les points essentiels de la question ; dans l'exposé qui va suivre, je m'efforce au contraire de fondre en un tout harmonique les nombreux matériaux et documents disséminés dans tant de brochures et revues. Je n'apporte à la discussion aucun fait nouveau, n'ayant guère eu jusqu'ici l'occasion de rechercher dans les bibliothèques d'Italie les nombreuses pasquinades qu'on y

[1] Encore une édition promise par M. Cesareo, et qui sera du plus grand intérêt.

[2] « Di Anton Lelio Romano e di alcune pasquinate contro Leon X » dans le *Giorn. storico*, XXVIII, 1896, 45-91.

retrouvera sans doute dans les années qui vont suivre. Pendant un court séjour à Florence, en décembre 1894, je n'ai pu qu'y étudier attentivement les « Carmina ad Pasquillum » de 1509 et 1510, dont les préfaces sont importantes. Mes conclusions sont en général identiques à celles des auteurs récents. Je n'ai pas cru devoir sacrifier ma conviction au plaisir d'être original.

2. Les Origines de Maestro Pasquino.

a) jusqu'en 1501.

Quand on considère les aptitudes spéciales de la race latine pour le genre satirique, l'évolution historique de l'Italie et en particulier les conditions sociales et politiques de la ville de Rome, on est amené à admettre comme un fait certain que la satire, et plus spécialement la satire politique, a dû être, longtemps avant 1500, en grande faveur auprès des Romains. Bien avant que le nom de Pasquin fût connu, ce que nous appelons aujourd'hui une pasquinade [1] a dû éclore, à tout moment, dans le peuple et chez les lettrés, tantôt en vers et tantôt en prose, soit en latin, soit en langue vulgaire. Citons quelques témoignages de cette satire anonyme :

1º Contre Grégoire X (1271-1276) :

« Post electionem Gregorii Papæ X publice hæc carmina « vulgata fuere :

« Papatus munus tulit Archidiaconus unus,
« Hunc patrem Patrum fecit discordia fratrum ».

[1] C'est-à-dire une satire brève (souvent épigrammatique) frappant un ridicule, un vice, mais toujours à l'occasion d'une personnalité ; se plaisant aux jeux de mots, ne se perdant jamais dans les considérations générales. La pasquinade n'a aucune allure philosophique ou moraliste ; elle est éminemment réaliste, critiquant des *individus*, non pas des types. Elle trahit souvent une profonde et sincère indignation, mais elle ne l'*exprime* pas : de même, quand elle éveille des idées générales, c'est toujours au travers d'un cas particulier. J'insiste là-dessus, car c'est aussi un trait caractéristique de Belli.

Cf. *Giorn. Stor.* XIX, 87, note. — Tizio : *Storie Senesi.*

2° Sur la mort de Boniface VIII (1294-1303) :

« Die octobris XI miserabiliter expiravit, ut de ipso ea « tempestate haec verba in vulgus iactarentur : *Intravit ut* « *vulpes, vixit ut leo, mortuus est ut canis.* »

Cf. *Giorn. Stor.* XIX. 87. — Tizio : *Storie Senesi.*

3° Contre Sixte IV (1471-1484) :

« Condita fuerunt, nescitur tamen per quem, multa car- « mina in eum, videlicet :

a) « Leno vorax, pathicus, meretrix, delator, adulter,
« Si Romam veniet, illico cretus erit.

b) « Pædico insignis, prædo furiosus, adulter,
« Exitiumque Urbis, perniciesque Dei.

c) « Gaude, prisce Nero : superat te crimine Sixtus;
« Hic scelus omne simul clauditur et vitium ».

Cf. Morandi. *Introduz.* CLIX. — Infessura : *Diario.*

4° Contre le même Sixte IV :

a) Une longue satire, commençant par : « Menia quæ nu- « per sceleratis presserat armis Alfonsus » contient entre autres les vers suivants :

« O quanta est Systi dementia : vicerat hostem.
« Nunc tamen vinci passus ab hoste suo est.
« O quanta est Systi levitas : qui federe fedus
« Implicat...
« O quanta est Systi : totum qui sustinet orbem
« Perfidia... »

b) « In eumdem Inventa *In Campo flore rome :*

« Systus agit secum fugiat vendat ne corona
« Quadrantem Insubris non habet arca ducis
« Res quoque decoxit siculus : decoxit etruscus,
« Sint tamen ii fortes, Tum leo tolle jubas ».

c) « Dispersit gemmas : et vasa argentea sistus ;
« Dispersis gemmis dividit Imperium :
« Diviso Imperio restabant oppida : donat :
« Mitra cave statuit dicere : sum quod eram ».

Cf. *Giorn. Stor.* XVII. 295, 296. — Cod. Marcian. Lat. XIV, 267.

5° Encore contre Sixte IV :

a) « Bella gessit plurima ita ut sopita ferrariensi expedi-
« tione et pace confecta protinus obiret, ex quo haec carmina
« edita in illum fuere...

« Non potuit saevum vis cella extinguere Sixtum,
« Audito tamen nomine pacis obit ».

b) « Plorat Salvatius Petrum, Tyrresis et Agnus,
« Hic leno, hæc meretrix, ille cynedus erat ».

Cf. *Giorn. Stor.* XIX, 88 et 89. — Tizio : *Storie Senesi.*

6° Contre le cardinal Riario, mort en 1474 :

Omne scelus fugiat latia modo procul ab urbe,
Et virtus, probitas, imperiterque pudor.
Fur, scortum, leno, Mœchus, pedica. Cynedus.
Et scurra, et Phidicen cedat ab Italia.
Namque illa Ausonii pestes scelerata Senatus
Petrus ad infernas est modo raptus aquas.

Cf. Grégorovius : *Storia della città di Roma*, VII, 280.

7° Tizio raconte à propos de la guerre contre Lorenzo de' Medici, 1479 : « Senensibus interea nuntiatum est Romae
« *ad pontem Hadrianæ molis* noctu Lupam Leoni, quem
« Marzochium vocant, ac si ægrotaret argumentum clys-
« terij ingerere fuisse depictam, illumque hæc dicere :

« — Non amplius, crepo enim —
« — Nunc inchoamus, patienter feras.

Lupam respondisse. »

Cf. *Giorn. Stor.* XIX, 89. — Tizio : *Storie Senesi.*

8° A propos de l'élection de Innocent VIII (1484-1492) :

Exhausit Sixtus bellis et cædibus Urbem.
Terceptena haeres restituit sobole.
Quid quaeris testes, sit mas an femina Cibo?[1]
Respice natorum, pignora certa gregem.
Octo Nocens pueros genuit, totidemque puellas,
Hunc merito poterit dicere Roma patrem.

Cf. Grégorovius ; *Storia della città*, VII, 321.

9° Contre le même Innocent VIII :

O Roma, infelix, modo jam liberata, venenum
Hausisti, sed nunc jamque aconita bibes.
Nec quicquam miles, puer, meretricula, læno,
Deficiet, multo cœpta rapina minus.

Cf. *Giorn. Stor.* XIX, 89. — Infessura : *Diario.*

10° Contre Alexandre VI (Borgia, 1492-1503), nous avons une quantité de pasquinades :

a) En septembre 1493, le pape simoniaque ayant nommé plusieurs cardinaux à prix d'argent, on dit de lui : « Quasque « male amisit nunc male quærit opes ». (Infessura : *Diario.*)

b) En janvier 1497, l'armée pontificale ayant subi une honteuse défaite, Matarazzo note en riant que « *per la città de* « *Roma* se ponevano scripte che dicevano così : Chi avesse o « sapesse chi avesse auto el campo de la Chiesia lo debia « restituire e revelare al S. ecc., — cum altre scripte in vili- « pendio de lo Papa e de Spagnoli marane. »

c) « Inita inter barones concordia — (contre le pape, en « juillet 1498), — hæc carmina Romæ *pluribus in locis* pu- « blice sunt appensa :

« Merge, Tyber, vitulos animosas ultor in undas,
« Bos cadat inferno victima magna Jovi... »

(Tizio, *Storie Senesi.*)

[1] Innocent VIII.

Cf. *Giorn. Stor.* XIX, 89 et 90. — Morandi : CLXIV.

11° C'est contre le même pape qu'est dirigé le « Dyalogus « mortis et pontificis laborantis febre » (mai 1500):

Pontif. Quid mors saeva petis? *M.* Te. *P.* Me! Quo jure? *M.* Quod
En properat. *P.* Quid ais? *M.* Parcaque fila secat. [hora]
P. Hei mihi! *M.* Quid luges? *P.* Parum vixisse. *M.* Videtur
Omnibus at nimium. *P.* Cur, rogo? *M.* Quod malus es.
P. Dic quid, quaeso, mali commisi? *M.* Causa fuisti
Quod preda Gallis itala terra fiat.
Non hoc parum. *P.* Invitus feci: non sponte; necesse
Sed fecisse fuit. *M.* Jam satis est : morere.
P. Hoc numquid solum cogit me tartara adire?
M. Non; fas esse tibi quod scelus omne putas.
P. Quod scelus? Heu miserum! *M.* Solitus quod vendere cuncta
Per fas atque nefas. *P.* Pœnitet. *M.* Hoc nihil est.
P. Sæva nimis, cur hoc nihil est? *M.* In funera quando
Haud prodest aliquem pænituisse mali.
P. Julia, me miserum, cur non defendis, amavi
Si te corde magis? *M.* Digna lenone, satis.
Nunc morere; et te non defendet Julia, neque
Enixa est utero terque quaterque tibi.
P. Da saltem ante obitum... *M.* Garris. *P.* Concede roganti
Hoc unum. *M.* Insanis. *P.* Hoc. *M.* Citius morere.
P. Hoc. *M.* Cedo. *P.* Ut peream illius susceptus in ulnis,
Quæ modo ab Hispania victa puella mihi est.
M. Haec est illa senem quæ te sine fine coegit
Insanire; furor non amor! Heu, morere!
P. Ergo mihi moriendum est? *M.* Est. *P.* Qua morte? *M.* Peribis
Febre gravi qua nunc languida membra jacent.
P. Febre cadam? *M.* Sic est. *P.* Fugias! *M.* Cur? *P.* Stulta.
Ut qui non perii fulmine febre cadam? [putasne]

(Diarii di Marino Sanuto, t. III. Venezia, 1880, col. 277.)

12° Contre le cardinal Alexandre Farnese (vers 1492) :

Alexandre Farnese devait la pourpre aux rapports très intimes de sa sœur Julie avec le pape Alexandre VI. C'est pourquoi, par un calembour atroce on changea son nom de Farnese en *Fregnese*. — C'est là certainement l'exemple le

plus typique de la pasquinade populaire ; cette « pointe » n'a pu être faite que par un Romain.

13° Enfin, en 1501, nous trouvons, pour la première fois, le nom de Pasquin dans le fameux passage de Burcard qui a soulevé de si vives discussions :

« Feria sexta, 13 dicti mensis augusti, in mane, affixa fuit « cedula statuæ magistri Pasquino noncupatæ, sitæ in « angulo domus Rmi. D. cardinalis Neapolitani, de obitu « Papæ, si recedat ab Urbe ; quod sine mora per totam Ur- « bem divulgatum est, et fuerunt eodem mane similes cedulæ « *in pluribus locis* per Urbem affixæ hujusmodi tenoris:

« Prædixi tibi Papa bos quod esses.
« Predico : Moriere, si hinc abibis ;
« Succedet Rota consequens Bubulcum ».

Cf. Morandi, CXLVIII. — Burcardo : *Diario*. Éd Thuasne. Paris, 1883-85. tome III, page 157.

Arrêtons-nous ici, à cette première apparition du nom de Pasquin, pour noter deux faits importants : 1° la plupart des satires citées sont en latin ; elles trahissent leur origine lettrée ; nous n'avons que deux témoignages de la satire en italien (n° 10, *b*, et n° 12), qui devait cependant être aussi active que l'autre ; il est naturel d'admettre que ces manifestations de l'esprit populaire demeuraient à l'état oral. — 2° On affichait ces pasquinades anticipées un peu partout : sur les tombeaux, — in Campo flore Rome, — ad pontem Hadrianæ molis, — Romæ pluribus in locis, — su le porte della libraria del Papa (*Giorn. Storn.* XIX, 90) — in su una collona del palazo dil Papa, etc. A propos de l'épigramme affiché à Pasquin en 1501, Burcard dit nettement : « fuerunt « eadem mane similes cedulæ in pluribus locis per urbem « affixæ ». La statue du palais Braschi ne jouissait donc, en 1501, en aucune façon du monopole des satires [1].

[1] M. Cesareo cite aussi plusieurs exemples de la satire politique hors de Rome : ainsi à Florence, en 1499, on chante dans les rues contre Venise :

Ouvrons une parenthèse : L'épigramme cité par Burcard est-il bien une satire ? On en a douté : le pape Alexandre VI voulait quitter Rome, ce qui aurait entraîné des pertes considérables pour toute la ville ; pour le retenir, quelques courtisans imaginèrent cette prédiction, qui le menaçait de mort en cas de départ. Le pape, superstitieux, ne partit pas. *Rota* signifie le cardinal de Lisbonne et *Bos* désigne le pape Borgia (d'après les écussons de famille) ; *bubulcus* (bouvier), c'est encore le pape[1]. Telle est l'explication que Agostino Vespucci donne à Machiavelli[2]. — M. Cesareo dit cependant avec raison « si ce n'est pas une satire, c'est du moins une menace », et sans y voir précisément avec M. Morandi « un « epigramma atrocemente satirico » on y sent toutefois une certaine méchanceté (justifiée ou non, peu importe) dans le double sens de Bos et Bubulcus.

Toutes ces subtilités d'ailleurs ne mènent à rien. Revenons-en à des faits certains.

b) 1501. La statue.

La statue de Pasquin a dû subir de terribles vicissitudes; il se peut qu'au temps où le groupe était encore intact, il ait orné le Stade de Domitien. Par qui et comment ce chef-

« Viva, viva el gran marzocho — Che già mai non verà mancho » etc., etc. A Venise en 1501, contre le général Antonio Grimani « i puti andavano gridando per la terra : Antonio Grimani — Ruina de cristiani, — Rebello de' venitiani, — Puosta esser manzà da' canni, — Da' canni, da' cagnolli, — Ti e toi fiolli. » Et d'autres témoignages encore que M. Cesareo a extraits du *Diario* de Sanuto (Cesareo, *op. cit.*, 10-11). Voyez aussi *Giornale storico* XIX, 93. — Pitrè : *Pasquinate in Messina* (cf. *Giorn. stor.* XXV 165). En un mot, nous avons la preuve certaine que la satire politique, anonyme, était répandue, au XVe siècle, un peu dans toute l'Italie, à Florence, à Venise, à Bologne, à Vérone, à Ferrare, à Mantoue, à Brescia, à Cesena, etc., etc.

[1] Cf. *Fanfulla della Domenica.* Anno XII, 1890. N°s 6, 7, 8. *Giorn. storico,* XIX, 91, note.

[2] Cf. Alvisi « Lett. di N. Machiavelli », p. 49.

Cesareo : *op. cit.*, 21.

Villari : *N. Machiavelli*, I, page 563.

d'œuvre de l'art grec fut-il brisé ? On l'ignore. En tout cas, le fragment que nous appelons aujourd'hui « Pasquino » demeura longtemps méconnu, gisant à moitié enterré ; en temps de pluie, il émergeait du milieu des flaques et offrait aux piétons un passage à pied sec. Il est probable que cette statue ne fut découverte que vers la fin du XVe siècle et qu'elle resta longtemps simplement appuyée à quelque maison de la place Navone : alors, on croyait y voir Hercule tuant Gérion. Le milanais Prospectivo nous dit dans son poème de la fin du XVe siècle [1] où il énumère les statues et les ruines de Rome :

Ecci un mastro Pasquillo in Parione
Dal sasso spinse el suo nemico in aria
Questo è colui che estinse Gerione.

Mais d'où est venu à la statue ce nom de Pasquillus ou Pasquinus ? On a beaucoup discuté pour le faire dériver tantôt d'un tailleur et tantôt d'un maître d'école [2]. La question est loin d'être élucidée et pourrait même être plus compliquée qu'il ne paraît d'abord. Sans vouloir la résoudre ici, je ne ferai que réunir quelques indications :

Xanthippus [3] a fait remarquer la forme curieuse de *Paschitius* dans quelques vers du recueil de 1511, cités par Gnoli (*op. cit.*, page 24) :

Paschitium, moneo, vatem celebrate, poetae :
E multis solus hic favet ingeniis.

Le critique allemand s'appuyant sur un Pascha (pasqua ;

[1] « *Antiquarie prospettiche Romane* composto per Prospectivo Milanese « depictore. » Cf. Gregorovius *Storia della città di Roma*, VII, 653 et 830.

[2] M. Gnoli fait la jolie supposition que des gamins (ces terribles *monelli* de Rome) se rendant à l'école, auraient appliqué à la statue, par manière de dérision, le nom de leur maître (*op. cit.*, 13).

[3] *Das Magazin für die Litter. des In- und Auslandes*, 1890, nº 12 ; du 22 mars. Xanthippus finit par rattacher ce « ludus pasqualis » au Carnaval.

hébreux Pesach) admettrait un « ludus paschitius » ou « pasquillus », synonyme de « ludus pasqualis ». — Mais cette forme « Paschitius », si isolée, est-elle sûrement établie? Ne serait-ce pas plutôt une simple faute d'impression pour « Paschillus »? Du reste l'hypothèse de Xanthippus est infirmée par un fait sans réplique: Dans un recensement de la ville de Rome de l'an 1526 ou 1527, dont j'aurai à parler plus amplement ailleurs,[1] j'ai trouvé le nom de *Pasquino* jusqu'à huit fois (et deux fois Pasquina), appliqué à un chef de famille, c'est-à-dire qu'il a dû être en usage bien longtemps déjà avant 1500, du temps où le Pasquin de marbre gisait encore, inconnu, dans la boue.[2] D'une façon générale, *Pasquillus* est la forme des écrits latins et *Pasquino* celle des satires en langue vulgaire, mais on trouve aussi vice versâ les formes: *Pasquinus* et *Pasquillo*, désignant toutes la statue: plus généralement (et aujourd'hui exclusivement) pasquillo signifie : satire, pasquinade. — Diez[3] fait dériver, avec beaucoup de vraisemblance, « pasquillo » de « Pasquino », en passant par le diminutif « pasquinolo » (comme « culla » de « cunula »). Pour résumer, nous aurions donc la série : Pasquino — pasquinolo — pasquillo, et les correspondants latins : Pasquinus et Pasquillus. L'usage amena, par élimination et spécialisation le résultat final : it. *Pasquino* et latin *Pasquillus* pour le nom propre ; et ital. *pasquillo*, nom commun : satire.

En 1501, le cardinal Oliviero Caraffa (appelé le cardinal

[1] Voyez plus loin, la section V, sur le Transtévère.

[2] Les dix appellations de Pasquino et Pasquina sont réparties en sept quartiers différents; de plus, trois des individus ainsi nommés sont désignés comme étant d'origine lombarde. — Que Pasquino, comme nom propre, vienne de Pasqua, c'est possible; mais des indices sont encore loin d'être une preuve suffisante. Tout ce que j'ai voulu établir ici, c'est qu'il n'y a aucun rapport de causalité intime entre le nom et la fonction de la statue.

[3] *Etymologisches Wörterbuch der rom. Sprachen*, 5. Ausgabe. Bonn, Marcus 1887, page 237. M. Körting ne donne aucun fait nouveau dans son *Lateinisch-romanisches Wörterbuch*. Paderborn 1891, n° 5919.

de Naples) donnait à la statue un piédestal et la plaçait devant son palais, le palazzo Orsini (aujourd'hui Braschi). On lisait sur le piédestal : Olivierii Carafæ beneficio hic sum anno salutis M. D. I. — C'était le commencement de la gloire.

c) De 1501 à 1521.

Le 25 avril de chaque année, les prêtres de saint Laurent en Damas, faisant une procession, avaient l'habitude de se reposer un moment, non loin de la statue, sur quelque siège en pierre qu'on recouvrait de tapis pour l'occasion. On ne tarda pas à parer aussi Pasquin lui-même; plus encore, on le travestissait en personnage mythologique (selon les évènements de l'année en Minerve, Jupiter, Apollon) et de nombreux poètes brodaient là-dessus des vers latins qu'ils affichaient à la statue. Cette fête n'avait rien de la spontanéité populaire; elle se faisait aux frais du cardinal et sous la direction d'un professeur de l'Université de Rome, Donato Poli [1], qu'on finit même par appeler « secretario di maestro « Pasquino ». Le contingent des poètes était fourni tout d'abord par les étudiants du Gymnase et de l'Université, qui trouvaient là une excellente occasion de faire leurs premières armes ; à eux se joignaient tous les poétereaux dont Rome était pleine :

Romæ at sunt vates plures quam sidera cœlo.
(Pasquinades de 1521).

Mais même des professeurs, des lettrés de talent ne dédaignaient pas de descendre dans la lice ; c'est qu'on vivait sous Jules II et Léon X, en pleine Renaissance ! (Je rappelle en passant la célèbre collection *Coryciana*, publiée en 1524.)

Tous ces renseignements nous sont fournis par l'éditeur des premiers recueils de pasquinades, par Giacomo Maz-

[1] Identifié par M. Gnoli (*op. cit.*, 15 et suiv.).

zocchi, « bibliopola academiae romanae », éditeur d'œuvres savantes et lettré lui-même.

Les premières collections de ces poésies du 25 avril que nous possédions sont celles des années 1509 et 1510[1], où Pasquin fut travesti en Janus et en Hercule. A peu d'exceptions près, toutes ces poésies sont en latin : au point de vue de la forme, beaucoup trahissent l'inhabileté des écoliers : quant au fond, il est d'une monotonie désespérante ; on n'y trouve qu'une vaine érudition mythologique et des louanges en l'honneur des cardinaux et du pape ; l'esprit consiste le plus souvent en épigrammes ordurières, imitées de Martial ; les allusions à la politique extérieure des papes ne sont pas rares, mais il y a trop de rhétorique dans ce patriotisme ; « l'idée italienne » était loin d'être mûre encore Ce qu'il y a de plus vivant, ce sont les railleries des écoliers à l'endroit de leurs professeurs.

L'éditeur Mazzocchi nous avertit dans les préfaces de 1509 et 1510, qu'il n'a pas publié les vers d'écoliers trop ridicules ou insipides[2] : mais il est un peu hardi d'en conclure, ainsi que le fait M. Morandi, que Mazzocchi ait brûlé aussi les vers satiriques, n'osant pas les publier. Une telle mesure serait en contradiction avec la liberté de langage assez grande dont on jouissait à cette époque à Rome. Nous relèverons d'ailleurs bientôt quelques vraies épigrammes qui se sont glissées au milieu de cette pompeuse rhétorique ;[3] ces quelques exceptions ne changent en rien le caractère de la fête du 25 avril *des premières années,* qui était, ainsi que M. Gnoli l'a dit, toute littéraire.

Mais une fois dépouillé de ses oripeaux, *en dehors du 25 avril,* Pasquin restait-il muet ? — Nous trouvons, il est vrai, dans le recueil de 1509, ces vers :

[1] Mais la fête elle-même date déjà de plusieurs années auparavant, sans qu'il soit possible de bien préciser.

[2] Cf. Gnoli, *Op. cit.*, 12.

[3] Voyez page 36.

Marmoreus toto cum sis et mutus in anno :
Nunc in florenti mense loquare nimis.

Cependant plusieurs faits nous forcent à ne voir là qu'une affirmation erronée. Nous avons déjà vu que l'usage d'afficher des vers satiriques aux statues, aux colonnes, aux portes, aux tombeaux, est antérieur à 1501 C'est un usage que la Renaissance a sans doute copié de l'antiquité si tant est qu'il ait jamais été complètement abandonné [1]. — On ne voit pas pourquoi Pasquin aurait été épargné! — D'autre part, si nous avons déjà relevé de nombreuses pasquinades avant 1501, nous en trouvons tout autant dans les années suivantes :

1° En 1502, à la mort du cardinal Ferrari, de Modène, homme très rapace, Burcard raconte : « Relatum est mihi « quodam mane repertam fuisse in primo ostio camerarum « prædicti quondam cardinalis mutinensis in palatio aposto- « lico affixam cedulam verba sequentia continentem :

« Bos bona, terra corpus, Styx animam ».

Cf. *Giorn. Stor.* XIX, 91. — Burcardo : *Diario.*

2° A la mort d'Alexandre VI (1503) ce fut une pluie de satires.

Sur le tombeau :

a) Quis jacet hic ? Sextus. Quis funera plangit ? Erynnis.
Quis comes in tanto funere obit ? Vitium...
Et quæ causa necis ? Virus, proh numina, virus
Humano generi vita salusque fuit.

[1] « Sarebbe utile e curioso il raccogliere in un volume tutto ciò che si pensa e si dice e si fa di certe e su certe famose statue esposte al pubblico » *Giorn. stor.* XXIII, 178 : ceci à propos de : Giacinto Pannella : *Usi nuziali dell' Abruzzo Teramano e Pasquino di Teramo.* Teramo 1891 *(per nozze anonime!)* — Cf. Cesareo : *op. cit.*, 17, 23, 27. — Gnoli : *op. cit.*, 15, 25. — *Fanf. della Dom.* XII, n° 52. — *Giorn. stor.* XVII, 279. — Et surtout la très intéressante étude de Carmelo Calì : *Studi su i Priapea*, Catania 1894, pages 30 à 39. (Compte-rendu dans le *Giorn. stor.* XXV, 153). Il y aurait vraiment, sur cette question, ample matière pour un volume.

b) O tu che passi, ferma un poco il passo,
Risguarda questa bassa sepoltura....
... Io son quello inimico Mida e Crasso,
Sexto Alexandro Papa di ventura ecc. ecc.

Cf. *Giorn. Stor.* XIX, 91. — Tizio : *Storie Senesi.*

3° *a)* En 1503 encore, Francesco Gonzaga écrit à son épouse Isabelle, à propos du tombeau d'Alexandre VI : « ogni giorno se gli trovano attachati li più vituperosi epita- « phij del mondo »[1].

Cf. *Giorn. Stor.* XIX. 92.

b) En 1504. quand Rome souffre de la faim, Giustinian note dans une dépêche : « Già se comenzano a taccare *per i* « *cantoni* de Roma polize di grandissima ignominia del Papa; « et non tantum in absconditu sed palam quilibet pro arbi- « trio parla, quoniam nescit plebs jejuna timere ».

Cf. *Giorn. Stor.* XIX, 92.

4° En février 1509, on trouve un sonnet contre Venise *ad statuam marmoream, magistrum Pasquinum nuncupatam.*

Cf. *Giorn. Stor.* XIX, 92. — Tizio : *Storie Senesi.*

5° Le gouvernement violent de Jules II avait soulevé bien des mécontentements ; à sa mort, en 1513, Mario Equicola[2] écrit à Isabelle d'Este : « Contra Papa Julio sono stati facti « un milion di versi latini di gran maledicentia et altretanti « vulgari ; di alcuni più belli ne portarò la copia »

et Tizio nous transmet le distique suivant :

Julius hic ligur est. belli, non pacis amator.
Qui rabidus cunctis. virque tremendus erat.

Cf. *Giorn. Stor.* XIX, 93.

6° M. Gnoli a communiqué « da fonti inedite che indicherà

[1] Deux sonnets en italien, sur la mort d'Alexandre VI et sur l'élection du successeur, furent très probablement composés à Florence. Cf. *Giorn. stor.* XVII, 296.

Cesareo : *op. cit.*, 9.

[2] Sur Mario Equicola, qui fut un prédécesseur de Castiglione. Cf. *Fanf. della Dom.* Anno XI, n° 19, et *Giorn. stor.* XV, 402 et suiv.).

« in uno studio a cui sta lavorando », un sonnet intitulé : « Quando Leon X fu fatto papa », c'est-à-dire du mois de mars 1513.

Da poi che Costantin fece il presente
    Per levarsi la lebbra da le spalle,
    Non fu più coltivata questa valle.
    Nè venne a Roma mai cotanta gente.
Di Firenze, del papa ognun parente,
    E' vengono gridando palle palle,
    Per istaffetta, in ceste, in mazzi, in balle,
    E lassan le lor donne malcontente.
Chi pensa aver la barca e chi la rete,
    O qualche gran ventura trafficando
    O per un beneficio farsi prete.
Sì che, fiorentin mia, vi raccomando
    La patria vostra, se voi non volete
    Che la vi venga fra le man mancando.
        Fate mettere un bando,
    Che chi l'ha o non l'havessi o non la toglie
    Non possa stare a Roma senza moglie.

Cf. *Giorn. Stor.* XXII. 263.

Les deux premiers vers de ce sonnet sont cités dans une scène de la *Cortigiana*, de Pierre Arétin, où il est question des *sonettini di maestro Pasquino* ; le sonnet lui-même est certainement de Antonio Lelio Romano [1], dont nous aurons à parler tout à l'heure.

7° Tizio nous raconte qu'en 1515 (sous Léon X) : « Pictura « interea per hos dies Divi Petri *ad pontem Hadrianæ molis* « Romæ jacentis ed tenentis ad gehennam manum, cum his « verbis conspecta est, querentis et in medicos invehentis, « videlicet :

« Quid tristis tam, Petre, jaces ? opus medico ne est ?
« Heu, Medici nostri causa fuere mali ».

[1] Cf. Rossi : *Pasquinate di Pietro Aretino*, page XXXII. Gnoli : *Giorn. stor.* XXII, 262, et surtout Pèrcopo : *Giorn. stor.* XXVIII. 59.

Cf. *Giorn. Stor.* XIX, 93.

8° M. Cesareo a copié du cod. Ottobon. 2817, plusieurs pasquinades très intéressantes, entre autres :

a) Un sonnet, composé vers 1516 : « In creationem Leonis « *ad Pasquillum* :

Un papa habiam creato fiorentino
El thesor del gran Julio a dissipare,
Un papa el tradimento ha fatto usare
Per qual pianger po' Italia el suo destino.

Un papa contro a un re puosi in camino
La gloria della chiesa a ruinare,
Da i sciocchi farsi un papa governare!
Bisogna pur ch' io parta ogi, o Pasquino.

b) Un autre sonnet, commençant par ces vers :

Il thesor (ac)cumulato di Leone,
Il dispregiar di San Georgio il papato ;
Di Sinigaglia el verginale stato
E di Sanseverin la divotione :

Cf. Cesareo : *op. cit.*, pag. 31-33

9° Dans la seconde partie des *Epistolæ Obscurorum Virorum*, on trouve, à pag. 227-229 de l'édition de Böcking, un poème satirique dont l'auteur, qui est probablement Ulrich Hutten, dit : « Hic mitto vobis unum (car- « men), quod composui nuper, quando Magister Noster « Hochstrat advenit, et *posui ad Pasquillum* in honorem « illius doctoris ». Or l'inquisiteur Hochstrat fit un séjour à Rome en 1514.

Cf. Morandi : *Fanf. della Dom.*, 1890, n° 52.

10° Nombreuses sont les pasquinades de tout genre, en latin et en italien, que M. Cesareo a si bien illustrées dans ses études de la Nuova Rassegna : *Pasquino e la satira sotto Leon X*. — Par exemple, contre le prétendant fan-

tastique au trône de Chypre, la satire populaire décochait l'épigramme du château dans les airs avec le motto : « Re-« gnum meum non est de hoc mundo ». Et tant d'autres encore contre les « archipoètes » Cosimo Baraballo et Camillo Querno, contre le cardinal Armellino et Madonna Onesta, contre l'homme de confiance du pape Giovan Lazzaro de Magistris, dont le surnom Serapica est tiré du romanesco et est une satire à lui seul (en italien : zanzara, c'est-à-dire cousin, moucheron).

Je suis convaincu que les travaux des années prochaines vont remettre au jour des centaines de ces documents-là. D'ailleurs, aujourd'hui déjà, qui pourrait douter de l'existence d'une vraie littérature satirique, à Rome, au XVI[e] siècle ?

En dehors de la fête du 25 avril, nous avons rencontré le nom de Pasquin quatre fois : en 1501 (la fameuse prédiction : « Predixi tibi »), en 1509 (le sonnet contre Venise, n° 4), en 1514 (Ulrich Hutten, n° 9), en 1516 (in creationem Leonis, n° 8[a]). De plus, nous avons vu que le sonnet d'Antonio Lelio : « Da poi che Costantin fece il presente » (n° 6) est attribué à Pasquin, dans la *Cortigiana*, qui date, il est vrai, de 1525, de sorte que l'attribution est rétrospective et perd quelque peu de sa valeur.

Si nous considérons que la statue de Pasquin était admirablement située, tout près de la Place Navone, à deux pas de Campo di Fiori, où se donnaient rendez-vous les mauvaises langues de Rome, [1] et s'il est naturel de penser que la fête du 25 avril donnait un certain renom à ce torse mutilé, nous devons raisonnablement admettre que, dès 1501, on afficha des satires à Pasquin aussi bien qu'à d'autres statues et endroits propices de la ville. Les premières années sans doute, la chose ne fut pas fréquente, mais à mesure que le renom du Pasquin littéraire grandissait, les poètes populaires devaient s'habituer à porter là, eux aussi, leurs pro-

[1] Cf. *Giorn. stor.* XIX, ss.

ductions. Ce fut une lente concentration, que nous ne pouvons, faute de documents, suivre pas à pas dans ses progrès constants, mais qui est indiquée par la logique naturelle des choses. Ce fut une lutte aussi entre le Pasquin littéraire et le Pasquin populaire ; dans le cours d'une quinzaine d'années à peine, ceci devait tuer cela.

Mais comment se fait-il que des contemporains, lettrés curieux et intelligents, tels que Giovio, Valeriano, l'Arsilli, Castiglione, Mazzocchi, ne nous aient pas tenus au courant de cette transformation ? On en trouvera la raison dans un fait psychologique que nous pouvons observer, ce me semble, en chacun de nous : tous les jours, sous nos yeux, des milliers de faits imperceptibles, je dirais presque des embryons de faits, souvent contradictoires en apparence, se croisent et se modifient réciproquement, pour se manifester soudain en un seul grand fait, visible pour tous, et tangible en quelque sorte. Quand la population d'une ville envoie siéger au Conseil une minorité socialiste, on note ce « symptôme » en disant : « Encore une ville qui va se perdre ! » Cependant, longtemps avant que le premier député socialiste fût élu, la chose s'élaborait déjà. — La genèse d'un fait, tout en se déroulant sous nos yeux, nous échappe pourtant, parce que nous ne songeons pas encore au fait ; nous n'étudions cette genèse qu'après coup. Les lettrés qui vivaient à Rome entre 1500 et 1520 ne devaient pas faire grand cas de la satire grossière du peuple ; ils vivaient dans un autre monde de pensée, avec des goûts tout différents ; et d'ailleurs, en dépit de toute perspicacité, il ne leur eût jamais été possible de prévoir alors ce que serait Pasquin vers 1550 et plus tard.

Peu à peu cet élément satirique et populaire dut s'introduire même dans la fête du 25 avril. En 1510 déjà, quelques Romains protestaient en italien contre la rhétorique :

> Che nuova c'è, ter quaterque pedanti ?
> Forse credete sia un puttariello

Da imparar? ma questo bastoncello[1]
So vi farà tornar a far li guanti.

Ou encore :

Ma gitene nel fiume
A imparar a' pesci, o pazzarelli.
Perchè qua a Roma questo letterume
Appena si conosce tanto e poco,
Come lucciola quando è innanti al lume.

Cf. Gnoli : *op. cit.*, 21 et 22.

De la même année 1510, nous avons une vraie satire en italien :

Hercul, già da tua maza et brava mano
Varii monstri gustorno amara morte :
Hor qua richiede uno huom di te più forte.
Tanti Cerbari pasce in Vaticano!

Cf. Morandi. CLI.

Dans une étude récente, à laquelle j'ai déjà fait allusion, M. Pèrcopo nous communique diverses pasquinades, dont deux sont certainement du 25 avril 1514 ou 1515 :

Voici la première (elle est de Antonio Lelio) :

Rome in magistrum Pasquinum.

Non ha Papa Leon tanti parenti,
nè figli Anchona, el Grassi o el Fratacino,
nè ducati Strigonia o el Sodorino,
nè Sanctiquatro fa tanti instrumenti;
non ha San Georgio tanti paramenti,
nè tanti bravi tien San Severino,
nè ha tante reserve el Surentino,
nè sgomfia Santa Croce tanti venti ;

[1] Pasquin était travesti, cette année-là, en Hercule ; « bastoncello » designe la massue.

nè tanti can Cornér, Ragona o Siena
non han ; ne tante lite fa el Grimano,
nè tante burle fece mai el Bibiena :
nè tante argutie scioche el Cornetano,
nè fassi a Frara tante barbe a pena,
o tanti assorda el campanon Montano :
non ha fra Mariano,
tanti caprizi, o rabia el Thesoriero,
nè tante doglie el Vice Canceliero ;
nè contra un forestiero
usa tante braûre un romanescho,
nè fa tanti desegni el gran Todescho,
hor con gesto canescho
chiachiere tante non ha un fiorentino ;
quanti hogi versi harà Mastro Pasquino ! »

Le second sonnet est une réponse au précédent, mais si fade qu'elle ne mérite guère d'être citée.

Cf. *Giorn. Stor.*, XXVIII, 49-56.

En 1516, un poète dit à Pasquin travesti en Protée :

Ceruleis melius fuerat latuisse sub undis
Ne spectanda tibi, Prothee, Roma foret.

Un autre parle de Rome :

Ubi nihil
Est, quod non fiat vi, prece, vel pretio.

Cf. Morandi : *Fanf. Dom.* 1890, nº 52.

Une autre satire contre Léon X, de 1516, commence :

Pastor ut ambiguo Proteus dignoscitur ore:

et continue en traitant le pape de menteur, de tyran, etc.

Cf. Cesareo : *op. cit.*, 29.

M. Cesareo nous avertit aussi (page 29) que dans le cod. Marcian. cl. lat., XII, 211, Sanuto a copié plusieurs satires violentes contre le pape et les cardinaux, sous le titre de : « Carmina 1518 ad Pasquillum non impressa ».

C'est aux environs de 1516 que se passa dans l'évolution de Pasquin un fait sur lequel il faut insister : Dans les premières années, on avait affiché les satires à la statue, sans les lui attribuer ; elle jouait simplement le rôle d'une colonne d'affichage ; peu à peu cependant, sans doute en transmettant de vive voix les vers qu'on y avait lus le matin, on prit l'habitude de dire : « Pasquin a dit.... Pasquin prétend » de même que nous aujourd'hui : « Le *Figaro* raconte.... » De fait nous trouvons dès 1516 : *Respondet Pasquillus. — Pasquillus loquitur*[1]. Et nous avons déjà vu (page 34, 8[a]) le vers :

Bisogna pur ch' io parta ogi, o Pasquino.

Voilà tout autant de faits, isolés, mais significatifs, auxquels M. Pèrcopo vient d'en ajouter un autre, de caractère plus général. En effet, son article déjà cité du *Giornale storico*[2] nous prouve que le poète romain Antonio Lelio a eu dès 1513 (au plus tard) une grande influence sur le développement de Pasquin. De lui sont les deux pasquinades déjà citées :

Da poi che Costantin fece il presente,
(mars 1513).

et :

Non ha Papa Leon tanti parenti,
(25 avril 1514 ou 1515).

De lui sont sans aucun doute trois autres pasquinades, de 1521, citées dans la *Cortigiana* :

Cuoco è San Pier, s' è Papa un de' tre Frati.

et :

Piacevi, monna Chiesa bella e buona,
Per legittimo sposo l'Armellino ?

[1] Cesareo : *op. cit.*, 35, 36.
[2] *Di Anton Lelio Romano e di alcune pasquinate contro Leon X. Giorn. stor.* XXVIII, 45-91.

et :

O cardinali, se voi fossi noi,
Che noi per nulla vorremmo esser voi. [1]

Et de lui encore sont très probablement deux satires contre Léon X.

La première du 25 avril 1519 ou 1520 :

Ad Leonem decimum de Martino Luthero.
Pasquinus in Cardinales Generales tres.

Leon, che fa lo hyppocrita prestante
Egidio cardinal, se con l' hebrea
e greca lingua, arabica e caldea
non monstra a Fra Martin, che l' è ignorante ?
Le sue *Conclusion,* qual l' arrogante
Thomista Gaetan solver dovea
in Alemagna, quando ivi sedea
legato per excluder lo Imperante,
e non lassar che un mastro in tenebria
scoprisse la ignorantia de tua corte,
che fonte de dottrina esser devria ?
E quel che a' Zocholanti apre le porte,
che di sè ha fatto honor e simonia,
perchè non vien con Scoto in campo forte ?
O christïana sorte,
che' l papa, cardinali e' l Concistoro
non san qual de la Chiesa sia el thesoro !
Non dico argento o oro ;
che quel ben sanno, e in quel han posto fede,
e più che Christo ognun adora e crede !
Ma sciai dove procede
che sì fa[n] l'ignorante, el muto e' l sordo ?
Perchè san che tu sei cieco e balordo !
Hor piglia un bon ricordo
per farli prompti a disputar con quello ;
fàlli frati tornar, tolgi el capello ! »

[1] Cf. Pèrcopo, page 60. — Dans la collection de M. Rossi : *Pasquinate di P. A.*, les nos XIV, XXIV, XXXVI. M. Rossi et surtout M. Luzio attribuaient à tort ces trois satires à l'Arétin : M. Gnoli fut le premier à mettre la chose en doute. *Giorn. stor.* XXII, 262.

La seconde du mois de décembre 1521 :

Roma loquitur. Sonetus.

Quando da un grave e periglioso affanno,
da proceloso mar, da pruni o sassi,
con più fretosi e men turbati passi
lo errante peregrin fuge un gran danno :
l'horribil caso, el giorno, el mese e l'anno
in carta o in pietra par che sculpto lassi
a un nume, a un divo, ove la gente passi,
col cor contrito, senza fiele o inganno.
Io, che non solo un periglioso intoppo,
ma mille, e più, fugito haver conosco,
con questo a tuto el ciel le gratie rendo :
dopoi che' l ladro, el fiorentin, el losco,
il Medico Leon, rapace troppo,
libera e solta mi lassò morendo !

Cf. Pèrcopo :*Giorn. Stor.* XXVIII, 56, 57, 58 et 76.

Il est clair qu'Antonio Lelio doit avoir écrit bien d'autres satires encore, perdues ou non retrouvées ; on l'associe souvent à Pierre Arétin :

Non Anton Lelio, nè Petro Aretino.

ou :

Che fian poi savii Antonio e l'Aretino,
che per ogni cammino,
van di notte attaccando la canzone :
Pietro nel Borgo, e Antonio in Parione.

ou encore :

Io non son nè Marphorio, nè Pasquino,
nè Lelio o alcun di roman poeti.

Cf. Pèrcopo : *Giorn. Stor.* XXVIII, 63, 64.

Mais M. Pèrcopo a raison de dire — en opposition à M. Rossi et surtout à M. Luzio, qui faisaient dépendre uniquement de l'Arétin la transformation de Pasquin — « che la

« trasformazione di maestro Pasquino di accademico in sati-
« rico si debba principalmente al letterato romano Antonio
« Lelio :... che nel 1517, quando l'Aretino venne a Roma,
« essendo già avvenuta da molti (?) anni la trasformazione,
« Messer Pietro, oltre che non autore di questa, è da ritenersi
« quale un semplice imitatore di Antonio Lelio. » (Pages 76 et 77.)

Il est inutile et surtout imprudent de vouloir trop préciser la date de cette transformation ; on pourrait peut-être, il me semble, prendre les années 1515 et 1516, mais à la condition de ne pas s'y attacher trop rigoureusement [1]. Le phénomène pourrait se résumer ainsi :

La personnalité de Pasquin est allée se dessinant de jour en jour avec plus de netteté : grâce à sa position centrale et grâce à la pompe du 25 avril, il a d'abord relégué dans l'ombre tous les autres lieux d'affichage ; puis il s'est simplifié lui-même : la satire populaire qui était un besoin de l'époque, devait avec le temps l'emporter sur la rhétorique qui n'était qu'un jeu d'écoliers et de pédants.

Ce résultat définitif se manifeste nettement à la mort de Léon X, advenue le 1er décembre 1521. Ce fut alors une explosion violente de douleur chez les uns, de joie haineuse chez les autres. Les rancunes, les malignités, les inquiétudes s'épanchèrent librement en des centaines de pasquinades. Parmi ceux qui suivirent avec un intérêt passionné les délibérations du conclave, on remarquait surtout Pierre Arétin, le protégé du cardinal Jules de Médicis, et établi à Rome depuis 1517. On sait que le conclave élut Adrien VI, le théologien sévère, ennemi des lettres et des arts : ce choix fut accueilli à Rome par des sifflets, des hurlements et des imprécations. « Pasquino è stato in gran faccende », écrit-on

[1] M. Morandi avait dit : dès 1501 : et M. Gnoli avait répliqué : pas avant 1527. MM. Luzio et Rossi proposèrent : vers 1521 : les derniers auteurs sont pour les environs de 1515. Espérons que tout le monde finira par se mettre d'accord.

de Rome[1], et c'est précisément sous le nom de Pasquin que Pierre Arétin composa les fameux sonnets que M. Rossi a publiés[2]. En s'appropriant ce nom déjà célèbre, l'Arétin prétendait en quelque sorte personnifier la satire. Quelques contemporains identifièrent même l'Arétin avec Pasquin (sans oublier toutefois Antonio Lelio), comme si, à côté de lui, personne n'eût plus osé manier l'épigramme. Mais dans la réalité il ne pouvait en être ainsi : l'Arétin n'aurait pas pris le nom de Pasquin si celui-ci n'avait pas eu déjà le renom de satirique ; et s'il est indubitable que l'auteur des *Sonetti lussuriosi* fut la plus méchante langue de son siècle, ce serait pourtant une grosse exagération que de croire que les Romains, de peur d'empiéter sur son domaine, aient réprimé un seul jour la satire qui naît spontanément sur leurs lèvres[3].

Dès 1521 du reste, la période plus ou moins obscure des origines de Pasquin est définitivement close, et je m'arrête ici. Il y a deux points de la question toutefois dont je n'ai rien dit encore : chacun d'eux mériterait une soigneuse monographie. Nous n'en parlerons que très brièvement.

C'est d'abord une question de *forme*[4] : les satires en latin étaient une simple imitation de l'antiquité : mais la satire populaire, en italien, dans quel moule se coulait-elle de préférence ? Elle a dû tâtonner d'abord ; puis elle a trouvé sa forme idéale, la plus appropriée à son but dans le *sonetto caudato* de Burchiello, Bellincioni, Matteo Franco, Antonio

[1] Cf. Rossi : *Pasquinate di P. A.*, page XIX. C'est une étude précieuse, inépuisable en renseignements sur la Rome du Cinquecento.

[2] Voyez aussi l'appendice de Pèrcopo : *Giorn. stor.* XXVIII, 78-91.

[3] Je n'entre pas dans la biographie de l'Arétin, et me contente de faire remarquer aux trop nombreux admirateurs du livre de Gauthiez le compte-rendu de M. Luzio dans la *Nuova Antologia*, 16 janvier 1897. M. Pierre Gauthiez a publié un volume intitulé : *L'Italie du XVIe siècle. L'Arétin* (Hachette 1895), ouvrage aussi superficiel que prétentieux, qui fourmille des erreurs les plus grossières. L'auteur ne comprend pas même l'italien.

[4] Ce qu'on a écrit jusqu'à présent de plus complet sur ce point spécial sont les quelques pages de M. Cesareo, *op. cit.*, 20 ss.

Cammelli (detto Pistoia) et nous verrons bientôt Belli s'approprier cette forme du sonnet et la pousser jusqu'au plus haut degré de perfection [1].

C'est ensuite la question de savoir si Pasquin a servi les intérêts de la Réforme, ainsi que le prétend M. Morandi. Il faut d'abord, avec M. Gnoli et d'autres, distinguer bien nettement le Pasquin du Palais Braschi du Pasquin luthérien (Pasquinus exsul, marranus, peregrinus). Le second est postérieur au premier [2]; il ne s'est jamais confondu avec lui ; pourtant, ils sont certainement cousins germains : l'identité du nom repose sur cette parenté des esprits. Avec les quelques documents que nous avons en mains, nous sommes déjà en état d'affirmer que le Pasquin de Rome n'a pas ménagé les papes, dès les premières années de son existence : cependant (et cela est bien dans le caractère italien [3]) il s'est contenté en général d'attaques toutes personnelles, portant sur des faits concrets : il ne s'est guère élevé à l'expression d'un principe général : il n'a pas combattu la *papauté* ; cela n'aurait pas été dans ses intérêts. Peu à peu seulement, lorsque des milliers de scandales eurent soulevé des milliers de satires, il s'en dégagea nécessairement l'idéal d'une morale et d'une politique meilleures.

[1] Belli emploie, il est vrai, presque exclusivement le sonnet simple de 14 vers, mais il a aussi quelques exemples du sonetto caudato.

[2] Le premier sonnet qui fasse mention de Luther est celui que nous avons vu à page 10 : « Ad Leonem decimum de Martino Luthero » : il est contraire au réformateur : de même les vers de la collection de 1521, cités par M. Gnoli (*op. cit.*, 53) :

In Martinum.
Insanis, demens, contortaque cornua lædent
Te qui læsisti pontificale decus.

et d'autres encore.

[3] A l'heure où j'écris ces lignes pour l'imprimeur (février 1897) les étudiants de l'Italie entière sont en grève depuis six jours : ils sifflent les recteurs, plusieurs journaux et.... le ministre. Leurs ordres du jour se rapportent à quelques faits précis, isolés : mais pas un étudiant, pas un journaliste, pas un professeur n'a encore pris la parole pour demander une réforme organique de tout l'enseignement universitaire !

III

Quelques mots sur la satire jusqu'à nos jours.

M. Morandi, dans son introduction aux œuvres de Belli, a résumé l'histoire de Pasquin jusqu'en 1870. Il faut espérer qu'un jour on publiera une étude complète sur cette littérature des pasquinades, une étude qui apporterait une précieuse contribution à l'histoire telle que nous la comprenons aujourd'hui, non plus l'histoire des rois et des guerres, mais celle des innombrables détails qui font la vie des individus et des masses, et qui préparent insensiblement les grandes révolutions politiques, intellectuelles et morales [1].

Pendant trois siècles, la papauté fut battue en brèche dans chacun de ses représentants, le clergé dans chacun de ses membres, le catholicisme dans chacune de ses mystifications. De 1731 [2] à 1778, Pasquin a eu pour allié un certain Voltaire, dont les gens bien pensants de notre époque parlent à peu près comme ceux du Ve siècle parlaient d'Attila le fléau de Dieu. Peu après, un souffle étrange passa sur l'Europe, un souffle de justice et de liberté. Les armées françaises entrèrent même à Rome et y portèrent le nouveau catéchisme des droits de l'homme.

Or, il est permis de porter sur Voltaire comme sur la Révolution française un jugement sévère ; bien plus, on peut, en de sages traités d'édification, réfuter brillamment ces « erreurs »; on peut même les ignorer, mais nul ne saurait

[1] On lira avec profit, mais avec prudence aussi, le livre de Mary-Lafon : *Pasquino et Marforio*. Voyez la bibliographie.

[2] Date des *Lettres philosophiques*. J'aurais pu citer déjà celle de 1722 : *Le pour et le contre*.

se soustraire à leur influence. Qu'ils le veuillent ou non, tous ceux qui sont nés depuis 1790 ont porté dans leur chair quelque chose que les pères n'avaient pas.

En 1831, les cardinaux portèrent au trône pontifical Grégoire XVI, qui devait entreprendre et entreprit réellement de faire oublier au peuple de Rome tout ce qui s'était dit et fait depuis trente ou quarante ans ; on ne négligea dans ce but ni la corruption, ni la prison, ni la torture, ni le bourreau. Raconter ici le pontificat de Grégoire XVI, ce serait anticiper sur les chapitres IV et V de mon travail. A l'époque troublée, mais généreuse et ardente de la Révolution, à l'épopée de Napoléon, succédait depuis 1815 une époque de réaction brutale et idiote, une politique sans grandeur. On essayait d'« abêtir » les esprits ; il était trop tard ; les esprits se regimbaient : la satire était chaque jour plus âpre et plus sérieuse.

En ce temps critique, où l'orage menaçait, un des fils de la nouvelle génération a résumé pour ainsi dire l'œuvre séculaire de Pasquin, mais en lui donnant une perfection de forme et une profondeur d'idées inconnues jusque-là. Vers 1500, Pasquin parlait le latin mieux que l'italien : vers 1830, Belli s'empare du dialecte populaire, du plus pur romanesco, et sans en violer jamais la spontanéité, il le coule en de merveilleux sonnets. Au XVIe siècle, la satire est plus méchante que sincère ; on y devine, il est vrai, les réelles souffrances du peuple, mais plus souvent encore des intérêts mesquins et de basses jalousies de courtisans : la satire de Belli est autrement austère, autrement vraie ; au lieu d'insultes : des faits pris sur le vif, toute la vie intime d'un peuple, une misère, une ignorance, une corruption si lamentables, que le cœur s'emplit de pitié pour ces pauvres gens, et de haine contre ceux qui ont préparé sciemment un tel avilissement et qui l'ont exploité.

Depuis 1870, la satire ne s'est pas tue à Rome ; les ministres et certains députés y sont seuls à croire que « tout va

bien ». Le peuple a de bonnes raisons pour croire le contraire. Seulement la satire a changé de forme : Pasquin est remplacé par des journaux, tels que l'inimitable *Don Chisciotte*, *Il Folchetto*, et en dialecte le *Rugantino*, l'*Orazzio Còccola*[1]. Hors de Rome, citons le *Pappagallo*, le *Pasquino* (à Turin). Il serait intéressant de comparer tous ces journaux avec le *Journal amusant* et les caricatures de la Semaine comique dans l'*Illustration*, avec les *Fliegende Blätter*, le *Nebelspalter*, ou avec le *Punch*. Ces productions sont moins futiles qu'on ne le croit généralement ; on en dégagerait aisément quatre types d'*esprits* très différents. Constatons du moins (le fait a son importance pour juger les pasquilles et les sonnets de Belli) que l'Italien n'est pas spirituel dans le sens où l'entend le Français ; il est sérieux, âpre ; sa « pointe » vibre et s'enfonce, comme ces flèches barbelées qu'on ne saurait plus retirer de la blessure.

IV

Giuseppe Gioacchino Belli.

1. La Vie.

Celui qui se promène dans les larges allées du Pincio voit se dresser à gauche et à droite les bustes de tous les grands hommes qu'a produits le sol fécond de l'Italie. Beaucoup de

[1] L'*Orazzio Coccola* a déjà sombré, ainsi que le *Poeta*. En mars 1897, on publiera probablement un *Ghetanaccio de Borgo*. Je parlerai de ces divers journaux et des poètes romains contemporains dans une étude spéciale.

noms connus rappellent au passant tout ce que la civilisation doit à ce beau pays ; par contre les noms inconnus, c'est-à-dire oubliés, disent l'ingratitude humaine, quand on songe à ce qu'ils représentent de vertus et de talents. Derrière le petit casino où l'on prend souvent une « bibita » en admirant le coucher du soleil, au milieu même de l'hémicycle, on trouve le buste d'un certain G.-G. Belli, un inconnu pour presque tous ceux qui passent là, le *Bædeker* à la main ; il fut pourtant un des plus grands poètes de notre siècle [1].

Giuseppe Gioacchino Belli naquit à Rome le 7 septembre 1791 [2]. Son père, Gaudenzio, était employé de bureau ; condition modeste d'abord, puis brillante pendant quelques années ; sa mère, Luigia Mazio, était fille d'un banquier. — La famille Belli, dévouée au pape et à la maison royale de Naples, eut beaucoup à souffrir de l'invasion française et de tous les troubles politiques qui suivirent. La vie des parents et des enfants fut souvent menacée ; dévalisés sur les grandes routes, ils furent aussi exploités par des parasites, et quand le père, homme assez brutal et prodigue, mourut, en 1803, la mère avec ses trois enfants, enceinte d'un quatrième, fut indignement volée et abandonnée par les amis de jadis. Ce

[1] La vie de G.-G. Belli a été racontée d'une façon aussi intéressante que complète par M. Gnoli, dans la *Nuova Antologia* de 1877-78, travail publié plus tard dans les *Studi letterari*, Bologna, 1883. M. Gnoli a connu le poète personnellement : de plus, il a eu en mains des lettres et des notices précieuses, ainsi que plusieurs œuvres encore inédites. Dans la première partie de la biographie, je ne ferai donc que résumer l'étude de M. Gnoli, en cherchant surtout à marquer nettement les points saillants du caractère : dans la seconde partie par contre (c'est-à-dire depuis 1848), je ferai usage des poésies italiennes publiées dans l'édition Salviucci de 1865-66, pour tâcher de prouver que la conversion de Belli n'a pas été aussi absolue ni aussi sincère qu'on le croit généralement. A ceux qui liraient l'étude de M. Gnoli, je ferai remarquer que M. Morandi y a relevé plusieurs erreurs, corrections dont j'ai tenu compte. Cf. Morandi, CCXLIII, ss. Il va sans dire que j'ai tenu compte aussi de toutes les autres études biographiques, surtout de Silvagni et de Zaccagnini. Voyez la Bibliographie. Mais je répète qu'il n'était pas dans mon intention d'accumuler ici tous les détails connus.

[2] Et non pas le 10, comme le disent M. Gnoli et Silvagni. Belli naquit le 7 et fut baptisé le 10.

furent des temps de vraie misère. En 1807, la mère mourut et les orphelins furent recueillis par un oncle et par une tante, qui leur firent payer cher de légers bienfaits.

Or Giuseppe était né déjà taciturne, timide et fort sensible ; on s'imagine l'effet de tous ces troubles et malheurs successifs sur son esprit. Il raconte lui-même ses accès de mélancolie, au temps où son père avait à Civitavecchia un emploi très lucratif : « Io scendeva, particolarmente nelle « prime ore notturne, a sedermi tutto soletto sulla silenziosa « spiaggia del mare. Quivi in pace io nudriva le mie care « idee melanconiche ; ed al fine delle mie meditazioni, « spesso spesso, senza neppure saperne il motivo, mi ritro- « vava umidi gli occhi di pianto ».[1] — Plus tard, quand une tante lui reproche ses bienfaits, il s'écrie : « Ah, quale mar- « tirio pel mio vivo amor proprio quell' udire alla presenza « di qualunque persona esaltar sempre dalla bocca de' miei « parenti la mia miseria e la loro carità. Quanto volentieri « avrei ricusato un pane si amaro, se non avessi temuto, più « assai che la mia, la estrema indigenza del mio amabile fra- « tello e della mia innocente sorella. Però io taceva et sof- « friva in pubblico, ma poi in privato disfogava con sospiri « e con lacrime l'acerbità della mia umiliazione ».[2]

Il est enclin aux larmes, il voit les choses en noir ; des malheurs très réels du reste amassent en lui un fonds d'amertume qui s'épanchera facilement en sarcasmes ; il se replie sur lui-même comme une fine sensitive. — Ses lectures à cette époque sont : la Bible, l'Ossian, traduit par Cesarotti et les *Nuits* de Young (ou *Pensées nocturnes*), poème religieux, romanesque, satirique, riche en antithèses et en déclamations sentimentales.

Cependant Belli avait trouvé un gagne-pain : il était teneur de livres. Et même il s'amusait : billard, banquets, « veglioni »,

[1] Gnoli : *Studi letterari*, 15.
[2] Gnoli : *Studi letterari*, 24.

femmes légères : il était l'âme de ces gaies sociétés : « Benchè « per natura amico del silenzio e poco proclive alla gioia. « ciononostante io sapeva esser all' occasione loquace ed « allegro : in special modo quando io mi vedeva aperto un « campo *al sarcasmo e al motteggio, una allora delle mie « passioni predilette* »[1].

Ayant perdu son emploi, il retomba dans la misère.

C'est de cette époque (1810) que datent ses premières poésies vraiment personnelles. Dès 1807 il avait rimaillé : *La battaglia Celtica*. — *Bajazette I°* et des *Lamentazioni*, œuvres sans valeur.

Certains sonnets de 1810 par contre, très imparfaits de forme, sont profondément sentis. Il faut avoir connu la faim pour écrire ces vers[2] :

Giuoco del Fato, del Destin ributto.
Di vera Carestia vero ritratto.
Nel mondo contro me congiura tutto
A farmi diventar o ladro o matto.
Dimmi, Natura, dimmi, e a qual costrutto
Un esquisito gusto tu m' hai fatto.
Se a tal per fame sono poi ridutto
Che invidio gli ossi al can, li sorci al gatto ?

Par la recommandation d'un ami, il devint secrétaire du prince Stanislas Poniatowski ; il put alors observer la corruption des hautes classes[3] ; incapable de réfréner l'invective et le sarcasme devant certaines turpitudes, il préféra quitter le service du prince, en 1813[4]. — Grand travailleur, il avait appris le français, l'anglais : il avait suivi des cours de phy-

[1] Gnoli : *Studi lett.*, 25.

[2] Gnoli : *Studi lett.*, 30.

[3] On verra le résultat de ses observations à l'avant-dernier chapitre de cet ouvrage, celui des serviteurs.

[4] Il semble que cette détermination ait été provoquée par un incident particulier, sur lequel nous sommes mal renseignés, quelque intrigue de femme. Voyez Zaccagnini, pages 12 et 13 ; et Silvagni, page 406.

sique, de chimie, de mathématiques ; il s'était occupé beaucoup de mécanique et de géographie, révélant ainsi ses aptitudes particulières à l'observation réaliste. En quittant le palais Poniatowski, il trouva un refuge dans un couvent de capucins et gagna sa vie en donnant des leçons de géographie, d'arithmétique et en faisant aussi le métier de copiste.

Depuis quelque temps déjà, il était membre d'une académie littéraire, les « Hellènes », où il portait le nom de Tyrtée le Lacédémonien. Sur les ruines de cette académie il en fonda une autre, en 1813, la *Tiberina* (qui végète encore aujourd'hui), une société dans le goût de la « fruchtbringende Gesellschaft » ou des « Pegnitzschaefer » du XVII[e] siècle. De braves gens qui voyaient dans la poésie un passe-temps honnête, s'associaient pour s'applaudir les uns les autres ; il s'agissait d'avoir un répertoire d'éloges très varié, un esprit suffisamment borné et une inaltérable bonne humeur ; pour les talents, ces académies ne sont que des éteignoirs[1]. Belli s'essaya donc dans la poésie pastorale, anacréontique, visionnaire et biblique : il ne trouva nulle part sa voie. Il subissait alors l'influence d'Alfieri et surtout de Monti. En 1813, il fit imprimer un poème en trois chants : *La pestilenza stata in Firenze l'anno di nostra salute 1348* qui eut un grand succès. Pourtant, toutes ces œuvres-là ne valent rien. « S'aggi-« rano nel falso, dit M. Gnoli, fuori d'ogni realtà e d'ogni « vita : e specialmente è notevole com' egli non indovini « quasi mai il tono della poesia... Confesso che gli avrei « detto : Lasciate andare di far versi, che non è pane pe' vostri « denti »[2].

Belli n'en jouissait pas moins d'une grande réputation à

[1] Elles étaient bien loin toutefois d'avoir les prétentions de ces cénacles et coteries où, depuis quelques années, tant de fruits secs et génies incompris déversent, en de petites *Revues*, leurs vers et leur bile avec abondance.

[2] *Studi letterari*, 40-41.

Rome : le goût devait être bien corrompu alors. ou plutôt il faut supposer que Belli plaisait non pas tant par ses œuvres académiques. mais surtout par sa *parole* satirique, incisive. et par son art de mimer.

Une veuve[1], riche et jeune encore, quoique ayant dix ans de plus que le poète. désira le connaître et fut conquise « pel suo spirito e per le qualità dell' uomo reale, che ogni « giorno meglio si rivelavano. Il poeta tristo, querulo, mora- « lista, in compagnia diveniva un burlone, un canzonatore « vivace e acre da tener tutti sospesi dalla sua bocca. Se « egli prendeva a contraffare un qualcheduno, sapeva co- « glierne la voce, i gesti, le parole come il più abile caratte- « rista : aveva un tesoro di novellette, di spropositi, di « motti. di scede. che spesso costringeva gli astanti ad allon- « tanarsi colle mani ai fianchi, in una convulsione di riso. « In breve. l'interesse della vedova divenne amicizia, questa « si cambiò in amore. e finalmente gli offerse la sua mano »[2]. — Belli refusa d'abord ; il ne voulait pas vivre aux dépens de sa femme. Pour apaiser ses scrupules, la veuve lui trouva un emploi et réussit enfin à le persuader. Les noces furent célébrées secrètement en été 1816. Peu de temps après, étant enceinte, la jeune femme obtint le pardon et la bénédiction des parents.

Belli fut beaucoup blâmé, même par ses amis ; ses biographes aussi semblent un peu embarrassés par ce mariage. Je dirai nettement : si Belli avait pour la jeune veuve non seulement de la reconnaissance, mais encore un véritable amour, son acte n'a pas besoin d'excuses ; si par contre, comme je le crains, cette passion désintéressée a manqué, alors, en dépit des circonlocutions, Belli s'est vendu ; il a sacrifié sa dignité au désir d'assurer son pain de tous les jours et son libre travail intellectuel. Nous retrouverons

[1] Elle s'appelait Maria Conti, et était veuve du comte Giulio Pietri.
[2] Gnoli : *Studi lett.*. 41.

chez lui, plus tard et d'une façon plus précise, ce même manque de dignité et de force morale. A Rome, les caractères de bonne trempe étaient rares alors ; il suffit pour s'en persuader de lire les *Ricordi* de Massimo d'Azeglio. Une cause directe de cet affaissement des vertus, de cet obscurcissement des notions morales dans la bourgeoisie, est à chercher dans le régime des prêtres. Ceci n'est ni une assertion dictée par une malveillance systématique, ni une simple explication donnée en passant ; c'est la conviction qui se dégage d'une étude attentive de l'œuvre de Belli ; c'est en quelque sorte une vérité scientifique dont on ne tient pas assez compte quand on juge l'Italie d'aujourd'hui. Il y a vingt-sept ans déjà que les Italiens sont entrés dans Rome par la brèche de Porta Pia, mais ils n'ont pas encore purifié leur sang du venin de corruption morale infusé patiemment dans le cours des siècles.

Retenons bien ce trait de caractère chez Belli : la *faiblesse* ; elle lui a inspiré l'horreur de la violence et de la cruauté et nous devons à cette indignation une belle part de son œuvre ; mais d'un autre côté, elle l'a empêché de s'élever jamais au mâle idéal de liberté et de justice des patriotes italiens.

Le mariage de Belli a tout l'air de n'avoir été qu'un lâche compromis. Il disait à sa belle-mère : « Sarò sempre figlio e « servitore ; Mariuccia l'amo come moglie, la rispetto come « madre e mia benefattrice »[1]. Voilà certes de beaux sentiments ; il n'y manque que le souffle de la passion ; le respect et la reconnaissance sont nécessaires à l'amour, mais ils n'en sont pas l'élément principal. — Du reste, nous avons des preuves que Belli a aimé ailleurs : en 1822, il fit la connaissance à Rome d'une jeune fille, spirituelle et cultivée, qui, dit M. Gnoli, « occupò il cuore del Belli, vuoto come

[1] Gnoli : *Studi lett.*, 45.

« un' appartamento da appigionare, e vi pose stanza »[1]. C'était la marchesina Vincenza Roberti[2], venue des Marches à Rome, à l'âge de vingt-trois ans, et qui visitant la Ville Éternelle sous la conduite de Belli, s'amouracha de son *cicerone*. Silvagni a raison d'attribuer à cette passion une grande influence sur la vie de Belli ; Vincenza Roberti (que Belli appelait *Cencia mia*) inspira certainement au poète des sentiments de patriotisme et de libéralisme ; elle élargit son cercle d'idées, contribua à le faire sortir des cercles académiques et à le lancer dans le courant de la vie réelle et moderne. C'est pour elle qu'il écrivit ses meilleurs sonnets en langue italienne. — Plus tard, il semble avoir ressenti une forte passion pour une actrice, Amalia Bettini[3].

Quoi qu'il en soit, le mariage lui assura en tout cas la tranquillité pour de nombreuses années. Son emploi, aux bureaux du Timbre et Registre, était plus ou moins une sinécure, et en décembre 1826 il fut mis au repos, en conservant sa solde entière. Il put voyager et s'instruire ; une fièvre de savoir le poussait à lire un peu de tout, au hasard ; et de ses lectures il faisait, avec une patience souvent peu judicieuse, de longs extraits pour l'édification future de son fils, Ciro, né en 1824.

A ce moment, il lit Manzoni, Boccace, l'histoire littéraire de Ginguené, Grossi, Victor Hugo et surtout Voltaire et Rousseau. L'influence de Voltaire est très sensible ; il lui a même emprunté directement quelques sarcasmes contre « l'infâme »[4]. Pour être plus cachée, l'influence de Rousseau

[1] Gnoli : *Studi lett.*, 52.

[2] M. Gnoli avait tu le nom, qui fut révélé par Silvagni. Vincenza était fille du marquis Tullio Roberti et de Marianna Botti, domiciliés à Morrovalle (Macerata). Elle épousa, à trente ans, le Dr Pirro Perozzi. Voyez la brève biographie dans Silvagni : op. cit., 109-113, et Zuccagnini, 17.

[3] Cf. Dans les sonnets en dialecte. Vol. IV, 326, 352, 369, 383. Vol. V, 166.

[4] On sait que par « l'infâme », substantif du genre féminin, Voltaire n'entendait nullement désigner Jésus-Christ, ou la religion chrétienne comme telle, mais uniquement la superstition religieuse.

n'en est pas moins réelle ; il y avait du reste, en quelques points, une certaine affinité entre ces deux caractères ; par exemple la grande sensibilité, l'hypocondrie et la manie des persécutions.

Le 17 septembre 1827, Belli note dans son journal (écrit en français) l'achat des poésies de Porta, en dialecte milanais ; à cette époque Belli avait déjà composé au moins deux ou trois sonnets en dialecte romanesco, mais sans aucun doute les deux petits volumes de Porta ont puissamment contribué à le mettre sur la bonne voie, quoique l'imitation directe se borne à un très petit nombre de poésies (presque exclusivement des sonnets obscènes du VI[e] volume). Le même journal nous montre à chaque ligne l'esprit observateur de Belli : ce sont des descriptions minutieuses des maisons, des monuments, des boutiques, des machines, des costumes, des types ; c'est une accumulation de détails réalistes.

Les lectures et les voyages provoquèrent chez Belli une crise de ses convictions politiques et religieuses, crise dont il sortit à la fois libéral et libre-penseur. En parlant de la raison, il dit : « La Ragione, prima e vera regina degli « uomini »[1]. C'est la période féconde de sa vie : son cœur et son esprit s'ouvrent plus larges ; au lieu de se fatiguer dans les pédantes et lourdes sottises de la Tiberina, il donne sa démission ; il entre dans le peuple, il vit avec lui, et, enlevé cette fois par la vraie inspiration, il crée dans une espèce de fièvre l'œuvre immortelle qui fait le sujet de cette étude. Je suis convaincu, pour ma part, que c'est dans ces années-là que nous avons le vrai Belli, l'homme sincère, celui qui n'avait pu se développer dans la jeunesse difficile et qui, pour différentes raisons, se renia lui-même après 1848.

M. Schuchardt ne croyait pas, dans son article de 1871, que ce libéralisme de Belli fût bien sérieux, aussi peu en politi-

[1] Gnoli : *Studi lett.*, 68.

que qu'en religion : « Diese Satiren sind nicht aus Belli, « sondern aus dem römischen Volk entsprungen... Ich « vermuthe bei ihm eine politische Indolenz wie sie in Rom « von jeher so gewöhnlich gewesen ist »[1]. — Depuis que M. Gnoli a publié son étude (1877) et surtout depuis l'édition complète des sonnets en romanesco, par M. Morandi (1889), le savant allemand a sans doute modifié sa façon de voir. A eux seuls, les 200 sonnets dirigés contre le pape prouvent clairement que Belli en voulait à la papauté et à la religion. Je ne veux pas anticiper ici sur les chapitres III, IV et V de ce livre ; cependant, au sonnet caractéristique cité par M. Gnoli[2], j'en ajouterai deux autres, sans commentaires :

Le conzolazzione.

Ah commare ! da sì cche nun m'hai vista,
Tu non zai le disgrazzie ch'ho ppatito.
M' è mmorto de passione[3] mi' marito,
Pe' ttirannia der Monziggnor Zagrista.

De li mi' fijji, uno ha pperzo la vista
Pe' li vaglioli[4], e un antro s'è incionchito.[5]
E a mmé, lo vedi ? er corpo me s'è empito
De malanni da fattene una lista.

Poi me moro de fame : in sta staggione
So' iggnuda[6] e ssenza un straccio de lenzola :
E mme vònno caccià ppe' la piggione.

Che ne dichi, Maria, de tante pene ? —
Dico, Ggertruda, una parola sola :
Sta' alegra, ch' er Ziggnore te vò bbene.

(IV, 86.)[7]

[1] *Romanisches und Keltisches*, 168.
[2] *Er peccato d'Adamo*, I, 224 ; cf. Gnoli, *op. cit.*, 86.
[3] De chagrin.
[4] Petite vérole.
[5] Atteint de la paralysie de l'enfance.
[6] Nuda.
[7] J'indique tous les sonnets en dialecte d'après la grande édition de M. Morandi, en six volumes.

Er giudizzio in particolare.

Mentre in ne l'angonìa tira er fiatone.
Se vede er peccatore accant' ar letto
Er diavolo a mman dritta co' un libbrone.
E ll' angiolo a mman manca co' un libbretto.

Nell' uno e ll' antro sta tutto er guazzetto [1]
De le cose cattive e dde le bbone.
Ch' abbi fatto in zu' vita er poveretto :
Penzieri. parole, opere e omissione.

Lui se vorìa scusà, mma Iddio nun usa
De senti le raggione de chi mmore,
E lo manna a l'inferno a bbocca chiusa.

Cusì in terra er Vicario der Ziggnore
Fa cco' li vivi : e nun intenne scusa
Da ggnisuno, ossii ggiusto o ppeccatore.

(III. 69.) [2]

Hélas, les belles années de génie hardi furent brèves : en 1837 déjà apparaissent les premiers nuages : au cours d'un voyage à Pérouse, Belli apprend la mort soudaine de sa femme. La situation financielle était gravement compromise (non par lui cependant. mais par elle) : dès lors, il n'a plus qu'un souci : assurer l'avenir de son fils bien-aimé, Ciro. Pour lui trouver des amis et des protecteurs, Belli rentre dans la Tiberina (1838) « la sua prigione »; il fait publier par un ami. en 1839, des vers italiens. de tendance moralisatrice, très orthodoxes, tandis qu'il garde en portefeuille ses sonnets en dialecte. En 1840 enfin. il adresse un placet au pape Grégoire XVI. pour obtenir un emploi ; à Grégoire XVI qu'il avait flagellé en plus de 200 sonnets dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre. à ce même pape le même Belli

[1] Melange.
[2] Voyez aussi *Lo stato d'innoscenza* (VI, 223 et 224) : ce sont là sûrement des arguments à la Voltaire : et voyez encore la note 6 du sonnet : *La prima cummugnone* (III. 67).

adresse un humble placet [1] ! C'est qu'il idolâtrait son fils Ciro, un bonhomme assez insignifiant et sec de cœur. Les sonnets en dialecte s'espacent de plus en plus, et d'année en année on s'achemine ainsi, à contre cœur, vers la réaction finale.

On connaît les événements du pontificat de Pie IX, ce pape, élu en 1846, débonnaire d'abord, très ouvert aux idées libérales : on sait l'enthousiasme général, puis les premiers excès et les erreurs, enfin la révolution de 1848, les efforts héroïques que firent à Rome, à Naples, en Sicile, en Toscane, à Milan, à Venise, les libéraux italiens pour délivrer la patrie du joug étranger et faire l'Italie une et indivisible. L'ivresse des premiers succès fut bientôt dissipée, dans le Nord par Radetzky, à Custozza (1848) et à Novare (1849) ; à Naples, par les régiments suisses au service de Ferdinand II. Louis Napoléon, président de la République française, se chargea de reconquérir Rome pour le pape : la république de Mazzini tomba, Garibaldi dut céder devant le nombre, et Pie IX rentra dans ses États, un homme changé. Nulle part la réaction ne fut aussi impitoyable : en une année 1644 personnes furent exécutées pour délits politiques.

Giuseppe Belli, lui aussi un homme changé, applaudit à ces cruautés. Il fut dès lors, jusqu'à la fin de sa vie, réactionnaire et dévot. C'est ici précisément le mystère de sa vie. J'ai déjà dit que M. Schuchardt, dans son article de 1871, ne croyait pas que Belli eût jamais été libre-penseur. M. Heyse croit à une période d'hostilité voltairienne : mais pour les années qui suivirent 1848, il dit : « So viel nur « scheint mir über allen Zweifel erhaben, dass dieser Abfall « von seiner eigenen Mission aus tiefster Ueberzeugung « hervorging » [2]. MM. Gnoli et Morandi semblent partager ce point de vue. Pour moi, la question est plus complexe et

[1] Et en quels termes ! voyez Gnoli : *Studi lett.*, 152.
[2] *Deutsche Rundschau*, octobre 1878.

je ne puis croire à la pleine sincérité de cette métamorphose.

Il faut distinguer d'abord chez Belli le libéralisme politique du libéralisme religieux.

En politique[1], Belli n'a jamais eu des principes bien nets. tiraillé qu'il était en sens contraires par son caractère. par ses lectures, par ses expériences et par le spectacle qu'il avait sous les yeux. Quand on a, comme lui, dévoilé les injustices et les hontes d'un système, dans tous les domaines (administration. justice. police. etc., voyez le chapitre V), on n'est certainement plus un « gouvernemental »; il s'était fait, sous l'influence de Rousseau, un certain idéal de l'homme. bon, généreux et « sensible », et il rêvait vaguement d'un état où toutes ces vertus pourraient s'épanouir librement.

Er vino a bbommercato. er pane grosso.
Li pesi ggiusti. le piggione bbasse.
Bbona la robba che pportamo addosso...
Ecco cos' ha da fà un governo bono.

C'est-à-dire un pays de Cocagne où tous les hommes seraient bons. En 1789. alors qu'à l'horizon blanchissait l'aurore d'une humanité parfaite, Belli eût été sans doute jacobin. Mais il était né en 1791, et son enfance avait été attristée par les violences des Français et des républicains italiens. Menacé sans cesse par la maladie (tantôt réelle et tantôt imaginaire), caractère impropre à l'action. craintif. dominé surtout par un amour paternel intense et par le désir d'assurer une position à son fils, Belli ne pouvait pas encourager les menées des libéraux. Il n'était des leurs qu'en théorie et par haine du gouvernement pontifical. Des nombreux sonnets où les Transtévérins expriment leur horreur des Jaco-

[1] Sur ce point, M. Gnoli a déjà fait quelques remarques excellentes. *Studi letterari*, 117, ss.

bins (voyez chapitre V). il n'est pas facile de dégager l'opinion personnelle de Belli : sans doute, ces prédictions sinistres, cette haine et ces exagérations d'une populace ignorante trahissent un sourire ironique du poète ; mais on sent aussi percer souvent la crainte réelle du « bourgeois ». du « propriétaire », et le sarcasme du pessimiste.

Les 2000 sonnets de Belli ont puissamment contribué au progrès des idées libérales et à la révolution de 1848 ; ce fut pour ainsi dire à son insu. Dans ses belles années, il semble qu'il ait été poussé par un génie mystérieux : il composait sans effort jusqu'à dix sonnets par jour. même en voyage. en poste, à l'auberge. La haine de l'injustice, l'amour de la ville natale, se joignant à la curiosité du psychologue, arrachèrent son œuvre au poète. Il ne publiait rien d'ailleurs ; mais souvent, le soir, dans un salon familier, quelques amis réussissaient à exciter sa verve et sans doute aussi cette ambition légitime que portent au cœur les vrais artistes et que les impuissants nomment vanité : alors Belli. avec un fin sourire et cet art de mimer qu'on trouve encore au Transtévère, disait. au hasard de sa mémoire, quelques scènes de la vie du peuple. Son public était digne de lui. saisissait toutes les allusions et retenait, pour les répéter le lendemain, ces vers ailés qui faisaient le tour de Rome. On riait. on applaudissait, et chacun de ces succès était une défaite pour le Vatican. Cependant. en quittant ce salon. à la porte même. le « poète » retrouvait le « bourgeois » qui lui disait : « Et surtout, pas d'imprudence ! »

Qu'on se représente maintenant l'effet de la révolution de 1848 sur cet homme craintif, ennemi des troubles et de toute violence ! Les libéraux de 1848 commirent beaucoup de violences, ils devaient en commettre : ils effrayèrent par là le pauvre Belli qui avait pourtant sonné la charge : la réalité brutale fit taire la théorie sympathique ; ce fut un peu ainsi qu'au siècle dernier tant de gentilshommes français prêchèrent les principes de Rousseau jusqu'au jour où l'ou-

ragan les emporta. — Belli savait les vices du gouvernement pontifical, mais il en connaissait aussi le fonctionnement régulier, tandis que la république des libéraux était grosse de mystères. Violence pour violence, il préféra la réaction qui immobilise au progrès qui bouleverse. Le souci de l'avenir de son fils joua un rôle très important. Mais au fond, le cœur sensible de Belli dut protester contre les exécutions sanglantes de 1849.

Les poésies italiennes publiées dans l'édition Salvincci de 1865 contiennent des indications précieuses sur ses opinions politiques après la révolution. Voici comment il décrit les bandes d'hommes et de femmes qui parcoururent les rues de Rome le 16 novembre 1848[1].

D'esse ciascuna nel cacciarsi innanzi
Sangue chiedea la maladetta furia ;
E allor di forca e di bordello avanzi,
Tabe onde al mondo non fu mai penuria,
Per sete di rapine e di civanzi
E intendimenti d'ogni rea lussuria
Balzavan fuor dalle intricate vie,
Degno codazzo alle incomposte arpie.
Cento larvacce ed altrettanti sgherri
Baciàrsi in fronte e si toccàr le mani...

. . . .

Furïavano intanto ai turpi accenti
Sozze lupe e ladracce cantoniere
Maculate, ulcerose e puzzolenti...

. . . .

Eccovi i distruttor della barbarie,
Ecco i fattor di civiltà novella,
Quel covacciol di belve umanitarie
Onde la vecchia società si abbella !

(*Salvincci*, I, 141, 143, 144.)

Et voici la répression :

Ma di Francia i cattolici guerrieri,
Che in Cristo son pur nostri cittadini,

[1] Le ministre Pellegrino Rossi avait été assassiné la veille.

Calàro altin sui rotti masnadieri
Dal Gianicolo ai borghi tiberini :
E il Pescator, che a popoli ed imperi
Dichiara il senso dei voler divini.
Sull' esempio immortal dell' altro Pio
Tornò sul trono ove lo pose Iddio.
(*Salviucci*, III, 160).

Il exhale à chaque instant sa bile contre la civilisation moderne [1]. En 1824, il avait manifesté pour la première fois son affranchissement intellectuel à propos de Galilée [2] : maintenant il médit de toutes les inventions, de tous les progrès de l'industrie ; les ballons surtout l'énervent visiblement.

Nemmen si faran più versi ne prosa
Chè presto per metalli ed acqua e legno
Pure a macchina andran cuore ed ingegno.
(*Salviucci*, II. 142.)

Il combat le jury [4], le droit de vote [5], le divorce [6], l'émancipation de la femme [7], mais c'est à l'égalité sociale [8] et au « communisme » [9] qu'il réserve ses plus amers sarcasmes. Il est hanté par le *Contrat social* [10], il en exagère encore les erreurs, afin de les mieux combattre :

[1] Cf. Salviucci, I, 109 : *La moderna civiltà*, ai compilatori della Civiltà Cattolica.

[2] Gnoli : *Studi letterari*, 58.

« Ecco dove in trilustre
Opra, fra i gran sistemi
Lo emulator de Tolomeo si tenne.
Pria che vittima illustre
Di violata Temi,
L'onta soffrisse ed il livor decenne ».

[3] Voyez encore Salviucci II, 12 et III, 25.

[4] Salviucci I, 115 ; II, 131.

[5] Salviucci, II. 131.

[6] Id., I, 124.

[7] Id., I, 117.

[8] Id., II, 26, 40, 66.

[9] Id., II, 7, 23, 28. I, 172, ss.

[10] Salviucci, I, page 101 :

Catechismo ! a che adesso il catechismo ?
Furto, incendio, occision, gola e lussuria
Ecco il simbolo : il resto è anacronismo.
(*Salviucci*, II, 79.)

C'est le système dont on use toujours envers les novateurs : on s'empare de leurs opinions extrêmes, en négligeant tout le reste : s'ils se corrigent de leurs exagérations, on l'ignore, et l'on continue pendant cinquante ans à combattre une théorie en frappant à côté [1].

Je ne veux pas mettre précisément en doute la sincérité des lamentations de Belli, surtout pas de son horreur du communisme : néanmoins elles ne disent pas *toute* sa pensée. La réaction l'inspire mal : ses poésies italiennes sont généralement froides. lourdes [2] ; elles regorgent de termes obscurs, souvent synonymes, qui masquent mal la pauvreté des idées. C'est de la rhétorique. tandis que les sonnets en dialecte sont pure nature. Jadis Belli, en véritable Italien. s'attachait à des faits concrets : maintenant il ne sort plus des généralités. Dans toutes ses poésies antijacobines. je n'ai pas rencontré un seul « individu » vivant [3] !

Un fait important : dans ses poèmes réactionnaires. Belli ne parle jamais du pape que d'une façon très vague : du

« Predicate a ciascun, poveri putti,
Che la natura non fe mai cancelli
Ne chiuse in siepe della terra i frutti ».

et encore à la page 175 :

« Il fatto è insomma che. alfin. dal midollo
Del bel *Contratto* di Messer Gianiàco
Scolo un unguento da fiaccarne il collo
A quel vecchio sistema del briaco
Che volea chi digiuno e chi satollo ».

[1] C'est ainsi qu'aujourd'hui encore on aime à résumer la théorie de Darwin en disant : « L'homme descend du singe ! » — Le socialisme : « Il faut tout partager ! » Là-dessus. combien de plaisanteries faciles et de profondes maximes ! — Belli est bien un de ces « sages ».

[2] Je ne comprends pas que M. Schuchardt ait pu en dire : « Sie sind voll Mark und Feuer, in reicher und eigentümlicher Sprache abgefasst » (*Rom. und Kelt.*, 166).

[3] En dehors de la politique. il y a dans les poésies italiennes quelques portraits réussis : ainsi : Salviucci, I. 15. 23 ; II, 96 ; III, 18, 147.

gouvernement et des prêtres, il ne dit rien, ni bien ni mal, et ce silence est éloquent, car il eût été tout naturel d'opposer à l'utopie jacobine la bonté paternelle du régime pontifical. Une seule fois, dans une prière à Dieu, il trouve moyen de dire :

> Così mentre tu esalti e benedici
> I Pontefici sommi della Chiesa
> Che ne reggano i popoli felici...
> (*Salviucci*, IV, 73.)

Pauvre Belli ! — Nous avons d'ailleurs de lui un aveu décisif :

> Colo ancor versi e li rabbercio e limo,
> Ma san di zucca, e non son più di quelli
> Che m' uscian del fornello al tempo primo.
>
> Una volta in sul naso a' miei fratelli
> Di tratto io sapea dar certe, direi,
> Come beccate di grifagni uccelli.
> Allor le groppe degli amici miei
> Spesso io rendea pruriginose all' uopo
> Quanto la scabbia degli antichi ebrei.
> Or dove è ita a star la frusta mia ?
> Con quella del Baretti entro una fossa
> A farle sorellevol compagnia.
> S' ella potesse offrir qualche percossa,
> Ne bianca oggi vedreste alcuna pelle
> Che merta in quella vece d'esser rossa.
> Belle frodi, bei furti e begli amori,
> Splendide infamie e classiche vergogne,
> Preziose asinerie, borie, livori,
> Avarizie, soprusi, odii, menzogne,
> E vendette e arroganze e infingardie...
> V' è insomma da trinciar quanto abbisogna.
> . . . .
> E tu, verme infelice, e tu invecchiavi
> Proprio negli anni ameni in che i nipoti
> Vinceano il senno e la virtù degli avi !
> 25 maggio 1855. (*Salviucci*, II, 92, ss.)

Pas même une allusion directe au clergé ! Ce n'est pas l'âge qui le retenait, mais la prudence. En politique, je crois donc que les événements de 1848 ont dégoûté Belli du libéralisme, mais sans faire de lui un « gouvernemental » sincère. De deux maux il a cru choisir le moindre.

En *religion*, il a traversé une crise analogue, mais pas identique, car je crois que le changement *réel* advenu en lui a été moins profond encore qu'en politique.

Belli avait lu Voltaire, et on ne saurait douter « che egli « non aspirasse ad essere il Voltaire italiano, come lo chia- « mavano a quel tempo i suoi amici »[1]. Après une impiété aussi raisonnée, une conversion sincère semble peu probable, à ceux-là du moins qui ne croient guère à la grâce subite. En tout cas, il faudrait en donner une preuve et nous ne saurions considérer comme telle le fait que Belli, dans ses dernières années, se soumit à toutes les pratiques de la dévotion. Il faudrait trouver dans ses œuvres une chaude protestation, un cri de foi... Je ne découvre rien de semblable. Il a dit, c'est vrai, de ses sonnets en dialecte : « Io « nego di più riconoscere lavori da me fatti per solo capric- « cio (!) ed in tempi di mente sregolata, i quali s'oppongono « agl' intimi e veraci sentimenti dell' animo mio »[2]. Et il a recommandé de les brûler.... à ceux qui les avaient applaudis !

Il a écrit contre la science[3], contre la libre-pensée[4], contre la décadence des mœurs et des vertus[5], il a enfin composé quelques hymnes religieux[6], entre autres une *Preghiera a Dio ottimo massimo* dont je cite le commencement :

[1] Gnoli : *Studi letterari*, 81.
[2] Id. 161.
[3] Salviucci, I, 72.
[4] Salviucci, II, 127 à 133.
[5] Salviucci, III, 7, 40 : IV, 20.
[6] Salviucci, I. 66 : *Litanie della Beata Vergine volgarizzate.* — III, 99 : *Per la natività della Vergine.* — IV, 101 : Idem. — IV, 32 : *Il creatore.* — IV, 153 : *Via Crucis.* — IV, 159 : *La Flagellazione.*

« Sussistenza increata, Ente superno,
    Ch' eri in principio qual sei e sarai,
    Unico e trino Iddio, vero ed eterno :
Padre possente che in te miri e dài
    L'essenza al Figlio a te consustanziale,
    Generato da te, non fatto mai,...
(*Salviucci*, IV, 72.)

ou bien, en fait de lieu commun :

« Men che il verme fosforico del prato
È l'uom superbo nel divin cospetto.
Ben che dai vermi oscuri invidïato.
Luminoso qual vuoi, sempre è un insetto.
Quel po di luce che il Signor gli ha dato
Che mai di grande gli nasconde in petto ?
Qual debil raggio che prometter vuole,
Se anch' esso un giorno sarà spento il Sole ?
(*Salviucci*, III, 110.)

Ces quelques citations peuvent suffire ; tout y trahit l'effort, la contrainte et le manque d'idées. Entre les poésies morales de Belli et ses poésies « impies », la différence est plus grande encore qu'entre les sonnets « respectueux » qu'il adressait à sa femme et ceux que lui inspiraient ses amies.

Cependant, il faut bien croire que dans la conversion de Belli tout ne fut pas prudence et calcul. Il touchait aux dernières années de sa vie, et qui donc prétendra que le mystère de la mort ne lui a jamais donné quelque frisson, ni suggéré certaines lâchetés ? Pour résister à ce « peut-être », il faut ou bien une grande insouciance, ou bien une philosophie basée sur des preuves scientifiques que Belli ne pouvait posséder. Cette pure Raison qu'il avait acclamée, cette pure logique des systèmes abstraits, la Raison toute seule ne suffit pas ; elle a de brusques soubresauts ; elle s'égare dans la nuit de l'angoisse. La peur de l'au-delà a donc agi sur Belli plus encore que la police pontificale, et je com-

prends de sa part qu'il ait approuvé l'argumentation de Pascal[1], disant que dans le doute il vaut mieux croire. (Pascal, *Pensées*, chap. XI.)

En religion comme en politique, je crois donc, chez Belli, à une contradiction, à un drame intérieurs, qui expliquent fort bien ses rigueurs souvent ridicules et l'hypocondrie complète dans laquelle il termina ses jours. Il est vrai qu'en refusant de croire à la sincérité absolue de cette double conversion, il semble qu'on diminue le caractère moral de Belli. Je dis « il semble », car ce qu'il perd d'un côté, il le regagne de l'autre ; pour être justes, il nous faut tenir compte de son temps, de son éducation, de ses malheurs ; comme poète et artiste, il demeure au premier rang ; comme homme, il mérite, si ce n'est notre admiration, du moins notre profonde sympathie, ce représentant d'une génération de transition, qui fut de volonté trop faible pour les devoirs modernes, mais qui eut pourtant l'âme trop généreuse pour les hontes d'un système que beaucoup, aujourd'hui même, ne cessent de regretter.

A partir de 1849, Belli n'écrit plus en dialecte ; à plusieurs reprises, il manifeste le désir de détruire ces œuvres profanes ; il finit par remettre la cassette où il les avait enfermées à un ami, monseigneur Tizzani[2], avec la prière de tout brûler. Vœu de poète qui ne demande qu'à ne pas être exaucé ! — Dans les derniers temps, il ne fit plus que végéter, s'enfonçant de plus en plus dans la misanthropie et dans les pratiques religieuses. Le vieil homme ne réapparaissait en lui que rarement, pour quelques instants, au milieu d'amis fidèles. Il mourut subitement le 21 décembre 1863, à l'âge de 72 ans. « Il Belli conosciuto e ammirato da tutta « Roma era già morto da un pezzo »[3].

[1] Gnoli : *Studi letterari*, 168.
[2] Sur monseigneur Tizzani, voyez page 71.
[3] Gnoli : *Studi letterari*, 170.

2. Les sonnets en dialecte.

Dieses Denkmal wird jetzt zu Ehren kommen, man wird es studieren und Kommentare dazu schreiben.
Schuchardt.

En décembre 1831, Belli définissait lui-même son œuvre en ces termes : « Io ho deliberato di lasciare un monumento « di quello che oggi è la plebe di Roma. In lei sta certo un « tipo di originalità : e la sua lingua, i suoi concetti, l'indole, « il costume, gli usi, le pratiche, i lumi, la credenza, i pre- « giudizi, le superstizioni, tuttociò insomma che la riguarda, « ritiene una impronta che assai per avventura si distingue « da qualunque altro carattere di popolo » [1].

Ce peuple romain, il ne le décrit pas, il le fait parler et agir devant nous ; on peut dire que tous les sonnets, sans exception, sont des dialogues : souvent deux, trois, quatre individus y prennent la parole ; ce sont de vrais drames, ou parfois des comédies, d'une vie intense : le plus souvent, il est vrai, il n'y a qu'un seul personnage en scène, mais toujours on devine aisément qu'il s'adresse à un ou plusieurs autres. M. Schuchardt fait à ce propos une ingénieuse observation : « Welcher Deutsche hätte für einen ähnlichen « Zweck durch so viel hundert Gedichte hindurch den « Dialog gewählt ? Wir sind reflexiv, die Romanen impul- « siv : wir lieben es einsam, jene in Gesellschaft zu denken ; « wir wollen unsere Kreise nicht stören lassen, jene wollen « beständig gestossen sein, als ob schon die blosse Berüh- « rung den elektrischen Funken erzeuge ; daher Schweig- « samkeit bei uns fast, bei jenen durchaus nicht eine « Empfehlung ist. Kurz, die Bedeutung des Gesprächs oder, « wenn wir den romanischen Ausdruck vorziehen, der Kon-

[1] Morandi : Édition I, page CCLXXXIX.

« versation ist eine verschiedene ; während bei uns im Ge-
« spräch die Früchte des Nachdenkens an den Tag zu treten
« pflegen, pflegt den Romanen vielmehr als Frucht des Ge-
« sprächs das Nachdenken zu erwachsen » [1].

Enfin Belli fait parler ses personnages non pas dans la langue des livres, mais dans la leur propre, le dialecte romain. Avant lui déjà et surtout après lui [2], le romanesco a été employé pour des œuvres littéraires, mais jamais avec une telle maîtrise, une telle simplicité. « Esporre le frasi del « Romano, dit le poète, quali dalla bocca del Romano escono « tuttodì, senza ornamento, senza alterazione veruna, senza « pure inversioni di sintassi o troncamenti di licenza, eccetto « quelli che il parlator romanesco usi egli stesso : insomma, « cavare una regola dal caso e una grammatica dall' uso, « ecco il mio scopo » [3]. Il continue avec la même précision : « Il numero poetico e la rima debbono uscire come per acci- « dente dall' accozzamento, in apparenza casuale, di libere « frasi e correnti parole non iscomposte giammai, non cor- « rette, nè modellate, nè acconciate con modo differente da « quello che ci manda il testimonio delle orecchie ; attalchè « i versi gettati con simigliante artificio non paiano quasi « suscitare impressioni, ma risvegliare reminiscenze » [4].

On le voit, Belli fut un grand réaliste, et surtout un grand artiste, car il a tenu ses promesses ; à part quelques hésitations dans les premiers sonnets, je n'ai trouvé nulle part une seule phrase qui ne fût absolument naturelle. Qu'on aille

[1] *Romanisches und Keltisches*, 155.

[2] Tous ceux qui ont parlé de Belli jusqu'ici ont aussi consacré quelques pages à ses précurseurs et à ses imitateurs. Ces derniers sont si nombreux aujourd'hui que je renvoie cette étude à un appendice, à moins d'en faire un travail à part, plus complet encore, car mes matériaux augmentent chaque semaine. Quant à la période plus ancienne, j'ai eu la chance de découvrir, en bouquinant par les rues de Rome, deux ou trois œuvres que je n'ai vues citées nulle part.

[3] Morandi : Édition I, page CCXC.

[4] Paroles d'or, que devraient copier cent fois par jour les trois quarts des poètes populaires (!) qui estropient le romanesco d'aujourd'hui.

écouter le popolino du Transtévère et qu'on relise un sonnet quelconque de Belli, c'est le même vocabulaire[1], la même syntaxe, je dirai les mêmes gestes.

Cette forme si difficile du sonnet étonne d'abord, pour une œuvre d'aussi longue haleine : mais c'est une forme chère aux Italiens, ils la manient avec une grande habileté. M. Heyse l'a fort bien dit : « Sich in den 14 Zeilen des Sonettes « zu äussern, scheint dem gemeinen Mann an den Ufern der « Tiber so natürlich, dass kaum eine Gelegenheit vergeht, « wo nicht die namen- und anspruchlosesten Dilettanten « zwei Quatrains und zwei Terzinen zusammenfügen, nicht « etwa bloss um eine Sängerin oder ein neues öffentlich « aufgestelltes Kunstwerk zu feiern oder ihrer Satire gegen « ein missliebiges Regierungsdekret Luft zu machen, son- « dern einfach um die Bude eines Friggitore am hl. Josephs- « tag mit Versen zu behängen, in denen die Güte seines « Gebäcks herausgestrichen wird, oder in einer Zeitung ihre « Waaren anzupreisen »[2]. — Et Belli lui-même : « Dati i « popolani nostri per indole al sarcasmo, all' epigramma, al « dir proverbiale e conciso, ai risoluti modi di un genio ma- « nesco, non parlano a lungo in discorso regolare ed esposi- « tivo. Un dialogo inciso, pronto ed energico ; un metodo di « esporre vibrato ed efficace... Distinti quadretti, e non fra « loro congiunti fuorchè dal filo occulto della macchina, ag- « giungeranno assai meglio al fine principale... Ogni pagina « è il principio del libro : ogni pagina è il fine »[3].

Nous possédons, d'après l'édition complète de M. Morandi, un total de 2142 sonnets : 10 sont sans date, 1 d'avant 1820, 1 de 1820, 2 de 1827, 3 de 1828 et 4 de 1829. De 1830 à 1837 nous avons la période féconde, plus de 200 sonnets en

[1] Il va sans dire que certaines expressions ont vieilli déjà : cependant j'ai constaté que les jeunes gens comprennent Belli sans trop de difficulté : quant aux vieilles femmes, ravies de plaisir, elles se croient revenues aux beaux temps de leur jeunesse.

[2] *Deutsche Rundschau*, octobre 1878.

[3] Morandi : Édition I. CCXCIII.

moyenne par an (1806 en 8 ans); de 1838 à 1842 la création est presque nulle [1] (32 en 5 ans): de 1843 à 1847 il y a un renouveau (282 en 5 ans); puis les événements politiques font taire le poète : nous n'avons plus qu'un seul sonnet en 1849. et encore est-il de caractère privé [2].

Dans cette œuvre complexe et touffue comme la vie, chaque sonnet forme à la vérité un tout indépendant. mais pour bien comprendre chacun d'eux. il faut les avoir lus tous et s'être rendu nettement compte de l'*unité* générale, dans le procédé et dans l'intention : unité qui n'empêche pas du reste qu'une partie de ces sonnets (ceux qui sont dirigés contre le pape, les prêtres, la religion) sont pour ainsi dire à double fond ; ils reflètent non seulement le sentiment du petit peuple, mais aussi l'opinion personnelle de Belli et constituent de véritables pasquinades ; ils sont « subjectifs » avec un art merveilleux, car ils demeurent absolument « populaires » dans la forme et dans la pensée. à une ou deux

[1] C'est l'époque. après la mort de « Mariuccia ». des préoccupations d'argent, de la rentrée dans la Tiberina, du placet à Grégoire XVI. Voyez page 57.

[2] En 1839 déjà, Belli avait confié les manuscrits de ses sonnets à un ami. monseigneur Tizzani ; il les retira en 1842, mais avant sa mort la précieuse cassette retourna dans les mains de Tizzani, avec prière d'y mettre le feu ! Tizzani se garda bien de le faire, et à la mort de Belli, il restitua la cassette au fils Ciro, qui publia environ 800 sonnets, fortement mutilés, dans l'édition Salviucci. Ciro mort en 1866. le manuscrit passa dans les mains de Luigi Ferretti : aujourd'hui il est à la bibliothèque Victor-Emmanuel ; on peut y voir les nombreuses corrections que monseigneur Tizzani avait faites aux sonnets trop hétérodoxes. Le texte primitif a été rétabli avec beaucoup de soin par M. Morandi.

Vincenzo Tizzani, né à Rome, le 27 juin 1809, fut nommé évêque de Terni en 1843 ; sous Pie IX il revint à Rome : il habitait à San Pietro in Vincoli, et se fit chérir du petit peuple par sa bienfaisance. Il fut grand ami de Belli et ne demeura certainement pas étranger à la conversion du poète. Il faut savoir gré à ce digne ecclésiastique d'avoir respecté les sonnets en dialecte. Voyez sur Tizzani, Morandi, édition I, page CCL ; et vol. V, pages 160 et 173.

Il paraît qu'une personne a encore en mains plusieurs sonnets inédits de Belli. qui se seraient égarés dans les papiers de Tizzani : mon ami le prof. Pio Spezi, qui s'occupe de Belli avec tant d'amour, les publiera sans doute quelque jour. Je ne crois pas d'ailleurs qu'ils puissent être nombreux, ni qu'ils nous apportent des choses bien nouvelles.

exceptions près. La très grande majorité des sonnets sont purement objectifs ; la satire ne s'en dégage que d'une façon indirecte.

J'ai réussi à classer ces 2000 sonnets en une cinquantaine de catégories qui se groupent naturellement en douze chapitres principaux. Je les résume brièvement pour donner une idée générale de la richesse et de la puissance de l'œuvre : Chapitre I. *la famille*, c'est-à-dire les amours des jeunes gens, le mariage et la vie conjugale ; l'éducation des enfants, tout le milieu intime, la maison avec la vie entre voisins. Un IIe chapitre nous donnera les traits généraux du *caractère* et des mœurs, qui se préciseront peu à peu dans les chapitres suivants. Nous passerons ainsi (III) au *sentiment religieux :* la foi et le doute, les imprécations des hommes, les prières des mères ; les pratiques extérieures ; d'autre part la philosophie du bon sens. Le chapitre IV sera dédié au *pape* et aux *prêtres* en tant que hommes ; ce sera l'histoire scandaleuse du Vatican et des couvents, tandis qu'un V^e chapitre traitera de la *papauté* en tant que gouvernement, c'est-à-dire : les tribunaux où la justice se vend ; la police inquisitionnelle des prêtres qui exploitent le secret de la confession, qui s'ingèrent dans la vie privée; l'administration frauduleuse et les impôts écrasants. La *superstition* formera le sujet du VIe chapitre, un des plus intéressants, des plus typiques pour les lumières de l'Église romaine : nous y trouverons les sorcières, les loups-garous, le mauvais œil et toutes les recettes de la cuisine infernale. L'*ignorance* proprement dite mérite d'être traitée à part (chap. VII) : l'idée que se faisaient les Romains de 1830 des gouvernements et pays étrangers, leurs ressouvenirs de l'histoire ancienne et leur façon cocasse de comprendre les récits bibliques ; leur interprétation des découvertes de la science moderne. Chapitre VIII : *les métiers ;* on verra défiler le chaudronnier, le chapelier, le cordonnier, le cocher et vingt autres encore, chacun avec son geste et son accent particuliers. Le chapitre

IX, *la vie hors de la maison* nous mènera soit dans les ostéries où l'on raconte les gaies histoires, tout en buvant les vins épais, soit dans les théâtres populaires, surtout ceux où les marionnettes continuent la tradition des glorieuses épopées du moyen âge. L'ostérie nous fournira l'occasion de parler des différents jeux de cartes, jeux de boules, jeux pour boire, avec une digression sur les jeux d'enfants ; on y parlera aussi d'un autre jeu, plus sérieux, celui du « cortellaccio ». Le chapitre X nous conduira *à travers les rues*, au hasard des rencontres : ici le revendeur et là le charlatan ; et les commères, les poings sur les hanches, se lancent à la face des torrents d'injures ; les gamins attroupés, précoces, le sarcasme aux lèvres : chemin faisant, nous retrouverons les ruelles et les monuments les plus intéressants du moyen âge. Dans un XI[e] chapitre, celui de la *prostitution*, il nous faudra pénétrer dans certains quartiers où se glissent le soir non seulement des jeunes gens et des soldats en goguettes, mais aussi des prêtres et des cardinaux. Les sonnets de cette catégorie ont été relégués par M. Morandi dans le VI[e] volume de son édition [1]. Dans un XII[e] chapitre, nous entendrons les *serviteurs*, laquais, cochers et cuisiniers, nous raconter ce qui se passe dans les palais des grands de ce monde. Ce sera le commentaire le plus éloquent à certaines pages des « Ricordi » de Massimo d'Azeglio. La corruption des classes dirigeantes, leur hypocrisie et leur mépris insolent pour la misère du peuple nous feront aimer davantage les humbles habitants de ce Transtévère dont il me reste à dire deux mots. Enfin dans un dernier chapitre, je pense donner un *résumé* clair et net de l'étude tout entière. J'y ajouterai un *appendice*, comprenant un bref exposé du dia-

[1] Ce VI[e] volume, qui contient 282 sonnets... très raides, se vend, quand on l'achète isolément, au prix de 12 fr. au lieu de 4). L'intention est excellente sans doute, mais la « relégation » est souvent arbitraire. Les gens qui aiment à se scandaliser y trouveront ample occasion même dans les cinq volumes épurés. — Partout les sonnets sont classés par ordre chronologique.

lecte romain, une lettre d'un ami transtévérin et quelques sonnets inédits de poètes contemporains [1].

Ce serait une ingratitude que de ne pas nommer à cette place celui auquel nous devons l'édition complète et définitive des sonnets de Belli, M. Luigi Morandi. Que le travailleur scrupuleux, modeste, toujours complaisant et bienveillant me permette de dire ici l'admiration que j'ai pour son œuvre : je puis la juger, ayant eu à l'étudier minutieusement pendant ces cinq dernières années.

On peut le dire hardiment : c'est à M. Morandi que nous devons Belli ; car ni les poésies italiennes publiées par Belli lui-même, ni les sonnets en dialecte de l'édition Salviucci n'auraient réussi à attirer l'attention sur notre poète. Les *Duecento sonetti* de 1870 (précédés de publications partielles) furent une révélation ; mais l'édition complète en six volumes de 1889 est enfin le « monument » définitif, tel que pouvait le rêver Belli. Il faut avoir lu et relu vingt fois les six volumes pour savoir la peine qu'ont coûté ces notes innombrables, minutieuses et sagaces ; sans elles, Belli perdrait la moitié de sa valeur. L'introduction, fort intéressante, est à modifier en plusieurs points ; les notes pourront être complétées, mais rarement corrigées. En somme, cette première édition est définitive. Au point de vue financier, l'entreprise n'a pas dû être brillante ; mais elle est hautement patriotique ; plus encore : elle est importante pour l'histoire des mœurs et de la littérature.

Par contre on ne saurait être assez sévère pour les deux étudiants de l'Université de Rome, Raffaello Ricci et Pietro

[1] Je remarque expressément que cette disposition est loin d'être définitive : le premier volume comprend cinq chapitres et l'appendice : les huit derniers chapitres qui formeront un ou deux volumes, seront peut-être radicalement remaniés et refondus, selon les conseils que me vaudra la publication de ce premier volume.

Voyez en outre, plus loin, la remarque faite sur le chapitre II ; et de même, la remarque sur la méthode suivie pour les citations, traductions et résumés.

Tommasini-Mattiucci, auxquels M. Morandi a malheureusement confié la compilation de l'index et du glossaire. C'est un travail bâclé avec une négligence et une superficialité incroyables. Pas un article important de l'index qui ne soit mauvais, qui ne fasse perdre du temps par des indications fausses ou inutiles, ou incomplètes. Ce travail-là est à refaire de fond en comble [1].

V

Le Transtévère. [2]

On appelle Transtévère ce quartier de la ville de Rome qui s'étend sur la rive droite du Tibre, étroitement resserré entre le fleuve et le Janicule. Cependant les limites de ce quartier ont varié avec les époques. A partir d'Auguste, le Transtévère formait la XIVe région de la ville, et les murs d'Aurélien partaient de la Porta Portuensis[3] pour monter du côté du Janicule jusqu'à la Porta Aurelia (San Pancrazio)

[1] J'ai revu un à un tous les articles importants de l'index, et les ai contrôlés numéro par numéro avec mes propres notes et avec le texte. Ces messieurs se sont évidemment contentés de feuilleter rapidement les six volumes, en s'attachant aux *mots* et non au *sens*. Pour figurer sous la rubrique « Dieu », il suffit qu'un sonnet contienne l'expression courante : « Dio l'abbi in pasce ! » ou : « Sia laudato Iddio ! » — Sous la rubrique « Jésus-Christ » : non seulement la simple exclamation « Cristo ! » mais encore un sonnet qui ne contient que cette phrase anodine : « Uscenno dar Gesù ! » Il s'agit de la fameuse église du Gesù, mais les compilateurs n'ont pas eu le temps de s'en apercevoir. *Ab uno disce omnes.*

[2] Sur le Transtévère, voyez entre autres le chap. IV de la *Rome contemporaine*, d'Ed. About. Je cite ici une fois pour toutes ce livre si intéressant (et si oublié !) et plein d'observations vraies et suggestives.

[3] La Porta Portese d'aujourd'hui est plus rapprochée de la ville ; elle date d'Urbain VIII.

et redescendre au Tibre par la Porta Septimiana (Settimiana), de sorte qu'alors se trouvait en dehors des murs tout ce qui est aujourd'hui le quartier du Vatican et de la Lungara[1]. Urbain VIII construisit une enceinte plus vaste qui comprenait le Vatican, mais laissait en dehors tous ces terrains où l'on élève aujourd'hui les immenses et laides bâtisses de Prati di Castello. Toutefois la région du Vatican ne fut jamais comprise dans la dénomination « Transtévère », pas plus au moyen âge que de nos jours ; le Transtévère va de la Porta Portese à la Porta San Spirito ; il forme, comme au moyen âge, la XIII[e] région ; au delà de San Spirito, tout le Vatican, c'est le « Borgo » qui forma longtemps un seul quartier avec « Ponte »[2], puis en fut détaché comme XIV[e] et dernière région.

Le Janicule, une position stratégique importante, fut fortifié de bonne heure par les Romains qui confièrent la garde du Transtévère à deux vaillantes tribus[3]. Des ponts nombreux relièrent cette région à la ville, et nous savons que vers la fin de l'empire, les pentes du Janicule étaient couvertes de magnifiques villas et jardins de patriciens[4] ; mais le gros de la population se massait sur la rive même du fleuve et se composait surtout de pêcheurs, tanneurs, cardeurs, charretiers et portefaix. Cet élément-là est resté toujours le plus stable et le plus caractéristique ; c'est parmi ces pauvres gens que les apôtres du christianisme trouvèrent leurs plus fervents adeptes et c'est là qu'il faut chercher les premiers oratoires chrétiens[5].

[1] Aux temps de l'empire, la région du Vatican était occupée par les jardins de Domitia, d'Agrippine, par le Circus Cajanus Neronianus, par le mausolée d'Adrien. La Lungara de nos jours était le commencement de la Via Triumphalis.

[2] Ponte (V[e] région) est le quartier situé sur la rive gauche du fleuve, vis-à-vis du pont Saint-Ange.

[3] *Volgo di Roma*, 131.

[4] D'après le *Curiosum Urbis* et la *Notitia* : cf. Grégorovius : « Storia della città di Roma », I, 61, ss.

[5] Grégorovius : *op. cit.*, I, 90.

Il est difficile de donner des dates précises sur la fondation des plus anciennes églises du Transtévère. D'après certains auteurs, la basilique de Santa Maria in Trastevere aurait été fondée par Calixte I (217-222) et serait la première église de Rome dédiée à la sainte Vierge [1]. En tout cas, vers l'an 500, nous avons trois églises paroissiales : Santa Maria, Santa Cecilia et San Crisogono [2]. Bien souvent, au moyen âge, des malheureux traqués par leurs ennemis, se réfugièrent dans ces basiliques, y embrassant les autels, et en furent arrachés par la violence ou par la ruse. C'est au Transtévère que vécut longtemps (à partir environ de 495) saint Benoit, avant qu'il se réfugiât à Subiaco pour y fonder l'ordre des Bénédictins : l'église de San Benedetto in Piscinula s'élève, dit-on, sur le lieu où était la maison de son père [4].

Dès l'époque de Pompée, il y eut aussi beaucoup de Juifs, qui bâtirent là leur plus ancienne synagogue ; ils vivaient surtout de commerce ambulant [5]. Nous n'avons d'ailleurs sur l'histoire du Transtévère au moyen âge que des renseignements épars et peu précis ; ils permettent cependant d'en conclure que, par sa pauvreté même, le quartier eut moins à souffrir que d'autres des déprédations des divers conquérants ; une fois pourtant, sous Totila, l'incendie y fit de grands ravages.

On sait que dans ces temps de troubles continuels la population de Rome subit de très grandes variations : par suite de la guerre, des massacres, de la peste et surtout de l'épouvante, la ville ressembla souvent à un désert [6]. Mais l'orage

[1] Gregorovius : *op. cit.*, I, 93, 121 : et *Volgo di Roma*, 131.

[2] Gregorovius : *op. cit.*, I, 285, 297.

[3] Id., II, 8.

[4] Id., I, 90, 335.

[5] Id., I, 467.

[6] Rome aurait compté, à son apogée, une population d'environ 576,000 âmes (les indications de un million et au-delà sont certainement erronées) ; vers l'an 400, tout au plus 300.000 ; aux environs de 555, pas même

maltraite le chêne plus que le roseau et nous sommes en droit d'admettre que les innombrables fugitifs de la ville de Rome se recrutèrent surtout dans les classes aisées. Les villas du Transtévère furent délaissées, pillées sans doute, mais les humbles artisans qui habitaient le long du fleuve, tout en souffrant eux aussi de grosses pertes en hommes et en argent, n'en continuèrent pas moins à vivre au jour le jour, pratiquant un peu tous les métiers, ceux dont la vie ne saurait jamais se passer [1].

Resserrés entre le fleuve et la colline, se transmettant de père en fils un modeste gagne-pain, les Transtévérins étaient aussi moins que d'autres exposés au mélange des races. Toutefois on se fait beaucoup d'illusions sur la pureté de leur sang romain ; on oublie que le quartier pouvait s'étendre, si ce n'est en largeur, du moins en longueur, et que d'ailleurs les malheurs de la ville y créèrent des vides que durent combler des étrangers. J'en citerai tout à l'heure une preuve certaine. Ce n'est que comparés aux autres habitants de Rome que les Transtévérins représentent le type romain antique. Certainement, qui veut voir les plus beaux visages, les yeux les plus noirs et les bouches les plus voluptueuses, doit les chercher sur la rive droite du Tibre.

La position excentrique du Transtévère et la pauvreté de ses habitants ont même fait que pendant le moyen âge on

50,000. Cf. Gregorovius : *op. cit.*, I, 161, 511. — Toutefois ces chiffres et beaucoup d'autres encore sont loin de mériter une confiance absolue : les auteurs varient entre eux et aucun ne s'appuie sur une vraie statistique. Le fameux chiffre de 17,000, pour l'an 1377, cité par Cancellieri et Castiglioni, a été combattu par Papencordt, par Reumont et par Grégorovius ; pourtant, d'après M. Gnoli, il serait assez près de la vérité. Nous ne pouvons établir le « graphique » de la population de Rome que d'une façon très générale. Les premiers chiffres précis sont ceux d'un recensement de 1527 dont je parlerai plus loin.

[1] Ainsi, en face du ponte Sisto, des moulins étaient mus par l'eau de l'aqueduc de Trajan, et lorsque Vitige assiégea la ville de Rome (537) et coupa tous les aqueducs, la cité souffrit de la faim plus que de la soif : mais l'ingénieux Bélisaire trouva moyen de faire marcher les moulins par le courant du Tibre, ce qui se pratique aujourd'hui encore. Cf. Gregorovius : *op. cit.*, I, 399.

s'en est peu occupé. Plusieurs descriptions de la ville ne tiennent compte que de douze régions ; la treizième est pour ainsi dire passée sous silence. Nous savons pourtant qu'au X[e] siècle, elle était très peuplée ; cela n'a guère changé depuis. Il y a dans ces ruelles tortueuses et sombres, des maisons dont on ne saurait préciser l'âge, mais qui représentent certainement, comme dit Grégorovius[1], le type le plus authentique de l'architecture du moyen âge. Ceux qui aiment les petites découvertes, la poésie des siècles disparus, trouveront leur rêve au Transtévère bien mieux qu'ailleurs dans Rome. Notre manie des musées, des collections, des inscriptions commémoratives, nuit aux vieilles choses, en les isolant pour ainsi dire de la tradition vivante ; les étiquettes détruisent la continuité naturelle, elles déflorent la joie et la poésie en essayant de ravaler à la compréhension du moindre touriste des choses que peu seulement savent comprendre. — Au Transtévère du moins, on n'a pas encore numéroté toutes les pierres et peintures anciennes. On y trouve des inscriptions, des bas-reliefs, des masures dont Bædeker ne dit rien ! Il y a dans certaines ostéries des tables et des sièges qui sont des poèmes, et le soir, en rentrant, on voit devant les niches des madones brûler des lampes dont la flamme vacille depuis des siècles, toujours entretenue par des mains pieuses[2].

[1] *Op. cit.*, III, 616, VI, 833, ss.

[2] J'ai habité, pendant deux mois, à la Lungara (qui est pourtant de fondation relativement récente) une maison qui menaçait ruine et qu'on dut étayer, sous ma fenêtre même. Une des portes de ma chambre, qui donnait sur l'escalier, se fermait par deux serrures et deux verrous, d'un travail très curieux. Les marches usées, glissantes de l'escalier, m'ont toujours fait songer à tous les pieds nus et à tous les « zoccoli » qui ont dû passer par là, ainsi qu'à toutes les soutanes de prêtres et robes de capucins qui ont frôlé ces parois graisseuses.

Puisque j'en suis à ces souvenirs, je nommerai ici la famille *Onorati*, où j'ai trouvé une si cordiale hospitalité, en mars 1891. Au Transtévère on est en général défiant vis-à-vis de l'étranger : pourtant, au bout de peu de jours, ces braves gens persuadés des bonnes intentions du « sor Bovàtte » m'ont admis dans leur famille et m'ont initié aux mœurs du petit

Un fait éloquent pour les conditions du Transtévère au moyen âge, c'est que d'après les statuts de la Ville, aucun Transtévérin ne pouvait être nommé sénateur [1] : cette règle subit, il est vrai, des exceptions. — En 1393 ou 1394, les Transtévérins s'étant révoltés contre le pape Boniface IX (qui était à Avignon), ils furent pour un certain temps privés de leurs droits civils [2].

A la fin du VIIe volume de la *Storia di Roma*, Grégorovius a donné une brève description du quartier, tel qu'il était vers l'an 1500, basée sur des documents assez incomplets. Depuis, M. Gnoli a publié dans le volume XVIIe de l'*Archivio della R. Società Romana di Storia patria* (1894) un document bien plus exact. C'est un recensement de la ville de Rome, fait en 1526 ou 1527 (avant le sac de la ville), probablement en vue d'un nouvel impôt à prélever [3]. La statistique procède méthodiquement, par quartiers, indiquant pour chaque logis [4] le nom du chef de famille avec le nombre des membres de la famille ; elle indique assez souvent aussi le lieu d'origine, ou la profession, ou les deux ensemble, mais ces derniers renseignements sont malheureusement si irréguliers qu'ils laissent un vaste champ ouvert aux hypothèses.

Je résume ce que le document de M. Gnoli nous apprend de plus sûr et de plus important sur le Transtévère. En 1527,

peuple : en de gaies soirées, ils m'ont enseigné les « jeux pour boire », tels que la passatella et le somaro, qu'il ne serait pas prudent pour un étranger d'apprendre à l'ostérie. Dans mes promenades à l'aventure et soirées d'observation à l'ostérie, deux ou trois des fils Onorati m'ont toujours accompagné, comme cicérones et gardes du corps (Hector, Hercule et Achille sont des noms rassurants !)

Je dois une mention toute particulière à l'ami *Giovanni Costa*, qui a débuté avec succès dans la poésie dialectale. Très intelligent, instruit, nature très fine, il m'a donné souvent des renseignements précieux. Voyez l'appendice.

[1] Gregorovius : *op. cit.*, VI, 11.

[2] Id., VI, 632.

[3] Cf. Les quelques pages d'introduction de M. Gnoli.

[4] Je dis « logis ». Le texte donne ses indications par « case » et « bocche », mais le mot de « casa » n'est pas à prendre ici dans le sens de maison.

à la veille du sac, la ville de Rome comptait un peu plus de 55,000 habitants, et le Transtévère en particulier en avait 4927, répartis en 824 familles ou petites communautés : comparé aux 12 autres quartiers, il venait ainsi en quatrième rang, après Ponte, Parione et Regola. Les Non-Romains sont étonnamment nombreux : sur 824 chefs de famille, 330 sont clairement désignés comme « forastieri » et 18 seulement sont expressément appelés romains : de ceux dont il n'est rien dit, on n'a pas le droit d'admettre qu'ils aient tous été romains, car on sait de plusieurs d'entre eux qu'ils étaient étrangers. Parmi les forastieri, les Corses sont de beaucoup les plus nombreux ; j'en compte 130 familles (il y en avait beaucoup aussi dans le quartier de Ripa) et il est intéressant de constater une certaine ressemblance entre le caractère vindicatif des Romains et celui des Corses : les folkloristes retrouveront peut-être un jour des traces sensibles de cette forte colonie. — Il n'y avait par contre presque plus de Juifs ; ils s'étaient établis dans les quartiers de Sant-Angelo, Ripa et surtout Regola (où se trouvait le Ghetto, pour ainsi dire disparu de nos jours). J'ai trouvé 12 Français (dont 4 Françaises... seules !), 2 Espagnols et 1 Allemand.

Les grands trains de maison sont rares ; je n'en compte comme ayant 10 bouches et plus, que 42 ; 15 bouches et au delà : 13 ; 20 bouches et au delà : 8. — Dans ces chiffres, ne sont naturellement pas compris les couvents, au nombre de 9 avec 128 religieux et religieuses.

Ce qui nous intéresse le plus, ce sont les différents métiers ; par malheur nous ne sommes renseignés que sur environ 200 familles (j'indique à part les 8 chapelains et les 4 chanoines) ; à ne tenir compte que de celles-là, on est frappé d'abord de la rareté des professions libérales : 1 procureur, 2 mandataires, 1 médecin, 1 notaire et 4 peintres (dont l'un Sebastian del Piombo, tandis que les autres n'étaient peut-être que de vulgaires peintres en bâtiment). Dans l'industrie et le commerce, tout ce qui se rapporte au luxe et à la ri-

chesse manque également : nous n'avons qu'un seul joaillier, par contre 5 courtiers, 21 boulangers, 14 charcutiers (pizzicagnoli), 9 bouchers, une dizaine d'épiciers, 14 pintiers, 9 tailleurs, 10 tisserands, 13 tonneliers, 4 selliers, 3 forgerons, 4 cordonniers et savetiers, 7 barbiers, 4 jardiniers, 4 pêcheurs, 10 muletiers et charretiers, 4 porteurs, 3 porteurs d'eau, 6 vignerons, 6 maçons et tailleurs de pierre, 3 potiers, 2 passementiers, 2 meuniers, etc., etc. Ces renseignements sont éloquents. Sans doute ils ne portent que sur 200 individus de 800, et je serais tenté de croire que précisément les avocats, médecins, professeurs, hommes de lettres, en un mot les gens connus, jugèrent superflu d'indiquer leur profession [1] ; mais cette réserve ne change pas grand'chose à la situation : dans les autres quartiers de la ville, la notation n'a guère été faite avec plus de soin qu'au Transtévère [2], et pourtant nous y trouvons beaucoup de professions qui manquent totalement (ou à peu près) dans la treizième région : nous y rencontrons par exemple fréquemment des médecins, des juges, des notaires, procureurs, commissaires, maîtres d'école, secrétaires, copistes, musiciens, sans compter les nombreux dignitaires du clergé qui habitaient surtout le Borgo. Très nombreux sont les grands trains de maison qui révèlent des patriciens ou de riches négociants. Je relève encore des libraires, des imprimeurs, et dans un autre domaine, des banquiers, des joailliers, des oculistes, des marchands de soie, de fourrures, de parfums, des brodeurs, des maîtres d'escrime, etc., etc. [3].

[1] C'est par exemple le cas pour Mariano Castellani, homme de lettres, ami de Bembo.

[2] Il est probable que chaque « caporione » a été chargé du recensement de son quartier : de là quelques divergences dans la méthode et dans l'exactitude. Dans trois rioni, la notation des noms, métiers, etc., est faite en latin (Colonna, Campitelli, Sant-Angelo) ; ailleurs elle est faite en un italien plus ou moins mêlé de dialecte (des synonymes sont fréquents pour un seul et même métier). En dépit de ces variations, on distingue sans peine le caractère particulier de chaque rione, caractère qui s'est souvent conservé jusqu'à aujourd'hui.

[3] Le document publié par M. Gnoli permettra bien d'autres constatations

En 1527, le Transtévère qui était un des premiers parmi les 13 rioni (14 si l'on sépare Borgo de Ponte) pour le nombre de la population. n'était donc plus qu'un des derniers pour la richesse et la culture. Les choses n'ont guère changé depuis. L'aristocratie a franchi le Tibre ; ses palais, ses jardins sont ou bien propriété du gouvernement comme le palais Corsini. le palais Salviati, ou bien délaissés, comme la délicieuse Villa Farnesina. Point de savants, ni d'écrivains, ni d'artistes dans ce vieux quartier où manquent les bibliothèques. les libraires, les écoles supérieures et tout le confort de la vie [1].

Par contre tous les petits métiers qu'on y pratiquait déjà du temps des Romains, ont persisté à travers le moyen âge jusqu'à aujourd'hui. Seuls, les tanneurs ont passé sur la rive gauche du fleuve. De nos jours, quelques fabriques, entre autres la fabrique de tabac, occupent plusieurs centaines d'ouvriers et ouvrières, en remplaçant ainsi l'activité que les voies ferrées ont enlevée au port de Ripa Grande. — Les prêtres et les moines, qui ont joué un grand rôle au moyen âge [2], sont moins nombreux et surtout moins influents : depuis Belli. la religion a perdu beaucoup de terrain au Transtévère. La moralité au contraire est certainement en progrès et le serait plus encore, si la misère, mauvaise conseillère, n'était pas en recrudescence depuis quelques années [3].

encore : il semble inépuisable. Ici je dois me borner, mais peut-être que l'occasion se présentera bientôt d'une étude plus complète.

[1] Cependant la célèbre *accademia dei Lincei* a ses séances au palais Corsini (où se trouve aussi une bibliothèque) et je me souviendrai toujours de ce contraste : par un bel après-midi de dimanche, écouter un savant travail de M. Geoffroy, ancien directeur de l'École française, dans ce milieu d'érudits illustres, puis en sortant, à deux cents pas de là, retrouver toute l'ignorance et l'inconsciente immoralité des Transtévérins dans l'ostérie de « l'amico Costantino ».

[2] Cf. *Volgo di Roma*, 138.

[3] Le Transtévère est pauvre, très pauvre : mais la misère criante, affamée ne s'y rencontre guère : elle s'est réfugiée dans les quartiers de San Lorenzo et Prati di Castello. A la description que M. Zola a donnée du Transtévère dans le chapitre IX de *Rome*, je n'aurais que cette critique à faire : d'avoir exagéré la note : misère. Il y aurait eu au contraire occasion de distin-

On porte sur le Transtévère d'aujourd'hui des jugements bien divers et presque toujours extrêmes. Beaucoup de braves gens de la ville de Rome s'imaginent, en franchissant le Ponte Sisto, pénétrer dans un repaire de brigands[1]. D'autres au contraire (ce sont surtout les poètes populaires) représentent ce petit peuple comme le modèle de toutes les vertus chevaleresques[2]. La réalité est bien plus complexe ; je crois pour ma part que les Transtévérins en sont précisément à un moment critique de leur évolution morale et intellectuelle. Pour les comprendre, il faut, plus qu'on ne le fait généralement, les étudier dans leur passé, ne pas voir en eux seulement le pittoresque, mais surtout le produit fatal du gouvernement des papes. C'est ainsi que leur histoire, tout en étant celle d'un quartier soumis à des conditions spéciales, s'élève cependant à une signification bien plus haute encore et fournit au philosophe des enseignements d'une portée générale.

Au physique, c'est une race saine et vigoureuse ; les hommes sont graves et fiers ; cependant, dans l'intimité, le soir à l'ostérie, le vin généreux des Castelli Romani leur verse la gaîté ; il faut les voir alors mimer une aventure, il faut les entendre dans leur dialecte rude et hardi, plein d'images frappantes, de quiproquos inattendus, fait pour la satire. Les

guer nettement le *forastiere,* accouru à Rome il y a dix ou quinze ans et demeuré par la suite sans travail, du *Romano di Roma,* pauvre pour ainsi dire par tradition et qui sort rarement de son quartier (de sorte que M. Zola a eu tort de le mettre à Prati di Castello). Mais ceci n'est qu'une critique de détail : je suis un fervent admirateur des pages que M. Zola a écrites sur la Rome moderne, si vraies et si belles qu'elles font oublier celles où il a entassé trop de science mal digérée.

[1] Lorsque je résolus, en 1894, d'habiter le Transtévère même, pour en parcourir les rues à toutes les heures du jour et de la nuit, bien des gens me taxèrent de téméraire. Il ne m'est jamais arrivé la moindre aventure désagréable, quoique je sois souvent rentré seul, après minuit, à travers les sombres ruelles, et plus d'une fois en habit et chapeau haut de forme. Qui va droit son chemin ne risque pas plus au Transtévère qu'ailleurs dans la ville.

[2] Voyez par exemple l'introduction de G. Zanazzo aux *Proverbi romaneschi.*

femmes, pour ne parler ici que de l'extérieur, ont inspiré à Sully Prud'homme ces vers harmonieux et suggestifs :

Les Transtévérines.

Le dimanche, au Borgo, les femmes et les filles,
Lasses d'avoir, six jours, traîné sous des guenilles,
Étalent bravement un linge radieux.
Ce n'est plus le costume éclatant des aïeux :
Quand le peuple vieillit, l'habit se décolore :
Pourtant le rouge vif les réjouit encore :
Elles font resplendir sur le brun de leur peau
Des fichus qu'on dirait taillés dans un drapeau.
Les bras ronds et charnus sortent des grosses manches ;
Le jupon suit tout droit la carrure des hanches :
Le contour d'un sein riche et d'un dos bien arqué
S'accuse avec ampleur, par de beaux plis marqué ;
D'un corset rude, ouvert d'une large échancrure,
Le cou ferme se dresse, et pour fière parure
Une flèche d'argent traverse les cheveux
Lourds et lisses, d'un noir intense aux reflets bleus.
Un long clinquant de cuivre étincelle à l'oreille :
Et la voûte de l'œil, pleine d'ombre, est pareille
A ces vallons brumeux où miroite un lac noir.
Et ces fortes beautés sont splendides à voir
Quand toutes, au soleil, le long des grandes pentes,
Par groupes se croisant, vont superbes et lentes.
(Croquis italiens.)

Ce petit peuple mérite d'être étudié et aimé avant de disparaître dans la grise uniformité du nivellement général. Car Rome tend à la propreté et à.... la banalité. Les quais projetés, bien avancés déjà sur les deux rives du Tibre vont détruire tout un côté de la Lungara, une bonne partie du Transtévère. Au lieu des ouvrières qui « vont, superbes et lentes », on verra défiler les carrosses de l'aristocratie ; au lieu du foulard noué négligemment, les Romains porteront bientôt des cols de chemise ; le rosaire a déjà perdu tous ses grains ; son compagnon, l'agile couteau qui reluit dans

l'ombre, ne sera plus qu'un vulgaire canif : enfin, dernier vestige d'une vie indépendante, le dialecte romain fera place à la langue des livres. Quand le « Romano de Roma » ne dira plus avec sa superbe indifférence : *Chi se ne frega?* alors commencera pour lui une période nouvelle de sa vie morale, intellectuelle et politique. Certes, ce sera un progrès auquel nous applaudirons les tout premiers ; cependant, comme historiens et psychologues, il nous sera permis de nous intéresser davantage à l'originalité disparue.

VI

Remarques générales sur la valeur historique de l'œuvre de Belli et sur la moralité au Transtévère.

Je viens de citer une expression : *Chi se ne frega?* très fréquente dans la bouche du Romain, mais très peu... académique, et ceci m'amène à placer à la fin de cette introduction quelques remarques que je crois nécessaires pour un jugement impartial sur l'œuvre de Belli et sur le peuple qui en fait l'objet.

Il paraît que Belli avait l'intention d'écrire en tête de ses sonnets : *scastagnàmo ar parlà, ma aràmo dritto*, c'est-à-dire : notre langage est lascif, mais notre vie est honnête. — Appliquées à lui personnellement, ces paroles me semblent très justes ; tous les petits faits de sa vie nous ont révélé un homme de volonté très faible, mais de sentiments foncièrement honnêtes ; appliquées par contre au petit peuple du Transtévère, je les trouve par trop optimistes ; car certainement les *faits* égalent souvent les *paroles* en

érudité et en brutale volupté. Pour ne citer qu'un exemple : des 370 sonnets qui ont servi de « documents » pour le chapitre premier, sur la famille au Transtévère, il n'y en a pas même 100 qui soient flatteurs pour le caractère de nos pauvres Romains, tandis que plus de 30 roulent uniquement sur l'adultère et que les autres ne valent guère mieux.

Mais que faut-il croire de la valeur historique des sonnets de Belli ? La question demande à être examinée de près ; elle est complexe. La satire en général ne doit être utilisée par l'historien qu'avec une grande circonspection ; elle est souvent une juste condamnation ; mais souvent aussi elle n'est qu'une calomnie. Les pasquinades par exemple ont flétri tous les vices et toutes les lâchetés, mais elles ont aussi souillé des réputations intactes et traîné dans la boue des hommes qui eurent le courage de faire leur devoir. Elles sont presque toujours anonymes... : comment contrôler la véracité de ces justiciers inconnus ? Quant à ceux que nous connaissons, ils inspirent le plus souvent peu de confiance ; les pasquinades d'un Pierre Arétin par exemple sont d'une autorité plus que problématique. Parmi ces courtisans, ces poètes, ces ambitieux de toute catégorie, combien d'aventuriers, de maîtres chanteurs et de vibrions malfaisants ! D'une façon générale, on peut dire que toute satire d'origine lettrée est sujette à caution.

La satire populaire est bien diverse ; ici encore, il est vrai, un champ assez large est ouvert à la médisance, à l'invention ; pourtant les intérêts personnels s'y effacent devant l'intérêt commun : la satire du peuple est en général un cri de la conscience de ce peuple. Mais voici la grosse difficulté : cette conscience elle-même est souvent faussée[1] !

[1] Je ne puis que citer ici un passage du *Manifesto delle Popolazioni dello Stato romano ai Principi ed ai Popoli d'Europa* (Manifeste de Rimini, 1845) : « Ed importa grandemente ripetere mille volte ai popoli ed ai potentati d'Europa, che le continue inquisizioni, e le inaudite persecuzioni politiche fatte negli stati romani dal 1820 fino ai giorni nostri, e la guerra contro ai pensieri, alle dottrine, ed ai sentimenti che più onorano

L'ignorance crasse, le séjour persistant dans un coin de ville où l'élément étranger ne pénètre pas, et dont on ne sort jamais pour voir d'autres pays et d'autres peuples, les prétentions d'un passé glorieux, le mauvais exemple donné par les prêtres et par la cour pontificale, la corruption systématique exercée par le gouvernement, les violences et les abus sans nombre, voilà tout autant de raisons qui expliquent la perversion du sens moral. On doit même s'étonner que cette perversion ne soit pas plus grande ; un autre peuple se serait irrémédiablement avili : le peuple romain a résisté et il est même remarquablement accessible aux enseignements d'une justice et d'une moralité meilleures ; il faut qu'il ait hérité, d'âge en âge, un fonds de droiture extraordinaire.

La satire populaire est donc non seulement plus intéressante, mais aussi plus précieuse pour l'historien que les pasquinades des courtisans et des lettrés ; elle doit certes être contrôlée avec prudence, mais elle est instructive même dans ses errements, dont la responsabilité remonte plus haut.

Or l'œuvre de Belli n'est au fond que de la satire populaire, interprétée par un génie particulier. Dès lors, notre problème se précise : Belli est-il un historien véridique et consciencieux ? Nous sommes portés à le croire, à cause de son caractère même, dépourvu d'imagination, tendant à l'observation minutieuse des mille petits faits de la réalité ; ses manuscrits, ses notes éparses prouvent que dans la rue il notait au vol les conversations et les gestes ; il a enchâssé

l'umana specie, ed i giudizii sommarii, ed i moltiplici assassinii commessi in nome della legge, hanno inquinato e corrotto gli animi tutti coll' odio e colla vendetta, e non solo hanno tolto ogni morale considerazione al romano Governo, ma lo hanno fatto considerare un nemico implacato ed implacabile della civiltà, spogliatore delle sostanze, insidiatore della libertà individuale e della vita, contro al quale ogni mezzo di difesa ed offesa si tiene lecito ed onesto dalle coscienze per cagione sua pervertite.» (Farini : *Lo Stato romano dall' anno* 1815 *al* 1850, vol. 1, page 110).

ainsi dans ses sonnets une multitude de petits faits dont on peut constater l'authenticité dans les journaux officiels du temps ; M. Morandi, qui les a étudiés à fond, ainsi que les correspondances et tant d'autres œuvres encore des contemporains, a mis hors de doute l'exactitude scrupuleuse de Belli. Notre poète n'a rien inventé. Mais peut-être, dira-t-on, grâce à son humeur mélancolique, a-t-il exagéré souvent ; or nous savons que précisément pendant les belles années de création, son hypocondrie avait pour ainsi dire disparu ; il s'épanouissait alors, sans soucis d'argent, ni de santé, ni de travail antipathique ; sa sensibilité, exaspérée dans la jeunesse et aigrie dans la vieillesse, était normale alors et s'épanchait en une indignation généreuse et légitime [1].

S'il fallait faire une restriction à l'exactitude de Belli, je la chercherais dans la genèse même de son œuvre. Ses propres paroles : « Jo ho deliberato di lasciare un monu- « mento... » [2] nous ont prouvé qu'il eut dès l'abord une idée très nette des différentes parties de ce « monument », et nous venons de voir qu'il en prit les matériaux non pas dans le domaine de l'imagination, mais dans celui des faits. Cependant il n'y a pas travaillé en savant, c'est-à-dire systématiquement, mais en artiste ; selon que les groupes divers naissaient en lui, au hasard de l'inspiration, il leur donnait fiévreusement la forme et les contours sensibles, quitte à les retoucher plus tard ; il aurait pu travailler dix ans encore, ajouter des groupes nouveaux, jeter ici une ombre et là un peu de lumière, dans le chaos apparent d'une création de génie ; son œuvre est une fresque immense, faite d'études innombrables ; elle est forcément incomplète, parce que le sujet en est infini. Il ne faut pas oublier surtout que le vice se prête bien mieux que la vertu au travail plastique de l'artiste ; à ce point de vue la vertu est trop uniforme, trop pai-

[1] Gnoli : *Studi letterari*, 69.
[2] Voyez page 68.

sible, trop grise[1]. L'historien par contre a le devoir d'être complet, et de suppléer par le raisonnement à ce que le poète n'a pas dit, pour une raison ou pour une autre. Je ménagerai donc souvent des transitions, là où Belli cherchait plutôt des contrastes.

Pour en venir enfin à cette question de moralité que j'ai déjà effleurée, il ne faut jamais oublier que la Rome de Belli est celle des papes, assez différente déjà de celle d'aujourd'hui. La responsabilité de toutes les hontes que nous découvrirons retombe non pas sur le popolino inconscient, mais sur le clergé qui savait et voyait : les prêtres se sont introduits partout ; pour maintenir leur domination, pour ôter au peuple le goût des libertés et des progrès, ils lui ont fait la vie facile, en lui vendant le vin et la morale à bon marché. Comme tous les gouvernements hypocrites, celui des papes a toujours refusé de caserner les filles de joie et de leur octroyer à la fois la surveillance et l'autorisation officielles ; dans la rue, il a combattu la prostitution ; fatalement elle est entrée dans la famille, comme une lèpre, une gangrène hideuse, et là les prêtres l'ont tolérée, encouragée ; ils en ont profité largement. Ce fait seul a eu de graves conséquences, dont Rome souffre aujourd'hui encore[2].

On ne saurait être trop sévère pour la morale jésuitique, pour les mères qui vendent leurs filles, pour les maris qui

[1] Dans le *Jugement dernier* de Michel-Ange, par exemple, combien de types inoubliables parmi les damnés ! tandis que les élus n'en comptent que un ou deux !

[2] Cf. Tarnowsky : *Prostitution und Abolitionismus*, pages 26, 48. — Voyez aussi le chapitre XI de cet ouvrage.

D'une façon tout à fait générale, je voudrais que mon livre fût en quelque sorte une réponse à quelques écrivains qui, au cours de ces dernières années, se sont plu à glorifier la splendeur intellectuelle et morale de la papauté. Pour en citer un exemple au hasard : à propos du livre de Trevisani : *Storia di Roma nel Medio Evo* M. Luigi Callari a cru bon de dénigrer l'œuvre de Grégorovius et d'exalter les mérites des papes, même au point de vue politique : il leur exprime sa reconnaissance d'avoir épargné à l'Italie « l'onta ed il danno della germanizzazione ». (*Vita Italiana*, vol. III, page 178, Maggio-luglio, 1895.)

vivent de la honte de leur femme ; par contre il faut être plus indulgent dès que l'amour n'est plus vénal, même s'il reste illégitime. Montesquieu dit dans l'*Esprit des lois :* « Dans les climats plus chauds, on aime l'amour pour lui-même, il est la cause unique du bonheur, il est la vie »[1]. Et cet amour n'est ni de la sentimentalité platonique, ni de la coquetterie, c'est une passion, sensuelle, jalouse, souvent furieuse, qui se rit des conventions sociales, qui pousse au crime, mais souvent aussi au sacrifice, au dévouement absolu et silencieux. J'ai vu dans le petit peuple de Rome quelques exemples de cet amour illimité, que nous nous ignorons ; ces pauvres gens étaient sublimes sans le savoir, dans la simplicité de leur cœur[2].

La morale officielle ne connait que des règles absolues, valables pour tous les hommes de tous les pays ; elle est inhumaine, elle pousse fatalement à la dissimulation ou aux illusions ; elle condamne des choses innocentes, mais elle tolère des iniquités ; elle fausse le sens de la vie et proscrit la pitié, la plus noble des vertus humaines : elle ne se penche pas vers les misérables qui cherchent, en tâtonnant, leur voie vers le mieux, mais elle les écrase du haut de son infaillibilité ; cette justice-là juge les actes d'après ce qu'ils ont de plus extérieur, elle a dressé la liste des manquements à l'ordre et a mis en regard le tarif des punitions, mais elle n'entre pas dans les âmes et dans la genèse douloureuse des mauvaises pensées ; en un mot, elle exécute ; elle ne guérit pas. — Une justice supérieure aux lois écrites de la société, plus scrupuleuse et plus miséricordieuse à la fois, détermine la moralité ou l'immoralité d'un acte, non pas d'après des

[1] Cf. aussi : Trolle : *Das italienische Volkstum*, ss.

[2] Massimo d'Azeglio parlant des amours illegitimes qui florissaient à Rome de son temps, conclut : « L'amore che cercando soddisfazioni accetta però i sacrifici ; che sostiene indicibili dolori per l'ineffabile felicità d'un minuto, è bello e nobile ; ha in sè, sto per dire, qualche cosa di virtuoso, come ogni dolore volontario virilmente portato. » (*Ricordi*. Barbera, 1893, page 331.)

règles absolues, mais d'après le progrès ou d'après le recul que cet acte provoque dans l'évolution particulière de l'individu et dans celle de son entourage. Or, de même que certaines maladies affectent un caractère plus ou moins aigu ou chronique et plus ou moins grave selon la latitude, ainsi certains manquements à ce qu'on pourrait appeler l'allure normale des choses ont une importance très diverse selon les pays et selon le degré de civilisation. Par exemple, en Italie, où par les conditions de l'existence, les liens de famille sont et seront toujours plus relâchés que dans le Nord[1], l'adultère n'a pas des conséquences aussi funestes que chez nous.

Enfin, il faut se rappeler toujours le caractère foncièrement réaliste de l'Italien : pour lui, non seulement les rapports sexuels, mais aussi tout ce qui est nature, tant de choses que nous cachons avec soin ou que nous feignons d'ignorer, tout cela n'a pour lui rien de honteux ; il en parle sans gène, mais surtout sans ce sourire et ce ricanement niais dont on aime à souligner chez nous. « Le scandale », a dit quelque part Anatole France, « est propre aux sociétés « polies, et c'est même une de leurs distractions les plus « chères. » Ce scandale hypocrite est inconnu en Italie, surtout chez le petit peuple.

[1] Je sais qu'en Italie on aime souvent (et surtout depuis quelques années) à exalter la famille : qu'on lise par exemple les « nidiate » et tant d'autres articles de la *Vita Italiana* ainsi que *La Poesia della Famiglia in Italia* de Carlo Reynaudi : Roux et Cie, 1895. — Il entre là-dedans beaucoup de poésie et pas mal de rhétorique aussi. Certes il faut se garder de méconnaitre un certain genre de solidarité dont nous aurons à reparler plus tard, qui repose surtout sur une communauté d'intérêts et rappelle ces grandes « familles » du moyen âge, toujours en guerre les unes avec les autres. Cette solidarité-là est une preuve du réalisme de l'Italien, mais je l'estime aussi un reste de civilisation primitive et plus barbare. (Voyez page 99.) — Quant au « Heim » de l'Allemagne, il est inconnu dans le Sud : les gens du peuple auxquels j'en parlais ne comprenaient pas même, pas plus qu'ils ne *pourraient* comprendre l'enthousiasme d'un Suisse pour la montagne. Avec le climat de l'Italie, la vie dans la rue, les plaisirs publics, la mobilité des impressions, le « Heim » y serait-il jamais possible ? Pas plus que ne serait possible en Allemagne une Piazza della Signoria avec le passé qu'elle évoque.

Il serait juste de ne pas oublier que l'Italie a réalisé lors de la Renaissance, un type idéal de l'homme et de la femme, la société que Castiglione a immortalisée dans son *Cortegiano*. Entre Isabelle d'Este, Élisabeth Gonzague[1] et nos Transtévérines, la distance est très grande, mais moins pourtant qu'il ne semble. Toutes ces femmes sont sorties du même sol, elles ont bu la même lumière ; mais tandis que les unes sont comme des diamants bien taillés, précieusement enchâssés, les autres sont encore prisonnières de la gangue.

Faisant ici œuvre d'historien, je n'ai rien à soustraire à la vérité. Ceux qui tiennent à leurs illusions et aux « convenances » ne liront pas ce livre plus avant : mais les amateurs de grivoiseries, les raffinés de la décadence, les admirateurs de *Demi-vierges* n'y trouveront pas leur compte non plus. Cet ouvrage pourrait porter en vedette : « *Honni soit qui mal y pense!* » il ne s'adresse pas seulement aux savants et aux amis de l'Italie, mais encore à tous ceux qui croient à la haute moralité de l'histoire et qui s'efforcent de dégager du passé un principe fécond pour l'avenir.

[1] Voyez le beau livre de MM. Luzio et Rénier : *Mantova e Urbino*. — Roux et Cie, 1893.

CHAPITRE PREMIER

La famille.

1. Les Amoureux.

Un Romain, philosophe un peu morose, résume la vie de l'homme en ces termes : [1]

Nove mesi a la puzza ; poi in fassciola [2]
Tra sbasciucchi [3], lattime e llagrimoni :
Poi p' er laccio [4], in ner crino [5], e in vesticciola,
Cór tòrcolo [6] e l'imbraghe pe' ccarzoni.

[1] Remarque générale sur la méthode suivie pour les nombreuses citations que j'ai à faire : Afin d'être plus facilement intelligible et aussi afin de pouvoir abréger, je donne dans la plupart des cas la traduction du texte romain, souvent en résumé : ailleurs par contre je donne le texte, avec notes, pour qu'on se fasse une idée de l'énergie du dialecte et de la puissance artistique de Belli. — Voyez à l'appendice quelques indications sur la phonétique et la morphologie du romanesco.

Je n'ai pas craint de répéter souvent des choses déjà dites, afin qu'on puisse lire chaque chapitre et même chaque paragraphe sans être sans cesse renvoyé à quelque autre passage.

Je rappelle ici, une fois pour toutes, qu'il s'agit du peuple romain tel qu'il était vers 1840. Pour des raisons de style, faciles à comprendre, j'emploierai pour ainsi dire partout la forme du présent : mais je ne ferai que rarement allusion aux mœurs de nos jours.

Je m'abstiendrai strictement (à part une ou deux exceptions) d'invoquer les témoignages d'autres auteurs. Belli doit faire tous les frais de ce travail.

[2] Les langes.

[3] Gros baisers, répétés.

[4] Cordon par lequel on soutient l'enfant qui apprend à marcher.

[5] Sorte de corbeille sans fond dans laquelle on place l'enfant debout pour l'empêcher de tomber.

[6] Toque[1].

Poi comincia er tormento de la scola,
L'abbecé, le frustate, li ggeloni,
La rosalia [1], la caccà a la ssediola,
E un po' de scarlattina e vvormijjoni.

Poi viè ll' arte, er digginno, la fatica,
La piggione, le carcere, er governo,
Lo spedale, li debbiti, la.....

Er zol d'istate, la neve d'inverno...
E pper urtimo, Iddio sce [2] bbenedica,
Viè la morte, e ffinisce co' l'inferno.

(II. 372.)

A cet exposé des misères humaines, qui dépasse en désenchantement le « vanitas vanitatum » du psalmiste, on ne peut faire qu'une seule critique, c'est qu'il est trop partial ; il ne dit rien de certaines jouissances auxquelles tout vrai Romain est sensible : par exemple le bon vin des Castelli, ou les gaies parties hors des portes de la ville (scampagnate) ; il semble surtout que par le mot qui devrait rimer avec « fatica » notre philosophe n'ait voulu désigner que les amours vénales et grossières, dont nous parlerons dans un chapitre à part. Le Romain, heureusement pour lui, est susceptible aussi de cet autre amour, où le cœur et les sens sont d'accord, et qui est la source mystérieuse de nos douleurs et de nos joies. Tant qu'il y aura sur terre des yeux ouverts à la lumière et des bouches faites pour le baiser, ces yeux et ces lèvres se chercheront et se trouveront. Le moyen de les empêcher !

Fijja, ne sapémo troppo.
L'omo accant' a la donna è una fornasce
In ner mezzo a la porvere da schioppo.

[1] La rougeole.
[2] Italien : ci : c'est-à-dire : nous.

Ce vò antro a impidì cche madr' e ppadri !
Femmine e mmaschi sgrintieranno[1] in pasce.
Sin ch' a sto monno sce[2] saranno ladri.

(IV. 274.)

Du reste, les amours secrets n'en sont que meilleurs : « Un « regard rapide, se toucher du pied par dessous la table[3], « une étreinte des mains par derrière, se faire des cadeaux « en cachette. aller à minuit. à pieds nus et à tâtons. puis le « lendemain ne faire semblant de rien... Je voudrais de- « mander aux personnes instruites pour quel motif ces ru- « ses et fourberies ont si bon goût ! » (IV. 434).

Mais tout n'est pas plaisir dans l'amour ; dès le premier jour la rose a ses épines : l'Italien tient absolument à épouser une jeune fille vierge ; la virginité est pour ainsi dire une condition « sine qua non » ; c'est un fait que j'ai observé souvent et dans des conditions frappantes et que d'ailleurs les anthropologues ont constaté : « Der Italiener « legt auf weibliche Keuschheit vor der Ehe tatsächlich ei- « nen höheren Wert als vielleicht jede andere Nation Euro- « pa's[4] ». Remarquons bien ce premier indice d'une conception brutale de la femme : c'est un legs du lointain passé. On sait que chez les peuplades barbares l'usage est d'exposer en public, au lendemain des noces. la chemise souillée du sang virginal[5] ; on sait aussi que la *Morgengabe* des Francs n'était de la part du mari qu'une sorte de récompense de la virginité de l'épouse. C'est l'égoïsme violent du mâle qui traite la femme en *chose* conquise.

Quoi qu'il en soit, cette condition cause souvent de gros

[1] Sgrinfiare : s'aimer.

[2] Ci, c'est-à-dire : y.

[3] C'est ce qu'on appelle : « far er peccato de sola ». (Sola : semelle.)

[4] Trolle : *Das italienische Volkstum*, 89. — Cela fait penser aussi à certain passage de la VI[e] satire de Juvénal.

[5] De même, dans certaines tribus nègres, la fiancée est examinée, la veille des noces, par les vieilles matrones, et si l'hymen se trouve déchiré, la coupable est lapidée.

soucis à l'amoureux, et sans doute aussi... à la jeune fille. Car, en dépit de la surveillance maternelle et du propre bon sens, il suffit pour une fille de « tempérament » d'une occasion et d'une brève faiblesse : de la part de l'homme, il ne faut attendre aucun égard, aucun ménagement chevaleresque. Une maman énumère à quelque voisine toutes les qualités de sa fille : elle est obéissante, complaisante et travailleuse ; elle observe le jeûne ; surtout elle est sage... « Une seule chose m'inquiète, c'est que depuis un mois et « demi, la pauvre petite, elle maigrit un peu. Depuis cette « fameuse nuit, voisine, qu'elle est descendue pour écouter « une sérénade, je ne sais si c'est l'air ou autre chose, elle « n'est plus la même [1]. » — Le jeune homme qui a des intentions matrimoniales cherche donc tout d'abord à éclaircir ce point-là [2], car « porter les cornes en son temps, passe en- « core ; mais aller les prendre toutes faites, ce n'est pas « prudent ». (V. 44.)

Dans la règle d'ailleurs, les jeunes filles sont très surveil-

[1] V, 433 : voyez aussi V, 219.

[2] De là, ce merveilleux sonnet : « Dar tett' in giù » : c'est-à-dire : selon les vues humaines.

« Parlanno co' li debbiti arispetti,
— Dico — diteme un po', ssète zitella ? »
— Disce : « Eh.... ddar tett' in giù.... » — Dico « Sorella,
Perchè nun' arisponnete a ddenti stretti ? »

E llei zitta. « Ebbè, — dico, — sti rospetti
V'escheno fòra o nno, ccòcca mia bbella ? »
— Disce : « Eh... dar tett' in giù... » — Dico : « Sabbella,
Famm' er zervizzio, lassa stà li tetti. »

Je volevo in zostanza a sta sciufèca
Fà ccapì cch' io nun ero una cratura,
Da pijjamme una mojje a ggatta-sceca.

Ma, inzomma, nun ciò avuto antra risposta :
E sott' a sti su' tetti ho ggran pavura
Che cce sii quarche bbuggera niscosta.

(V, 223.)

Voyez encore : V, 302 : V, 331 : V, 118.

lées [1]; vis-à-vis du fiancé lui-même on observe la plus grande prudence. Les tempéraments sont si vifs là-bas ! Par la ruse, ou par la violence, plus d'un arrive à ses fins, en esquivant le mariage [2]; d'autres fois,... les raisins sont trop verts. « Après, « tu m'épouseras, hein ? Pauvre petit, laissez-moi toucher du « doigt, si vous avez déjà toutes vos dents ! Voulez-vous du « bonbon ? Avec ces belles promesses, on cherche quelque

[1] Conséquence naturelle de la conception brutale du « féminin ». On ne cherche pas à développer la *force morale* de la jeune fille par l'éducation et par l'apprentissage de la liberté : on lui conserve simplement sa virginité par des moyens extérieurs, coercitifs. Essayez de parler en « société », à Rome, à Florence, à Milan, des libertés (bien relatives encore) dont jouissent les jeunes filles en pays allemand, dites comment il leur arrive par exemple de rentrer d'un bal seules avec un monsieur, et l'on vous répondra : « Ces choses seraient impossibles chez nous ! » Combien de fois ai-je entendu cet aveu sincère et éloquent : « Chez nous, la jeune fille est prisonnière ; aussi se marie-t-elle au plus vite pour être libre ! » — Sans doute il faut tenir compte de ces facteurs toujours agissants : le climat, les conditions de la vie ; mais d'autre part la culture intellectuelle et morale devrait triompher de ces obstacles grossièrement matériels ; notre civilisation moderne en est arrivée là : elle exige la collaboration de la femme : elle en a besoin ; c'est de la femme que viendra notre prochaine Renaissance sociale. Les peuples latins s'en apercevront-ils à temps ?

Il y a un siècle que le poète chantait :

« Ehret die Frauen ! sie flechten und weben
Himmlische Rosen ins irdische Leben,
Flechten der Liebe beglückendes Band,
Und in der Grazie züchtigem Schleier
Nähren sie wachsam das ewige Feuer
Schöner Gefühle mit heiliger Hand. »

Les « féministes » d'aujourd'hui s'absorbent trop encore dans des discussions académiques sur le poids ou les circonvolutions du cerveau. Le problème est ailleurs : il ne se résoudra que par la méthode historique. Mais quelqu'un a-t-il déjà pensé à faire une étude comparative, complète, sur les relations entre jeunes gens et jeunes filles dans les divers pays d'Europe ? Tout au plus nous propose-t-on pour modèle la fameuse liberté américaine, et prêche-t-on l'émancipation de la femme par la bicyclette ! Tout, plutôt que de s'humilier à étudier l'Allemagne sans parti-pris. Le système germain a certainement ses inconvénients, ses périls ; il n'en est du reste qu'aux premiers pas, mais en principe il a pour base l'énergie virile, le respect de la femme et une conception très haute du mariage. Au moment où je revois ces pages, est sorti de presse un ouvrage tout à fait remarquable de M. Guglielmo Ferrero, intitulé : *L'Europa Giovane*. (Milan-Trèves). Le second chapitre parle de « l'amore nella civiltà latina e germanica » et contient des observations et réflexions fort suggestives.

[2] IV, 2.

« prise, et puis on s'échappe, comme la fumée par la cheminée. — Donne-la moi, et je l'épouse. — Le pacte est profitable ; mais pas pour moi. Repassez le trente février. » (VI. 216.)[1]

Les mères mettent surtout en garde contre les jeunes gens de la noblesse :

Pe' ste sorte de bbèstie, Madalena,
Da la quale ggnisuno se la scampa,
Ecco er zolo rimedio : A la catena.

(I, 3.)

Les parents ont beau faire, en bien des cas, les relations entre jeunes gens vont jusqu'aux caresses extrêmes[2]. Si la chose est découverte, soit par hasard, soit en suite d'une grossesse, elle amène presque inévitablement un meurtre : c'est le père, ce sont surtout les frères de la jeune fille qui prennent sur eux de laver l'affront dans le sang du séducteur. Ici, il faut distinguer nettement deux cas divers : y a-t-il eu vraiment séduction, soit par violence, soit par ruse, la vengeance, même sanglante et illégale, est certainement excusable ; mais en est-il de même en cas de plein consentement de la part de la jeune fille ? Il est pour le moins curieux de voir s'ériger en protecteurs de la morale, des individus qui n'ont eux-mêmes aucun scrupule, aucune pudeur et qui vivent parfois d'un infâme métier ! Les optimistes ont tort de voir là les « liens sacrés de la famille » ; cette vengeance découle au contraire, elle aussi, de la violence primitive du mâle et n'est au fond que de la jalousie inconsciente ou inavouée[3].

[1] Voyez aussi VI, 215.

[2] VI, 53.

[3] J'ai cru bon de m'arrêter un instant sur ce point, parce que des faits récents ont attiré, en Italie, l'attention sur ce problème : et il semble que la conscience populaire soit en train de faire un progrès notable, en proclamant pour la femme le droit d'aimer selon son cœur, et en réprouvant la morale qui permet à un frère de tuer sa sœur surprise en flagrant délit. Voyez par exemple dans la *Rivista popolare di politica, lettere e*

Mais revenons-en aux cas de séduction coupable ; la victime est sûrement vengée par son père ou par son frère, même si le séducteur était un comte ou un baron. Et pourtant, du temps de Belli, le gouvernement protégeait les « grands », plus encore qu'il ne le fait aujourd'hui. Un père condamné à mort pour avoir puni un comte de l'affront infligé à sa fille, s'écrie : « Il vaut mieux mourir décapité que « de garder sa tête avec une tache au front. Mais si, après la « mort, il y a un autre monde, non, ces juges infâmes et ce « gouvernement ne dormiront plus une nuit en paix ; parce « que chaque nuit que Dieu leur laissera, je me présenterai à « eux, la tête à la main, à demander raison de mon sang[1] ».

Quand tout est normal, on fait sa cour à la jeune fille sans trop de formalités ; les visites du soir, où l'on cause, autour de la lampe, sous les yeux des parents, n'engagent à rien encore : on s'observe, on s'étudie réciproquement, c'est ce qu'on appelle « far a ll'amore »; au bout d'un certain temps, si les jeunes gens se conviennent, ils se fiancent : si non, le jeune homme se retire, et souvent les deux familles restent en bonnes relations ; on ne se convenait pas pour le mariage et voilà tout. Celui qui fait une cour trop longue sans se déclarer positivement, reçoit le nom significatif de « scallassedie »[2].

En tout cas, tous, jeunes gens et jeunes filles cherchent à se marier, et de bonne heure, parce que le mariage en soi leur semble une chose naturelle, une loi à laquelle ils se plient avec plaisir — en dépit de tous les proverbes où les désillusionnés ont concentré leur amertume[3]. — Le vœu de chasteté éternelle leur paraît être une sottise, une cruauté, et ils ont plus d'indulgence que nous pour les prêtres et les nonnes qui violent leur serment. « Que venez-vous me parler à

scienze sociali (de M. Colajanni), numéro du 30 janvier 1897, l'article : il maschio giustiziere.

[1] III, 127.

[2] II, 72.

[3] Voyez page 106.

« moi de vocation, de vœux perpétuels et sincères ? Il faudrait que Dieu fût un bouffon, pour se dédire aujourd'hui « de ce qu'il disait hier[1]. » (III. 154).

Celles qui décidément coiffent Sainte-Catherine en prennent difficilement leur parti[2]; elles accusent leur mauvaise étoile ; elles implorent saint Pascal, le protecteur des filles à marier, afin qu'il leur envoie une bonne occasion[3] à l'époque mouvementée du carnaval ; d'autres feignent l'indifférence et disent en haussant les épaules « Chi nu'mme vò, nu' « mme merita »[4]. Le type de la mère qui s'entend à « caser » sa fille par une réclame adroite est finement rendu par Belli :

« Ce n'est pas à moi à louer ma propre fille ; mais puis« qu'elle ne m'entend pas, avec vous, monsieur Pie, qui « êtes un jeune homme prudent, je peux bien le dire, pauvre « Agnès, elle a vingt ans déjà et ne sait rien encore, c'est « une enfant, une colombe ; et quand elle a... vous me com« prenez : en somme on peut presque dire qu'elle est trop « innocente. Et je ne parle pas ainsi parce que c'est ma fille ; « quiconque la connaît s'écrie : Heureux celui qui la pren« dra ! — Suffit, laissons là ces paroles oiseuses... et vous, « cher monsieur Pie, quand pensez-vous trouver une jeune « fille et vous marier ? » (V. 420.)

Les mariages d'inclination sont de beaucoup les plus fréquents au Transtévère : mais la dot n'y joue pas moins un certain rôle[5] de part et d'autre : la mère qui n'a rien à donner à sa fille s'ingénie à la faire doter par l'Église[6]. La confraternité de l'Annonciation et quelques autres encore gratifient chaque année quelques jeunes filles d'une dot

[1] « Croissez et multipliez-vous ! »

[2] IV, 292 ; V, 229.

[3] « Quarche s'artarello », c'est-à-dire : quelque jeune homme en disponibilité dont nulle autre n'a voulu.

[4] V, 139. C'est un proverbe.

[5] Voyez VI, 281, un pauvre diable qui se consume d'amour pour une fille plus riche que lui.

[6] II, 99 ; II, 228 ; V, 135, 111, 415.

modeste (qui ne dépasse guère, je crois, 200 ou 300 francs. La chose est encore en usage aujourd'hui). En outre (du temps des papes), chacun des cinq numéros sortis au loto porte le nom d'une jeune fille qui reçoit 50 écus[1]. Pour oser concourir, il faut naturellement non seulement un certificat de bonnes mœurs mais aussi une attestation de zèle au catéchisme, à confesse, etc. On s'imagine dès lors toutes les petites intrigues pour obtenir ces certificats dans le plus grand nombre de paroisses possible, ceci en vue de se faire doter par plusieurs confraternités[2]. L'intention de ces sociétés a pu être à l'origine bonne et désintéressée ; mais dans la réalité, au lieu d'augmenter la dévotion et de provoquer la reconnaissance, cette institution n'a fait qu'allécher les convoitises et pousser à l'hypocrisie[3].

Une fois que les jeunes gens sont d'accord, l'amoureux fait une cour en règle, il soigne sa toilette[4], il fait de ces petits cadeaux qui entretiennent l'amitié[5], il passe et repasse sous la fenêtre de la belle et lui fait des sérénades[6] :

> Vièttene a la finestra, o ffaccia bbella.
> Petto de latte, bbocca inzuccherata, etc., etc.
>
> (IV, 328.)

Il s'entend aussi à tourner un compliment, à sa manière ; en observant par exemple une miette de pain qui flotte sur l'eau dans un verre et tend toujours à se rapprocher du bord, il s'écrie :

[1] I, 118 ; II, 228.

[2] Le 25 mars de chaque année, les filles dotées par la confraternité de l'Annonciation se rendaient en procession, vêtues de blanc, à l'église de Santa-Maria sopra Minerva, où le pape officiait.

[3] Voyez VI, 294, celui qui ne veut pas se marier avant que la fiancée ait touché la dot.

[4] II, 153.

[5] V, 281.

[6] L'amoureux éconduit entonne par contre une autre sérénade :

> « Occhi de gatto, bbocca de fornello,
> Naso da dà ppe' bbecco ar pappagallo ».
>
> (V, 247.)

mmo [1] vva ppiù fforte...
Ecco !... l'hai visto, di', ccome s'attacca ?

Sto scinico [2] de pane che ss'è mmosso
Nun paro [3] tutto io, pasciòcca [4] mia,
Quanno ar vedette [5] me t'affiàro [6] addosso ?

(V, 14.)

Les amoureux qui ont toujours tant de choses à se dire en secret se rencontrent à l'église [7], dans ces églises catholiques, hospitalières, toujours ouvertes, avec leurs chapelles retirées ; soit dans les heures silencieuses où flotte encore une odeur d'encens, soit dans les cérémonies, au milieu du va et vient, des génuflexions et des litanies, vous y trouverez toujours des amants qui se cherchent et qui se parlent d'amour devant les madones affligées et les saints mis en croix. Du reste, même à la maison, les amoureux bien que surveillés ne sont pas soumis à une étiquette trop rigide. Voici par exemple une des plus jolies scènes de Belli :

C'est le soir ; le « sor Pio » est assis auprès de sa fiancée, non loin de la mère ; les femmes cousent ; et la mère : « Pio, « je t'en prie, mouche un peu cette lampe, je n'y vois plus « pour travailler ; on se dirait dans une caverne avec ce « lumignon ; j'en ai mal au cœur. — Aoh ! louée soit la lu- « mière du Seigneur ! Ah mais, pas si haute la mèche ! ça « fume... Bonne nuit, sor Pio ! Nous tombons de la poêle « dans la braise ; nous voilà tous d'une même couleur. Ger- « trude, va chercher une allumette, un peu leste ; je l'allu- « merai dans la chaufferette [8]. Mais va doucement, eh, ne te « cogne pas la tête... Où es-tu ?... Par ici. Mais Gertrude,

[1] Italien : adesso.
[2] Miette.
[3] Io paio : je semble.
[4] Ma belle.
[5] Al vederti.
[6] S'approcher rapidement.
[7] III, 99.
[8] Sur le « scaldino », voyez page 135.

« Pio, que faites-vous là-bas ? Bien, bien, j'ai compris ; dorénavant, c'est moi qui moucherai la lampe. » (IV. 340.)

L'idylle de l'amour est fréquemment troublée par des scènes de jalousie. Ce sont d'abord les jeunes filles entre elles : chacune accuse l'autre de lui détourner son ami [1]. Dans la « bourgeoisie » on retrouve les mêmes soupçons et les mêmes manœuvres ; mais on y cache avec plus de soin les mines et contre-mines. Les Transtévérines sont plus franches ; dès qu'elles tiennent ou croient tenir un fait, elles apostrophent leur rivale, où que ce soit, de la belle façon : « Tu m'enlèves mon ami, eh, tête de citrouille ? Va-t'en au « diable, va, bouche tordue, va, balayure de la place Na-« vone ! A quoi te servent tous tes colifichets, sale femme « borgne, avec tes jambes en X ? Va, sale mufle, fanfaronne, « toute tordue et contrefaite, pas même le diable ne vou-« drait de toi pour femme ! » (V. 262.)

Les scènes sont plus fréquentes encore entre l'amant et l'amante, car les hommes surtout sont d'une jalousie terrible [2]. Affaire de tempérament sans doute, d'une imagination ardente, pour ainsi dire plastique ; en outre, quand un individu se sait lui-même incapable de se maîtriser auprès d'une femme non surveillée, il est clair qu'il n'accorde aucune confiance à ses congénères ; enfin, cette jalousie excessive implique certainement quelque mépris de la femme : elle est l'être de chair désirable, mais sans volonté, sans vertu. « C'est sûr : je suis jaloux, sacredieu ! Et comment ne « le serais-je pas, par la Vierge Marie, quand je me rappelle « tes étreintes ? De qui je suis jaloux ? De Mathieu, du « borgne, de ton oncle, de ton cousin, du juif, du sergot, du « curé, du chien et du chat, et même de mon ombre. Vous « autres sorcières, ou comme-ci ou comme-ça, tous les « mâles vous les voulez sous la main, et vous mettez le pied « dans cent étriers à la fois. Jeunes ou vieux, beaux ou laids,

[1] III, 55 ; III, 63 ; IV, 332 ; V, 225 ; V, 262 ; V, 327 ; V, 387.
[2] I, 118, 136, 152 ; II, 189 ; III, 19, 71, 147 ; IV, 193 ; V, 260, 385, 139.

« il suffit d'être femme pour avoir le secret de les tromper « tous. » (IV, 193.)

On n'épargne pas les gros termes : « Elle s'est fâchée « parce que je lui ai dit *vache*. Et bien quoi ! Ce sont des « choses qu'on dit comme ça. » (V, 383.) Du reste, Romains et Romaines ont la riposte prompte et leurs disputes finissent parfois par des « stornelli » plus ou moins improvisés :

Sentite, bbello mio : « Fior d'oggni pianta :
Quanno parlate voi nun ve sto attenta,
Perch' io m' addormo quanno er gallo canta ». —

Mo ssentitem' a mmé : « Fiore de menta :
De pascenza co' vvoi sce ne vò ttanta,
E bbuggiarà, ppe' ddio, chi vve contenta ».

V, 260.

2. Le Mariage.

Après beaucoup de querelles et tout autant de réconciliations, on finit par le mariage qui a lieu généralement avec beaucoup d'éclat. Notons en passant qu'en Italie, aujourd'hui encore, l'Église bénit les mariages sans demander si la cérémonie civile a eu lieu ou non : devant la loi, par contre, le mariage purement religieux n'a pas de valeur, c'est-à-dire qu'en cas de procès, de divorce, la femme est traitée en simple concubine ; comme la loi est appliquée avec rigidité, le petit peuple commence à se persuader que le latin d'un prêtre n'est pas une garantie suffisante, et la Transtévérine d'aujourd'hui sait à quoi s'en tenir quand un « monsieur » frappé de sa beauté mais retenu par des « considérations de famille » lui propose un petit « matrimonio religioso ».

On se marie gaîment [1], quoique les jugements sur le ma-

[1] Voyez VI, 191, les conseils d'une mère à sa fille la veille des noces. — VI, 191 : un moyen énergique pour obtenir la dispense de mariage entre cousins. — VI, 1 : L'époux attend l'épousée devant la porte de l'église.

riage ne soient guère encourageants [1]. Un veuf, dont le sang se glace au seul souvenir du passé, déclare que plutôt de se marier « il vaut mieux passer mille ans dans les chaînes ou « vivre dans un océan de douleurs tutto pien de bbubboni e « ccaucherene. Les caprices, les cris, les bouleversements... « mais, sans égrener le chapelet, suffit de dire : les cornes « et les enfants. Et puis, même si la femme était bonne, « cette sale race menteuse des prêtres y mettrait la griffe. » (III, 83.) Et le proverbe : « Chi disce donna, disce danno » [2].

C'est que le mariage, tel qu'on le pratique au Transtévère, a plusieurs vices en soi déjà : d'abord on se marie trop tôt [3]. Il est vrai qu'en Italie la puberté commence de bonne heure, à treize ans ou treize ans et demi, mais c'est trop vite encore pour la vie conjugale et pour la maternité. D'après les informations prises et les statistiques consultées [4], il semble qu'on ait fait de grands progrès depuis plusieurs années ; on ne se marie plus guère avant vingt ans. Malheureusement, les gamins de quatorze ans persistent à se croire des hommes.... ils usent et abusent des plaisirs sexuels et s'étiolent de bonne heure. (Voyez chapitre XI.) — La jeune femme de son côté, trop surveillée jusqu'alors (non pas trop innocente comme le disait tout à l'heure une maman, mais trop inexpérimentée, c'est-à-dire sans habitude de l'autonomie) croit peut-être aimer son mari, mais elle ne découvre la passion qu'après les noces. A quoi s'ajoute un trait de caractère très important, dont nous parlerons bientôt [5].

[3] I, 157, 233, 246 ; II, 136 ; III, 83 ; IV, 69 ; VI, 287.

[2] Autres proverbes : « A ppijà' mmoje pènsece un anno e un giorno ». — « Chi pija moje e ccasca bene, nun pó sta' ppeggio ».

[3] I, 216.

[4] Trolle : *Italienisches Volkstum*, 50, 51. — Nissen donne comme âge moyen des fiancées aux temps de l'empire et de la décadence : 14 ans ; pour l'Italie d'aujourd'hui par contre : 23 ans 10 mois. Il voit avec raison dans la hâtivité des mariages à la fois une cause et un résultat de la décadence de l'empire : « Die alte Republik kannte diese Frühreife nicht ». (*Italische Landeskunde*, I, 412.) Hélas, le fait qu'on se marie beaucoup plus tard de nos jours ne révèle pas uniquement un progrès moral, mais aussi la grande détresse économique.

[5] Voyez page 110.

Au point de vue économique, le Romain n'est pas prudent : il se marie trop souvent à la légère, créant des enfants avant de leur avoir assuré du pain[1]. « Oui, je comprends, « c'est une vieille histoire, maintenant que tu as mangé « tes quatre sous, il te bat. Qu'y faire, Marianne ? C'est ton « mari »[2]. Le proverbe dit pourtant : « Chi quatrini nun « cià, moje nun prenne », mais on l'oublie et l'on donne raison à cet autre adage : « Li pazzi fanno le nozze e li savi « se le magneno ».

Les prêtres, dont nous retrouverons l'influence partout, se sont souvent chargés d'assurer le bien-être d'un ménage, on devine dans quelles circonstances et sous quelles conditions[3]. « Je me marie, Taddeo. Mon brave homme de con- « fesseur, don Clément, me donne pour femme une de ses « pénitentes, je n'ai jamais vu d'aussi joli museau... Lui m'a « dit comme ça : Écoute, Jean, tu attrapes là une âme inno- « cente ; prends-la, mon fils, sans t'inquiéter de rien, je « penserai à tout, même à l'anneau. — Et voilà qu'il nous « ouvre un bon petit magasin, pour y travailler, moi et ma « femme, et y maintenir notre petit avoir. Il commence « déjà à faire les achats, parce qu'il désire vivement que la « chose puisse se faire, au plus tard, le mois prochain. » (V, 249.)

Je mentionne en passant ces couples qui associent la laideur physique à la laideur morale. Le Romain, généralement bien bâti et doué d'un sens très sûr de la beauté, accable les ridicules et les infirmités physiques d'une ironie qui, pour nous, est souvent d'une cruauté pénible[4]. La pitié est un sentiment qu'il ne connaît guère ; j'en citerai d'autres preuves[5].

[1] III, 299 ; IV, 247 ; V, 107, 116.

[2] IV, 247.

[3] II, 106, 209, 173 ; III, 46, 295 ; IV, 191 ; V, 249, 119 ; VI, 2, 212, 270, 293. — Voyez d'ailleurs un paragraphe important du chapitre IV.

[4] II, 7 ; III, 9, 258 ; IV, 126 ; V, 392.

[5] Voyez page 152.

3. La Vie Conjugale.

Les traits importants du caractère d'un homme se révèlent dans sa façon de comprendre et de juger la femme. La difficulté est d'entendre un jugement sincère : la manie de faire de l'esprit, de passer pour un homme fort, nous entraîne à tant de fanfaronnades et de mesquines calomnies ! D'autres, dans leur lyrisme échevelé, ne sont pas sincères davantage. Il nous faut tenir compte de cette faiblesse masculine en jugeant les Romains qui ont des proverbes vraiment décourageants : « Chi disce donna, disce danno ». — « La donna è ccome la castagna, Bbella de fòra e ddrento la « magagna ». Un personnage de Belli est plus net encore :

> Bast' a ssapé cch' oggni donna è pputana,
> E ll' ommini una manica de ladri,
> Ecco imparata l'istoria romana [1].
>
> (III, 11.)

Un autre dit à quelques femmes : « Écoutez-moi bien : Il « vaut mieux, ici-bas, perdre son argent en travaillant, « tirer et manquer la cible, travailler sans outil, avoir un « bouchon carré pour un trou rond, ou un couteau de cire « pour un pain de bois, il vaut mieux aller au lit ayant « faim, dormir avec un capucin ou se quereller avec un « prêtre plutôt que de s'amouracher de vous autres fem- « mes ». (IV, 374.) Le reste à l'avenant [2].

Ce ne sont là que des boutades... jusqu'à un certain point ; comme elles ne sont contrebalancées par aucune louange, et

[1] Belli met en note : « L'autore qui crede suo debito il protestare solennemente aver lui così scritto a solo fine di esprimere gli eccessi delle menti popolari, non già una sua propria opinione, troppo falsa e ingiuriosa ai buoni cittadini di Roma ». En dépit de la protestation solennelle, ces « buoni cittadini » trahissent un sourire ironique. — Cf. Gnoli : *Studi letterari*, 116.

[2] IV, 387 ; V, 123, 124.

que l'amour lui-même se manifeste sous une forme surtout sensuelle, nous avons le droit d'en conclure que, une fois passée la première tendresse des fiançailles, il ne reste au Romain qu'une conception brutale de la femme, assez semblable du reste à la conception biblique : la femme est l'être pervers, dont vient le mal ; inférieure à l'homme sous tous les rapports, elle n'est bonne qu'à éveiller et apaiser tour à tour le désir physique. L'Église n'a jamais rien fait pour modifier ces idées ; au contraire, dès les commencements de la dogmatique, elle n'a sanctifié que la vierge ; elle a marqué d'une tare l'épouse et la mère[1]. Nous verrons tout à l'heure combien peu la mère du moins mérite ce mépris.

La grande plaie, c'est l'adultère[2]. Prononcer aussitôt les mots de corruption et d'immoralité, ce n'est pas expliquer : de plus c'est souvent être injuste. Nous avons affaire à un phénomène compliqué, résultat de causes diverses qui agissent tantôt isolément et tantôt de concert ; de ces causes, les unes sont plus ou moins passagères, les autres plus ou moins impliquées dans la nature même du pays ; en outre les conséquences de ce phénomène sont déterminées par les conditions particulières de l'existence, et non par un principe abstrait de morale.

Aux causes déjà indiquées, c'est-à-dire la trop grande hâtivité des mariages, l'inexpérience et le besoin d'expansion de la jeune femme, la misère qui frappe à la porte, le peu d'égards du mari, à tout cela il faut ajouter un trait de caractère des pays chauds : une façon toute particulière de comprendre l'acte physique de l'amour[3].

[1] Ce n'est pas ici le lieu de développer ces idées : d'ailleurs, sans parler de tant d'autres, M. von Eicken l'a déjà fait, d'une façon magistrale, dans son ouvrage : *Geschichte und System der mittelalterlichen Weltanschauung*, Stuttgart, 1887.

[2] I, II, 107 ; III, 194, 294, 295 ; IV, 355, 402 ; V, 34, 179, 384, 386, 399 ; VI, 10, 245, 271.

[3] Ce que j'en dis ici, s'applique aux femmes, plus qu'aux hommes. Il va sans dire que je ne parle que de l'acte accompli de plein gré, par passion

Dans le Nord, cet acte a une haute signification morale ; il est le don de la personnalité ; il est précédé d'hésitations, de luttes ; il est suivi d'une espèce de retentissement où l'âme savoure, en les idéalisant, les caresses d'amour. En donnant le corps, on donne le cœur. Mais on ne sait pas toujours s'en tenir là : cet acte naturel, on le fausse souvent par la casuistique ou par la sentimentalité : à force de le subtiliser, de l'idéaliser, on lui enlève, ou on croit lui enlever, hélas, tout ce qu'il a de charnel ; on a honte pour ainsi dire de l'amour physique, on le condamne et l'on se flatte d'arriver à une pure communion des âmes. Cependant, comme la nécessité se rit de nos codes, et comme, en ignorant le corps, on ne l'empêche pas de vivre, on aboutit fatalement à d'étranges illusions : la sensualité revient plus forte sous des noms différents et souvent en ne voulant donner que le cœur, on donne le corps. Ceux qui n'ont pas su pénétrer dans l'âme allemande, ne voient là que de l'hypocrisie : on n'a pas manqué de faire des plaisanteries faciles sur cette psychologie de clair de lune ; elle n'est pourtant que l'hypertrophie d'une qualité, qui aboutit à une revanche de la nature.

Le même procédé d'insensible dégénération d'un principe sain mais exclusif, a lieu en d'autres pays : dans le sud, l'acte d'amour est avant tout la satisfaction d'un besoin physique ; comme tel, il est légitime et on ne songe pas à en avoir honte, car il est en harmonie avec la nature ; c'est un abandon sans phrases et sans minauderies, une jouissance intense, un frémissement de l'être tout entier... Le Germain, en sé-

(soit légitime, soit illégitime) et non par vénalité. Tarnowsky remarque fort bien que la caractéristique d'un pays se retrouve beaucoup plutôt chez la femme, mais que les prostituées par contre sont à peu près les mêmes partout, « ce qui explique, dit-il avec malice, que la plupart des voyageurs ne savent rien dire de particulier sur les femmes des pays qu'ils ont parcourus ». *Op. cit.*, page 137. Je ne parle pas davantage de ces actes de vente enguirlandés de fleurs d'oranger qu'on appelle « mariages de raison ».

jour dans le sud, s'étonne d'abord de mille petits détails de la vie pratique qui révèlent cette conception naturaliste de l'amour et des choses sexuelles ; il se scandalise de la liberté des conversations, et certains regards lui semblent attenter directement à la pudeur. Mais il s'acclimate vite. — Cependant, ce réalisme dégénère aussi facilement que l'idéalisme. Quand l'amour est avant tout une fonction physique, il risque de ne pas laisser d'échos, dès que le corps est lassé. On ne se souvient pas ; on désire exclusivement. Or le souvenir, c'est la fidélité, la trame des affections durables ; le désir c'est, il est vrai, l'aiguillon du progrès, mais abandonné à lui-même, c'est l'incertitude de demain, le caprice d'un moment, l'inconstance. En d'autres termes, dès que l'acte d'amour n'est plus dans la vie du cœur qu'un « épisode » fréquent, il s'en détache facilement tout à fait ; désormais on ne donne plus que son corps. L'habitude fait le besoin plus impérieux, et l'on se partage selon le caprice du désir.

Les conséquences sont plus sensibles et plus funestes pour la généralité que pour l'individu en particulier. L'acte n'ayant pas une très grande importance morale, il n'est pas suivi du remords qui paralyse l'activité. La femme adultère, dans le popolino de Rome, peut fort bien être une ménagère laborieuse, une mère dévouée ; elle ne cesse pas de s'intéresser à son mari et ne songe pas même à lui refuser ce qu'elle donne à un autre. — Pour la généralité, par contre, cet état de choses finit par créer une atmosphère de défiance et de mensonge, de ruse et de matérialité où la volonté et l'enthousiasme dépérissent ; c'est une vie terre à terre, au jour le jour, pour laquelle la justice, la probité, la dignité ne sont plus que des mots retentissants [1].

[1] Je crois que ces considérations générales sur la conception de l'amour et sur l'adultère sont nécessaires pour la compréhension du popolino romain. Je sais combien est relative l'exactitude des idées générales et je crains que la concision qui m'était imposée ici ne m'ait pas toujours permis de bien exprimer cette relativité. Peut-être traiterai-je un jour ce

Si maintenant nous cherchons les causes et influences du milieu, nous constaterons que la nature du pays prédispose l'individu à une conception réaliste de la vie. Or, par lui-même déjà, ce matérialisme serait insuffisant et tendrait à dégénérer en un extrême ; mais la dégénération a été activée par les événements historiques : par la toute-puissance de la Rome antique où « les vices de la terre se sont concentrés « comme dans un cloaque[1] », par les troubles et la domination étrangère qui suivirent, enfin et surtout par le régime de l'Église catholique dont la politique habile a combattu avec acharnement le principe qui doit la ruiner : l'éducation du peuple[2].

Voici comment un ami s'ingénie pour remettre la paix dans un ménage, il dit au mari :

E ppoi, dico, ch'edè sta maravijja ?
S'uno j'è it'appresso e cquer che vvòi,
Che ccòrpa sce n'ha llei, povera fijja ?

Disce : « Ma li trovònno immezz'ar fieno ».
Busciardarìe de male lingue ! Eppoi,
Tutte le donne, ggià sse sa, più o mmeno...

(V, 386.)

Une brave femme, « testa de bbona momòria », raconte une scène qui s'est passée à l'ostéria :

Io fesce tra de mé, ddico : sta' attenta
Ch' er painétto [3] je se mette accanto.

E cciazzeccài [4] ch' annaveno in funtana ?
Tant' è vvero ch' io poi disse ar marito :
« Vostra mojje, sor Checco, è una putana ».

sujet d'une façon plus claire, avec plus de détails, et surtout avec de nombreux témoignages, empruntés soit à la littérature, soit à la vie réelle.

[1] Nissen : *Italische Landeskunde*, I, 111.

[2] Je reviendrai là-dessus dans les chapitres qui traitent de l'ignorance et de la superstition.

[3] Le « monsieur » élégant.

[4] Je devinai.

E llui, me pare de sentillo adesso,
Lui m' arispose tutto inviperito :
« E dde voi puro se pò ddì l'istesso ».

(V, 384.)

Belli qui a dessiné des portraits si vifs du fiancé jaloux, n'a pas fait de même pour le mari[1]; c'est une lacune due au hasard, car le « type » a dû exister de tout temps; cependant, il est un fait que, aujourd'hui encore, au Transtévère, il est plus dangereux de séduire une jeune fille qu'une femme mariée.

Beaucoup de maris sont aveugles avec plus ou moins de sincérité ou d'habileté[2] :

L'omo bbono bbono bbono !

Ah ! er bene che mme porta Monziggnore
È cosa da nun crédese[3], Bbastiano.
T' abbasti a ddì cche, ppovero siggnore,
M' ha vvolzùto[4] ammojjà co' le su' mano !

E bbisogna vedè si ccon che amore
Cúnnola[5] el pupo mio che jj' è ffijjano[6] !
Via, propio è un gran ppadrone de bbon core,
Un gran bravo prelato, un bon cristiano !

E la notte che Nnanna ebbe le dojje[7],
Nun pareva che a llui fussino presi
Cueli dolori in cammio de mi' mojje ?

[1] Voyez pourtant : I, 197, et surtout : VI, 248, où un mari bat sa femme à tour de bras, par jalousie contre un prélat. Dans les sonnets que je cite plus loin, pour les scènes entre mari et femme, ce n'est pas la jalousie qui joue le rôle principal, mais la lassitude et l'exaspération en général, ou tout simplement la brutalité.
[2] II, 55, 173, 335 ; V, 33, 70.
[3] Credersi.
[4] Voluto.
[5] Il berce.
[6] Filleul.
[7] Les douleurs.

Tutta la pena sua, la su' paura,
Era, perché la fesce de sei mesi,
Che jje morissi in corpo la cratura.

(II, 173.)

Certains maris exploitent même sans scrupules la honte de leur femme[1] ; d'autres ont des goûts dépravés et imposent des caresses outrageantes[2]. C'est toujours cette conception grossière de la femme comme instrument de plaisir et bête de somme. Se peut-il que le même individu soit l'amoureux sincère, ardent et prévenant que nous avons vu, et peu après ce mari brutal? Certainement, et la raison de cette métamorphose est tout entière dans la trop forte prédominance de la sensualité dans l'amour. L'homme, quand il n'a pour la femme qu'un désir charnel, ne la respecte que jusqu'au moment où il la possède. Le désir assouvi est suivi du désenchantement et du mépris. Seul l'idéal, inconsistant par lui-même, peut, quand il s'unit à la matière, ouvrir au cœur tout l'infini de l'amour.

Les scènes violentes sont fréquentes entre mari et femme[3], pour des raisons très diverses, et l'on n'y épargne ni les injures, ni les coups, ni même le couteau. Le mari d'une femme acariâtre se plaint à un ami : « Deux fois par mois, ou « trois, ou quatre... passe encore! mais se quereller soir et « matin, à toute heure, à tout moment! Non, il vaut mieux « vivre chacun pour soi ; sinon, pardieu, je lui flanque mon « poing dans les dents et lui en fais avaler une demi-douzaine ». (II, 115.) Un beau jour, l'ami lui répondra : « Bref, tu veux « te débarrasser d'Agnès, sans risques? Bien, tâche de la tuer « dans le voisinage de quelque église ; puis sauve-toi dedans « et n'aie pas peur. Une fois là, en sûreté, tu peux te f..... du « mandat d'arrestation, car celui qui te ferait l'ombre d'une

[1] III, 241 ; IV, 355 ; V, 305.
[2] VI, 139, 273. — Un autre se contente d'être prolifique à l'excès, huit enfants en cinq ans : VI, 190.
[3] I, 197, 240 ; II, 51, 115, 211 ; III, 90 ; IV, 138, 282 ; V, 35.

« violence serait sûr d'une bonne excommunication. Laisse « faire : ils obtiendront la permission de l'arrêter; mais pour « la gloire de la crainte de Dieu, il y a toujours quelque prê- « tre qui pense à la grâce : tu n'es pas un voleur, ni un juif, « mais un chrétien qui a perdu patience : donc, frappe, cours « à l'église, et adieu. » (II. 211.)

Le temps des cadeaux est passé ; même aux jours d'anniversaire, le mari n'a plus d'argent pour ces choses-là [1]; le peu qu'il gagne, il le dépense au jeu, soit aux cartes soit au loto [2]; cette passion pousse à la fainéantise, à la boisson, à l'abandon de la famille, à la brutalité : « Depuis que la pas- « sion du jeu s'est emparée de lui, cet infâme Mathieu déva- « lise la maison... le pire, c'est que je suis grosse, ma com- « mère. Pauvre femme, dans quoi vais-je envelopper ce petit « quand il viendra? » (II. 215.) Une autre : « Pour moi, je « prie Dieu afin qu'il gagne. Non pas que j'espère alors de « lui quelque secours, mais afin de recevoir moins de coups « de pied dans les flancs. Cette bête-là, je la connais au poil ; « et quand il rentre, ayant perdu, oh ma commère, cieux ou- « vrez-vous! [3] » (IV. 172.)

Pauvres femmes du Transtévère, faut-il s'étonner qu'elles recherchent des joies défendues, quand toutes celles qui sont légitimes leur sont refusées? Quand le mari déserte la maison pour des prostituées et n'y rentre que pour frapper femme et enfants? [4] « Pauvre Annunziata, depuis « que son mari a fait faillite, à cause de toutes ses putains, « personne ne vient la consoler, pas même un chien ; et il y a « des jours où elle ne sait pas le soir comment est fait le pain, « pas même le pain moisi » (III. 288.) — Il y a, il est vrai, des

[1] I, 34 ; II, 95. Ces deux sonnets, tous deux d'un 15 août, furent composés sans doute par Belli pour l'anniversaire de sa femme : en manière de plaisanterie, il leur a donné une allure toute populaire.

[2] II, 215 : IV, 122, 172.

[3] Voyez aussi VI, 138, 139.

[4] II, 215, 365 ; III, 182, 186, 288 ; IV, 114, 137, 325 ; V, 87, 198.

femmes auxquelles il plaît d'être battues[1], semblables à la Martine du *Médecin malgré lui*, mais d'autres ont des accès de désespoir et de révolte : « Lever la main sur moi ?! Ah, « diable, essaie un peu, je prends un plat, et pardieu, je te le « casse sur la tête ! Tu ne veux pas me donner de pain à moi, « sale charogne ? mais du moins à ces âmes innocentes qui « meurent de faim et de froid. Continue comme ça, de mal en « pis. Dieu ne paie pas chaque samedi, Clément, mais une fois « pour toutes » (III. 186). — Belli suppose même avec hardiesse une scène au confessionnal, où la pénitente répond au prêtre qui lui enjoint la patience et le pardon : « Imposez « moi une pénitence quelconque, je ferai tout, pour l'amour « de Dieu, mais je ne puis plus aimer ce monstre » (V. 333).

Tous les ménages ne sont pas un tel enfer ; il en est où l'homme met de côté les gros sous péniblement gagnés, et où la femme garde intact l'honneur de son mari[2] : c'est elle qui est le génie bienfaisant de la maison, toujours active, relevant les courages abattus, apaisant les colères, et prête à se dévouer au besoin, à affronter l'insolence des puissants, pour leur arracher la grâce de son mari ; elle est jalouse aussi et le dit en ce langage énergique où sa franchise déborde : « Reviens-y à faire la coquette avec mon mari, si ça « te plaît : reviens-y encore une fois, sale muffle hardi, et je « me jette sur toi, aussi vrai que je crois à la Madone ; je « t'attrape par les tresses, je te lève les jupes et je te fais le « cul tout noir » (IV. 136)[3].

Un sonnet éloquent sous bien des rapports, est intitulé : *Er logotenente*. « Quand j'ai entendu parler du chevalet[4], j'ai vite couru chez M. le lieutenant (de police) : « Mon mari… « Excellence, est un pauvre diable… par pitié… qui n'a rien « fait. » — Il me répond : « Assieds-toi. » — Je m'assieds. Lui,

[1] IV, 111.
[2] III, 409.
[3] Cf. V, 410.
[4] Supplice : coups de nerf de bœuf sur le derrière.

« d'un geste, renvoie ses gens et s'approche de moi : « Dis-« moi un peu, joli minois, ton mari le veux-tu coupable ou « innocent ? — « Innocent » que je lui fais. — Et lui : « J'y « prends plaisir ». et aussitôt dit aussitôt fait. ce sale type me « fourre la main droite dans le corset. Je saute sur mes pieds « et je crie : « Eh, cochon...! » Et lui : « Ma fille, ce qui est « juste est juste ; allez-vous en, votre mari est coupable » (II, 96)[1].

Ce type de la femme dévouée a inspiré à Belli de si purs chefs-d'œuvre qu'on ne peut s'empêcher de citer tout simplement. — Au moment où son mari va partir pour implorer un répit de l'*esattore*[2], « la bbona mojje » lui dit :

> Bbe'[3], sso' ccontenta, sì : vva', Ssarvatore :
> Fa' ccome vòi e cquer ch' Iddio t' ispira.
> Anzi, io direbbe[4] de portà Ddiomira,
> Ch' è in d' un' età da intenerijje er core.
>
> Bùtteteje a li piedi a l' esattore :
> Prega, marito mio, piaggne[5], sospira :
> Bbada però cche nun te vinchi l'ira...
> Lassamo fà : cce penzerà er Ziggnore.
>
> Si tte caccia, nun famme la siconna[6].
> Ricordete in quer caso ch' hai famijja :
> Soffrilo pe' l'amor de la Madonna.
>
> Ce sémo intesi, eh, Sarvatore mio ?
> Va'; cch' Iddio t' accompagni. Un bascio, fijja.
> Addio : fa' ppiano pe' le scale : addio.
>
> (III, 195.)

Non seulement elle défend son mari envers et contre

[1] D'autres fois par contre le zèle va plus loin, très loin... Cf. III, 151 ; V, 379.

[2] L'esattore fait rentrer l'argent des loyers ; il opère les saisies, etc.

[3] Bene.

[4] Io direi.

[5] Pleure.

[6] Ne refais pas ce que tu as déjà fait une fois (se fâcher).

tous [1], mais elle le sauve encore quand il est aveuglé par la colère ; ainsi dans cette « nuit d'épouvante » :

« Comment, tu sors de nouveau ? Ainsi furieux ?! Tu as « quelque chose en tête. Oh Dieu, qu'as-tu sous ton habit ? « qu'est-ce ? Sainte-Vierge ! tu as pris ton couteau ! Ah, Phi- « lippe, ne me quitte pas ainsi ; Philippe, de grâce, mon « cher Philippe, pose cette arme, donne-moi ce couteau pour « l'amour de Jésus. Tu ne sortiras pas d'ici ! non, je ne « suis plus Gertrude si tu sors. Tue-moi, taille-moi en mor- « ceaux, mais je ne te laisse pas sortir : je suis résolue. Ne « fais pas que ce pauvre petit ange, qui dort si gentiment, « en ouvrant les yeux, ne retrouve plus de père à côté de son « lit » (IV. 109) [2].

Cependant les prières de la femme, les pleurs de l'enfant n'arrêtent pas toujours l'homme irascible : il sort, et dans l'ombre d'une ruelle, s'engage la lutte au couteau, sans témoins, sans merci... On rapporte au logis le corps criblé de blessures. Les voisines accourues prodiguent leurs consolations, « il vaut mieux finir ainsi qu'en prison », etc., etc. — « Ah ! répond la veuve, on a vite fait d'enfiler quelques pa-

[1] IV, 112.
[2] Je donne ici le texte de ce sonnet : *La nottata de sparento :*

Come ! Aritorni via ?! Ccusì infuriato ?!
Tu cquarche ccosa te va pp' er cervello.
Oh ddio ! che cciài llì ssotto ? ch' edè cquello ?
Vergine santa mia ! tu tte se' armato.

Ah Ppippo, nun lassamme in questo stato :
Ppippo, pe' ccarità, Ppippo mio bbello,
Posa quell' arma, damme quer cortello
Pe' l'amor de Ggesù Ssagramentato.

Tu non esschi de cqua : nno, nnun zo' Ttuta,
S' esschi. Ammazzeme puro, famme in tocchi,
Ma nnun te fo annà vvia : so' arisoluta.

Nun volé cche sto povero angeletto,
Che ddorme accusì ccaro, a l'uprì ll' occhi,
Nun ritrovi ppiù er padre accant' ar letto.

« roles, quand ce n'est pas vous que frappe la main de Dieu.
« Ils s'entendent tous à prêcher, mon amie, mais la douleur
« je suis seule à la sentir » (V. 169).

Cependant, les veuves inconsolables sont rares : la plupart sont pressées de se remarier[1] ; il en est même qui font leurs plans avant que le mari soit enterré. A la veuve qui égrène en pleurant son rosaire au pied du lit de mort, une amie dit : « Laisse les morts où ils sont ! et pense que ton compère, un brave homme, te fait les yeux doux depuis longtemps ». Et la veuve se retourne : « Qui ? Stanislas ? Je « le sais, Mathilde ; et sur ce rosaire, j'y pensais justement » (IV. 145)[2].

Contre la mort, c'est une résistance féroce, semblable à celle d'une bête acculée[3] ; quand c'est le mari qui survit, après la première explosion de joie[4], quel est son besoin le plus pressant ? Celui de se remarier, tout comme le font les veuves, au risque de tomber de Charybde en Scylla[5]. On aimerait voir dans cet empressement une preuve indirecte des joies de la vie conjugale ; il est plus sage pourtant de n'y voir, dans la plupart des cas, que l'éternelle illusion humaine.

4. La mère.

Il y a dans la vie de chaque peuple des éléments de destruction et des principes de reconstitution. C'est une lutte continuelle, grandiose, où chaque individu, si insignifiant qu'il paraisse dans la mêlée, exerce son influence bonne ou mauvaise selon qu'il est guidé par l'esprit de charité ou par

[1] I, 75 ; II, 63 ; III, 105 ; IV, 145, 212 ; V, 197, 210, 296, 121.
[2] Cf. V, 210. — Selon le proverbe : « Piagne la vedovella la vedovanza — Piagne er marito morto e ar vivo pensa. » C'est la donnée de la matrone d'Ephese.
[3] I, 215.
[4] D'après le proverbe : « La morte de la moje è un gran dolore, ma bbeato chi lo prova ».
[5] I, 151.

l'égoïsme. La matérialité brutale que nous avons observée dans les rapports entre mari et femme suffirait à ruiner un peuple en deux ou trois générations, si ses effets n'étaient pas sans cesse neutralisés par une force bienfaisante, j'entends l'influence de la mère.

La mère est pendant vingt ans et plus le centre de la famille; depuis le jour où elle conçoit l'enfant jusqu'à celui où il se sépare d'elle pour créer un nouveau foyer, elle exerce sur lui, et par là sur l'avenir, l'influence la plus forte à laquelle il soit soumis. Selon comme elle l'aime et selon comme elle l'élève, elle fortifie ou affaiblit en lui les principes les plus élémentaires de la vitalité morale et intellectuelle.

Dans les classes cultivées, l'enfant peut s'enrichir le cœur et l'esprit à l'école encore, et par des relations de société. Dans le popolino de Belli, la mère est, pour ainsi dire, le seul élément de civilisation. Or, au Transtévère, la mère est, il est vrai, peu instruite, assez bornée d'esprit, et très grossière de langage; mais elle aime ses enfants, avec le cœur, non pas avec la tête, avec ce cœur tout plein de tendresse que ni le mari ni l'amant ne savent comprendre; elle aime ses enfants, non pas avec égoïsme, mais en s'oubliant elle-même: elle respecte leur individualité naissante tout en la dirigeant du côté du bien; car à force d'amour, elle a vaguement conscience d'un idéal de vertu bien supérieur aux instincts grossiers qui régissent la vie tout autour d'elle. Sa tendresse toujours prête au dévouement se manifeste par des actes beaucoup plus que par des paroles, car ici encore nous retrouvons le réalisme foncier de la race, fécondé cette fois par un sentiment généreux.

Dès qu'une femme est enceinte, surtout si c'est pour la première fois, les voisines et les amies lui prodiguent les bons conseils : qu'elle se garde bien, quand elle a une envie, de porter la main au visage, car l'enfant aurait sur la face l'image de la chose désirée; si elle va à Saint-Pierre, qu'elle

évite surtout de regarder la statue du saint, qui est noire[1] ; enfin qu'elle ne se fatigue pas comme le font les paysannes, celles d'Albano par exemple :

> Cqua nnoi sémo Romani e nno Arbanesi.
>
> Quest' aria nun è aria da villani.
> Noi nun zémo facchini, io ve l' ho detto :
> Noi, pe' ggrazzia de Dio, sémo Romani.
>
> (IV, 366.)

Au neuvième mois, on pratique une saignée[2] : les femmes d'expérience prétendent deviner d'avance, rien qu'à la forme de la panse proéminente, si ce sera un fille ou un garçon[3].

La mère a ses raisons à elle pour préférer une fille : « Comment ? J'irais faire un mâle ? Oh ! ne me dites pas ça ! « ces mâles sont des aimants qui attirent les malheurs. Non, « j'aime mieux ne pas le faire. A peine dans mes bras, je « croirais le voir se quereller et avaler de l'eau-de-vie. Du « moins une fille, s'il plaisait à la Madone, je l'élèverais à ma « façon ; un homme, souvent, ça ne trouve pas de métier ; « mais une femme sait toujours gagner son pain » (IV, 300). Une autre mère est bien plus désenchantée encore et résume ainsi ses expériences :

> Disiderà li fijji, eh sora Ghita ?
> Sì, ppe' le bbelle ggioje che vve dànno !
> Prima, portalli in corpo guasi un anno :
> Poi, partorilli, a rrisico de vita :
>
> Allattàlli, smerdalli : a' ggni malanno
> Sentisse cascà in terra stramortita :
> E cquanno che sso' ggranni, oh allora è ita :
> Pijjeno sù er cappello, e sse ne vanno.

[1] III, 298.

[2] III, 373.

[3] IV, 299. Le proverbe dit : « Panza pizzuta, fijo maschio ». Un autre proverbe : « Donna de bbona razza fa prima la femmina e doppo er maschio ».

Cquà nnun ze pò scappà da sti dn' bbivi[1] :
Si sso' ffemmine, sgarreno[2] oggni tanto :
Si sso' mmaschi, te vièngheno cattivi.

Gniggiorno un crepacore, un guaio, un pianto...
E vvòi disiderà li fijji vivi ?!
No, nno, ccommare : Paradiso santo[3] !

(II, 411.)

Quarante jours après l'accouchement, la mère se rend à l'église et offre un cierge au curé, lequel en retour la purifie par une aspersion d'eau bénite ; c'est ce qui s'appelle *uscire in sanctis*. Pendant ces quarante premiers jours, la Romaine s'imagine ne pouvoir supporter aucune odeur, sans risques mortels. (III. 65.) — Du reste, en dépit des douleurs de l'enfantement[4], et des maladies qui peuvent suivre[5], le proverbe a raison qui dit : « Li dolori der parto se scor- « deno presto ». Les mères sont toutes les mêmes, leur enfant est le plus beau du monde, une pure merveille, d'une intelligence extraordinaire[6] ; les voisines et tous ceux qui le voient[7] tombent d'accord là-dessus ; c'est un poupon unique[8]. Aussi la mère en oublie-t-elle ses fatigues et ses chagrins[9]. Elle a pour son bébé un langage à part, doux et caressant : « Oh ddio sinnoè ! Oh pòvea catùa »

[1] Bivio : carrefour : deux alternatives.
[2] Se dérouter ; faire un faux-pas.
[3] Exclamation qui augure la mort aux enfants. En Toscane : « Paradiso bello ! » — Il est curieux de voir combien de proverbes expriment la même idée. Ainsi : « Bbeata quela verga che nun porta fiji ». (En Sicile : « Bbiata dda panza chi nun fici mai figghi ».) — « Chi ccià fiji, ccià malanni ». — « Li fiji so' sporca casa ». — « Fiji e affanni scorteno l'anni » et tant d'autres : peut-être sont-ils plutôt d'inspiration masculine.
[4] III, 158.
[5] IV, 116.
[6] IV, 53 ; V, 89.
[7] Une visite à l'accouchée : IV, 110. — La Romaine du peuple nourrit son enfant elle-même, cela va sans dire ; les sonnets IV, 398 et IV, 123, sur le poupon mis en nourrice, sont de caractère personnel.
[8] IV, 117 ; V, 220.
[9] IV, 311.

pour : « Oh Dio Signore ! oh povera creatura » (IV. 375.) — Un oncle vient d'apporter à son petit neveu un cheval de bois et un bonbon ; la mère s'écrie :

Che bbèr truttrù ! Oh ddio mio che cciammellona !
No, pprima fate servo a nnonno e zzio.
Fàteje servo, via, sciummàco mio,
E ppoi se' è la bbebbèlla e la bbobbòna.

Bbravo Pietruccio ! E ccome fa er giudio ?
Fa aéo ? bbravo Pietruccio ! E la misciona ?
Fa ggnao ? bbravo Pietruccio ! E cquanno sona ?
Fa dindì ? bbraavo ! E mmo, ddove sta Iddio ?

Sta llassù ? bbraavo ! Ebbè ? e la pecorella ?
Fate la pecorella a zzio e nnonno,
Eppoi sc' è la bbobbòna e la bbebbèlla.

Oh, zzitto, zzitto, via : noo, nnu' la vònno.
Eccolo er cavalluccio e la sciammella...
Eh, sse stranissce un po', mma è tutto sonno.

(IV, 310.)[1]

A mesure que l'enfant grandit, l'amour de la mère grandit aussi[2], et si la mort vient le lui enlever, elle n'a plus qu'un désir : c'est de mourir à son tour. — Après les troubles de 1831[3], la vengeance des prêtres jeta beaucoup d'innocents

[1] Je donne ici une traduction en langage familier, de « chez nous », celui de l'Académie étant impuissant :

« Quel beau coco ! Oh Dieu, quel bonbon ! — Non, d'abord, fais dada à grand-papa et à l'oncle : fais dada, vite, mon petit chou, et puis tu auras le beaubeau et le bonbon. — Bien, Pierrot ! Et comment fait le Juif (marchand d'habits?) Il fait aéo ? Bien, Pierrot ! Et le minet ? Il fait miau ? Bien, Pierrot ! Et les cloches ? Elles font din-din ? bravo ! Et maintenant, où est le bon Dieu ? Là-haut ? Bravo ! Eh bien, et le mouton ? fais le mouton à grand-papa et à l'oncle, et tu auras le beaubeau et le bonbon. — Oh, pst, pst, tais-toi : non, non, ils ne veulent pas le mouton. Voilà le coco et le bonbon... Eh, il est un peu grinçe, mais c'est qu'il a sommeil ».

[2] I, 113.

[3] Grégoire XVI fut élu pape le 2 février 1831. Aussitôt après, la révolution éclata dans les États pontificaux : d'abord à Bologne (4 février). C'est l'année de la célèbre capitulation d'Ancona. Voyez Farini : *Lo Stato Romano*, I, 34-60.

dans les prisons du château Saint-Ange, et les exila ensuite. Voici le contre-coup de ces exécutions dans une pauvre famille : c'est la mère qui parle : « Le voilà, ce pauvre petit « qui, il y a un mois, semblait une fleur ! Regarde ses yeux, sa « chair, son teint : ce n'est plus le même ! Depuis cette fa- « meuse nuit qu'ils ont emmené son père au Château, il n'a « plus dit un mot, mon beau petit : il est toujours entre la vie « et la mort. Voilà six nuits déjà que je ne me couche plus, et « qu'à chaque instant je vais voir s'il respire encore. Dieu ! « ouvre les yeux à ces gens, et dis-leur de venir voir, dans ce « lit, tout le mal qu'ils font aux familles ! » — « Depuis que « mon mari, innocent, est en exil, pourquoi Dieu ne me tue- « t-il pas, puisque je suis seule et que mon fils est mort? Ah, « sainte Vierge du bon Conseil, maman, n'y prends pas garde : « ce n'est pas moi, c'est la douleur qui parle et qui s'en prend « à la Providence ! C'est là que mon Louiset jouait et là qu'il « se jetait à mon cou, et c'est ici que je l'ai vu dépérir peu à « peu ! Oh les angoisses de la mort ! qui peut dire la passion « de Jésus, si la douleur d'une mère est aussi forte ! » — « Loin de moi ces langes qui enveloppaient tout mon espoir ! « Allez-vous-en, tous, et laissez-moi seule à pleurer... »

Nun posso ppiù : me se serra la gola :
Nun zo ssi er core... più in petto... sce sia...
Ah Ddio mio caro !... ah Vvergine Mmaria !
Lassateme dì ancora... una parola.

Come tu da la crosce,... o Ggesù bbono....
Volessi perdonà... ttanti nimmichi....
Io... nun odio li mii.... e li perdono.

E... ssi in compenzo,... o bbon Gesù.... tte piasce...
De sarvà Ccarlo mio,... fa' che mme dichi...
Una requiameterna... e vvivi in pasce.

(II, 175, 176, 177.)[1]

[1] Voyez aussi IV, 120.

Naturellement les marâtres ne manquent pas, qui accablent leurs enfants d'injures grossières[1], qui les martyrisent même[2], qui les envoient mendier (et les prêtent à d'autres femmes dans ce but) et les rouent de coups quand ils ne rapportent pas au logis la somme désirée[3]. Belli a fixé de même le type de la mère qui vend sa fille : « Vois-tu la locataire « du second, comme elle a su se faire des boucles d'oreille ? « Et toi, grosse bête, tu te fais des scrupules pour rien ! Je ne « veux pas te rendre un mauvais service, mais... quand tu as « une occasion, profites-en : si un galant homme veut un ser- « vice de toi, ne te le fais pas arracher avec des tenailles. Si « ça te coûtait quelque chose, je dirais... ; mais... mets-toi « en vogue, et puis, qui casse les verres les paie : c'est une « vieille histoire. Oh, quand tu verras trop de presse, fais la « fière et ne donne plus ça que brin par brin. Qui ne sait « pas s'aider, ma fille, se noie[4] ». (I. 71.)

Ce sont là certainement des exceptions ; la rudesse du langage, très fréquente[5], cache un amour profond, une sollicitude toujours en éveil pour ces fils turbulents qui grimpent sur les meubles, sur les corniches, véritables casse-cous[6]. Heureuses encore les mères qui ont toujours du pain pour tant de bouches et un peu de bois en hiver[7] : « Paix, mes en- « fants, paix ; oui, papa va rentrer, et vous aurez du pain, ne « pleurez pas ! Si vous saviez comme je vous aime ! Que dis- « tu, Joseph ? tu as peur dans l'ombre ? Que faire, s'il n'y a « plus d'huile ? Et toi, Adélaïde, qu'as-tu ? pauvre petite, tu « as froid ? Eh bien, ne te mets pas contre le mur ; viens « dans les bras de maman qui te réchauffera. » (IV. 329.)

[1] V, 63.
[2] III, 103.
[3] V, 183.
[4] Cf. I, 6 ; II, 103 ; IV, 141.
[5] I, 123.
[6] II, 207 ; III, 51 ; IV, 74. — Si en l'absence de la mère, il arrive un malheur, tout le voisinage est impitoyable ; elle aurait dû prévoir ! Cf. II, 387.
[7] II, 4 ; IV, 329.

Plus tard, enfin, quand les fils sont des hommes, la mère continue à veiller sur eux ; elle s'inquiète du danger que court le chasseur[1] : sa bonté la pousse jusqu'à excuser des fredaines assez graves, même le vol parfois[2] ; elle implore la grâce du condamné[3] et trouve des accents éloquents : « Mon Dieu ! après un mois d'hôpital, où seul un miracle lui « sauve la vie, il va et se voit fermer toutes les portes! Je « comprends que si alors il a tué le caudataire, il a mal fait ; « qui le nie ? Mais le tribunal a-t-il bien fait de le condamner à « mort ? Ne devait-on pas considérer qu'un mauvais conseil « de la faim a poussé mon fils au désespoir ? Ah, si ici on « pouvait voir le souverain[4], je lui dirais : Ce sont ces gens « infâmes qui lui ont mis le couteau à la main. » (V. 317.)

Enfin, pour terminer par un tableau plus paisible, voici une brave Transtévérine, dont le fils, parti jadis pour la Grande Armée, a ramené une femme doctoresse : « Si tu l'entendais « (cette femme) : C'est un livre intéressant... La terre tourne... « La lune est habitée... Un tel a écrit un livre... Telle autre « est une grande poétesse. — Un homme, passe encore ! mais « qu'une petite gueuse vienne nous faire bâiller avec des livres « et des discours.

Fili, fili : lavori la carzetta :
Abbadi a ccasa sua : facci li fijji,
L'allatti, e nun ce scocci[5] li cojjoni.
(III. 377.)

5. L'Éducation des enfants.

On comprend sans peine que l'éducation morale et intellectuelle des enfants, au Transtévère, vers 1830, ait été pas-

[1] II, 137 ; IV, 334.
[2] II, 356 ; et II, 143 : la mère qui excuse l'adultère du fils.
[3] II, 198.
[4] Le pape ne donnait aucune audience publique. Voyez chapitre V.
[5] Rompa

sablement négligée. Ce qu'ils ont de meilleur, c'est l'amour de leur mère ; mais il n'est pas toujours très éclairé, et les mauvais exemples abondent dans cette vie de misère et d'ignorance où l'immoralité du gouvernement entretient la défiance et la mauvaise foi. A un père qui vient de baptiser son fils avec quelque éclat et réjouissances, un ami dit amèrement : « Tu dissipes ton épargne, grand imbécile, parce « que hier ta femme a accouché d'un serviteur du Pape? Tant « de joie et tant de festins pour celui qui peut-être est con- « damné, avant de naître, à cueillir la chicorée! Pauvres « aveugles! Et vous n'avez donc pas vu que le livre des bap- « têmes, en cet État-ci, pourrait s'appeler le livre des morts?» (III. 345.)

Quand il n'y a pas de justice, il n'y a pas de charité non plus ; la raison est du plus fort, et s'il le faut, on fait sa trouée à coups de couteau ; c'est le conseil d'un père à son fils : « Si quelqu'un venait te prêcher, dis lui :

« De ste raggione io mé ne fòtto :
Iggnuno penzi a li fattacci sua.

D'èsse cristiano è ppuro cosa bbona,
Pe'cquesto hai da portà ssempre in zaccoccia
Er cortello arrotato e la corona. »

(I. 73.)

Quant à l'honnêteté, on sait ce qu'elle était dans le clergé de Rome... et naturellement celle du peuple en a souffert. « Le principal, c'est de ne pas se faire prendre » (III. 81). Pour les mêmes raisons de prudence, il faut respecter le souverain[1] et surtout observer les fêtes religieuses et le jeûne[2]. Afin de donner plus de force à ses enseignements, un père mène son fils, le jour de la première communion,

[1] III, 425.
[2] III, 293. — Voyez aussi l'interrogatoire d'une mère à son fils qui a manqué la messe : III, 59.

voir pendre un condamné : il lui applique un soufflet sur la joue droite, en disant : « Tiens, et rappelle-toi que la même « fin, par la corde, est réservée encore à mille autres qui « sont meilleurs que toi » (I. 80)[1].

C'est de la mère encore que viennent les meilleurs conseils, adressés il est vrai plus souvent aux filles qu'aux garçons[2]. Comme elle est, plus que le père, en dehors des duretés et des vilenies de la vie pratique, son enseignement est plus idéal aussi et se grave souvent profondément dans la mémoire : « Quand j'étais grand comme ça, ma mère me « disait déjà : mon fils, ne dis jamais noir pour blanc, ni blanc « pour noir, en quelque circonstance que tu te trouves. En « dépit du vernis, ce qui est faux ne devient jamais vrai. Sois « sincère envers tes patrons, qu'ils ne trouvent jamais en toi « un menteur. La sainte Vérité, ce qu'elle m'a épargné de « peines ici-bas? une infinité. Je l'ai toujours dite et je m'en « trouve bien ».

Quest' è ddunque er gran punto ch' io te prèdico,
Pe' ssarvà onore e ppane in ner zervìzzio.
Tu ppiscia chiaro e ffa' le fiche ar medico.

(IV, 1.)

Elle enseigne aussi le respect des parents[3], la charité, la compassion et la modestie[4]. « Il faut travailler, ma fille : les « riches ne te donneront rien, pas même une goutte d'eau

Fidete, fijja : io parlo pe' sperienza.
Ricchezza e ccarità sso' ddu' perzone
Che nnun potranno mai fà cconosscenza.

(III. 16.)

[1] Sur les relations entre père et fils : II, 100 ; III, 426 ; IV, 262, et le conseils d'un oncle : V, 221.

[2] D'après le proverbe : « Le fije femmine co' la madre, — Li fiji maschi cor padre ».

[3] A propos des noces de Cana : II, 21.

[4] II, 146 ; III, 95 ; IV, 9 ; V, 287.

Il faut donc se lever matin et travailler avec courage, sans relâche[1], en ayant confiance en Dieu qui tôt ou tard punit les fripons[2]. Surtout il faut savoir économiser, et ménager les vêtements[3]. A table enfin, qu'on mange tout, qu'on se tienne bien[4], et qu'on respecte le pain! Sur ce dernier point, il y a dans Belli un sonnet trop typique pour ne pas être cité; il est intitulé: la *maman scrupuleuse*. « Tu vas baiser tout « de suite cette miche, qui est tombée devant les latrines[5]. « Ne sais-tu pas, sale fille d'une putain[6], que le pain c'est la « face du Seigneur? Quelle foutue excuse! Il brûle! Qu'il « puisse te brûler le cœur! Quand tu seras en enfer, crapau- « de, tu y goûteras une autre chaleur encore. Et comment la « mets-tu, cette miche? Sens dessus dessous? Puisse-t-on te « couper les mains: oh! bénie soit la verge et qui la manie! « — Tourne-la, petite sorcière, du côté bombé, parce que, « avec le cul en l'air, sache que le pain fait pleurer Jésus et « la Madone » (II, 284).

Quant à la propreté, elle laisse décidément à désirer: voici par exemple une maman qui appelle sa fille pour la peigner: « Depuis deux mois tu ne t'es pas peignée, et pour- « tant il n'y a rien de tel qu'un peu de propreté. Dans les « nouilles que tu as faites l'autre jour, rien que dans ma part « j'ai compté jusqu'à sept poux » (II, 225).

Vers 1830, il n'y a pour ainsi dire pas d'écoles pour le peuple; celles qui existent ne tendent guère qu'à préparer des prêtres pour l'Église, et leur enseignement latin n'est pas sympathique au popolino[7], qui finit par mépriser toute

[1] III, 263, 281; IV, 77.
[2] V, 213.
[3] IV, 177, 312.
[4] IV, 75, 265.
[5] En beaucoup de maisons, j'ai vu encore les lieux d'aisance dans la cuisine!
[6] Ces expressions sont si habituelles, que la brave femme les emploie, sans s'en apercevoir, à ses propres dépens.
[7] II, 125.

instruction[1]. La mère ne voit dans l'école qu'un moyen de se débarrasser des enfants turbulents pour quelques heures :

Scola santa ! e chi è che tt' ha inventato !
Che rriposo de ddio ! che ggran rifiato !

(IV, 78.)

Quelques-uns pourtant semblent deviner que l'école va jouer bientôt un rôle important ; tel ce brave ferblantier qui dit en montrant son fils :

Jo nun tiengo de fijji antro che cquesto :
Dunque vojjo ch' impari a llègge e a scrive,
E accusì mmai j' amancherà dda vive,
E averà in culo er monno e ttutt' er resto.

(II, 355.)[2]

Aux questions embarrassantes[3] des « enfants terribles » sur la géographie des pays lointains et tant d'autres choses qu'elle ignore, la mère répond sans hésiter, avec le plus grand sang-froid, et plus d'une explication se trouve être une pasquinade.

Dunque io la dico a tté ccome l'ho intesa :
Li cardinali so' accusì cchiamati,
Perchè sso' *ccardi*[4] de la Santa Cchiesa.

(II, 262.)

Ou bien c'est la grand'mère qui apaise la curiosité d'une fillette :

Nonna, adesso che mmamma ha ppartorito,
Ve vojjo addimannà' na cosa, nonna :
Dite : com' esce gravida una donna ? —
Nipote mia, còr fiato der marito. —

[1] IV, 250.
[2] IV, 135.
[3] II, 154, 155, 229, 262, 109, 110.
[4] Les chardons.

E a mmamma er pupo suo dove j' è uscito ?
Da un ginocchio....
. . . .
E ll' omo partorisce ? — Eh, cquarche vvorta, etc.
(II. 229.)

Ailleurs c'est une mère qui raille avec raison les enfants qui parlent en « chose » :

Coso, hai cosato er coso, ch' er zor Coso
Cosò jjerzera in quela cosa tonna ?
(II. 410.)

ou c'est une vieille tante qui remet à l'ordre une nièce trop bavarde :

A vvoi ve tocca de discorre quanno
Pisceno le galline : avet' inteso ?
(V. 69.)[1]

Enfin, c'est le grand-père, usé par le travail et par les privations, qui, d'une voix tremblante, prévient ses petits-enfants de toutes les tristesses que la vie leur réserve, et je ne sais pas de jugement plus terrible contre le gouvernement des prêtres que les simples paroles de ce vieux : « Eh, chers « enfants, écoutez le grand-père : à votre âge, tout paraît beau ; « mais croissez, croissez un peu, et vous comprendrez ce « qu'est le monde. Vous verrez toujours que le second donne « un croc-en-jambe au premier, et le troisième au second. « Vous verrez un abîme, un entonnoir de trahisons, qui n'a « pas de fond. Vous verrez un gouvernement qui fait des « lois, et laisse la vertu mourir de faim, tandis que le crime « triomphe. Et vous verrez comme l'or, l'argent et le cuivre, « que Dieu a donnés pour soulager les affligés, servent au « contraire à un infâme marché » (III. 387).

[1] I, 85.

6. Les fils et les filles

Par tout ce qui précède, on peut déjà se faire une idée assez juste de ce que sont les enfants dans la famille au Transtévère. Jusqu'au jour de son mariage, la fille demeure auprès de la mère, lui aidant soit à la cuisine, soit dans les travaux de couture, de repassage, etc., etc. : il est bien rare qu'elle parte pour l'étranger[1]. Que la jeune Romaine soit un peu coquette et aime à se regarder au miroir[2], c'est bien compréhensible, car elle est belle généralement et d'une façon remarquable. Là-bas, on a le sens des lignes harmonieuses, on comprend et on aime la beauté[3] ; celle qui n'est pas précisément belle se console en disant :

Ebbè, ssi nnun zo' bbella, so' ppiascente ;
E ssi nun piascio a vvoi, piascio a antra ggente.
(III, 63.)

ou encore, en constatant que tout passe ici-bas[4] ; mais sous cette philosophie on sent un peu de dépit. — La pruderie n'est pas le défaut des Romaines ; celles dont la vanité tendrait à faire des pimbêches, en sont vite corrigées par la simplicité des mœurs et par le sans-gêne des critiques[5].

Perchè avete vent' anni e'r culo tonno,
Oggnantra donna appetto vostro è un torzo ?
Chi ha pprudenza l' addopri, io v' arisponno.

Riccomannàteve a Ssan Carl' ar Corzo,
Che vve currì la vita[6], e ppo' a sto monno
State a vvedé ssi vve vò mmanco un orzo.
(III, 26.)

[1] II, 25.
[2] II, 146 ; III, 95.
[3] III, 121.
[4] III, 101.
[5] III, 185.
[6] Que la vie vous dure longtemps, c'est-à-dire attendez d'avoir un peu vieilli.

Plus d'un *paino*[1] se promène au Transtévère en quête d'une aventure, mais ses titres et son argent ne lui assurent pas des triomphes faciles ; il lutine en vain une belle fille en train de repasser : « à bas les mains ! Soyez sage, monsieur « le comte, sinon je vous brûle les doigts (avec le fer à repas- « ser). Ooh, vous commencez avec la jambe ! Voulez-vous « finir ? J'appelle maman. Vous croyez-vous à l'écurie ? »

Io co' llei nun ce pijjo confidenza.
E ste su' libbertà mmanco le vojjo.
(IV, 297.)

Plus d'une mérite donc cet éloge d'une mère : « Celui qui « la prendra pour femme trouvera un trésor ; elle ne connaît « que la maison et le travail et semble en somme une mère « de famille » (I, 2).

Les fils par contre se déroutent souvent de bonne heure[2], pressés qu'ils sont de faire ce que font les hommes ; le cigare à la bouche[3], ils courent les ostéries, pour y dépenser les sous gagnés péniblement par un vieux père[4], pour y jouer aux cartes, y manier le couteau et y rencontrer des femmes de mauvaise vie. C'est le samedi soir surtout qu'on s'amuse ainsi. En voici un qui appelle de la rue : « Maman, « oh, maman ! — Aho ! — Maman ! — Que veux-tu ? — Prenez « ma pipe à la tête du lit et donnez-moi un franc. — Que vas- « tu en faire ? — Ça ne vous regarde pas ; faites ce que je vous « ai dit, au lieu de me scier les côtes. — Dis-moi du moins où « tu vas à cette heure ! — Où il me plaît. — Ah, Nino ! — Oh, « ça commence ! — Mon fils !... — Eh bien, je vais manger des « tripes. — Avec qui ? — Avec les pantoufles d'Abraham. — « Comme à l'ordinaire, tu vas avec des filles... — Mais en

[1] Le jeune élégant ; le gommeux.
[2] I, 71, 85 ; IV, 317.
[3] II, 100 : Ironie contre un jeune homme qui se ruine la santé à fumer.
[4] Reproches à un fils prodigue : V, 221 ; VI, 91. Voyez aussi VI, 116 : un fils qui vit aux dépens d'un vieux père, lequel regrette d'avoir créé des enfants.

« somme, ces vingt sous et cette pipe? — Voilà. Et quand « reviendras-tu ? — Bonne nuit » (IV. 347)[1].

Ces pauvres familles du Transtévère, sans cesse menacées par la misère et par la corruption générale, se débandent souvent et se dispersent de tous les côtés. Des fils, les uns vont au couvent, d'autres aux galères ; des filles, l'une se marie, l'autre entre en service auprès d'un abbé ; en outre :

Briscita annò ppe' bbalia co' un' ingresa,
E Amaglia scappò vvia co' un ciarlatano.

Poi viè Fferminia ch' aricàma in oro ;
E ll' antra dua, che sso' Cerèofa e Tterresa,
Nun hann' arte, ma ccampeno da lòro.
(V. 188.)[2]

7. Intérieurs et scènes de famille[3].

Belli nous a laissé toute une collection de petits tableaux de genre, finement exécutés. A propos de choses assez futiles, d'un chat ou d'un canari, il dessine des intérieurs qu'on ne saurait analyser sans leur ôter toute valeur, car tout y est dans le ton et dans le geste. Je me contenterai donc ici de nombreuses citations, sans beaucoup de commentaires, citations très importantes, car il s'en dégage le plus souvent quelque chose que nous avons trouvé rarement jusqu'ici : une impression de vie honnête et paisible ; je dirai plus encore : la garantie d'un fonds de caractère moral qui se dé-

[1] Malgré tout, la mère trouve encore dans sa bonté des excuses pour ces fils. (II, 56 ; IV, 286.) C'est « le grand cœur, toujours plein » dont parle le poète. (Sully Prudhomme : *L'amour maternel.*)

[2] III, 88. — Il est des cas (mais si rares !) où au contraire des enfants honnêtes et travailleurs entretiennent une mère débauchée. VI, 145.

[3] Déjà dans les paragraphes précédents, on a dû remarquer bien des intérieurs » qui pourraient prendre place aussi ici. Il est clair qu'en ces matières une division rigoureuse est impossible.

veloppera et progressera, dès que les conditions du milieu seront plus favorables et dès qu'un gouvernement prendra vraiment à cœur le bien du peuple.

« Ma grand'mère, quand mon père rentre le soir, se lève « de son rouet, la pauvre vieille, elle allume un peu de char- « bon, met la table, et nous mangeons deux feuilles de salade. « Quelquefois on fait une omelette, si mince qu'on voit la lu- « mière au travers, comme au travers d'une oreille; quatre « noix, et le repas est terminé. Puis, tandis que moi, papa et « Clémentine, nous passons une heure ou deux à boire une « goutte, la grand'mère débarrasse la table et met en ordre « la cuisine. Et, à peine voit-on le fond du litre, une pisso- « tée, une prière, en paix nous allons tous au lit » (I, 236).

On se rappelle la scène du soir, où mère et fille cousent activement, tandis que Pie est chargé de moucher la lampe [1] (page 103). — Une autre : « Quand ils ont tiré du canon (pour « annoncer l'élection du pape Grégoire), Béatrice donnait la « pâtée au bébé ; mon mari fumait sa pipe et Jean mangeait « du pain avec des radis, André vernissait sa giberne, et moi « j'étais vers le fourneau, en train d'allumer le scaldino » (IV, 190).

Le *scaldino* ne manque dans aucune famille [2] ; c'est une chaufferette toute particulière : un récipient en terre cuite, avec une anse (assez semblable à un petit panier), qu'on remplit de braise et que les femmes tiennent sur les genoux ou même sous leurs jupes, en hiver ; elles l'appellent « er marito ».

[1] Il me semble voir encore certaine chambre au cinquième étage (à deux pas de l'ancien Ghetto) où j'ai passé en mars 1891 quelques bonnes soirées. Jusqu'à minuit et plus tard même, deux belles filles se penchaient sur leur ouvrage, sans perdre naturellement un coup de langue. Mon compagnon Hector, qui faisait sa cour, enlevait les fils blancs. Achille gesticulait en racontant une histoire, mais ne lâchait jamais un vieux bout de cigare ! Et les jeunes filles riaient à cœur joie de voir le « todesco » prendre des notes. Par la fenêtre ouverte, entraient les brises du printemps ; au loin, dans la nuit, on devinait le Colisée.

[2] II, 216, 221 ; III, 25 ; IV, 76, 310.

Même en hiver, on ouvre toutes les fenêtres ; on aime l'air et le soleil.

Eh vvia, uprite, rinovate l'aria.

S'intenne : un corp' umano che nun usa
D'avé l'aspirazzione nesecessaria,
L'antimosfera je se fa ccontraria.
. . . .
Aria e ssole sce vonno : io ve lo predico,
Perchè vve vedo stà ttroppa attufata.
Dov' entra er zole, tia, nun entra er medico [1].
(IV, 386.)

Le logis d'ailleurs a quelque chose de la rue, on y voit non seulement des oiseaux en cage[2] ou qui sautillent, les ailes taillées, mais encore des chats rôdeurs[3], des pigeons[4] et même des poules qui vont pondre parfois chez la voisine : « Mensonges ! ma poule est entrée chez vous et y a fait l'œuf ; « je ne démords pas de là ; je l'ai entendue chanter dans « votre cuisine, et quand j'ai envoyé Clémentine prendre « l'œuf, elle ne l'a pas trouvé ; c'est que vous avez mis la main « dessus. Inutile de faire la Sainte-Nitouche : voilà les deux « moitiés de la coquille que vous venez de jeter dehors » « (V. 178)[5]. — Nous avons déjà vu les poux tomber dans la marmite[6] ; les puces sont légion, cela va sans dire ; de temps en temps on leur fait la chasse en grand. « Il n'y a « pas de plaisir égal à celui de chercher les puces, soir et ma- « tin, dans la chemise, dans le corset, dans les plissés de la « robe. S'il y en a beaucoup, pour faire plus vite, je les se- « coue toutes dans un baquet plein d'eau ; si non, je les prends « avec les doigts et je les écrabouille. Chacun a son goût pré-

[1] Proverbe.
[2] II, 39 ; IV, 196.
[3] IV, 50 ; V, 68.
[4] V, 55.
[5] I, 188.
[6] II, 225.

« féré ; moi j'ai celui des puces, voilà, et j'aime les entendre « s'écraser. Et que direz-vous de notre souverain, qui passe « ses journées à chasser les mouches? » (IV. 230.)

Revenons-en à la famille : chaque soir, on dit le rosaire en commun, en mêlant l'italien au latin et en coupant les mots, qu'on ne comprend pas, d'une façon absolument comique, sans compter toutes les interruptions dues à l'inattention des enfants :

Avemmaria... lavora... *grazzia prêna*...
Nena, vòi lavorà ?... *ddominu steco*...
Uf !... *benedetta tu mujjèri*... Nena !...
E bbenedetto er frù... vva cche tte sceco[1] ?

Fruttu sventr' e ttu Jèso. San... che ppena !...
Ta Maria madre Ddei... me sce fai l'eco ?
Ora pre nobbi... ma tt' aspetto a ccena !...
Peccatori... Oh Ssignore !...

(II. 219.)[2]

Enfin, n'oublions pas les vieux, tout courbaturés, chancelants, qu'on n'ose plus laisser seuls dans la rue, grands-parents ou vieilles filles desséchées[3]. Les jeunes leur reprochent parfois d'être « défiants, lunatiques, têtus, la tête un peu dérangée, et plus épineux, ma foi, que des chardons » (IV, 89). Ces vieillards, naturellement, regrettent le bon vieux temps où, selon eux, la vie était facile, les vivres bon marché[4], où les théâtres étaient plus divertissants[5] et les hommes plus intelligents[6]; quant aux vieilles, elles évoquent avec un soupir les temps du mollet dodu[7]... A toutes ces lamentations, quelque jeune homme répond ironiquement :

[1] Je vais te crever les yeux !
[2] IV, 132.
[3] III, 104, 387, 103 ; V, 239, 410.
[4] I, 60 ; III, 271.
[5] II, 379.
[6] II, 156.
[7] V, 388.

Tre ccose all' omo vecchio Iddio je vòrze
Fà ccresce, e ttre ccalà : ttrist' a cchi ccojje !
In primi e antonia [1], crèscheno le vojje
De fà er crestoso [2] e ccaleno le forze.

Pe' ssiconna ppartita de la lista,
Sor Giammatista mio, c' è lo strapazzo
De cresce er naso e de calà la vista.

E pell' urtima bbuggera der mazzo
(E cquesta fa pe' vvoi, sor Giammatista)
Crescheno li co.... e ccala er c....

(VI, 134.)

Mais généralement on respecte la vieillesse, ou du moins on ne met pas de méchanceté dans les plaisanteries. « Toujours pire, notre pauvre vieille ; plus elle va et plus elle se démantibule. Le menton lui touche déjà les genoux. Elle passe une heure ou deux à la quenouille et le reste du temps elle barbotte des prières. Pour l'esprit, hé hé, elle rivalise encore avec qui que ce soit ; mais elle baisse à vue d'œil et craque à chaque instant » (II. 121).

D'ailleurs, qui pourrait en vouloir à cette bonne vieille : « Je suis vieille, ma fille ; j'ai quelques années de plus que « ta grand'mère, le savais-tu, ma belle ? Et la mort n'est pas « loin. Et pourtant, ce brave Jacques, hier encore, m'a fait « sortir des gonds. Eh, de temps en temps, je tempête un peu ; « mais ce sont feux de paille..... Je le sais, j'ai le sang trop « vif, et c'est un scandale pour la famille... mais, à peine la « première colère est-elle passée, je donnerais mon sang « (crois-moi, ma fille) pour n'avoir pas donné le mauvais « exemple » (V. 400).

[1] *In primis et ante omnia.*
[2] Mauvaise tête, opiniâtre.

8. Le voisinage.

Il nous reste à considérer la famille dans ses rapports avec la parenté et avec le voisinage.

Les relations entre proches parents ne semblent être ni bien cordiales, ni bien sincères[1].

Sans même parler de la classique belle-mère[2] ni de la belle-sœur[3], voici un jugement sur les parents en général :

> Ma eh ? cche sso' a sto monno li parenti !
>
> Un amico te pò llevà d' affanni ;
> Ma un parentaccio che tte vede strugge,
> Nun t' impresta un ajjuto si lo scanni[4].
>
> Sin che sse maggna, tuttiquanti attorno,
> Sparecchiato poi ch' è, ffanno a cchi ffugge,
> E nun te dànno ppiù mmanco er bon giorno.
>
> (IV, 258.)

Belli s'est-il peut-être ressouvenu ici des tristes années de son enfance auprès d'un oncle et d'une tante durs de cœur ? A-t-il, sans s'en rendre compte, exagéré et généralisé ? C'est possible, quoique peu probable. Les proverbes d'ailleurs lui donnent raison : « Tre *C* pericolosi : Cuggini, Compari e Ceugnati ». — « Li parenti so'ttormenti ».

Toutefois, en présence d'un danger commun, on constate aisément une véritable union entre les membres d'une grande famille ; comme tous ces individus sont de la même condition sociale, tous élevés dans des milieux presque identiques, et que plusieurs même sont du même métier, ils ont

[1] IV, 313 ; V, 283, 412, 413.
[2] VI, 91.
[3] I, 99.
[4] Même si tu menaces de l'égorger.

ainsi une communauté d'*intérêts :* quant à la sympathie, il ne faut pas trop exiger.

Avec les simples connaissances et les voisins, les rapports semblent presque meilleurs : on se rend des visites[1] avec force compliments[2] et souhaits, surtout s'il s'agit d'un convalescent ou d'une accouchée[3]. Et ce sont alors, entre femmes, des épanchements et des confidences sans fin qui trahissent une curiosité insatiable et souvent la médisance[4].

On ne manque pas d'épier, à travers les fentes du contrevent, les faits et gestes des voisins : « Que vois-tu, hein ? « que fait-elle ?... dis, tu ne découvres rien ? Ouvre un peu « plus... Quoi, c'est un *paino* ? Où est-il, où est-il ? Malédiction, « on ne voit rien. — Voilà, voilà, il s'avance ; comme il est « beau ! Qui diable sera-ce ?... Un parent, tais-toi ! Uh, vois-tu, « vois-tu, il lui chatouille l'oreille... elle lui tape sur les doigts. « Quelle fourberie ! et maintenant elle fait l'innocente ? Il est « frais, le monsieur ! Enfin, c'est son affaire... Il a ôté son cha- « peau !... à présent il ôte... St, ne ris pas... Oh, quel dom- « mage, ils nous ont fermé la fenêtre au nez » (V, 202).

On est souvent frappé à Rome, et dans tout le Midi du reste, de la voix enrouée des femmes ; à quoi l'attribuer ? en partie certainement au fait que la plupart des commissions et communications entre voisines se font d'une fenêtre à l'autre, par dessus le bruit de la rue[5]. D'une façon générale, on se dérange le moins possible ; les lettres par exemple et beaucoup d'autres choses, ainsi les légumes qu'on vend dans la rue, se transmettent dans un petit panier qu'on descend de l'étage au moyen d'une ficelle. C'est ainsi qu'entre locataires on se passe des herbettes, un peu de lard, etc., etc[6].

[1] On a aussi des banquets, où la politesse exige qu'on fasse beaucoup de compliments : I, 186.

[2] Voyez le portrait d'une flatteuse : III, 8.

[3] IV, 341, 353, 410.

[4] II, 45, 59, 216 ; IV, 118, 318, 319.

[5] IV, 322. Voyez aussi la discussion entre mari et femme : IV, 301.

[6] IV, 302.

On se prête d'ailleurs un peu de tout : des jupons, un peigne, un corset[1] ; en cas de besoin, on surveille la marmite de la voisine[2]. C'est une complaisance réciproque ; si quelque femme refuse de prendre à sa lessive un peu de linge de la voisine[3], elle est certainement punie tôt ou tard. Qu'on s'imagine ce dialogue crié d'une maison à l'autre : « Hé, « Anastasie ! — Qu'est-ce qui vous manque ? (sans se mettre « à la fenêtre, car l'autre recommence) : — Hé, Anastasie ! — « Que voulez-vous ? — Vite, j'ai à vous dire deux mots. — Bien, « qu'est-ce qui presse tant ? — Me permettez-vous de mettre « deux matelas au soleil ? — De grand cœur, ma belle ; mais « c'est dommage, j'ai besoin de tout le toit. — Bah, il n'y en a « que deux... — Oui, un peu plus tard, à la lune croissante. « — Mais, savez-vous que vous êtes une sale gueuse ? — Pre- « nez-vous par le nez. — Oui, une gueuse, et je vous le dis « en face. — Ne vous rappelez-vous pas l'affaire de la lessive, « quand vous me refusâtes[4] ? Ce que vous me faites, je vous « le fais ». « Ogni nodo viè ar pettine, commare » (V. 62).

Les sujets de dispute ne manquent pas : c'est la fontaine en commun, dont chaque locataire à son tour a le droit de disposer pour une lessive[5] ; c'est le foyer de la cuisine qui fume[6] ; ce sont les draps qu'on a mis sécher hors de la fenêtre et qui prennent le jour à l'étage inférieur[7] ; c'est un jeune homme qui chante trop fort[8] ; ou bien c'est une famille entière qu'on trouve trop bruyante et qui répond : « Stamo a ccasa nostra » (V. 77) ; enfin la guerre éclate parfois à propos de quelque enfant battu par une voisine, et la scène rappelle certaine page de *l'Assommoir* : « Où est-elle, où

[1] II, 61.
[2] V, 55.
[3] V, 61.
[4] Voyez V, 61.
[5] II, 60 ; V, 228, 431.
[6] V, 80.
[7] VI, 299.
[8] IV, 331.

« est-elle, cette charogne qui a l'audace de battre ma fille ?
« Sors donc, grande lâche, et tu verras si j'ai les ongles poin-
« tus. Non, laissez-moi, Cécile ; ne me tiens pas, Marie ; il
« faut qu'aujourd'hui je lui foute des coups. Regarde, putain
« à quatre sous : bravo, enferme-toi, balayure pleine de pu-
« naises, de morpions et de poux. Reviens-y, sale muffle, et
« je t'arrache les yeux, et je les fais rouler par la Longara ! »
— Là-dessus, l'autre sort, et le dialogue s'engage, suivi de voies de fait : « Me battre, moi !? Vendeuse de tes propres
« filles, ne blague pas avec moi ! Ne m'insulte pas, ou je te
« casse la tête. Ces termes donnés à une honnête femme ? Ne
« me tenez pas, il faut que je lui écorche le ventre. Que crois-
« tu donc ? Avec ton cocu de mari... — Ah ! sorcière, attrape
« donc ! — Oh Dieu, arrête, au secours ! — Non, non, je
« vais te faire ce cul semblable à un crible, et ce ventre noir
« plus troué, par Dieu, qu'un fromage » (IV, 431, 432).

CHAPITRE II

Le caractère[1].

Tout sombre et attristant que puisse paraître, sous certains rapports, le tableau de la famille au Transtévère, il n'en contient pas moins ce que le popolino a encore de meilleur et de plus pur : le sentiment maternel, et l'amour jusqu'à vingt ans. Désormais nous verrons l'homme tel que l'a fait la lutte pour la vie, dans les conditions les plus démoralisantes qu'on puisse s'imaginer : point d'idéal, point d'enthousiasme ni en politique, ni en religion, ni en morale ; aucun sens de la perfectibilité. Les rares efforts vers le bien ne reposent pas sur une conviction, mais uniquement sur un calcul intéressé. Le plus souvent, ce ne sont que plaisirs et

[1] Il serait plus exact de dire : « Quelques traits du caractère ». Seul l'ouvrage entier donnera une idée assez complète de ce qu'était le Romain vers 1840. Ce chapitre-ci ne repose que sur un certain nombre de sonnets (environ 60) qui contiennent plutôt des idées générales et qu'il serait difficile de faire entrer dans des catégories spéciales.

Mais on critiquera sans doute la place même qu'occupe ce chapitre et l'on dira qu'il aurait dû être le premier de tous. Je tiens à prévenir en quelques mots cette objection : De quelque façon qu'on s'y prenne, quelle que soit la méthode adoptée, il sera toujours impossible de répartir la matière des sonnets de Belli d'une façon tout à fait satisfaisante. Le plan que j'ai suivi semblera superficiel à première vue, et pourtant il m'a paru, après mûr examen et maint essai, le plus rationnel et le plus pratique ; j'ai adopté la méthode *locale*, ou en d'autres termes : une espèce de *rayonnement* dont le centre est la famille, c'est-à-dire la maison. Dans mon idée, le chapitre II, sur le caractère, n'est qu'une parenthèse, complétant ce qui précède, préparant ce qui suit. Du reste, j'insiste là-dessus : les sonnets de Belli sont un terrain fécond qu'on peut labourer dans tous les sens, en en retirant toujours profit. Le lecteur intelligent conservera sa pleine liberté et ne considérera cette étude, je l'espère, qu'à un point de vue largement suggestif.

vices grossiers : ripaille et godaille : mensonge, vol. meurtre, le tout avec un cynisme tantôt naïf et tantôt amer, et une ignorance complète d'un principe plus élevé de justice et d'humanité.

Ce principe, personne ne le leur enseignait, personne ne leur en donnait l'exemple. En d'autres temps, en d'autres lieux. on a pu observer les conséquences extrêmes mais logiques du dogme catholique, dans les esprits *théoriques :* c'est l'exaltation maladive, le renoncement à toutes les joies légitimes de la terre, le regard éperdûment fixé sur l'au delà, en un mot un déplacement anormal de toutes les facultés et passions de l'individu. L'exemple le plus typique. c'est sainte Catherine de Sienne [1]. — Ici au contraire, dans le popolino romain de 1840, nous observons les résultats *pratiques* de ce dogme qui fut jadis « la bonne nouvelle » pour les humbles et les souffrants, mais qui ne tarda pas à se corrompre. car il portait en soi le germe de corruption : le reniement de la matière, de la nature. En condamnant la nature (la φύσις), il ne la détruisit pas ; quand elle ne fut pas violentée, comme c'était le cas pour les esprits théoriques. elle continue à vivre. mais dans l'ombre, sans idéal. sans direction ; elle se gâta ; ce n'était plus du matérialisme, mais de la matérialité grossière. Ce sont là les deux extrêmes auxquels aboutit fatalement le catholicisme et que ni les subtilités ni les rénovations modernes ne réussiront à concilier. Ceux qui attendent le progrès moral et intellectuel d'un réveil religieux et qui dirigent leurs regards vers le Vatican « où veille la vigie qui cherche la route du monde commis à sa garde » (de Vogüé), ceux-là feraient bien de s'arrêter un peu dans ce quartier qui est aux portes du Vatican ; on peut y voir ce que plus de deux cents papes ont su faire d'un petit peuple de quelques milliers d'âmes « commises à leur garde ».

[1] Von Eicken : *Geschichte und System...* 507.

Le Romain a une expression qui caractérise admirablement sa façon de comprendre les choses et les événements de la vie : *Chi sse ne frega?*[1] En traduisant par : « Qu'est-ce que ça me fout? » on ne rend encore qu'imparfaitement toute la superbe et le mépris (avec allusion obscène) de cette indifférence. Il y a de tout là-dedans : l'orgueil du descendant des anciens Romains, dont la puissance se manifeste en d'impérissables monuments ; l'orgueil aussi du « popolino » qui sait que Rome est le centre de la chrétienté. et qui voit accourir chaque année tant de milliers de pèlerins. Tous les empires peuvent crouler, semble-t-il au Romain. Rome demeure éternelle et chacun de ses citoyens participe à sa gloire. Le « forastiere » qui s'émerveille devant le Colisée ou devant les colonnes du temple de Castor et Pollux. de même que celui qui se prosterne aux pieds du pape et qui baise avec émotion les vêtements des prélats. tous ces *naïfs* qui gesticulent, qui s'enthousiasment, qui pleurent même, eux tous n'excitent que la pitié méprisante des Romani de Roma.

Leur misère du reste est aussi invariable que leur gloire. De père en fils, ils ont toujours vu régner la force brutale et l'argent : on a toujours vendu la morale et la justice. Le faible, le pauvre n'a qu'une arme : la ruse. la dissimulation. L'indignation est inutile. imprudente même. A ces « jacobins » qui parlent d'une patrie italienne, de liberté. à ces apôtres du progrès qui parlent de vertu. le Romain de Belli montre les soutanes noires et les manteaux rouges et répond : « Chi sse ne frega? » et l'on peut dire que quasi seize siècles d'histoire se résument en ces quatre mots. — « Que « tu es bon de te mettre en peine parce que le monde dégringole ! Che tté ne frega a ttè? laisse-le aller ; veux-tu peut-

[1] « Parole saporitissime che nojantri Romani ciavemo avute sempre in bocca ; e cche nun cianno giovato a gnente ; anzi cianno fatto sempre danno : perche a forza de di chi se ne frega semo arimasti sempre... e sì ddura accusì ce resteremo per omnia a secula a seculorum ». Giggi Zanazzo : *Proverbi Romaneschi*, page 28.

« être le retenir? Que t'importe ceux qui viendront après nous,
« quand toi tu seras crevé? Oh, mon fils, tâche de vivre sans
« penser à ces crétineries. Notre Seigneur qui a sué une
« chemise pleine de sang, pour essayer de sauver le monde,
« qu'y a-t-il gagné? Pour qui veut vivre autant que Noé, j'ai
« un remède sûr et je te le donne : c'est le sirop du docteur
« Je m'en fous » (I. 189)

A quoi bon faire le bien puisque personne ne nous en récompense? [1] Aussi bien, la sagesse consiste à être prudent, à ne se fier à personne[2], d'après des proverbes tels que : « Fidasse è bbene, nun fidasse è mmejo ». — « Nun te fidà nemmanco de la camicia che pporti addosso ». — Il faut surtout sauver les apparences et savoir voler sans être précisément un voleur[3]. Le brave homme qui, ayant trouvé dans la rue un chapon dans un morceau d'étoffe, mange le chapon mais apporte l'étoffe au curé pour qu'il en trouve le propriétaire, celui-là est peut-être un naïf[4], mais son voisin est certainement un roué qui s'entend à « se faire des sous à la romaine ». « Voici en deux mots comment on se fait des « sous à la romaine : tu vends de la terre rouge comme pouzzolane, de l'eau de source comme eau-de-vie; tu mets du « suif dans la cire, tu fraudes la douane, et sous la balance tu « mets du plomb ; tu mêles des pois au café...: quand tu « achètes, tu ouvres les yeux : mais aux autres tu leur fais « prendre les choses, les yeux fermés » (II. 238). A Rome on vole un peu partout[5], à tel point que le titre de « voleur » n'est plus même une insulte bien grave. « Oui, je lui ai dit « voleur, et tu me diras que voleur est un terme un peu « rude : mais je lui ai dit voleur tout court, et je n'ai pas tou« ché à son honneur. Son honneur est donc bien fragile, si

[1] III, 90.
[2] I, 190.
[3] Sur le vol. : II, 238, 319, 356 ; III, 12, 15, 81, 115 ; IV, 368, 399 ; V, 125, 255, 393, 136.
[4] V, 255.
[5] III, 12.

« pour une parole il est fichu. Voleur, je le dis à bien d'au-
« tres, qui ne se fâchent pas. Je lui ai dit voleur, eh bien
« quoi ? Pour un *v*, un *o*, un *l*, un *e*, un *u*, un *r*, faut-il faire
« un tel scandale ? » (V, 436.)

Les causes les plus évidentes de cette improbité sont d'abord l'exemple donné par les grands, puis l'absence d'un enseignement moral, enfin la misère.

Perchè equello va in chiesa la matina
Rubbanno quarche orloggio o ffazzoletto,
C' entra de stajje a ffà ttanta marina [1] ?

Bbisogna compatillo, poveretto :
Cosa disce er proverbio, sora Nina ?
« Ama l'amico tuo còr zu' difetto ».

(IV, 368.)

« C'est pas malin, Monseigneur, de s'asseoir là pour juger « les gens et de dire : Celui-ci est coupable, celui-là est inno-« cent — Le difficile c'est de leur voir le cœur. Il y a tant de « coupables qui, au dedans, ont plus d'honneur que ceux qui, « au dehors, n'ont rien fait de mal. Celui qui a fait le mal et « qui s'en repent, vous savez, est moitié ange et moitié pé-« cheur. J'ai volé, je le sais, et j'en ai honte ; votre devoir à « vous serait de voir si j'ai volé par vice ou par besoin. Il fau-« drait comprendre ce que souffre un pauvre homme, au lieu « d'être assis là, à juger les gens, le ventre plein » (III, 115).

La misère elle-même est provoquée soit par les impôts et l'incurie du gouvernement, soit aussi par l'imprudence et la prodigalité des Romains qui se hâtent de dépenser en mangeaille les quelques sous gagnés. Avoir *un core da Romano*, c'est ne jamais penser au lendemain [2]. Et pourtant la sobriété des peuples du sud est un fait bien connu ; elle est nécessitée par le climat. Les Romains n'ont perdu ces bonnes habi-

[1] Tant de bruit.
[2] V, 276, 137

tudes que par suite d'un sourd mécontentement, de l'incertitude du lendemain, de la privation de toutes les joies supérieures. La papauté a contribué sciemment à cette matérialisation ; elle a pensé avec raison qu'un homme bien gavé ne songe pas à conspirer.

Vojjo svariàmme, je tiens à m'amuser [1] — voilà le programme du Transtévérin. Il se repaît les yeux devant les charcuteries opulentes, devant les tables chargées de victuailles ; il rapporte tout au long et avec une jouissance particulière le menu d'un repas de noces [2]. Il s'adonne aussi à la boisson, même à l'eau-de-vie [3], et trouve du reste des arguments très forts pour préférer le vin à l'eau : « Donc, qu'est-ce qui « vaut le plus ? L'eau qui forme un lac, gratis, à place Na- « vone [4], où l'on se lave les c......., ou le vin qui se paie ? Et « finalement, ici je vous cloue : est-ce le vin ou l'eau, imbé- « ciles, qui peut se changer en sang de Christ ? » (III. 400.)

L'argent gagné par le travail ou au loto [5], s'en va au « pizzicagnolo » [6] ou à l'ostérie ; s'il le faut même, on porte le mobilier au mont-de-piété. « Oh, bonjour commère, où vas-tu ? « — A la messe ; et toi ? — Je sors de chez moi et je vais au « mont-de-piété. — Avec tant de hâte ? Qu'y vas-tu faire ? — Eh. « renouveler ces gages. — Et qu'y as-tu ? — Une couverture « et deux... — J'ai compris. Et pourquoi les laisses-tu là-bas ? « — Parce que je ne peux pas les reprendre. — Mais pour- « quoi ? — Tu es drôle avec tes « pourquoi ! » Parce que je « n'ai pas d'argent : voilà. — Mais pourquoi as-tu porté ça « au clou ? — Ha, une belle demande ! — Eh bien ? — Pour « aller à Testaccio [7], m'amuser un peu » (IV. 290).

[1] I, 156.
[2] III, 31, 238 ; IV, 378 ; V, 90.
[3] III, 246, 270, 366, 400 ; IV, 407 ; V, 237.
[4] Chaque samedi et dimanche du mois d'août, on transformait en lac la Place Navone.
[5] IV, 321.
[6] Charcutier, marchand de comestibles.
[7] Voyez au chapitre IX.

Mais il y a des moyens plus pratiques encore : « Comment « se procurer cette bâfrée, hein, Agnès, le dernier mardi de « Carnaval? Faisons ainsi : toi, tu feins de te trouver mal et « tu trompes les fidèles dans quelque église. Puis nous en- « voyons Anna et Thérèse à pleurer, quand vient Monsei- « gneur ; moi, je me fais faire une requête pour obtenir un « subside à l'Entreprise (du loto). Il n'y a que des avares par « ici, mais quand on sait jouer la comédie, on attrape tou- « jours quelque chose. »

Pe' mmé vvojjo annà a lletto a ppanza piena.
E pprima me darìa la testa ar muro,
Che cchiude un carnovale senza scéna.

(III, 28.)

Nous verrons au chapitre des métiers quelques types de travailleurs, mais généralement c'est la paresse qui domine, non pas que le travail soit tenu (comme ailleurs sous l'influence espagnole) pour un déshonneur ; non, c'est simplement une peine inutile. — Grégorovius remarque que si les empereurs romains donnèrent au peuple *panem et circenses*, les papes à leur tour supprimèrent il est vrai les jeux de cirque, mais maintinrent les grandes distributions de blé. Les nombreux couvents du Transtévère pratiquèrent largement, eux aussi, une générosité pernicieuse pour l'énergie d'un peuple.

Toute cette charité repose sur une base fausse : elle n'a pas pour but le relèvement moral ou social de l'individu auquel elle s'adresse, mais uniquement le salut éternel de celui qui la pratique ; elle n'est pas dictée par l'humanité, mais par l'intérêt. « La main du pauvre, dit un Père de l'Église, est la sébille de Dieu[1]. » Et puisque les pauvres fournissent ainsi un moyen de gagner le ciel, on ne songe pas à supprimer le paupérisme, ni à encourager le travail.

[1] Von Eicken : *op. cit.*, 503 et suiv.

« Moi, le jour, je mendie, et puis, à l'Ave Maria, il y a à « Rome, de bons hospices pour dormir. Hier un prêtre, qui « est toujours ivre, me fit : Au moins, mon fils, travaille pour « tuer le temps. — Mais moi qui m'en fous, je lui ai répondu : « Monsieur Fabbio L'Éponge, tuez-le vous-même, quant à « moi, je veux que la vie me paraisse longue » (III 267). Un autre s'écrie :

Tutta la mi' passione, Sarvatore,
Sarebbe quella de nun fà mmai ggnente.
E quanno che sto in ozzio, propiamente
Me pare, bbene mio ! d' èsse un ziggnore.

(IV, 35.)

Et c'est un sien ami sans doute qui célèbre les délices du lit : « Oh béni soit qui a inventé le lit ! Il n'y a pas de plus belle chose au monde. »

Llì ttra un re de corona e un poveretto
Nun c' è ppiù regola [1]. Er letto è una rosa.
Che cchi nun ce s' addorme s' ariposa.
E ssente tutto arislargasse er petto.

Io so cch' appena sciò [2] steso le gamme,
Dico sempre : « Signore, t' aringrazzio ».
E ppoi nun trovo mai l' ora d' arzamme.

(III, 17.)

On vit donc ainsi, sans métier précis, aux dépens des couvents, spéculant sur des pourboires, des primes, des aumônes, sur les hasards du loto, sur l'effet d'une supplique éloquente qu'on porte en vingt endroits différents [3]. Cette paresse provoque l'indignation d'un honnête homme : « Il « faudrait que la Providence se chargeât de tout ! Et toujours, « on vit en disant : « Espérons ! » « Le Seigneur y pourvoira ! »

[1] Différence.
[2] Ci ho.
[3] II, 196, 199 ; IV, 6 ; V, 414, 415.

« Foutus paresseux ! quoi le Seigneur, ils l'ont donc pris à « gages ?! Travaillez, pardieu ! Du pain et de la sueur ! » (IV. 72.) On n'en continue pas moins à vivre d'expédients. Par exemple : comme il est connu que chaque nouveau pontife fait rendre à son avènement les objets déposés au mont-de-piété, on s'empresse, à la mort d'un pape et avant l'élection du successeur, de mettre en gage tout ce qu'on a d'un peu précieux [1]. Même la prison pour dettes est une ressource agréable aux philosophes de la misère : « Quelle « aubaine ! manger et boire gaîment, aux frais des créditeurs ; « dormir la nuit et ne rien faire de tout le jour : être tant « d'amis ensemble, à rire dans une salle, ou bien se mettre « au grillage pour embêter les passants... Ah ! er debbituc- « cio è une gran bella usanza ! » (III. 390.)

Au fond de tout, il n'y a plus qu'une morne résignation fataliste. Le voleur qu'on menace des galères répond en haussant les épaules : « è er gusto mio ». Et le pauvre diable auquel un libéral fait des plaintes amères, réplique : « Pour « nous, que ce soit Simon qui vole, ou Judas, que ce soit « Bartolomée qui boulotte, ou Taddée, ce sera toujours la « même chose : le riche jouit et le pauvre sue. Nous autres « nous montrerons toujours le derrière (« er culiseo ») et nous « mourrons le ventre nu. Je ne comprends donc pas à quoi « servent toutes ces plaintes. Je sais, je sais, que tout l'argent « de ces voleurs, c'est notre sang et celui de nos enfants. Mais « à quoi bon tant de bruit ? Un peu de papier, un peu d'encre « et... *tout est à moi.* L'eau coule à la mer. » (II. 159.) Et c'est un mélange étrange aussi de résignation et d'espérance tenace qui fait trouver douce, comparée à la mort, une condamnation aux galères : il y a moyen d'en réchapper tôt ou tard [2].

Le Romain n'est pas sensible ; il assiste à une exécution

[1] III, 27.
[2] II, 206 ; III, 151.

capitale sans la moindre émotion[1] ; pour les bêtes, il est cruel[2]; ici encore, c'est la femme, une jeune fille, qui a seule quelques paroles de pitié : « Non, dit-elle à un galant, je ne « puis croire qu'un chasseur qui a tant de plaisir à tuer un « oiseau, puisse être un homme au cœur bon. Belle raison ! « Parce qu'il est si petit, il ne sentirait pas la douleur ?! » (I, 7.) — Cette froide cruauté est sans doute un legs des temps antiques, où la foule applaudissait aux combats de gladiateurs et aux souffrances des martyrs chrétiens ; mais elle est aussi un effet naturel de la misère et des privations : celui que le sort maltraite et que l'instruction n'adoucit pas, ignore la pitié.[3]

Nous dont la vie est pleine de choses, de projets, d'ambitions, d'amours et de haines, nous dont l'esprit a des envolées dans l'azur du rêve, nous avons une crainte exagérée des mille petits accidents du corps ; chaque atteinte à notre chair et chaque souffrance du prochain nous rappellent la brièveté de la vie, la décomposition finale : nous, la mort nous enlève toujours à quelque œuvre ébauchée et nous rejette trop tôt dans l'inconscience des choses... Et c'est pourquoi nous avons peine à comprendre les individus, sans joies intellectuelles, sans intérêts supérieurs, qui jouent leur vie pour un rien. Tel le Romain, à l'ostérie, pour une partie de cartes, un mot trop vif, une injustice à la *passatella*[4] ; vis-à-vis de plus puissants, il est relativement prudent[5] ; mais en général, toute insulte se lave dans le sang[6]. C'est ainsi qu'il excuse Caïn ; en disant : « De voir que Dieu mé-

[1] IV, 25.

[2] III, 302. Voyez pourtant l'attachement à un chien : III, 78.

[3] Un jour, en Ligurie, sur une grande route qu'on venait de recouvrir de cailloux pointus, je vis un charretier battre à tour de bras les trois mulets d'un lourd tombereau. Je voulus mettre fin à ces brutalités : m'étant approché, je vis que l'homme, vêtu d'une chemise et d'une culotte trouées, avait ses pieds nus tout ensanglantés. Que faire ? était-ce le cas d'invoquer la pitié pour les *animaux* ?

[4] Jeu pour faire boire d'après certaines règles. Voyez au chapitre IX.

[5] II, 83 ; V, 417.

[6] I, 73.

« prisait toujours ses pommes et ses raves. mais non pas le « lait et les agneaux d'Abel, il y avait là de quoi aigrir un « homme fait comme nous de chair et d'os : et alors, mon « ami, hardi, frappe ! (I. 144.) — Les prêtres ont bon temps « de crier à l'église et de prêcher la paix ! Quand on a affaire « à des sourds ? Moi non plus je n'aime pas la guerre, et je « supporte beaucoup... Quelle grave insulte lui ai-je faite ? « Je lui ai dit que sa femme se vend ; y a-t-il là de quoi telle- « ment se fâcher ? Je voudrais voir un prêtre à ma place. Il « me hait. il ne veut pas entendre raison. ni faire la paix... « Donc ? Le couteau ». (III. 406.) Je reviendrai plus particulièrement sur ce trait de mœurs en parlant de la vie à l'ostérie.

Si l'on se demandait laquelle des qualités des anciens Romains s'est conservée la plus intacte à travers les âges, je répondrais sans hésiter : la fidélité à la parole donnée. Elle n'a rien à faire avec le plus ou moins d'honnêteté dans les affaires d'argent ; c'est une vertu et une fierté de gentilhomme, pour ainsi dire une tradition dans la cité de Régulus.

Nu lo capisco io sto *verba vòla :* [1]
Nun me piàsceno a mmé sti bbiribbissi [2] ;
Li papi hanno da dì : *cquó dissi, dissi* [3] *;*
Li Papi hanno da èsse de parola.

Se sprofonnassi er celo in ne l' abbissi,
Una promessa, una promessa sola
L' ha (scappata che jj' è ffòr de la gola)
Da inchiodà ccom' e ttanti croscifissi.

(IV. 289.) [4]

[1] *Verba volant.*
[2] subterfuges.
[3] *Quod dixi, dixi.*
[4] La même idée dans ces beaux vers de Pascarella :

« Perchè, quann' uno, caro mio, se vanta
D'esse' un omo d'onore, quanno ha dato
La parola, dev' esse' sacrosanta.

E sii longa la strada, o brutta o bella,

Cette qualité est d'autant plus frappante que le même individu, devant un tribunal ou en d'autres circonstances encore, n'hésitera guère à prêter un faux-serment [1].

« Pour ça, non : ce sont les témoins qui jurent, l'accusé « ne jure pas. Je n'ai jamais juré, moi : et sois sûr que j'en ai « déjà eu des procès, une centaine ! Mettre ainsi un pauvre « homme dans l'obligation de dire une vérité contre nature, « ce serait un crime. Pour moi, si on prétendait me mettre « la conscience entre l'échafaud et l'enfer, ma foi, je m'occu- « perais beaucoup plus de la sentence qui vient d'abord que « de celle qui vient après ». (V. 137.)

Le Transtévérin est présomptueux ; d'une ignorance crasse, il prétend tout expliquer :

Quanno le cose, Pippo, le dich' io,
T' hai da capascità [2] che sso' vvangeli,
Che' tu cconoschi er naturale mio.

Ner mi' ovo, ehèe, nun ce so' ppeli ;
E tte saprebbe [3] ddì come Iddio
Fesce pe'ffrabbicà li sette-sceli.

(I, 137.) [4]

Il aime surtout à se vanter de sa force, de son habileté et de sa bravoure,[5] quoi qu'il ne soit généralement ni bien fort, ni, quand il est de sang-froid, très courageux [6]. C'est un soldat de la garde civique qui parle : « Catherine, nous « sommes dans un mâquis, non plus dans une ville. Hier « matin, à San Bonaventura, *ils* m'ont attaqué. Peur, moi ? !

Magaro Cristo ha da morì' ammazzato,
Ma la parola sua dev' esse' quella ! »

(*La scoperta de l'America*, XIX.)

[1] III, 24, 250.
[2] se rendre compte, se persuader.
[3] Io saprei.
[4] Cf. III, 5.
[5] I, 97, 187 ; III, 5, 260 ; V, 97, 143.
[6] I, 188, 239 ; V, 71, 172, 221.

« de quoi ? Pardieu ! Un homme seul me ferait peur ? Sans « équipement, je ne redouterais pas douze hommes. Quand « il a marché sur moi, je suis devenu tout rouge de colère. « Mais que veux-tu ? je ne pouvais pas me défendre : mon « arquebuse, le sabre, la baïonnette ! Avec tout ce fourni- « ment, que pouvais-je faire, ma chère ? » (V. 97.)

Il supporte même très mal la douleur [1]. D'ailleurs, les Transtévérins eux-mêmes semblent savoir très bien ce qu'il faut croire de toutes ces rodomontades ; ils exercent leur ironie la plus âpre sur leurs propres défauts.[2] et l'un d'entre eux a trouvé un moyen très sûr de prendre les « blagueurs » en flagrant délit : « En parlant en société, il arrive souvent « que de l'un ou l'autre de la compagnie, on ne sait pas s'il « ment ou non. Alors toi, pour le découvrir, dis toi-même « un tas de mensonges ; si c'est un menteur, Zacharie, tu « verras qu'il y mord et qu'il te suit. J'en ai fait l'expérience « avec l'ancien cordonnier du patron, qui disait un tas de « blagues. Je lui fais : « Le roi de Princisvalle est arrivé ». Il « me répond : « Je le sais ; il m'a commandé vingt paires de « babouches jaunes ». (IV. 390.)

Le Transtévérin aime-t-il du moins sa ville natale ? La réponse n'est pas aisée. Certainement il en est fier et la proclame la première du monde sous tous les rapports : « Tous « les étrangers, de toute nation et de tout pays, tous disent : « Chez nous, nous avons des fêtes magnifiques. — Je ne dis « pas qu'ils mentent ; peut-être ont-ils plus ou moins raison. « Mais, pourtant, quiconque vient à Rome, met la queue entre « les jambes et s'en va. Quel peuple et quel souverain ont chez « eux une coupole comme celle de Saint-Pierre ? Et dans quelle « autre ville y a-t-il cette illumination qui vous épate et vous « fait perdre le souffle ? » (III. 237.)[3] — Parfois pourtant, il a le sentiment d'une décadence : « Il n'est plus le temps

[1] IV, 92.
[2] I, 97, 187 ; III, 5 ; V, 143.
[3] IV, 366 ; V, 88.

« où nous autres Transtévérins, nous allions, le manteau sur « l'épaule et le glaive à la main, jusqu'aux confins du monde « et au delà ! Au jour d'aujourd'hui, le peuple romain n'est « plus qu'une nuée de mouches. Pauvre Rome, tu n'es plus « bonne qu'à tricoter les chaussettes des cardinaux ! » (II, 334.) Mais ici de nouveau la résignation prend le dessus et il conclut : « Bien qu'ici on nous écorche et qu'un pape ne « soit pas meilleur que l'autre, cependant je baisse la tête et « ne me plains pas pour chaque nouvelle loi scélérate. Je « reste ici, à Rome, parce que toute araignée demeure en sa « toile et lui est affectionnée. Et je ne fais pas comme vous « qui criez à chaque nouvel impôt : « Le sale pays ! »

Che ecorpa sce n'ha Rroma poverella,
Si un governo affamato allònga er braccio
E vve se viè a vvotà ppila e scudella [1] ?

(III, 350.)

C'est déjà quelque chose que cet attachement à « Roma poverella ». Il va grandir bientôt, et réveiller dans le cœur du « civis romanus » un désir de justice et de liberté. Désormais l'affranchissement de la Ville Éternelle se prépare et quand les Italiens feront la brèche de Porta Pia, ils trouveront des frères jusque dans les dernières masures du Transtévère.

[1] La marmite et l'écuelle.

CHAPITRE III

Le sentiment religieux.

PREMIÈRE SECTION

Boccace raconte, dans la seconde nouvelle de la première journée, comment un certain Abraam, négociant juif, homme loyal et droit, pressé par un ami de se faire chrétien, s'en vint à Rome pour y voir le Vicaire de Dieu sur terre et ses frères les cardinaux. Il constata bientôt qu'à la cour papale, du premier jusqu'au dernier, tous étaient adonnés à la luxure, à la sodomie, à la boisson, aux appétits grossiers, à l'avarice, à l'avidité et à la concussion la plus éhontée. Abraam s'en revint à Paris et dit entre autres choses à son ami : « Mi pare che il vostro Pastore, e per consequente « tutti gli altri, si procaccino di riducere a nulla e di cacciare « del mondo la cristiana religione, là dove essi fondamento « e sostegno esser dovrebber di quella ». Et comme conclusion, fort inattendue, Abraam se fait baptiser à Notre-Dame, étant persuadé qu'une religion qui subsiste et progresse, en dépit d'un pareil clergé, doit être inspirée du Saint-Esprit !

Les paroles de l'excellent Abraam que je viens de citer pourraient en quelque sorte servir d'épigraphe à ce chapitre-ci. Quelques centaines de papes, plusieurs milliers de cardinaux, des légions innombrables de prêtres ont vécu à Rome et sont censés y avoir mis en pratique ce précepte de leur Maître : « Allez et soyez le sel de la terre ! » Qu'ont-ils fait du petit peuple de Rome, ces dépositaires de la Bonne Parole qui devait être « le salut du monde » ? Quelle notion du bien lui ont-ils inculquée ? Par quel idéal de justice et de

charité l'ont-ils consolé des misères matérielles de cette vie? Ou bien, pour parler de questions plus immédiates : quelle idée lui ont-ils donnée de Dieu le Père, de son Fils le divin Sauveur? et comment lui ont-ils interprété la Bible ?

Dieu. C'est un Romain qui parle : « Le Seigneur Dieu est une « chose, c'est un péché que de se croire digne de la com- « prendre. Quand j'étais gamin, le curé me disait qu'Il est « comme un fiat [1], un souffle, une étincelle, en somme un « *Va chercher qui te l'a donné* [2]. Et pour m'expliquer com- « ment Dieu se loge à son aise dans tous les coins, il mettait « autour de lui plusieurs miroirs et me disait : « Tu vois, « mon fils, que d'ici je fais refléter tous ces museaux, et « pourtant c'est le museau d'un seul curé ». (I, 129.)

Le nom même de Dieu donne matière à un problème :

Ma nun zai che mm'ha ddetto er mi' ggiudio?
M'ha ddetto che in d'un libbro sce se trova
Che Ddio 'na vorta se chiamava Gliova [3]
Ch'è cquant' a ddì *nnun ze chiamava Ddio.*

Ma ccome, ma pperché, ddimanno io,
Oggi se chiama in sta maggnèra nova?
Un de le dua : o cqui ggatta sce cova,
O mm'ha detto una miffa [4] er giudio mio.

Io l'ho ttrovo però ssempre sincero :
E nn' antra cosa poi, mastro Ggismonno,
Me dà a rrifrette che vvojji èsse vero.

Ché, ssenza annà a ccercà ccome o nnun come,
Puro, inzomma, li Papa, ch' a sto monno
So' vvicari de Ddio, muteno nome.

(V, 334).

[1] C'est le latin *fiat* (qu'il soit) que le Romain confond avec l'italien *fiato* (souffle).

[2] Expression tirée du jeu de colin-maillard : quelqu'un donne un coup de poing à celui qui a les yeux bandés et lui dit : Va chercher qui te l'a donné.

[3] Jéhovah.

[4] Un mensonge

Quant à la forme, à l'image même de Dieu, le Romain la conçoit, c'est clair, de la façon la plus grossièrement matérielle et s'étonne par conséquent qu'on puisse prétendre que Dieu a fait *tous* les hommes à son image. « Alors même le « diable serait à l'image de Dieu ? Ce sont des hérésies ; si « Dieu se présentait sous la forme qu'il a donnée à un jardi- « nier ou à un marchand de chicorée, il me semblerait le « Dieu de la bourrache ». (IV. 23).

Pour donner une idée de la toute-puissance de Dieu, le Romain dira « qu'Il peut pisser au lit et prétendre avoir « sué [1]. — Au paradis, avant de faire une algarade à saint Pierre, Dieu se lisse les moustaches [2]. Avec la même ironie familière et légèrement goguenarde, le Romain appelle « chapeau à trois pointes » cette gloire triangulaire qu'on voit sur les tableaux d'église derrière la tête du Père Éternel [3].

Dieu, conçu d'une façon aussi matérielle, a naturellement ses faiblesses, ses défauts, et l'homme du peuple n'hésite pas à critiquer en divers points l'œuvre de la création [4]. Ainsi les étoiles sont trop petites [5], les saisons de l'année sont mal faites [6] ; quand Dieu institua le mariage, Il céda à une tentation du démon [7] ; Il aurait dû aussi faire l'eau rouge et le vin blanc, afin de rendre toute fraude impossible [8]. — Mais en général, le Dieu des Transtévérins, c'est le Dieu fort et jaloux de l'Ancien Testament, celui qui châtie, qui prend plaisir au sang versé [9], et qui ne connaît pas la misé-

[1] I, 196.
[2] IV, 79.
[3] II, 292, note 4.
[4] La création est parfois attribuée à Jésus-Christ, par une confusion fréquente du Père et du Fils. I, 133 ; III, 105 ; VI, 90, 147.
[5] III, 105.
[6] III, 172.
[7] I, 246.
[8] VI, 193.
[9] Le Dieu qui extermine les Amalécites : V, 22.
Ailleurs :

« Iddio è un cane grosso
Che un giorno o ll'antro po' arrivàvve all' osso ».

(VI, 275).

ricorde. Quand Il se met à la fenêtre du ciel, c'est pour faire pleuvoir la famine [1]. Il punit le fils pour les fautes du père, et châtie la ville de New-York pour un péché commis à Rome, car sa justice est insondable. « C'est naturel ; le diable « nous pousse, il nous fait faire des choses dignes de la po- « tence ; partout on mène une sale vie, et à la fin le Seigneur « nous punit. Il a bien vite fait, et quand Il s'y met, Il ne « manque pas son coup. Qu'est-il arrivé à la ville de New- « York ? Elle a brûlé, pardieu, comme un fétu. Qu'a-t-elle « fait ? Peut-être n'a-t-elle rien fait. Et Dieu l'aura brûlée « pour les péchés de quelque autre peuple. Qui devinera les « jugements de Dieu ? Peut-être qu'à Rome un cuisinier a « plumé une poule en un jour férié ». (IV, 409).

Ce Dieu est sourd pour les prières, les plaintes et les cris d'appel qui montent de la terre à Lui ; « il a d'autres chats « à fouetter [2] ».

Iddio nun usa
De sentì le raggione de chi mmore,
E lo manna a l'inferno a bbocca chiusa ».
(III, 69).

Un Dieu pareil est pour le gouvernement d'une grande utilité, car on se décharge sur Lui de toutes les erreurs et injustices ; Il est, pour le petit peuple, l'Éternelle Menace, son ombre plane sur toutes les joies, et son nom quand on ne l'emploie pas à la légère se prononce en baissant la tête [3].

Iddio che nun vò ar monno uno contento [4].

Quand ce Dieu daigne entrer dans les maisons, c'est pour y

[1] IV, 8 ; V, 339.
[2] IV, 394.
[3] Ma a nnoi povera ggente che cce resta,
Si la man der Ziggnore sce gastiga ?
De striggne l'occhi e dd'inchinà la testa.
(V, 252).
[4] I, 113.

apporter la maladie et la mort ; et la veuve soupire : « Iddio « m' ha vvorzùta visità [1] ».

Il importe de le répéter : cette conception ne s'élève pour ainsi dire jamais jusqu'à la hauteur d'une divinité immatérielle, d'un Dieu d'esprit et de vérité; Celui devant lequel on tremble demeure le plus souvent un homme, un vieux, avare et dur, taillé plus ou moins sur le modèle du pape régnant, mais grandi, enflé, au point de sembler parfois un divin Croquemitaine. Aussi s'adresse-t-on à Lui pour des besognes étranges : les croquemorts Le remercient pour les épidémies [2] et le bourreau pour les criminels à supplicier [3]; le serviteur infidèle invoque son aide [4]; la femme implore de Lui la mort du mari [5], et la fille désire un amant [6], si possible un « michet [7] » ; la malice populaire prétend aussi que les avocats ont une prière toute spéciale pour demander des procès [8]. Un Romain, en contemplation devant un hermaphrodite, s'écrie :

Quer potè appiccicasse e ffà ll'amore
Co' chiunque te capita d'avanti,
Nun te pare un bèr dono der Ziggnore?
(VI, 117).

Que son nom se trouve ainsi sur toutes les bouches, même les moins pures, et à propos de choses insignifiantes [9], ça n'a rien d'étonnant, car Il n'est pas dans les cœurs; et son « esprit » est si peu compris, qu'un brave homme peut dire en toute naïveté :

[1] IV, 119 : cf. IV, 86.
[2] III, 197 ; IV, 17.
[3] III, 199.
[4] IV, 39.
[5] V, 240.
[6] IV, 111.
[7] III, 211.
[8] IV, 164.
[9] « Robba lavorata cor timor de Iddio », dit un ferblantier pour recommander sa marchandise. V, 50.

Doppo er Papa e ddoppo Iddio.
Cquer che mme sta ppiù a ccore, Antonio, è er pelo.
(VI, 156).

Jésus-Christ. J'ai déjà dit que Jésus-Christ est assez souvent confondu avec son Père ; c'est à Lui qu'on attribue parfois l'œuvre de la création [1], car le popolino ne semble pas savoir exactement à quelle époque remonte l'incarnation du Christ ; d'après lui, le roi David aurait été un dévot de Jésus et de la Madone [2] ! — Bien plus ; voici comment raisonne un Romain qui ne sait pas si le Messie est né avant ou après Mahomet et Moïse :

Che ccosa m' ho da intenne io si er Messia
E nnato prima o ddoppo de Maometto.
Oppuro de Mosè ? Vvadino in Ghetto
A ffà ste sciarle : vadino in Turchia.

So' impicci [3] da sbrojjà ddoppo tant' anni ?
L' omo nun pò ssapè cche cquer ch' ha vvisto :
Ma eh ? nun dico bbene, sor Giuvanni ?

Prima o ddoppo, cchi vvòi che jje n' importi ?
Bbasta, o Mmosè, o Mmaometto, o Ggesucristo,
Quello ch' è ccerto è cche sso' ttutti morti.
(III, 125).

Toujours d'après cette conception étroitement réaliste qui fait du Dieu un homme, Christ est mort et enterré : « Gesucristo mori immorto in crosce [4] ». Aussi garde-t-on rancune aux Juifs d'avoir tué (ammazzato) le Seigneur [5] ; sans aucun doute, Jésus lui-même, ainsi que saint Pierre :

S' hanno d'aricordà ffin ch'Iddio dura
Che cchi li messe in crosce era un zovrano.
(IV, 26).

[1] I, 222 ; II, 195 ; VI, 103, 117.
[2] II, 337.
[3] Sont-ce là des problèmes à debrouiller après tant d'années ?
[4] III, 305 ; cf. II, 141, 277, 381 ; III, 2.
[5] I, 58 ; II, 11, 67.

Toutefois, un Juif se défend par un raisonnement dont la justesse embarrasse fort notre Romain :

In questo io penzo come penzi tu :
Io l'odio li Giggidii peggio de te ;
Perchè nun zo' ccattolichi, e pperchè
Mésseno [1] in crosce er Redentor Gesù.

Chi aripescassi [2] poi dar tett' in giù [3]
Drento a la legge vecchia de Mosè,
Disce l' Ebbreo che cquarche ccosa se' è
Ppe' scusà le su' dodisci tribbù.

Ddefatti, disce lui, Cristo partì
Dda casa sua, e sse ne venne cqua
Cco l' idea de quer zanto venardì [4].

Dunque, seguita a ddì Bbaruccabbà [5],
Subbito che llui venne pe' mmorì,
Cquarchiduno l' aveva da ammazzà [6].

(IV, 162).

En tout cas, et c'est une consolation, le Seigneur est mort en bon chrétien [7], bien qu'il ne l'ait pas toujours été, puisqu'il ne s'est fait baptiser que trente ans après la circoncision [8]. C'est là un problème qui intrigue fort les fidèles scrupuleux : Jésus, ayant été circoncis, était juif par ce fait [9], et le christianisme ne date que du jour du baptême dans le Jourdain [10].

[1] Misero, ils mirent
[2] Celui qui irait pêcher, rechercher.
[3] D'après les vues humaines. Voyez page 97, note 2.
[4] Avec l'idée de mourir, le Vendredi Saint, pour le genre humain.
[5] Sobriquet donné au Juif.
[6] Du moment qu'il venait pour mourir, quelqu'un devait bien se trouver pour le tuer.
[7] III, 68.
[8] VI, 120.
[9] II, 281 ; V, 270.
[10] « Pover' ebbreo fatto cristiano ». V, 306.

Arrivato a l'età dde la raggione,
Ggesucristo entrò a sguazzo[1] in ner Giordano,
E sse fesce cristiano, fedelone,
Cattolico, apostolico, romano.

Poi se n' annò ccor croscifisso in mano
Predicanno a' ggni sorte de perzone...
(III, 66).

ou encore :

L'istess' anno, in ner giorno medemesimo
Che Ggesucristo se fesce cristiano,
Finì ar monno er Decàccolo[2] pagano,
E ccominciò a ddà ffòra er Cristianesimo.
(III, 291).

On ne s'étonnera donc pas de voir méconnue, d'une façon absolue, la personnalité du Christ, dans ce qu'elle a de plus grand, de plus touchant. De toute cette vie qui ne fut qu'une lutte constante pour un idéal meilleur, pour la justice et la fraternité, de toutes ces paroles prophétiques qui bouleversèrent le monde et fondèrent dans les âmes un règne nouveau, de tous ces actes de bienveillance et suprême douceur, de ce sacrifice qui fut la sanglante apothéose d'une charité divine, de ces souffrances physiques et morales, de toute cette foi vivante enfin, il ne subsiste rien pour le popolino de Rome, rien, si ce n'est quelques froids simulacres consacrés par l'Église, quelques anecdotes où le plus grand des hommes est ravalé au niveau d'un prêtre médiocre, et une vague renommée de faiblesse débonnaire, dont on abuse, si bien que Celui qui pardonna à la femme adultère tombe jusqu'au rang de protecteur des plus vulgaires prostituées[3].

Le culte est si grossier que fort souvent Jésus-Christ n'est qu'un fétiche, de plus ou moins de valeur, selon les églises

[1] A gué.
[2] Le Décalogue.
[3] I, 217.

où il se trouve[1], et si l'on fête trop luxueusement celui de la chapelle Pauline, il faut craindre que le Christ des autres églises ne se mette en colère[2]. A ce fétiche, on demande un « terno » au loto[3]; un amoureux évincé souhaite pour l'infidèle et sa famille « un guazzetto d'accidenti[4] », tandis qu'un serviteur implore pour son patron « l'eterna grolia « o l'infernaccio[5] ». — C'est encore ce fétiche qu'adorent (on le sait) les vieilles voluptueuses, dont les charmes ne tentent plus personne[6]; les putains mettent en Lui (et en la Madone) leur dernière espérance[7]. Hélas! non seulement son pouvoir est restreint et il ne saurait par exemple vous délivrer de l'excommunication[8], mais encore sa patience a une fin, paraît-il; une fois fâché, on ne l'apaise plus.

Tu tte penzi che Ccristo nun ce sia,
E llui te sta a ssegnà ttutte le cacce[9].
. . . .
E cquanno Cristo er culo l' ha vvortato,
Vall' a rripijja allora p' er cudino[10].
(VI, 94).

Il y a un péché du reste (un seul) que le Christ ne pardonne jamais. C'est la profanation des églises.

Cristo perdona oggni peccato : usuria,
Cortellate, tumurti der paese,
Bbuscie, golosità, ccaluggne, offese,
Sgrassazzione in campaggna e in ne la curia,

Tutto : ma in vita sua, la prima ingiuria
Ch' ebbe a vvede ar rispetto de le cchiese,

[1] III, 169.
[2] IV, 176.
[3] I, 91. — Un « terno » est une série de trois numéros sortis.
[4] V, 217.
[5] IV, 10.
[6] VI, 199.
[7] VI, 201.
[8] IV, 215.
[9] Tous les péchés.
[10] Va le reprendre alors, si tu peux, pour le faire revenir!

Lui je prese una bbuggera [1], je prese,
Ch' escì de sesto [2] e ddiventò una furia.

E ffascenno la spuma da la bbocca,
Se messe a ccurre in ner ladrio [3] der tempio
Cor un frustone, e ggiù a cchi ttocca tocca.

Questa è ll' unica lite ch' aricorda
Er Vangelo de Cristo, e nnun c'è esempio
Che mmenassi le mane [4] un' antra vorta.

(IV, 214).

On voit comment ici encore il ne reste, du fait relaté par l'Évangile, que l'enveloppe la plus extérieure, sous sa forme la moins édifiante.

« C'est faire injure à Jésus-Christ, dit un croyant, que de « prétendre qu'Il soit allé en enfer [5] ». — « Sans doute, ré- « plique un ami. Jésus était sans péché : le Pape, son Vicaire, « est sans péché aussi et ne va pas en enfer; si Jésus y est « allé pourtant, ce fut uniquement pour s'amuser à vexer « les pauvres damnés [6] ».

Des belles et profondes paroles du Christ, je n'en entends citer qu'une (assez maltraitée), et par haine du pouvoir temporel :

Io so' vvienuto in terra a ffà da prete,
E nnun è dde sto monno er reggno mio.

(III, 146).

Un « sanfedista » [7] réplique aussitôt :

Poi, che disse a l'Apostolo er Messia ?
« Voi sete *Pietro*, e ssu sta *pietra* sola
Ce vojjo difeà la Cchiesa mia ».

[1] La colère le prit.
[2] Il sortit des gonds.
[3] Nell' atrio.
[4] Qu'il ait donné des coups.
[5] V, 316.
[6] I, 232. — Populaire aussi l'apparition du Christ comme Juge suprême au dernier jour. III, 314.
[7] On nommait ainsi les partisans acharnés du pape.

E nun ce vò che' na testa de leggno,
Pe'nnun capì cche ssotto la parola
De quella *Cchiesa* s'ha da intenne er *Reggno*.
(III, 157).

Ceux qui mentionnent les souffrances de Jésus en parlent avec cette indifférence que le Romain manifeste pour les douleurs physiques d'autrui [1] :

E li raschi [2] e le spine e la condanna
E li chiodi, e li schiaffi, e cquella posca [3]
Che jje mannòrno in bocca co' la canna!...

Inzomma, tutto su cquell' ossi sagri :
Epperò c'è'r proverbio, ch' ogni mosca
Va ssempr' addosso a li cavalli magri.
(II, 36) [4].

Du reste, la misère constante dans laquelle il végète fait croire au Transtévérin que Jésus n'a répandu son sang que pour les grands seigneurs :

Cristo creò le case e li palazzi
P'er prencipe, er marchese, e'r cavajjere,
E la terra pe' nnoi facce de c.....

E cquanno mòrze in crosce, ebbe er penziere
De sparge, bbontà ssua, fra ttanti strazzi,
Pe' cquelli er zangue e ppe' nnoantri er ziere [5].
(III, 253)

Quant à la douleur morale, dans la lutte effrayante du Jardin des Oliviers, le Romain ne la devine pas même, c'est évident [6].

[1] Voyez pages 152 et 155.
[2] Les crachats.
[3] Mélange d'eau et de vinaigre.
[4] Bien typiques à cet égard deux sonnets sur la flagellation : IV, 209 et VI, 163.
[5] Le sérum.
[6] I, 189 ; V, 218.

Seule une bonne mère, dont l'enfant vient de mourir et dont le mari languit dans une prison du pape, trouve dans sa douleur des accents vrais et touchants :

Cosa saranno le smanie de morte!
Chi ppò ddi la passion de Ggesucristo.
Si er dolor de una madre è accusì forte!
(II, 176).

Elle prie, mourante :

Come tu da la crosce.... o Ggesù bbono...,
Volessi perdonà... ttanti nimmichi...,
Io... nun odio li mii.... e li perdono.

E... ssi in compenzo.... o bbon Gesù,... tte piasce...
De sarvà Ccarlo mio,... fa' cche mme dichi...
Una requiameterna... e vvivi in pasce.
(II, 177).

Et c'est une mère encore qui trouve, pour exprimer à ses enfants la bonté de Jésus, une comparaison naïve : « Les « bonnes œuvres, voilà ce que veut le Seigneur; car Jésus est « comme la chouette. Qu'aime-t-elle la chouette? Le « cœur [1]. »

Les anecdotes tirées de l'Évangile sont bonnes tout au plus à amuser des enfants et ne contribuent qu'à déformer plus encore la radieuse figure du Christ; pour finir, les mystères le rendent simplement ridicule : « Cela te paraît-il un « amour médiocre que de se mettre dans une hostie, juste « ce qu'il faut pour sceller une lettre avec la salive? Et puis, « dans cette boulette de pâte, descendre dans le corps d'un « chrétien cocu, pour ressortir là où entre la seringue? » (I, 247).

Parmi les reliques les plus précieuses, on conserve dans une église (peut-être même en plus d'une église) le prépuce

[1] IV, 233. On donne à manger aux chouettes le cœur des animaux.

de Jésus[1], ce qui inspire à un sanfedista les réflexions suivantes :

Questo io lo so, cche ttra li pezzi rari
D'erlìquie che li Papi hanno provisto
E ttiè in conzeggna Monziggnor Zagristo
Coll' utentiche drento all' erliquiari,

Se' è er prepuzzio ch' aveva Ggesucristo
Coll' antri su' membrucci nescessari,
Ch'è un erliquione che ssopra all' artari
Pò ce... in faccia ar mejjo che ss'è vvisto.

E nun zerve de di, ccaro sor Muzzio,
Che ce' è ppiù d'un paese che ss'avvanta
D'avè er tesoro der zanto prepuzzio.

Fede, sor Muzzio mio, fede bbisoggna.
Ebbè ? mmagaraddio fussino[2] ottanta ?
Je sarà aricresciuto com' e ll' oggna[3].

(IV, 170).

La vierge Marie.

Dans l'obscurité de ce fétichisme, se glisse pourtant un rayon de lumière : c'est le culte de la vierge Marie. Non pas certes qu'il soit le privilège de quelques âmes délicates, ni qu'il demeure exempt de cynisme et de grossièreté. Non, la Madone est victime, elle aussi, la plupart du temps, d'une matérialisation brutale ; son nom se souille dans des bouches ordurières ; et pourtant, précisément parce qu'elle est femme, elle garde la grâce mystérieuse d'une divinité... Ses mains faibles et douces ont cette puissance de courber le front rétif des hommes dans une prosternation qu'ils subissent sans la comprendre, et dans laquelle un vague désir du sexe se purifie en mystique adoration.

La chasteté de son regard écarte du chevet des jeunes

[1] Ici, je sens le besoin de répéter que Belli se base constamment sur des faits *authentiques*. Voyez la note de M. Morandi, IV, 170 et 171.

[2] Fossero : même s'ils étaient...

[3] Les ongles.

filles plus d'un rêve impur et plus d'une tentation : si la chair a faibli, c'est à Marie encore que montent les prières de l'angoisse, et la bouche humaine, hélas voluptueuse, baise avec transport le vêtement candide de la mère du petit Jésus. Cette maternité douloureuse lui gagne la confiance des mères. Elle, dont il est dit que sept épées lui traversèrent le cœur, elle est l'amie suprême des heures solitaires, quand le mari joue au cabaret et que les enfants grandis se sont envolés du nid.

Il est vrai qu'en parcourant l'œuvre de Belli, on ne s'aperçoit pas tout d'abord de ce rôle prépondérant joué par la Madone; les sonnets où il est question de Dieu et de Jésus-Christ sont de beaucoup les plus nombreux; mais c'est que précisément le Romain parle moins légèrement de Marie parce qu'il la respecte davantage; on la devine toujours présente néanmoins, et la preuve la plus claire du culte intense qui lui est voué est dans le fait qu'elle passe toujours avant le Fils et même avant le Père; ou, pour employer l'expression du Romain, c'est elle qui « porte les « culottes [1] ». Tandis que Jésus, nous l'avons vu, n'a pas même la puissance de suspendre l'excommunication, Marie efface sans peine tous les péchés :

Ar punto de morì, cquanno se caccia
L'anima, fijji mii, credete a nnonna,
Chi ha la divozzion de la Madonna
Pò rrugà [2] ccor demonio a ffaccia a ffaccia.

Abbi puro tenuta una vitaccia [3],
Un zervo de Maria nun ze sprofonna,
Ché in quer momento llì, ppovera donna,
Lei pe' l'amichi sui propio se sbraccia [4].

[1] VI, 90.
[2] Lutter.
[3] Même s'il a mené une sale vie...
[4] Pour ses amis, elle se démène.

Jo nun pretenno [1] ggià, creature mie.
Che in onor de Maria nostr' avocata
Ce sii nesecessità dde fà ppazzie.

No, abbasta oggni matina a la svejjata
De rescità ppe' llei tre vvemarie,
E onoralla co' cquarche scappellata [2].

(IV, 102).

Ou encore : « Pour sauver les siens, la Madone fait de la « fausse monnaie et un tel scandale que d'une façon ou de « l'autre elle les tire d'affaire » (I, 203).

C'est un fait bien connu qu'on invoque son secours dans tous les cas de maladie, par des procédés qui sont du pur fétichisme [3], et qu'on suspend à son image tous les ex-votos, des plus touchants aux plus ridicules [4].

Pour la Mère comme pour le Fils, c'est la statue que la plupart adorent, non pas l'invisible esprit : de là une naïve pluralité de Madones.

La Madòn de la Neve è una Madonna
Diverza assai da la Madòn de' Monti.
Da quell' antra viscin' a Tor de Conti
E da quella der Zasso a la Ritonna.

(IV, 296) [5].

Dans chaque rue du Transtévère, on voit au premier étage de quelque maison, dans une niche blanchie à la chaux et protégée par un treillis, une Madone aux joues souvent rubicondes, et dont la robe bleue s'orne d'un large galon d'or. Des bouquets de fleurs fanées ou artificielles, des nœuds de rubans, et, devant la niche, une petite lampe

[1] Prétends.
[2] Coup de chapeau.
[3] IV, 120, 353.
[4] VI, 130. — Malgré ma ferme intention de ne faire aucune citation étrangère à Belli, je ne puis m'empêcher de rappeler ici la merveilleuse description de *Madame Gervaisais*, chap. XLIII.
[5] Cf. IV, 104.

qu'on allume chaque soir, attestent le culte d'une foi naïve[1]. Les hommes qui passent devant soulèvent leur chapeau[2]. L'image de la Madone ne manque jamais dans la chambre à coucher, à la tête du lit[3].

Qu'une jeune fille laisse à la Madone le soin de lui procurer un mari, passe encore; mais on la charge aussi de besognes moins louables :

Vergine bbenedetta der Rosario,
. . . .
Moveteve a ppietà dd' un zervitore,
. . . .
Fateje cressce un scudo de salario.

Voi lo sapete ch' io servo un prelato,
Che mm' ha ppromesso in oggni ammalatia
De lassamme, si mmore, gginbbilato[4].

Duncue, o bbeata vergine Mmaria,
Benedite la vojja che ha mmostrato :
Riccojjetelo presto[5]; e accusì ssia.

(II, 384).

[1] I, 42. Les mains qui entretiennent ce feu sacré ne sont pas toujours des mains de Vestale. Une prostituée, soupçonnée de maladie, se défend avec indignation :

Io pulenta? Ma llei me maravijjo!
Io so' ppulita com' un armellino.
Guardi cqua sta camiscia ch' è de lino,
Si ppe' bbianchezza nun svergogna un gijjo!

Da sì cche cquarch' u..... io me lo pijjo
Io nun ho avuto mai sto contentino,
Perché accenno ogni sabbito er lumino
Avanti a la Madòn-der-bon-conzijjo.

Senta, nun fo ppe' ddillo, ma un testone
Lei nu' l'impiega male, nu' l'impiega,
E ppò rringrazzià Ccristo in ginocchione.

(VI, 129).

[2] C'est la « scappellata ». Cf. IV, 102. — De nos jours les petites lampes brûlent souvent encore, mais les hommes ne se découvrent plus guère.

[3] IV, 187. Un homme raconte comment l'image de la Madone s'est décrochée pendant la nuit et lui est tombée dessus, le blessant au front : il s'est écrié alors : « Me l'hai fatta, per dio, porca miggnotta ! »

[4] De me laisser une pension, s'il mourait.

[5] Retirez-le bien vite à vous !

Marie intervient aussi, paraît-il, dans les révoltes et dans les guerres, non pas en faveur de la paix, mais pour l'extermination des ennemis du pape, cela va de soi [1].

La chasteté de Marie fait d'elle la protectrice naturelle de la fidélité conjugale ; elle punit l'adultère [2] et verse des larmes quand une femme débauche un homme marié [3].

C'est à elle enfin que montent les prières angoissées des pauvres femmes, des veuves qui souffrent le froid et la faim ; pour elles, chaque morceau de pain est un don de la Madone ; et peut-être parfois, à l'heure du crépuscule, dans l'ombre d'une chapelle, voient-elles réellement, de leurs pauvres yeux fatigués, descendre jusqu'à elles la Mère toute-puissante, dans un rayon de cette lumière qui émane de la bonté. — C'est une femme qui parle, demeurée veuve avec sept enfants : « Il y a un mois que le plus petit des garçons, « je l'envoie à l'école des Ignorantelli [4], et déjà il trace des « bâtons et récite par cœur l'abécé. L'un fait des parapluies « à l'hospice du Père Jean, un autre est tailleur de pierres « à Saint-Michel, et le plus grand qui est entré à l'Orphe- « linat commence le latin. Des trois filles, Nina s'en est « allée [5], Nannarella est chez sa grand'mère, et Nunziatina « est aux Zoccolette [6]. Et moi, pauvre femme, je donne le « tour en raccommodant des bas jusqu'à ce que la Madone « prenne soin de moi » (II, 4).

Le popolino aime à raconter certains épisodes de la vie de Marie : il le fait avec une très grande familiarité, et, cela va sans dire, avec les anachronismes les plus cocasses [7]. Pour être chrétien, Jésus dut se faire baptiser ; mais non pas Marie.

[1] I, 161 ; II, 58.
[2] VI, 179.
[3] VI, 141. — Nous avons déjà vu (page 129), que la Madone pleure aussi quand on pose une miche de pain « le cul en l'air ».
[4] Voyez chap. IV, une note du paragraphe 10.
[5] Elle est morte.
[6] Hospice pour les filles pauvres.
[7] Selon le popolino, la Madone se promenait le chapelet aux doigts. II, 44.

L'unica fu la Vergine Mmaria
Che sse sarvò ssenz' esse bbattezzata,
Perché, a cquanto se sa, mmorze ggindia.

E la cosa è bbenissimo aggiustata :
Nun aveva bbisoggno de lesscia [1]
Chi nnascé ccome un panno de bbucata [2].

III, 66).

Généralement cette pureté n'est pas mise en doute ; on la cite comme un fait connu et indiscutable [3]. Quelquefois pourtant il y a un sourire, par ricochet pour ainsi dire, à propos de saint Joseph : « Ne m'appelez pas Joseph, monsieur Ca- « mille, sinon je me fâche. Ce nom-là, je n'ai pas honte de « le dire, me semble un nom de mauvais augure. Le fils « d'Isaac s'appelait bien Joseph, dites-vous ; vous moquez- « vous de moi ? Descendre comme un seau dans un puits, « et puis tomber sur cette cochonne de patronne ! Et si vous « parlez de l'autre, ce saint Joseph, pauvre vieux, tout le « monde sait ce qui lui est arrivé » (IV, 418).

La mystérieuse Annonciation préoccupe beaucoup des esprits aussi réalistes ; elle nous a valu un des plus jolis sonnets de Belli :

Ner mentre che la Verginemmaria
Se magnava un piattino de minestra,
L'Angiolo Grabbïello via via
Veniva com' un zasso de bbalestra [4].

Per un vetro sfasciato de finestra
J'entrò in casa er curiero der Messia ;
E cco' un gijjo [5] a mman dritta de man destra
Prima je resciti 'na vemmaria.

[1] Le lissu.
[2] Elle naquit pure comme un linge qui sort de la lessive.
[3] « Zitella ppiù de la Madonna ». VI, 136.
[4] Arbalète.
[5] Un lis.

Poi disse a la Madonna : : « Sora sposa,
Séte gravida lei senza sapello,
Pe' ppremission de Ddio, da Pascua-rosa [1] ».

Lei allora arispose ar Grabbïello :
Come pò esse mai sta simir cosa.
S'io nun zo mmanco cosa sia l'u..... [2] ?

(VI, 121) [3].

Ceux qui ont vu le *Sposalizzio* de Raphaël au palais Brera, auront plaisir à lire, en guise de commentaire original « Lo Sposalizzio de la Madonna » :

La santissima Vergin' Annunziata,
Inteso ch' averebbe partorito,
Se diede moto de pijjà marito
Pe' ffà armeno quer fijjo maritata.

E nun stiede [4] a bbadà ttanto ar partito,
Perchè ggià la panzetta era gonfiata :
Ma a la prima occasione capitata,
Stese la mano e ffu ttutto finito.

Su cquesto viè a cciarlà la ggente sciocca.
Disce : « Poteva ar meno sposà cquello
Che nun fascessi bbava da la bocca [5] ».

Nun dicheno però cch' er vecchiarello,
Accant' a cquer pezzetto de pasciòcca,
J'arifiorì la punta ar bastoncello [6].

(III, 284).

La visite de Marie à Élisabeth est très populaire aussi :

[1] Depuis Pentecôte.
[2] La verge.
[3] Cf. I, 155.
[4] Stette.
[5] Elle aurait dû en choisir un qui ne bavât pas de vieillesse.
[6] On se rappelle que, d'après la légende, chaque prétendant devait se munir d'un rameau d'amandier : et celui-là devait être l'Époux, dont le rameau fleurirait. Faut-il faire observer que, dans notre sonnet, le mot de la fin est un atroce double sens ?

« La Vierge Marie étant grosse trouve une lettre à la poste : « *a Mmaria bbenedetta*. « Qui diable peut m'écrire ?... Ah. « c'est la réponse de ma cousine, sainte Élisabeth ». — Elle « lui racontait que, comme par un fait exprès, elle aussi se « voyait croître la panse. Alors Marie, bien que les voyages « soient coûteux, s'en alla avec son vieux jouer un tour à sa « cousine. On dit qu'elle la trouva sans beaucoup de ventre. « sans appétit et avec des envies de cracher, au début de la « grossesse. Saint Joseph se réchauffe au foyer, puis il enlève « le bât du mulet, et ils plantent là pour trois mois leur hal- « lebarde » (II. 28).

Et de là cette curieuse expression « a le spalle de Zacca- « ria » en parlant d'un parasite ou d'un paresseux qui vit aux dépens d'un autre [1].

Le Saint-Esprit et la Trinité. On comprendra sans peine que le popolino romain n'a pas une idée bien nette du Saint-Esprit ni de la Trinité : ce sont là des notions trop abstraites pour lui ; il n'en parle que rarement et c'est pour en donner des explications grotesques : « Quand on met cuire du lard avec de la viande de « porc ou d'agneau, le lard fond et coule en gouttes « brûlantes qui pénètrent la viande. Pas besoin d'être un « oracle pour comprendre ça. Eh bien, c'est ainsi que le « Saint-Esprit, par miracle, est descendu sur saint Pierre et « les apôtres » (II. 102).

Le Romain, par ce besoin absolu qu'il a de voir toutes choses sous une forme concrète, ne conçoit guère le Saint-Esprit que comme une colombe, et ça lui explique le mystère de l'Annonciation, puisque « le pigeon est un volatile « plein de feu, qui roucoule et becquette sans cesse et qui « ne se lasse jamais au jeu d'amour » [2].

La Sainte Trinité, c'est un vieux, un agneau et une co-

[1] I. 71 ; VI, 116. Voyez aussi III, 86.
[2] VI, 236. Cf. : II. 181 ; VI, 238.

lombe[1]. Et naturellement on s'empare de l'image vulgairement réaliste dont font usage les prêtres au catéchisme : Dieu, quand il se regarde au miroir, y voit Jésus-Christ[2]. Un matelot qui a beaucoup voyagé raconte qu'en certains pays (chez les Hottentots) « oggn' omo che nnasce è un ottantotto[3] ; « Dieu ! quel ventre la femme doit avoir là ! En dix couches, « elle fait dix fils et ils sont 880 ! Et pourtant, chez nous, « quelque sot vous niera que Dieu divisé en trois quarts « puisse être un seul Dieu en trois personnes ! » (IV, 14).

Les saints.

On sait que le catholicisme a substitué des saints innombrables aux dieux du paganisme ; substitution est le mot propre, car sainte Anne par exemple qu'invoquent les femmes en couches n'est autre que la Lucina des anciens Romains[4]. Je renonce naturellement à nommer ici tous les saints auxquels s'adresse le popolino, dans les diverses circonstances de sa vie. Parmi les principaux, li santi grossi :

San Rocco è pprotettore de la pesta :
Sant' Emidio protegge er terramoto :
Santa Bbibbiana sta ssopra la testa :
Santa Luscia sull' occhi. Eppoi te noto

Pe' la gola san Biascio, pe' li denti
Sant' Appollonia, e ssant' Andrea Vellino
Pe' cchi mmore, Dio guardi, d'accidenti.

Pe' li morti-de-fame san Carlino[5],
Sant' Anna pe' le donne partorienti,
E ppe' li maritati san Martino[6].

(VI, 118).

[1] II, 111. Combien vague est souvent l'idée qu'on se fait de la Trinité !

Ringrazziamo la Santa Tirnità,
Ch' è un zanto grosso.

(II, 103).

[2] II, 146.

[3] Confusion avec le nombre 88.

[4] III, 158 ; IV, 299 ; V, 63, 123 ; VI, 118, 180.

[5] Le *carlino* est une monnaie de peu de valeur.

[6] Le jour de la Saint-Martin est, dit-on, le jour des cocus.

N'oublions pas saint Pierre, le portier céleste, auquel le Seigneur fait de temps à autre une algarade [1]; ni les stigmates de saint François [2]; ni saint Paul ermite [3]; ni saint Jean-Baptiste, qui est le patron des compères [4]; ni saint Antoine [5], ni saint Augustin qui fait autorité [6]. — A cette liste on peut ajouter : saint Eustache [7]; sainte Rose qui saisit un éclair dans sa main [8]; sainte Ursule et les 11000 vierges (qui provoquent l'incrédulité du Romain) [9], le béat Alphonse qui pour ne pas enfreindre le jeûne transforme un chapon en poisson [10], et enfin la très merveilleuse Philomène, une sainte récente et par conséquent très agissante (car les vieux saints ne font plus de miracles, vivant pour ainsi dire de leurs rentes) [11], mais de caractère plutôt farceur. «Voilà une « autre sainte qui se révèle, baptisée sainte Philomène ; elle « est toute pleine de miracles ; le plus drôle, c'est qu'elle les « fait pour rire! A l'un elle cache son dîner, à l'autre son « souper. Tantôt tu l'entends venir, et voilà qu'elle s'é- « chappe ; tantôt elle rit à la tête de ton lit ! Ils disent que « c'est une sainte et même les prêtres l'ont dit; mais moi je « l'appellerais plutôt un feu follet » (III. 307) [12].

[1] IV, 79 : II, 362. — On croit qu'il a été pape. Cf. II, 139 et IV, 121. — On lui garde quelque rancune de son reniement : IV, 27. — Il paraît qu'il a maudit toutes les servantes : IV, 13. — Voyez encore : II, 342 ; III, 157 ; IV, 26, 370, 422; V, 394.

[2] III, 305, 100.— On appelle les pieds « il cavallo de San Francesco », II, 80.

[3] II. 246, 247 : IV, 23. — Saint Paul donne le glaive et saint Pierre les clés. II, 77. — Sur les apôtres en général : II, 270 : III, 68, 212 ; IV, 370.

[4] IV, 238; V, 34 ; VI, 21, 120, 125. — Sur les divers saint Jean : III, 402.

[5] II. 246. — Bénédiction des bêtes : II, 326.

[6] « Sant Agustino lo mett' in dubbio », V, 44.

[7] I, 148.

[8] II, 366.

[9] VI, 181.

[10] IV, 415. Sur les béats, en route vers la sainteté : III, 378 ; IV, 370.

[11] IV, 370.

[12] Cf. IV, 104, et V, 303. Mais surtout III. 339 : Un brave homme porte deux cierges à sainte Philomène pour obtenir d'elle la guérison de sa femme. Le prêtre, en apprenant que la femme est mourante, dit au mari : « Reprenez vos cierges ! Je ne veux pas discréditer une sainte aussi ré- « cente ». — Est-il besoin de répéter que Belli n'a rien inventé ? Voyez la note de Morandi, III, 307.

Pour éviter toute interprétation arbitraire, les hérésies et les schismes, l'Église a de bonne heure interdit aux laïques la libre lecture de la Bible. Afin d'avoir la paix chez elle, cette bonne mère n'a pas hésité à *abêtir* ses enfants ; elle a confié à des moines, à des prêtres souvent ignorants et fanatiques le soin de lire aux fidèles l'Évangile... en latin et de le leur expliquer! Dans quel sens et dans quel but cette interprétation a lieu, on le devine aisément. Un Romain remarque que le pape a ses raisons pour flatter les moines. *La Bible.*

... lui l'imbecca e jje se mostra amico
Perch' hanno in mano er fil de la matassa.

È ssempre bbene tené acceso er zelo
Co' cquarche smortia [1] e bbonagrazzia nova
Ne le bbocche che spiegheno er Vangelo.
(IV. 152).

A Rome, ce sont les Jésuites surtout qui expliquent l'Écriture, le dimanche après Vêpres. à l'église du Jésus [2]. Ou bien, ce qui laisse une impression plus vive dans la mémoire, on donne des représentations muettes, des tableaux vivants, tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament [3].

L'Évangile lu en latin, de même que les psaumes latins, produisent des confusions comiques.

In chiesa, doppo er canto der maggnifica,
Dimannai a un pretozzo de campaggna :
« Quer parolone *fescimichimaggna* [4],
Sor arciprete mio, cosa siggnifica ? »

L'abbate je pijjò un tantin de tossa,
Poi disse : « *Fescimichimaggna*, fijjo,
Vò ddi in vorgare : *Me l'ha ffatta grossa* [5] ».

[1] Grimace aimable.
[2] II, 67, 186 ; V, 22 ; VI, 205. — Cf. chap. IV, paragr. 10.
[3] I, 188 ; VI, 89, note 1.
[4] Paroles tirées du cantique « Quia *fecit mihi magna* qui potens est, et sanctum nomen ejus ».
[5] Il m'a joué un vilain tour.

Dico : « E ccosa j' ha ffatto, eh, sor curato ? »
« Oh, ccerti tasti, » disce, « io ve conzijjo
De nun toccalli : e cquer ch' è stato è stato ».
(V, 20).

Un autre a entendu chanter, dans une procession, les paroles : Sui moras incolatus — Miro clausit ordine ; et il s'écrie :

Incollato ?! Che *mmoras incollato !*
Ho ssempre intes' a ddì da trentun' anno
Che Ccristo in crosce sce morì inchiodato.
(V, 109) [1].

Le Romain parle aussi d'une « sora Pocalissa der Van-« gelo ! » [2] Ces obscurités, ces contradictions ne nuisent en rien au prestige de la Bible ; on ne la connaît presque pas, et le peu qu'on en sait est compris de travers, mais on lui accorde une confiance aveugle. « Com' un Vangelio » est synonyme de « senza dubbio » [3] ; le superlatif d'une affirmation, c'est « la verità, più der Vangelo [4] ». Néanmoins, et ce fait en dit assez, le Romain prétend que « les proverbes « et l'Évangile sont parents » [5]. Un pessimiste s'écrie même :

E ttratanto er Vangelo, fratel caro,
Tra un diluvio de smorfie e bbell' inchini,
È un libbro da dà a ppeso ar zalumaro [6].
(IV, 363) [7].

Ce qu'on connaît de la Bible, ce sont les anecdotes, dans leurs faits purement matériels, mais sans aucune portée morale, et pleines d'anachronismes.

[1] Cf. I, 46, note 6 ; III, 76 ; V, 254.
[2] III, 218.
[3] IV, 223, 373 ; V, 64, 124.
[4] II, 70.
[5] II, 302.
[6] Marchand de salamis, de comestibles.
[7] L'ami des femmes avoue que « p' er pelo » il renierait la lumière de l'Évangile, VI, 156.

Le sonnet sur le déluge [1] peut servir de type :

Iddio disse a Nuovè : « Senti, Patriarca :
Tu co' li fijji tui pijja l'accetta,
E ssur diseggno mio frabbica un' arca,
Tant' arta, tanto longa, e ttanto stretta.

Poi fa' un tettino, e ccròpisce [2] la bbarca,
Com' è cquella der Porto de Ripetta ;
E ccom' hai incatramato [3] la bbarchetta,
Curri pe'r monno, acchiappa bbèstie e imbarca.

Vierà allora un diluvio univerzale,
Ch' appett' a llui la cascata de Tivoli
Parerà una pisciata d'urinale.

Cuanno poi vederai l'arco-bbaleno.
Cuell' è er tempo, Novè, cche tte la sscivoli [4].
Scopi la fanga, e ssemini er terreno ».
(III, 30).

Le spectacle de Noé ivre a le don de divertir nos Romains [5]. On cite souvent la tour de Babel pour exprimer le désarroi complet [6]. Le patriarche Abraham figure surtout dans l'exclamation très fréquente : « li zzoccoli d'Abbramo ! » qui vaut exactement nos expressions familières des « premières pantoufles » et du « bouton de guêtre » [7]. Quant à Loth, son histoire scandaleuse vaut celle de l'ivresse de Noé [8]. — Le chaste Joseph [9], la sortie d'Égypte [10], les Hé-

[1] Je consacrerai un paragraphe à part à Adam et Ève ; Abel et Caïn.
[2] Couvre.
[3] Goudronné.
[4] Sortir avec adresse.
[5] VI, 76. — Sur l'arche de Noé : II, 112 et 413. — Par une confusion de Noé avec Méthusalem, on dit : « campà l'anni de Novè » : I, 189 ; V, 383.
[6] II, 290 ; III, 121 ; V, 365. — Il en est de même pour Babylone, qui est, paraît-il, l'allégorie de Rome dans l'Apocalypse. Cf. VI, 260.
[7] V, 191, 270, 320, 396.
[8] IV, 115 ; VI, 122, 123, 124.
[9] VI, 34, 35. — Nous avons déjà vu les divers Joseph : IV, 118.
[10] II, 251.

breux au désert (ils y font des économies)[1], Moïse[2], Aaron[3], la destruction des Amalécites[4], l'âne de Balaam[5], la bataille de Gédéon[6] et la bravoure de Samson[7] nous amènent enfin à l'époque des Rois, à David et Goliath[8]. Le roi David qui vécut, paraît-il, aux temps de Noé et n'en fut pas moins joueur de harpe du roi Ésaü (!), le roi David avait, dit-on, un tempérament très amoureux :

Chi vvò ssapé er re Ddavide chi ffu,
Fu er Casamia[9] der tempo de Novè,
. . . .
Chi ppoi cuarch' antra cosa vò ssapé,
Vadi a ssentì la predica ar Gesù,
E imparerà, che pprima d'èsse re,
Era un carciofolà[10] dder re Esaù[11].

E a cchi nun basta de sapé ssin qui,
E cquarch' antra cosetta vò imparà
Legghi la Bbibbia, si la pò ccapì ;

E imparerà ch' er re ccarciofolà,
Dar zabbito inzinent' ar venardì.
Je piasceva un tantino de fr.....

(VI, 205)[12].

[1] I, 175.
[2] I, 59 ; II, 251 ; III, 34, 125 ; IV, 162. — Pour dire musée, le popolino dit souvent *moseo* au lieu de *museo:* il y met une idée de *Mose !* Cf. VI, 36.
[3] I, 42, 65 ; V, 382.
[4] V, 22, 23.
[5] III, 35. Ce sonnet se termine par une vraie « pasquinade ». Après avoir fait parler l'âne en italien, le narrateur s'écrie :

Forze ve farà spesce * Iddio sa a cquanti
Che li somari parlino itajjano :
C.....! in latineria ** sce ne so' ttanti!

[6] IV, 21.
[7] I, 157 ; II, 213 ; III, 57. — Samson est très souvent mentionné en passant : III, 394 ; IV, 124, 332 ; V, 46, 220 ; VI, 155.
[8] II, 337.
[9] Nom d'un astrologue, et aussi d'un almanach.
[10] Chanteur et joueur de harpe, originaire des Abruzzes.
[11] Confusion avec Saul.
[12] Cf. III, 25.

* Vi farà meraviglia.
** C'est-à-dire parmi les prêtres.

Le roi Salomon jouit d'une très grande réputation comme beau parleur et puits de science [1], et grâce aux nombreuses difficultés qu'il a tranchées on parle au Transtévère d'un « nœud de Salomon » [2]. Daniel, par contre, a montré devant Balthazar bien peu de présence d'esprit : « Je m'étonne vrai-« ment que Balthazar ait appelé ce pauvre Daniel qui en « savait moins que Potiphar ! Si j'y avais été ! En deux mots « je lui aurais tout expliqué ! »

Com' era scritto ? *Mane Tescer Fiarre ?*
Ce vvò ttanto ? *Domani t' esce er fiato.*
(III, 248).

Suzanne fut-elle vraiment chaste ? Cela paraît peu croyable à un Transtévérin [3], et Judith qui tue Holopherne pendant son sommeil inspire cette conclusion dévote :

Ècchete come, Pavoluccio mio,
Se pò scannà la ggente pe' la fede,
E ffà la vacca [4] pe' ddà ggrolia a Ddio.
(VI, 85).

Le Nouveau Testament est naturellement moins connu et moins cité que l'Ancien : il n'offre pas autant de « tableaux » mais plutôt des préceptes de morale dont les Romains n'ont que faire. Ils n'ont qu'une idée très grossière de la différence qu'il peut y avoir entre les deux livres au point de vue des conceptions religieuses ou sociales [5] ; ils savent seulement que l'Ancien Testament c'est la Bible des Juifs, tandis que

. . . . Gesucristo poi,
Ner morì, fesce un antro testamento,
E'r paradiso l'ha lassato a nnoi.
(II, 141).

[1] I, 149, 190 ; III, 73 ; V, 160, 246 ; VI, 234, 236.
[2] I, 132. Et « er nodo di Cordiano e Ssalamone ». III, 399.
[3] VI, 70.
[4] Faire le métier de prostituée.
[5] III, 291.

La fuite de la Sainte-Famille nous vaut ce tableau :

Ner ventisette de dicemmre a lletto,
San Giuseppe er padriarca chiotto chiotto
Se ne stava a rronfà ccom' un porchetto,
Provanno scerti nummeri dell' otto [1];

Cuanno j'apparze in zogno un angeletto
Còr un lunario che ttieneva sotto ;
E jje disse accusì : « Gguarda, vecchietto,
Che ffesta viè qui ddrento a li ventotto » [2].

Se svejjò san Giuseppe com' un matto,
Prese un zomaro ggiovene in affitto,
E pe' la prescia manco fesce er patto [3].

E cquanno er giorn' appresso uscì l' editto,
Lui co' la mojj' e'r fio ggià cquatto cquatto
Viaggiava pe' le poste pe' l'Egitto.

(II, 19)[4].

Jésus-Christ est traité avec la plus grande familiarité [5] ; à propos des reproches que Marthe fait à Marie, le Romain, avec son sens pratique, prend le parti de Marthe [6]. — La première communion [7], Jésus-Christ devant Ponce-Pilate [8], l'incrédulité de saint Thomas [9], autant de « tableaux » que les œuvres d'art doivent rappeler du reste à chaque instant [10]. L'incrédulité de saint Thomas, c'est à remarquer, lui vaut l'épithète de « jacobin ». « Quand le Seigneur fut mort, en « bon chrétien, chaque apôtre se mit en route, à pied, pour

[1] On met sous son oreiller certains numéros, et selon le rêve de la nuit, on les joue au loto.

[2] Le 28 décembre est la commémoration des Innocents.

[3] Il était si pressé qu'il oublia de faire le prix d'avance!

[4] Sur le massacre des innocents : II, 20. — Sur les rois mages : II, 27.

[5] Voyez par exemple les noces de Cana, II, 22, 23, 24.

[6] IV, 397.

[7] III, 67.

[8] II, 139.

[9] II, 270.

[10] Le Calvaire devient « un certo tar Carvario » (III, 279). Il est simplement mentionné : II, 100, 384 ; IV, 25, 171.

« prêcher la foi, le sac au cou et le bâton à la main. L'un « alla à la Storta, l'autre à Baccano, un autre à Monterosi, « un autre encore à Népi [1]; et en voyageant, comme il « arrive, ils virent le monde entier. Naturellement chaque « pays avait sa langue, espagnole, allemande, russe ou fran- « çaise. Et pourtant, les apôtres avec une langue seule se « firent comprendre de tous et ne perdirent pas une demi- « parole » (III, 68) [2].

On le voit, les connaissances géographiques du Romain ne s'étendent pas bien loin autour de Rome. A quoi bon? puisque Jésus-Christ lui-même est venu se promener sur la voie Appienne et y a rencontré saint Pierre qui fuyait Rome et le martyre, abandonnant ainsi « er zu' Papato grasso ». « Où vas-tu, Pierre? » a demandé Jésus. « Où il me plait », a répondu le Pape, comme aurait répondu l'Antéchrist. Et Jésus, frappant du pied de colère, laissa l'empreinte de ses talons sur une pierre qu'on conserve encore (II, 362) [3].

Adam et Ève.

Adam et Ève sont très populaires au Transtévère, et nous avons une série de jolis sonnets sur ces commencements de l'humanité. « Pour créer l'homme, Dieu fit usage de ses « mains, et après l'avoir bien manié, Il lui fit : *hah*, et « Adam, à ce souffle, de poupée qu'il était devint un chré- « tien. Il avait à peine commencé à vivre que déjà il savait « réciter l'histoire, lire, écrire, et qu'il connaissait par cœur « toutes les bêtes bonnes ou mauvaises » (I, 196). — Cette apparition d'Adam changea bien des choses sur terre;

[1] Tous ces noms désignent de petites localités aux alentours de Rome.

[2] Parmi les apôtres, il faut mentionner spécialement Judas, « quer baron futtuto de Scariotto ». II, 36, 139, 321; III, 67, 338; VI, 91. — A noter l'expression : « Quant' è vero Ggiuda », I, 63.

[3] La tradition narre le fait d'une façon un peu diverse : saint Pierre, rencontrant Jésus, lui aurait demandé : *Domine, quo vadis!* — Et le Christ lui aurait répondu : *Eo Romam iterum crucifigi*, sur quoi le saint, honteux, serait rentré à Rome pour y affronter la mort.

Une rencontre intéressante, également à Rome, a dû être celle de Romulus avec Mahomet. Cf. III, 164.

hélas ! avant lui, les bêtes étaient heureuses ; ni cocher, ni chasseur, ni boucher ; chacun parlait à son aise. « Mais dès « qu'Adam se mit à faire le maître, voici les arquebuses, la « massue, les voitures et le bâton. Et ce fut en ce temps que « l'homme ôta la parole aux bêtes pour parler tout seul et « avoir raison toujours » (IV, 43). Adam céda à l'orgueil et ne salua plus personne ; il eut chiens de chasse et chevaux de selle, et s'abandonna, ainsi que sa femme, à une vie de dissipation.

E l'animali, a ttutte ste molestie,
De la nescessità, ccome noi dimo,
Fasceveno vertù, ppovere bbestie.

Nun ce fu cch' er zerpente, che, vvedute
Tante tirannerie, disse p' er primo :
« Mo vve bbuggero[1] io, creste futtute »[2].

(III, 289).

Et le serpent fit si bien, qu'un jour Dieu les vit manger du fruit défendu.

Strillò per dio con cuanta vosce aveva :
« Ommini da vienì, ssete fottuti ».

(I, 133).

Mais au fond, quel était ce péché, ce fruit du bien et du mal ? Question difficile qui intrigue beaucoup les fortes têtes du Transtévère. « Ce péché, dit l'un, c'est le cinquième, la « gourmandise » [3]. Mais d'autres donnent au problème une réponse plus vraisemblable[4]. En tout cas, ce qui est certain, c'est que ce péché a privé l'humanité du plaisir de faire l'amour pendant toute l'éternité[5]. — Un autre problème (qui du reste a préoccupé les Pères de l'Église), c'est de sa-

[1] « *Buggerare* » est difficile à rendre exactement : c'est « mettre dedans » ou mieux « em....... ».
[2] Foutus blagueurs !
[3] VI, 96.
[4] VI, 230, 278.
[5] VI, 222.

voir si Adam et Ève, n'étant pas nés de la femme, avaient pourtant un ombilic [1].

Le meurtrier Caïn ne doit pas trouver par le monde beaucoup de défenseurs déclarés ; s'il en a, ils sont à Rome, au Transtévère, où le couteau donne la solution de tant de querelles. *Caïn et Abel.*

Nun difenno Caino io, sor dottore [2],
Che lo so ppiù dde voi chi ffu Caino :
Dico pe' ddì che cquarche vvorta er vino
Pò acceca l'omo e sbarattajje [3] er core.

Capisch' io puro che agguantà un tortore [4]
E accoppàcce un fratello piccinino,
Pare una bbonagrazzia da bburrino [5],
Un carcio-farzo [6] de cattiv' odore.

Ma cquer vede ch' Iddio sempre ar zu' mele
E a le su' rape je sputava addosso,
E nno' ar latte e a le pecore d'Abbele.

A un omo com' e nnoi de carne e dd'osso
Aveva assai da inacidijje er fele [7] :
E allora, amico mio, tajja ch' è rrosso [8].

(I, 144).

Mais ici de nouveau un doute se glisse dans les esprits subtils : Comment Caïn pouvait-il savoir que les coups tuent les gens, puisque, avant son crime, personne n'était mort encore, ni de mort naturelle, ni de mort violente ? [9] Toujours

[1] VI, 229. — Sur Adam et Ève, voyez encore : I, 224 ; III, 164, 223 ; IV, 3, 4, 278 ; VI, 19, 103, 231.
[2] Expression ironique.
[3] Lui troubler le cœur.
[4] Saisir un bâton.
[5] Paysans des Romagnes.
[6] Une trahison.
[7] Lui aigrir le fiel.
[8] « *Tajja ch' è rrosso* » est le cri des marchands de concombres. Il s'est généralisé, et est une incitation à un acte violent, sans égards ni hésitations.
[9] III, 232.

est-il que le Seigneur n'admit pas d'excuses, et le condamna à parcourir le globe, chargé de malédictions, pour aller finalement pleurer dans la lune [1]. Toutes les bonnes mères montrent à leurs enfants la pleine lune en disant : « Vedi « figlio, quella faccia? È Caino che piange » [2].

E sta lli ssempr' all' acqua, ar zole e ar vento ? —
Ggià : inzinent' ar ggiudizziuniverzale
Ha da stà ffora, senz' annà mmai ddrento. —

E pperchè ffa ccescé [3] ? — Ppe' ddà un zeggnale
A nnoi, che cciaricordi oggni momento
La corpa der peccat' origginale.

(V, 336).

Et le chien battu qui se sauve en criant : *caì, caì*, appelle Caïn, c'est un fait positif [4].

DEUXIÈME SECTION

« L'homme est justifié par la foi sans les œuvres de la « loi », dit l'apôtre Paul. [5]

L'Église romaine, gardienne des Saintes Écritures, a oublié de bonne heure ce principe fondamental ; en étouffant les intelligences elle a aussi étouffé la foi, car la foi ne fleurit et ne s'épanouit que par la liberté. Les décrets des conciles, les bulles des papes, l'arbitraire des prêtres, tout cet attirail de la dogmatique est la négation même d'une vraie foi religieuse [6]. Toutes les généreuses ardeurs des âmes profondé-

[1] III, 231.

[2] Cf. *Inferno*, XX, 126.

[3] En italien : *far capolino*. Apparaître de temps en temps.

[4] V, 87, 308 ; VI, 103, 275. — Sur Caïn et Abel, voyez encore : II, 132 ; IV, 28.

[5] Épître aux Romains, III, 27.

[6] Pe' ttutto cuer che ssii spirituale,
A nnoi nun tocca da parlà, nnun tocca ;
E un giacubbino solo, o uno stivale
Pò èsse cuello che cce mette bbocca.

(II, 276).

ment croyantes se sont heurtées à cet insurmontable obstacle ; sans sortir de l'Italie et pour ne citer très brièvement que des noms connus, je rappelle Fra Jacopone da Todi, Savonarola. Dante, Giordano Bruno...

La foi officielle, obligatoire, superficielle, devait fatalement mener aux *œuvres*, et aux œuvres les plus extérieures, les plus inféconde, aux pratiques vides de sens, au culte stupide des reliques et des amulettes. « Celui qui porte au « cou le scapulaire des Carmélites ne pourra pas mourir de « mort honteuse. Tu peux, pour ainsi dire. faire l'assassin « et te moquer du bourreau. Si tu y ajoutes le sonnet latin « qu'un pèlerin a trouvé dans le Saint-Sépulcre, tu peux « faire les cornes même à Belzébuth. As-tu la médaille de « saint Venanzo, bonne pour les chutes? Eh bien, pardieu, « plutôt que d'y renoncer renonce à manger! Sais-tu bien « que de miracles je lui ai vu faire? Elle te sauverait, « même si, pour rire, tu te jetais en bas le Ponte Sisto » « (I, 72)[1].

Quand le pape. du haut de sa loge, jette sur la place de Saint-Pierre ou de Latran des billets d'indulgence, on se les arrache à coup de poing.

Chi ppijja pijja : e llì vvedi er cristiano :
Lì sse scopre chi ha ffede e cchi ha rrispetto
Pe' le sante indurgenze der zovrano.

Io so cch' a fforza de cazzott'[2] in petto,
E dd' èsse, grazziaddio, lesto de mano,
Sempre ne porto via quarche ppezzetto.
(III, 230).

Pendant le jubilé, tous les péchés sont pardonnés d'avance :

[1] Voyez aussi la très remarquable « *Devozzione ppe' vvince ar lotto* », I, 12.

[2] Coup de poing.

Se leva ar purgatorio er catenaccio;
E a l'inferno, peccristo, pe' cquest' anno,
Pòi [1] fà, ppòi di, nun ce se va un cazzaccio [2].

Tu vva' a le sette-cchiese sorfeggianno,
Méttete in testa un po' de sceenneraccio,
E ttienghi er paradiso ar tu' commanno.

(II, 101).

Il importe beaucoup d'observer les édits de Carême et toutes les prescriptions relatives à ce qu'on ose manger et à ce qu'on n'ose pas manger [3]. D'une façon générale, il faut avoir le plus grand respect pour les fêtes religieuses [4] (et elles sont nombreuses, comme nous le verrons plus loin !), mais cela ne suffit pas encore; il faut aller régulièrement à la messe [5].

'Gna [6] sentì mmessa e arispettà er Governo
Chi vvò sarvasse l'anima...

(I. 217).

Ce qui vaut encore mieux, c'est de faire lire ou chanter le plus grand nombre de messes possible, d'abord dans son propre intérêt (car une seule messe fait pardonner tant de péchés !) [7], mais aussi en faveur des pauvres âmes qui gémissent au Purgatoire ! Chaque messe lue (pour cinq francs !) à l'église de Saint-Grégoire rachète une âme du Purgatoire [8]; il paraît même que ces pauvres âmes reviennent parfois la nuit pour implorer des vivants un peu de miséricorde [9]. On ne sait pas toujours au juste, il est vrai, si l'âme pour laquelle on prie se trouve en Purgatoire ou en

[1] Tu peux.
[2] Personne.
[3] I, 53, 213; III, 32, 73; IV, 178, 179; V, 126.
[4] III, 293.
[5] II, 328; V, 395, 128.
[6] Bisogna : c'est-à-dire il faut.
[7] V, 12.
[8] IV, 129.
[9] VI, 149.

Paradis ; les nouvelles de là-bas sont rares et incomplètes, même à Rome ! Mais si par méprise on faisait prier pour quelque âme déjà glorieuse et triomphante, ni la prière ni l'argent ne seraient perdus tout de même ; le bon Dieu, dans ce cas, accepte les messes au profit de quelque autre malheureux que les flammes tourmentent encore [1]. Aussi est-il presque à craindre que le Purgatoire n'ait plus de raison d'être [2].

Un excellent moyen pour faire voler les âmes au Paradis le plus directement possible, c'est de sonner les cloches à toute volée ; seulement c'est un peu cher.

So' [3] dde metall' infuso e bbattezzate,
E vve fanno bbellissime sonate
A cchi ha cquadrini da pagà er mortorio.
(III, 315).

Naturellement celui qui meurt sans confession est damné pour l'éternité, de sorte qu'un noyé par accident ou un assassiné s'en vont en enfer, tandis que le meurtrier, s'il se repent encore avant la guillotine, s'en va au ciel [4]. Nous avons déjà rencontré la prostituée qui allume une lampe à la Madone afin de demeurer en bonne santé [5] : en voici une autre qui se refuse pour l'heure, parce qu'elle va à confesse :

Me confesso e ffo un po' de pinitenza,
Perché cchi ppijja oggi l'indurgenza
Va in paradiso co' ttutti li panni.
(VI, 99) [6].

Une autre encore interrompt brusquement le cours des

[1] III, 415.
[2] V, 301. — Sur cet abus des messes, voyez encore II, 276, 312 ; V, 295, messes lues par le pape : II, 321 ; IV, 52.
[3] Sono : elles sont.
[4] V, 16 ; VI, 18.
[5] VI, 129.
[6] Voyez plus loin le paragraphe sur la confession.

caresses en entendant le canon qui annonce la grande bénédiction du pape. C'est peut-être le sonnet le plus « natura-« liste » de toute l'œuvre de Belli, mais d'un jet si heureux au point de vue artistique que j'en donne ici le texte comme curiosité littéraire :

Giuveddì ssanto.

Fa'!... che ggusto!... spi... Zzitto! ecco er cannone!
Abbasta, abbasta, su. ccaccia l'u.......!
Nu' lo senti ch' edè? spara Castello [1] :
Seggno ch' er Papa sta ssopra ar loggione.

Mettèmesce [2] un' e ll' antro in ginocchione :
Per oggi contentàmesce, fratello
Un po' ar corpo e un po' all' anima bberbello :
Pijjàmo adesso la bbonidizzione.

Quanno ch' er Zanto-Padre arza la mano,
Pòi [3] in articolo-morte fà li conti
A ggruggn' a ggruggno coll' inferno sano.

E nnun guasta che nnoi sémo a li Monti,
E 'r Papa sta a Ssan Pietr' in Vaticano :
Oggi er croscione suo passa li ponti.

(VI. 219).

Cette grande bénédiction du pape est chose assez rare, et par conséquent d'une très grande valeur. Le jour du couronnement à Saint-Pierre et le jour de la prise de possession à Saint-Jean-de-Latran, le pape monte sur le *loggione* et bénit la ville et le globe entier, en se tournant vers les quatre points cardinaux [4]: il y a en outre quatre bénédictions solennelles (du haut du loggione) par an : le Jeudi-Saint et le jour de Pâques à Saint-Pierre: le jour de l'Ascension à Saint-Jean-de-Latran. et le jour de l'Assomption à Santa-

[1] Le canon du château Saint-Ange.
[2] Mettiamoci
[3] Puoi.
[4] V, 354.

Maria-Maggiore[1]. Ces jours-là, c'est une véritable course au clocher, on s'écrase littéralement[2], surtout au moment où, le pape s'étant rassis, deux cardinaux jettent du haut de la loge sur la place deux formules d'indulgence plénière, l'une en latin et l'autre en italien[3]. — Les autres bénédictions du pape sont moins solennelles ; il les jette pour ainsi dire, en passant en carrosse[4], ou lors de la procession du Corpus Domini[5]. Il paraît décidément que la foi et le respect diminuent. « Jadis, quand un pape sortait en carrosse, une foule « de peuple criait : « Santo Padre, la benedizzione ! » Mais « de nos jours, qui s'en occupe encore ? Tout au plus quatre « vieillards et quelque enfant. Du moins je note la constance « avec laquelle ce pauvre pape s'épuise à faire des signes de « croix, afin d'en sauver l'usage » (IV, 144).

Pour plaire à Dieu, il y en a qui se flagellent[6] ; d'autres s'ingénient à orner les cimetières avec un art macabre[7] ; d'autres encore, unissant l'utile à l'agréable, rivalisent (parfois à coups de couteau) pour porter, à la procession du Corpus Domini, la croix et l'étendard, et passer ainsi sous les fenêtres des belles, en déployant leur adresse et leur force[8].

Tout à l'heure je parlais d'indulgences ; il vaut la peine de s'y arrêter un instant : on accorde indulgence plénière à celui qui baise les pieds du pape[9], à celui qui va adorer les crucifix de sept églises diverses[10], à ceux qui prennent part à certaines missions[11], à ceux qui certain jour de l'an

[1] Cf. note 1 de V, 325.
[2] I, 18
[3] V, 325
[4] V, 146, 291.
[5] V, 300.
[6] II, 47 ; VI, 187.
[7] II, 235.
[8] I, 210 ; III, 183. Voyez chap. IV, aux confréries.
[9] II, 157.
[10] II, 101 ; III, 225.
[11] IV, 260.

vont adorer les reliques à Saint-Jean-de-Latran[1] : quand le peuple a faim, le pape le console en accordant l'indulgence à ceux qui jeûnent[2] ! Les jubilés sont occasion de grandes indulgences[3] : j'ai déjà cité celles qu'on se dispute à coups de poing[4] ; enfin on peut, plus pacifiquement, s'acheter le pardon des péchés[5], car ainsi que le dit fort bien un Romain :

« Lui dà indurgenze e nnoi dàmo quadrini ».
(II, 398).

Aux pauvres diables qui ne sont pas jacobins on accorde même parfois l'indulgence gratis en ne leur demandant... qu'un petit cadeau[6]. Bref, ils ont bien tort ceux qui accusent le pape de paresse.

Ggià jjeri ha ddato 'na bbonidizzione :
Un' antra n' ha da dà ddoppo domani :
Eppoi lavanne a ttredisci villani,
E mmisereri, e ppranzi, e ppriscissione !

Io nun zo ssi dda quanno s'è inventata
L'arte de faticà, se sii mai trova[7]
Una vita, per dio, ppiù strapazzata[8].

Povero Papa mio ! manco te ggiova
Lo sscervellatte[9] co' sta ggente ingrata
Pe' ffà oggni ggiorno un' indurgenza nova.
(III, 229[10]).

Voici enfin le portrait fidèle du vrai chrétien : « C'est pas « si difficile de savoir si tu es un brave homme ou un fripon.

[1] VI, 99.
[2] II, 174.
[3] II, 101 ; VI, 296.
[4] III, 230 ; V, 325.
[5] II, 62.
[6] III, 17.
[7] Forme abrégée pour : trovata.
[8] Tourmentée.
[9] Scervellarti, c'est-à-dire : t'ingénier.
[10] V, 291.

« Vas-tu à la messe ? Fais-tu partie des missions ? Les jours « de jeûne, manges-tu du poisson ? Tires-tu ton chapeau « devant les Madones ? Aimes-tu le pape ? Prends-tu les sa- « crements ? Si tu trouves une croix au mur, dans le coin « d'une porte cochère, y pisses-tu, ou non ? Dis-tu le rosaire « en te levant ? Portes-tu en poche le signe du chrétien [1] ? « Fais-tu parfois la Scala Santa à pieds nus ? As-tu de l'eau « bénite à la tête de ton lit ? Donc tu es un brave homme et « tu as de quoi fermer le bec même à Dieu le Père » (II. 113).

Bien peu de voix s'élèvent contre un tel état de choses ! Il y en a qui critiquent certaines « fonctions » ecclésiastiques ; mais quelle critique inintelligente [2] ! — Une mère cependant recommande à ses enfants l'exercice de la charité, en des œuvres plus fécondes. « Je ne sais s'il y a trop de « dévotion en ce pays, ou pas assez, ni si le Romain vaut « mieux que le Français. Oui, j'ai vu, moi aussi, les églises « pleines ; mais où ça mène-t-il ? Mes enfants, le bon Dieu « ne se laisse pas tromper par quatre mots latins et deux « cierges allumés. Quand on n'a pas la charité, l'eau du « puits et l'eau bénite sont une seule et même chose. Les « bonnes œuvres, voilà ce que veut le Seigneur. Jésus est « comme la chouette. Qu'est-ce qui lui plaît à la chouette ? « Le cœur (IV, 233).

D'autres constatent mélancoliquement que malgré toutes les pratiques extérieures, rien ne change au fond [3], et voici quelle est la religion du temps présent :

Che rriliggione ! è rriliggione questa ?
Tuttaquanta oramai la riliggione
Conziste in zinfonie, ggenufressione,
Seggni de crosce, fittucce a la vesta [4],

[1] Le chapelet.
[2] II, 313.
[3] III, 303.
[4] Rubans que les femmes font le vœu d'attacher à leur vêtement, en certains cas donnés.

Cappell' in mano, cenneraccio in testa.
Pesci de tajjo, razzi, priscissione,
Bbussolette [1], Madonne a' ggni cantone.
Cene a ppunta d'orloggio, ozzio de festa,

Scampanate, sbbascinechi, picchiapetti [2],
Parme, reliquie, medajje, abbitini [3],
Corone, acquasantiere [4] e mmoccoletti.

E ttratanto er Vangelo, fratel caro,
Tra un diluvio de smorfie e bbell' inchini,
È un libbro da dà a ppeso ar zalumaro.

(IV, 363).

Le baptême. L'Église distingue sept sacrements divers : le baptême, la confirmation, l'Eucharistie, la pénitence, l'extrême-onction. l'ordination des prêtres. le mariage. Nous les trouvons mentionnés tous les sept dans l'œuvre de Belli, plus ou moins souvent, en raison directe de leur importance.

Le baptême, selon le Romain, fut « inventé » par Jésus-Christ [5] : le plus souvent pourtant on semble considérer le baptême comme une institution dont l'origine se perd dans la nuit des temps. C'est que, au mépris de tous les faits historiques, l'Église romaine prétend être la fidèle et immuable continuatrice de Jésus-Christ (elle fait par exemple de Pierre un « pape »); par là elle se donne l'air d'une institution éternelle. Or, entre ces prétentions et la simplicité des récits bibliques, il y a une contradiction si flagrante que même les esprits les plus incultes la sentent confusément, sans être en état de sortir des idées vagues, erronées et contradictoires.

C'est ainsi qu'on reproche à Jésus-Christ, « l'inventeur » du baptême, de ne s'être fait baptiser que trente ans après

[1] Tirelires en métal qu'on agite dans les quêtes d'église.
[2] Croix pendantes sur la poitrine.
[3] Petits scapulaires.
[4] Benitiers.
[5] I, 119 : III, 291.

la circoncision[1] : il a fallu cette cérémonie pour faire de lui un chrétien !

L'istess' anno, in ner giorno medemesimo
Che Ggesucristo se fesce cristiano,
Finì ar monno er Decàccolo[2] pagano,
E ccominciò a ddà ffòra er Cristianesimo.

Tutt' er gener' umano ch' era morto
Sin a cquer punto senza crede in Cristo,
S'era sarvato e sse trovava in porto.

Ma dde li morti da quer giorn' impoi,
O Ebbrei, o Tturchi, o Fframmasoni, tristo
Chi nun ha ll' acqua com' avemo noi.

(III, 291).

J'appelle l'attention sur cette naïve confusion des idées : elle est réelle, bien qu'étrange, et ce seul sonnet suffit à prouver la divination psychologique de Belli.

Le baptême (avec sel, huile et salive)[3] est donc d'une importance absolue, et le moindre retard pourrait être funeste[4].

Er battesimo intanto è 'na vernisce,
Che ccrope er guasto senza che tte penti :
È llui che cciarifà bbianchi e' nnoscenti,
Come che la bbucata a le camisce[5].

(II, 90).

Le baptême enfin est l'occasion d'une grande fête de famille[6] et se termine parfois par l'ivresse du curé lui-même[7].

[1] VI, 120.
[2] Le Décalogue.
[3] I, 242.
[4] III, 159. — Ceux qui prêchent aux infidèles, en rase campagne, pourraient, sans perdre de temps, les baptiser par la pluie : III, 111.
[5] De même que la lessive blanchit les chemises.
[6] III, 315.
[7] VI, 271.

La confirmation. Les divers symboles du deuxième sacrement ne sont pas tous, à ce qu'il semble, également clairs :

Capisco er zignatèa [1], er zignacruccia [2],
L'ojjosanto, la mancia, la bbammasce [3],
Le cannele, er compare e la fittuccia [4];

Ma, ssi avessi da dì, ddoppo der baffo
In ner nome der-padre, nun me piasce
Quella malacreanza de lo schiaffo.

(I, 241).

On fête la confirmation par une promenade en voiture et par un repas dans une ostérie hors des portes de Rome, plaisir auquel un père bien intentionné joint parfois le spectacle instructif d'une pendaison. Au moment où le bourreau procède à l'exécution, le père donne un soufflet à son fils :

« Pijja, — me disse, — e aricòrdete bbene
Che sta fine medema sce sta scritta
Pe' mmill' antri che sso' mmejjo de tene ».

(I, 80).

La confession. La pénitence, mais plus spécialement ici la confession, mérite par son importance une place toute particulière. Elle a le pouvoir de guérir les malades :

Io però ho ddetto a Nanna : « A ttu' marito
Tu ffajje fà 'na bbona confessione,
E, in barba de sto medico cojjone,
In cuattro ggiorni te lo do gguarito ».

(II, 257).

Péché confessé est péché pardonné. « Rendons grâce à la « bonté de Dieu, puisqu'il y a un moyen (une ruelle) pour « pécher en toute paix et charité. Il te suffit d'aller de temps

[1] *Signo te.*
[2] *Signo crucis.*
[3] Le coton (it. bambagia).
[4] Le nœud de ruban.

« à autre mettre le nez à cette grille-là (du confessionnal), et « tu aurais le salut même en tuant un roi » (I, 248).

Puisqu'on le sait d'avance, on en profite largement pour satisfaire ses envies et ses passions[1]. Les églises sont si nombreuses que les occasions de se confesser ne manquent pas; à Saint-Pierre chaque langue d'Europe a son confessionnal[2], et là, pour les péchés véniels, il suffit de se mettre à genoux et de recevoir sur la tête un coup de la longue baguette que tient en main chaque confesseur. Mais l'église la plus pratique c'est encore le Panthéon (la Rotonda, en romain : Ritonna); les gros péchés s'enfuient plus vite par le trou du toit[3].

La confession est une arme terrible de l'Église catholique qui pénètre ainsi dans la famille et enserre père, mère et enfants dans les mailles d'un inextricable filet, fait de réciproques dénonciations. C'est la femme surtout que le confesseur sait exploiter, souvent dans un but inavouable[4]; il arrive aussi qu'en poussant trop loin ses questions indiscrètes le confesseur suggère le péché à quelque innocente jeune fille[5]. — La plupart des hommes vont à confesse[6], mais avec moins de zèle que les femmes, et ils ne se gênent pas de faire leurs critiques[7], souvent risibles et inintelligentes, nous l'avons déjà vu. D'autres meurent sans confession, soit qu'ils soient franchement libres penseurs[8], soit qu'ils n'aient pas le temps (selon eux) de chercher parmi tant de prêtres le confesseur *ad hoc*[9]. — Je remarque enfin que, par trois fois, Belli a poussé la hardiesse jusqu'à mettre

[1] VI, 99, 235.
[2] V, 1.
[3] IV, 189.
[4] II, 287 ; III, 50, 102, 277 ; V, 219, 269 ; VI, 175. Je reviendrai là-dessus au chap. IV.
[5] VI, 176.
[6] III, 357 ; VI, 165, 202.
[7] II, 303.
[8] Comme le célèbre graveur Pinelli : IV, 167.
[9] IV, 188.

directement en scène le dialogue d'un prêtre avec sa pénitente [1] ; et avec quel bonheur !

> Padre... — Dite il confiteor. — L'ho detto. —
> L'atto di contrizione ? — Ggià l'ho ffatto. —
> Avanti dunque. — Ho ddetto cazzo-matto
> A mi' marito, e jj' ho arzato [2] un grossetto [3]. —
>
> Poi ? — Pe' una pila [4] che mme roppe er gatto,
> Je disse for de me : « Ssi' mmaledetto ».
> E è ceratùra de Ddio ! — C' è altro ? — Tratto
> Un giuvenotto [5] e cce so' ita a lletto. —
>
> E llì ccos' è ssuccesso ? — Un po' de tutto. —
> Cioè ? Sempre, m'immagino, pel dritto. —
> Puro a rriverzo... — Oh che peccato brutto !
>
> Dunque, in causa di questo giovanotto,
> Tornate, figlia, con cuore trafitto,
> Domani, a casa mia, verso le otto.
>
> (VI, 175).

L'Eucharistie. Ceux-là seulement qui se sont confessés ont le droit de communier, mais encore à la condition expresse d'être à jeun, car il ne faudrait pas que la sainte hostie allât se mêler à de vulgaires aliments [6] ! C'est que l'absolue transsubstantiation n'est pas mise en doute un seul instant, et Jésus-

[1] V, 333 ; VI, 175, 176.

[2] Je lui ai volé.

[3] Pièce de monnaie, environ 25 centimes.

[4] Une marmite.

[5] J'ai des rapports avec un jeune homme.

[6] C'est pourquoi le Romain remarque expressément et non sans un sourire que Jésus lui-même n'observa pas cette règle :

> Terminata che ffu ll' urtima scena,
> Cristo diede de piccio * a una paggnotta,
> La conzagrò, la roppe, e, appena rotta,
> Communicò un e ll' antro ** a ppanza piena.
>
> (III, 67).

* Empoigner.

** Ils communièrent tous..

Christ — c'est clair — afin de mourir muni des saints sacrements s'est mangé lui-même[1]. Les trois messes de Noël soulèvent une question épineuse :

Perché in cual antro logo se sò vvisti.
Come drento a lo stommico d'un prete,
Tre ffijjoli de Ddio, tre Ggesucristi ?

(II, 276).

En tout cas, la communion constitue une véritable supériorité du christianisme vis-à-vis d'autres religions :

L'avvanti[2] er Turco, l'avvanti er Giudio,
Un antra riliggione com' e nnoi,
Da potesse maggnà Ddomminiddio!

(II, 343).

Néanmoins cette foi aveugle embarrasse parfois : « Ces « quatre mots de latin ont la vertu, dis-je, de changer une « coupe de vin en sang de Notre Seigneur. Pour qui regarde « au goût et à la couleur, on dirait : c'est du crû de Marino[3] ; « mais à ne tenir aucun compte des yeux et du palais, on « jure : c'est du sang divin. Toutefois, puisque ce sang « demeure dans la coupe si semblable au jus de vigne, je « voudrais savoir si un bocal de ce vin consacré vous monterait à la tête » (III, 70).

La première communion se fait de bonne heure, environ à treize ans[4], et dès lors on est tenu de communier au moins une fois par an, à Pâques, ce qui n'est pas du goût de tout le monde. Il y a un contrôle : celui qui communie reçoit, au moment de prendre l'hostie, un billet portant son

[1] III, 67 : cf. I, 5 : II, 267 : III, 277. Voyez aussi le sonnet déjà cité à page 168 :

Te pare amore a tte pporo futtuto
Quer cacciasse in d'un' ostia...

(I, 217).

[2] La vanti.

[3] Village des Castelli Romani, connu pour son bon vin.

[4] IV, 321.

nom : lorsque les fêtes sont passées, le curé fait le tour des familles et demande à chacun son billet ; ceux qui n'en ont pas sont excommuniés *ipso facto* et leurs noms figurent sur un « tabellone » ou « cartellone » qu'on affiche le 25 août à la grande porte de l'église de Saint-Barthélemy, sur l'Isola Tiberina. — Devant cette obligation et ce contrôle, les plus prudents se soumettent et communient une fois par an ; on les appelle « *cristiani pasqualini* [1] » ; d'autres se procurent le fameux « billet »... à prix d'argent, auprès du curé ou du sacristain [2] : d'autres enfin subissent l'excommunication avec plus ou moins d'indifférence : « D'abord, parmi tant de prê-« tres, je n'ai jamais le temps de trouver un confesseur qui « m'aille ; puis, dès les premières lueurs de l'aube, j'ai besoin « de manger ! Quand je serai mort, attrapez-moi ! mais quant « à me gâter la santé, ma vie durant, pour de telles sottises, « ça ne me va pas » (IV, 188) [3].

Deux fois par an, à la Résurrection et à Pentecôte, on porte le Saint Sacrement aux infirmes, en grande pompe, sous un baldaquin ; c'est ce qu'on appelle la « communione « in fiocchi [4] ». — « C'est très bien, dit quelqu'un, de porter ainsi aux malades le pain eucharistique, cependant

Nun parlo de quer pane io, fratel caro,
Io dico ch' er bon core saria puro
De dispenzà [5] cquell' antro der fornaro.
(V, 15).

Le Saint Sacrement est l'objet d'une véritable adoration ; à certaines époques de l'année on l'expose solennellement

[1] III, 303 ; VI, 165.
[2] III, 121. Il y a aussi des aubergistes qui vont communier dans diverses paroisses, acquérant ainsi plusieurs billets qu'ils revendent à leurs habitués : III, 32.
[3] III, 338. — C'est un de ces hérétiques qui, à l'église, se paie la tête de ceux qui communient : IV, 137.
[4] III, 210 ; V, 15.
[5] Distribuer aussi le pain du boulanger.

sur l'autel [1] ; c'est « er Zantissimo indisposto ». Ceux qui se prosternent le plus ne sont parfois que de vils usuriers [2], mais la foi n'est jamais inutile. Un fidèle s'étonne qu'on ne fasse qu'une seule génuflexion devant le Saint Sacrement et trois devant le pape [3], et trouve qu'on abuse du mot « san- « tissimo » (i santissimi piedi) qui ne devrait s'appliquer qu'au seul sacrement

Ciovè equer galantomo che sta ddrento
Ar cibborio indorato de l'artare.

(V, 3.)

Enfin je rappelle les grandes processions du Corpus Domini, auxquelles le pape prend part et où les membres de certaines confréries rivalisent de zèle pour porter la croix et l'étendard [4].

L'extrême onction.

En cas de maladie grave, désespérée, on use aussi de moyens désespérés : on fait venir de l'église Santa-Maria in Araceli (sur le Capitole) un Christ miraculeux, que des frères amènent en voiture, à pas très lents [5] ; on fait un vœu à la Madone de Saint-Augustin [6], on fait venir le viatique [7], et enfin le prêtre administre « quela cosa ppiù ppeggio der « viatico », les huiles saintes [8], dont il est dit dans la « *Dot-* « *trina cristiana* » : l'estrema Unzione... aiuta a ricevere la sanità del corpo, se questa sia utile alla salute dell' anima.

L'ordination des prêtres.

Je ne trouve dans l'œuvre de Belli qu'une seule et brève allusion au sixième sacrement [9] : c'est une cérémonie indifférente au menu peuple.

[1] I, 78, 210 : II, 8 ; V, 51. — L'ostensoir est appelé « *sostenzorio* » et le même nom est donné au suspensoir ! Cf. II, 181.
[2] III, 139.
[3] III, 171.
[4] I, 210 : III, 183 : V, 300. — Voyez en outre V, 100, dont je reparlerai dans un chapitre suivant.
[5] II, 1, 120 : III, 339 ; V, 132, 286.
[6] II, 1.
[7] II, 1, 52 ; III, 52 ; V, 99.
[8] II, 1. — Pendant l'agonie on allume une bougie : I, 201.
[9] I, 5.

Du septième sacrement enfin, qui est le *mariage*, j'ai déjà longuement et suffisamment parlé dans le cours du chapitre Ier.

Le péché. De même qu'il y a sept sacrements, il y a aussi sept péchés capitaux qui sont : l'orgueil, l'avarice, l'usure, la colère, la gourmandise, l'envie et la paresse [1]. En outre, il y a six péchés contre le Saint-Esprit [2] et quatre qui crient vengeance à la face de Dieu [3]. Total dix-sept.

Chaque homme ici-bas est flanqué de deux anges, celui du bien et celui du mal, qui se disputent cette proie jusqu'au tombeau [4]. Nous avons déjà vu tous les moyens que l'Église offre aux fidèles pour se délivrer du poids de leurs péchés [5]; il suffit, pour que ces moyens soient efficaces, d'avoir une foi bien visible et bien soumise, ou un peu de bel et bon argent; à défaut d'argent, on peut se contenter d'être une jolie femme, et la grâce s'étend jusqu'au mari.

Le péché qui préoccupe le plus les esprits, je l'ai déjà dit, c'est celui d'Adam et d'Ève [6]; Caïn, dans la lune, doit nous rappeler leur faute à chaque instant [7]; et si d'autres mondes sont habités, il est probable que eux aussi ont eu leur « pre-« mière chute [8] ». Quel qu'ait été le fruit qui fut cause de

[1] I, 219.

Cuanno Iddio creò ssette sagramenti,
Er demonio creò ssette peccati,
Pe' ffà cche ffussi contrasto de venti.

[2] 1. Désespérer de son salut éternel ; 2. Présomption d'obtenir le salut sans mérites ; 3. Combattre la vérité reconnue ; 4. Envier la grâce d'autrui ; 5. Obstination dans le péché ; 6. Impénitence finale.

[3] 1. Homicide volontaire ; 2. Péché charnel contre nature ; 3. Oppression du pauvre ; 4. Refuser le salaire à l'ouvrier.

[4] VI, 232.

[5] Les amulettes : I, 72 ; la confession : I, 218 ; le jubilé : II, 101 ; le culte de la Madone : IV, 102 ; les indulgences : III, 230 ; les messes, III, 115, V, 12 ; les cloches : III, 315 ; et tant d'autres pratiques : II, 113.

[6] VI, 96, 222 et suiv., 230, 278.

[7] V, 336.

[8] IV, 28.

cette faute, il a appelé sur l'amour la malédiction de Dieu[1], et seule la vierge Marie a pu être conçue sans péché[2]. L'homme pèche en engendrant et la femme pèche en concevant. Péché déjà le soupir d'un cœur qui désire ; péché la flamme du regard et le baiser des lèvres ; péché surtout la brève étreinte des corps, où deux vies se confondent en créant une autre vie ! « Péché que tout cela ! » ont dit des hommes noirs. Pourquoi ? Pourquoi cette malédiction sur l'existence ? Ah oui, pourquoi !

Perché pperché ! bber dì dda ggiacobbino !
Er libbro der perché, cchi lo vò llegge,
Sta a ccovà ssott' ar culo de Pasquino.

(I, 224).

La Bible raconte que Dieu dicta à Moïse dix commandements que celui-ci écrivit sur des tables de pierre ; ce Décalogue de l'Ancien Testament ne subit aucune modification avec la venue du Christ et subsiste aujourd'hui encore aussi bien dans l'Église protestante que dans l'Église catholique. Le Romain n'en a pas une idée bien claire :

L'istess' anno, in ner giorno medemesimo
Che Ggesucristo se fesce cristiano,
Finì ar monno er Decàccolo pagano,
E ccominciò a ddà ffòra er Cristianesimo.

(III, 291).

Des dix commandements, je n'en ai trouvé que cinq mentionnés dans l'œuvre de Belli, à savoir : le deuxième, tu ne prendras pas le nom de Dieu en vain[3] ; le troisième, sanctifier le jour du repos[4] ; le cinquième, tu ne tueras point[5] ;

[1] VI, 180.
[2] III, 66.
[3] VI, 90.
[4] II, 250.
[5] II, 83, 301.

le sixième, tu ne forniqueras point [1]; le septième, tu ne voleras point [2].

Quant aux infractions à ces divers commandements, je n'ai guère à parler ici que de celles qui concernent le deuxième : « tu ne prendras pas le nom de Dieu en vain ». — C'est un point faible de nos pauvres Romains; ils ont toujours un juron à la bouche, et des pires. Un curé a imposé une amende aux blasphémateurs; mais celui qui est condamné pour avoir dit : « Eh, bbuggiarà Ssantaccia » paie l'amende en disant :

Padre Curato,
Bbuggiaravve [3] a vvoi puro : ecco un testone [4].
(II, 201).

Même celui qui a toujours, pendue à la muraille, une image de la Madone, n'hésite pas à l'insulter [5].

« Bburla li fanti e llassa stà li santi », tel est le proverbe qu'une bonne mère répète sans cesse à son fils ; peines perdues ; il blasphème si bien que le propriétaire effrayé lui donne son congé [6]. — Puisque la langue vous démange tellement, dites des paroles grossières, mais ne touchez pas à Dieu !

[1] VI, 152, 295.

[2] III, 81. — A ces commandements, l'Eglise a encore ajouté six préceptes, dont il est question plus d'une fois chez Belli ; ils sont :

1. Udir la messa tutte le domeniche e le altre feste comandate.
2. Digiunare la Quaresima, le vigilie comandate ed i Quattro Tempi : non mangiar carne il Venerdì ed il Sabato.
3. Confessarsi una volta l'anno almeno.
4. Comunicarsi almeno la Pasqua di Resurezzione.
5. Pagar le decime.
6. Non celebrare le nozze ne' tempi proibiti, cioè dalla prima Domenica dell' Avvento sino alla Epifania, e dal primo giorno di Quaresima sino all' ottava di Pasqua.

[3] Bbuggiara, bbuggera, et autres expressions de ce genre, sont le français : m..... pou.....

[4] Monnaie d'argent, qui dans le cas particulier se trouve être *deux* fois la valeur de l'amende.

[5] IV, 187.

[6] II, 112 ; VI, 195.

Poi, sce so' ttante bbelle parolacce!
Di' ce...... ffr...... bbuggera, co..... [1];
Ma co' Ddio vacce cor bemollo, vacce [2].
(VI, 90).

On dresserait aisément une jolie liste d'euphémismes : pettristo [3], pecrisse [4], per dina [5], corpo dell' anima de Ghetto [6], dio serenella [7], 'ggia san Mucchione [8] et tant d'autres encore.

Quanno se possi a fforza de talento
Trovà uno sguincio [9] pe' nnun fà ppeccato,
Chi è er cristiano che nun zii contento ?
(I, 201).

La prière

La prière ne joue pas un grand rôle dans la vie du Romain ; j'entends la prière sincère, spontanée, qui part du cœur. On prie du bout des lèvres, en égrenant son chapelet. Ici encore, l'Église a étouffé tout élan de l'âme sous des formes toutes faites, sous l'immuable cliché d'un latin qu'on marmotte sans y rien comprendre ; c'est le fruit absolument desséché d'une théologie homicide. L'âme qui consent à enfermer sa prière dans un moule rigide n'est pas vraiment une âme religieuse. On aboutit à cette litanie du viatique (la scène se passe dans la rue, entre femmes) :

Ora proè : ora proè [10]... Ssor' Anna.
Ma cchi è l'ammalato [11] ? è er zor Marcello ? —
No, er padre. *Ora proè.* — Credo er fratello. —
Ora proè. — Nno, er zio che ttiè llocanna. —

[1] Tout autant d'expressions obscènes.
[2] Vas-y doucement !
[3] I, 67.
[4] I, 201.
[5] I, 140.
[6] I, 162.
[7] I, 169.
[8] I, 28 (pour : managgia san M. ; un saint inventé).
[9] Un biais.
[10] ora pro eo.
[11] On sait que le viatique se porte aux malades en danger de mort : les passants se découvrent, s'agenouillent et prient : *ora pro eo.*

E cquesti *(ora proè)* cchi cce li manna,
Che nemmanco se cacceno er cappello[1]?
Bber fijjo *(ora proè)*, pss, bberzitello[2]! —
Che vve dole? la fr.... che vve scanna[3]? —

Ora proè. — Vva' vva'[4] cche bbelle rape[5]! —
E cche ssomaro! *ora proè.* — Ssorella,
Scanzateve, che cqui nnun ce se cape[6]. —

E vvoi nun ve bbuttate addoss' a mme.
Sora vecchiaccia. *Ora proè.* — Gran bella
Risposta da p..... *Ora proè.*

(V. 307)[7].

Pour retrouver les objets perdus, il n'y a qu'à réciter le psaume XC : « Qui habitat in adiutorio Altissimi[8]. » Contre les tremblements de terre, il y a un *oremus* tout-puissant[9].

J'ai déjà cité l'oraison en famille[10]. Il y a des prières, improvisées, et j'en ai parlé, où quelque serviteur demande à la Madone ou à Jésus la mort d'un patron dont il attend une pension[11]. Mais je rappelle avec plaisir la prière de la mère mourante, déjà citée[12].

De l'âme. Il est vraiment bien difficile de dire quelle idée le Romain se fait de l'âme humaine. D'ailleurs nous touchons ici au

[1] Quelques jeunes gens passent devant le viatique sans soulever leur chapeau.

[2] Interpellations ironiques d'une des dévotes à l'adresse des jeunes gens.

[3] Réponse d'un jeune homme.

[4] Guarda, guarda !

[5] Terme insultant, lancé par un des jeunes gens, auquel la Romaine répond : che ssomaro !

[6] Otez-vous de là; il n'y a pas place. — Ceci se passe de nouveau entre femmes, entre dévotes.

[7] Il y a aussi des femmes qui vont pieds nus par les rues, en disant le rosaire, pour la guérison des malades : III, 118.

[8] II, 111.

[9] III, 203. De pauvres diables vivent de ce métier : vendre par les rues des litanies ou des rosaires : II, 17 : IV, 298.

[10] II, 219 : IV, 132; voyez page 137.

[11] II, 381 : IV, 10. Voyez pages 165 et 172.

[12] Pages 121 et 168.

point central de la métaphysique et à une des questions les plus délicates de la psychologie physiologique. Pour le déterminisme, « âme » signifie, dans le langage courant, un certain ensemble de phénomènes, dits intellectuels ou moraux, qui constituent une unité plus ou moins fictive, un *moi* plus ou moins variable. La genèse de ces phénomènes, leurs relations plus ou moins hypothétiques avec d'autres phénomènes, voilà le problème que le savant étudie, sans prétendre le résoudre; un fait du moins lui semble prouvé : c'est que ces phénomènes s'évanouissent dès que l'organisme se décompose pour entrer ainsi dans une phase nouvelle de la vie éternelle de la matière. — Les religions révélées et certaines philosophies transcendentales, par contre, donnent au problème une réponse qu'elles croient aussi claire que définitive : l'âme serait un être en soi, pénétrant l'organisme humain à un moment donné et le quittant à l'instant de la mort pour continuer, en dehors de la matière périssable, sa vie éternelle; cette âme serait un souffle de Dieu, un esprit invisible, pour la définition duquel les mots manquent, de sorte qu'on a recours à des images toutes plus matérielles et plus malheureuses les unes que les autres. Ces milliards d'âmes humaines, toutes diverses entre elles, selon le corps qu'elles habitent, n'en sont pas moins toutes émanations du même Être et participent à sa vie éternelle. Donc : immortelle, supérieure au corps et pourtant son esclave, parcelle imparfaite d'un Tout parfait, partie séparée d'un Être omniprésent, divine habitante des cieux condamnée (pourquoi?) à vivre sur terre et à risquer les flammes de l'enfer, « l'âme humaine » semble une énigme insoluble inventée à plaisir par un sphinx malicieux.

Cette âme est si invisible que la plupart du temps le Roumain ne semble pas même se douter de sa présence. Quand il en parle, c'est pour la matérialiser d'une façon amusante : « Les âmes, que sont-elles? ce sont des espèces de souffles « d'air. Donc, ainsi qu'il y a en plaine et sur la colline un

« air lourd et un air léger, de même il y a des âmes fines et « d'autres ordinaires. Les premières sont pour les rois, les « reines, les papes et les personnes nécessaires ; les autres « sont pour les gens qu'on compte à la douzaine » (IV, 26).

Perché ll' occhio d'un morto nun ce vede ?
Perché equanno che ll' anima va in strutto.
Nun lassa ar posto suo ggnisun erede.

E mmentr' er corpo, spiggionato e bbrutto,
È ssord' e mmuto e nnun z'arregge in piede.
Lei cammina da se, pparla, e ffa ttutto.

(III, 48)[1].

Cette âme est d'une nature si divine qu'il ne faut jamais désespérer de son salut ! « Plus d'une fois, on a vu des « âmes toutes noires de péchés retirées par un cheveu au « moment d'être f..... [2] ». C'est ainsi que le criminel, pendu ou décapité après une bonne confession, est plus sûr d'aller au ciel que sa victime, morte à l'improviste [3].

Il n'y a que deux cas absolument désespérés : c'est d'abord l'absence de baptême. Depuis le jour où Christ entra dans le Jourdain, malheur à ceux qui meurent sans baptême [4] ! Mais pire encore est l'excommunication !

La scummunica è uguale ar marfrancese [5],
Che tte penetra l'osse a la sordina,
E tte manna a fà fotte in men d'un mese.

(III, 317).

Bien rares sont ceux qui ont le courage d'en rire [6]; les

[1] Cf. VI, 232 et IV, 101 sur les anges du bien et du mal qui se disputent la pauvre âme.

[2] III, 325 : cf. I, 81.

[3] V, 16 ; VI, 18.

[4] III, 291.

[5] Siphilis. — Cette appellation semble remonter à la descente de Charles VIII.

[6] III, 338.

excommuniés meurent tous rongés par les vers [1], telle est la puissance d'une seule parole prononcée par le pape !

La scummunica inzomma è una parola
Che ddisce er Papa, e appena Iddio l'ha intesa,
L'ubbidissce ar momento, e vve conzola
Cor cacciavve dar gremmo [2] de la Cchiesa.

Abbasta una scummunica, una sola,
Pe' sbattezzavve [3] : e gguai chi sse l'è ppresa !
Pò vvenì Ggesucristo co' la stola
A bbenedillo, bbutta via la spesa.

Domenica er Curato l'ha spiegata,
E ha detto : « Iddio ne guardi, si pprennete
La scummunica nata e mmarinata [4].

Un libbro, un c....., un scappellotto [5] a un prete,
Un sputo, una scorreggia [6], una pisciata
Ve pò scummunicà cquanno volete.

(IV, 245).

Les miracles

Les miracles sont chose assez fréquente à Rome : on y a des Madones qui ouvrent les yeux [7], et d'autres qui guérissent toutes maladies, mais seulement par intermittences [8]. Une sainte récente, sainte Philomène, manifeste sa joie par des miracles qui ressemblent à des farces [9]. — On n'a donc aucune raison de douter des récits miraculeux : ni de la multiplication des pains [10], ni du dragon que saint Léon réus-

[1] II, 77.
[2] Col cacciarvi dal grembo.
[3] Pour vous faire perdre le baptême.
[4] *Sit anathema, Maranatha.* I Corinth. XVI, 22.
[5] Une taloche.
[6] « Scoreggia » signifie en italien : fouet de cuir, chambrière. Notre Romain entend ici l'italien coreggia, fr. pet.
[7] II, 11 : IV, 381 : VI, 87.
[8] V, 191.
[9] III, 307, 339 : V, 303.
[10] VI, 171.

sit à lier avec une ficelle[1], ni du chapon que le béat Alphonse change en poisson[2], ni des oiseaux mis à la broche que le béat Galantino rend à la vie[3]. On a vu des choses bien plus étonnantes : « Demain on sanctifie à Saint-Pierre « un saint qui fut moine à Saint-Calixte et qui portera le « sceptre sur tous les saints et a fait plus de miracles que « Jésus-Christ. Entre autres choses, il y a deux cents ans, à « un aveugle qui mendiait sur le Ponte Sisto, il mit un jour « une paire d'yeux en verre, et dès lors l'aveugle a vu clair. « Une femme qui avait perdu la jambe gauche mangea son « effigie dans un petit pain et aussitôt elle vit repousser sa « jambe. Il est apparu à une autre femme, dans la cave, et « lui a donné trois numéros pour le loto ; elle joua un « terno » » et gagna une quinte » (II, 331). Gagner une quinte avec trois numéros, on ne saurait demander davantage.

Cusì er monno se popola de santi :
Er Papa sta in faccenne[4] : er ziggnor diavolo
Se mozzica la coda[5] ; e sse va avanti.

Che ssi a sti tempi manco per inzoggno
Nu' ne fa nné ssan Pietro né ssan Pavolo,
È sseggno che nun n' ha ppiù de bbisoggno[6].
(III, 407)[7].

Quelques sceptiques pourtant ont l'audace de douter[8] et de poser des questions indiscrètes : ainsi lorsqu'on porte à un malade, comme dernier remède, le Bambino de l'Ara

[1] I, 88.
[2] IV, 415.
[3] II, 333. — Sainte Rose prend un éclair dans la main : II, 366.
[4] Le pape est très occupé par les cérémonies de sanctification.
[5] Le diable se mord la queue de dépit.
[6] Si saint Pierre et saint Paul ne font plus de miracles, c'est qu'ils n'en ont plus besoin, leur réputation étant solidement établie.
[7] IV, 370.
[8] V, 191.

celi, et qu'une secousse de la voiture fait tomber le Bambino comme une poupée, un passant s'écrie :

Ggesù Bbambino, inzomma, fa sto sprego
De miracoli [1], e llui nun ze tiè in piede !
Prima càrita ssincipi tabbègo [2].

(V, 132).

Un autre s'étonne qu'avec tant de miracles il y ait encore tant de misère : « Comment! il y a à Rome et en cent mille « autres lieux tant de serviteurs de Dieu, tous capables de « faire chaque jour, à dire peu, dix ou vingt miracles... Et « pourquoi ne leur dit-on pas les besoins présents et futurs? « Car, en somme, disons la chose en deux mots : celui qui a « le pouvoir de rendre la vie aux morts pourrait tout aussi « bien créer un million d'écus » (V, 111).

Les fêtes religieuses

Les fêtes religieuses sont innombrables ; je ne mentionnerai guère que les principales, et celles qui sont célébrées par des usages intéressants.

Chiuso appena l'apparto teatrale,
Stanotte la Madonna entra in ner mese :
E ffra cquinisci ggiorni, pe' le cchiese,
Principia la novena de Natale.

E ddoppo, ammalappena se so' intese
Le pifere a ffinì la pastorale [3],
Riecco le commedie e'r Carnovale :
E accusì sse va avanti a sto paese.

Poi Quaresima : poi Pasqua dell' Ova :
E ccom 'è tterminato l'ottavario,
Aricomincia la commedia nova.

[1] Jésus fait ce luxe de miracles.
[2] *Prima charitas incipit ab ego*. Proverbe populaire.
[3] Ce sont les *pifferari*, joueurs de cornemuse.

Pijja inzomma er libbretto der lunario.
E vvedi l'anno scompartito a pprova
Tra Ppurcinella e Iddio senza divario[1].

(II, 180).

Le précepte est formel : il faut respecter les fêtes[2] ! Ceux qui voudraient en diminuer le nombre ne sont que d'affreux jacobins. « Les jours de fête sont pour nous autres cochers « ce que la peste est pour les curés (c'est-à-dire une bonne « affaire). — Mais, direz-vous, si l'ouvrier ne gagne pas, s'il « s'habitue à l'oisiveté, comment mangera-t-il ? — Pourquoi « vous faire tant de soucis ? Il n'y a qu'à hausser les tarifs « pour les jours de travail » (V, 357).

J'ouvre la série des cérémonies et prescriptions religieuses par un édit de Carême[3] :

A ppranzo se cconnisce co' lo strutto.
Ma la sera però ssempre coll' ojjo.

Carne de porco mai : . . . . . .
. . . .
La matina se pò pe' ccolazzione
Pijjà un deto de vino e un po' dde pane.
Da nun guastà er diggiuno in concrusione.

Poi disce a li cristiani e a le cristiane
D'abbandonà er peccato, e ffà orazzione
Sin che nun s'arissciojje le campane[4].

(I, 213).

En temps de Carême, on fait à Rome grande consommation de *maritozzi*, petits pains de forme rhomboïdale et faits de farine, d'huile et de sucre, souvent avec de l'anis ou des raisins secs. Le jeudi de la Mi-Carême les gamins s'amusent

[1] Indifféremment.
[2] II, 250 ; III, 293 ; IV, 215.
[3] A l'occasion du Carnaval, je dirai un mot des Cendres (vol. II).
[4] Les cloches de Rome, muettes pendant deux jours, recommencent à sonner, toutes à la fois, le matin du Samedi-Saint.

à accrocher aux habits des passants des bandes de papier, taillées en forme d'échelles (scale); ou bien ils jettent de l'eau en criant : « acqua »[1]!

Le jour de la Saint-Joseph, les marchands de fritures décorent leur échoppe avec grande pompe et y accrochent des sonnets en l'honneur de saint Joseph et de leurs fritures :

..... Er friggitore,
Che cquest' anno ha er concorzo er più mmaggiore
E nnun c' è ffrittellaro che l'arrivi[2],

È ppadron Cucchiarella. Oh, ddunque, scrivi
Un zonetto pe' llui, tutt' in onore
De quer gran zan Giuseppe confessore,
Protettor de li padri putativi.

(III, 202).

Nous voici arrivés à la Semaine-Sainte dont chaque jour est un événement. Pendant la semaine entière, les crucifix demeurent voilés[3]. Les grandes cérémonies commencent le dimanche des Rameaux; le pape bénit à Saint-Pierre, en grande pompe, des palmes envoyées de San-Remo, par la famille Bresca, qui reçut ce privilége de Sixte-Quint[4]; mais pour le petit peuple, les palmes sont le plus souvent des rameaux d'olivier qu'on suspend à la tête du lit ou qu'on met aussi hors de la fenêtre afin de protéger la maison contre la foudre[5].

Le Mercredi Saint, on entend à la chapelle Sixtine le pre-

[1] III, 32.
[2] Il n'y a pas de friggitore qui l'égale.
[3] III, 228.
[4] L'œuvre de Belli ne renferme pas d'allusion à cette cérémonie, à laquelle je ne m'arrête donc pas davantage; toutes ces descriptions de fêtes n'ont absolument pas la prétention d'être complètes; aux faits fournis par Belli je n'ajoute que rarement un ou deux détails, pour des raisons de « composition ». On trouvera sans peine en d'autres œuvres la liste détaillée des cérémonies religieuses. En outre je rappelle encore une fois qu'aujourd'hui les choses ont changé, sur plusieurs points.
[5] III, 351.

mier *Miserere* (psaume 57), chanté par les célèbres... chanteurs[1]. — Le même jour, à l'hospice de la « Trinité-des-« Pèlerins », les membres de la confrérie [2] lavent les pieds aux pèlerins[3]. Ceux-ci y sont hébergés pendant trois jours, et même, aux soirs les plus solennels de la Semaine-Sainte, ils sont servis à table par les confrères revêtus d'un sac rouge, sous les yeux d'un nombreux public accouru pour admirer tant d'humanité [4]!

Le Jeudi-Saint, les cloches se taisent jusqu'au samedi à midi[5]; et toutes les églises décorent leurs autels, où sont exposées les reliques, de fleurs et de cierges innombrables. C'est ce qu'on appelle les « Sepolcri » qu'on va visiter dès le grand matin.

> Che pparadis' in terra! che sprennore!
> Quante cannele! e ttutta scera fina.
> Pare un inferno! E tt'assicuro, Nina,
> Che cce potrebbe stà un Imperatore.
>
> (IV, 176).

Il est vrai qu'un Romain remarque, et avec raison, que les diverses « fonctions » du Jeudi, du Vendredi et du Samedi ne répondent pas aux récits bibliques : « J'ai toujours « entendu prêcher que le Seigneur était mort un vendredi, « et que trois jours après il était ressuscité tout à son aise. « A présent, je le vois mettre en terre le jeudi et le lende-« main le revoilà sur la croix! Le samedi de bonne heure, « allons-y gaiement, on enlève aux autels leur déshabillé, « on chante le *Gloria* et on ne pleure plus! Ce sont là, il me « semble, tout autant d'hérésies, car ou bien les choses « n'ont pas été comme on le raconte ou bien il faut les faire

[1] V, 1, 2.
[2] La confrérie des pèlerins est composée de citoyens de toute classe, et compte plusieurs cardinaux, princes et autres grands seigneurs.
[3] V, 321.
[4] V, 6.
[5] I, 213; III, 32.

« comme elles ont été » (III. 227). L'Église a sans doute « changé tout cela », comme dit Sganarelle dans le *Médecin malgré lui*.

Nous avons donc le matin, à Saint-Pierre, la grande bénédiction papale, *urbi et orbi*, avec les indulgences jetées sur la place[1]; puis la *lavanda* : le pape lave les pieds à treize prêtres pèlerins, de treize nations diverses[2], représentant les apôtres. — A la chapelle Sixtine, de nouveau un *Miserere*, de même que dans une des nefs de Saint-Pierre. Le soir, dans les rues, grands attroupements devant les boutiques brillamment éclairées des *pizzicagnoli* (marchands de comestibles) : on y voit de vraies montagnes de salé, de saucissons, de fromage, arrangées avec un art architectural, afin de mieux stimuler l'appétit des curieux ; des guirlandes d'œufs, multipliées encore par des miroirs, se balancent au vent du soir ; des poissons nagent autour d'oiseaux enfermés dans des cages ; sur des lanternes de papier on a peint les mystères de la Passion ; enfin on a modelé dans du beurre diverses figures de l'histoire sacrée ou profane :

Colonne de casciotte[3], che ssaranno
Scento a ddi ppoco, arrèggeno un' arcova
Ricamata a ssarciccc, e lli ccc stanno
Tanti animali d'una forma nova.

Fra ll'antri, in arto, sc'è un Mosè de strutto[4],
Cor bastone per aria com' un sbirro,
In cima a una montaggna de presciutto ;

E ssott' a llui, pe' stuzzicà la fame,
Sc' è un Cristo e una Madonna de bbutirro
Drent' a una bbella grotta de salame.

(III, 34).

[1] III, 229 ; V, 325 ; VI, 219.

[2] III, 229 ; IV, 171 ; V, 320. — Un Romain remarque que les apôtres n'étaient que douze (III, 212) ; le chiffre 13 s'explique par le fait que sous Grégoire X on trouva un pèlerin de plus ; c'était un ange en voyage.

[3] Fromage.

[4] Lard.

Vendredi-Saint : Quiconque va adorer les crucifix de sept églises diverses obtient indulgence plénière[1]. Les autels sont vides. Pour rappeler les bruits et le tremblement de terre qui accompagnèrent la mort du Christ, des gamins parcourent les rues (dès le jeudi déjà) en frappant d'une baguette les portes des maisons et des boutiques et en agitant divers instruments bruyants (*tricchettracche e raganelle*) en bois, en fer, etc.[2] A quatre heures et demie, à la Sixtine, le troisième et dernier *Miserere*.

Samedi-Saint : Grande cérémonie à Saint-Jean-de-Latran : on y consacre l'eau, le feu, l'huile, l'encens et les cierges ; on y administre les sept sacrements : enfin on y baptise les néophytes, Juifs, Turcs ou païens[3]. — A la Sixtine, on chante la messe du pape Marcellus, le chef-d'œuvre de Palestrina, et au moment du *Gloria* toutes les cloches se mettent à sonner. Dans la ville, cet événement est célébré par des feux d'artifice et des détonations d'armes à feu[4]. — Pendant la journée, les curés font le tour des maisons de leur paroisse et bénissent chaque chambre ; ils sont suivis d'un enfant de chœur portant l'eau bénite dans un seau où chacun jette sa pièce de monnaie[5]. (Pendant les jours qui précèdent Pâques on a soigneusement brossé, épousseté les parois et les plafonds : seule toilette de l'année !)[6]

Enfin le beau jour de Pâques ! Le pape lit la messe à Saint-Pierre, puis du haut du loggione, il donne la grande bénédiction *urbi et orbi*, suivie des indulgences qu'on jette sur la place, au peuple qui se les dispute[7]. Ce jour-là a lieu la communion obligatoire dont j'ai déjà parlé, avec le con-

[1] II, 101 : III, 225 : V, 242.
[2] III, 2, 32.
[3] III, 159.
[4] III, 32.
[5] V, 7, 323 : VI, 220.
[6] VI, 150.
[7] III, 229 : V, 325 : VI, 219.

trôle des billets pour les « boni cristiani pasqualini »[1]. — On porte aux malades la *communione in fiocchi*, c'est-à-dire en grande pompe, sous un baldaquin et au son des cloches[2].

Pâques est surtout une fête de famille ; on l'appelle *Pasqua dell' Ova* pour la distinguer de Pasquarosa (Pentecôte) et de Pasquabefania (Épiphanie), et parce que, ce jour-là, on mange partout, chez soi et à l'ostérie, des œufs et du salamis que le prêtre a bénits le jour précédent[3]. La table est ornée de fleurs et l'on fait un bon dîner en famille.

Ècchesce a Ppasqua. Ggià lo vedi, Nino :
La tavola è infiorata sana sana[4]
D'erba-santa-maria, menta romana,
Sarvia[5], perza[6], vïole e ttrosmarino[7].

Ggià sso' ppronti dall' antra sittimana
Diesci fiaschetti[8] e un bon baril de vino.
Ggià, ppe' ggrazzia de Ddio, fuma er cammino
Pe' ccelebbrà sta festa a la cristiana.

Cristo è risusscitato ; alegramente !
In sta ggiornata nun z'abbadi a spesa,
E nun ze penzi a gguai un accidente.

Brodetto, ova, salame, zuppa ingresa,
Carciofoli, granelli e'r rimanente,
Tutto a la grolia de la Santa Cchiesa.

(IV, 180).

Le soir du lundi de Pâques on allume au château Saint-

[1] III, 32, 303, 338 ; IV, 188 ; VI, 165.
[2] III, 210.
[3] III, 32, 238 ; IV, 178.
[4] Tout entière.
[5] Sauge.
[6] Marjolaine.
[7] Romarin.
[8] « Fiaschetto » au sens absolu, s'entend de vin d'Orvieto

Ange la fameuse Girandole, un feu d'artifice dont la réputation est européenne [1].

Dans la nuit qui précède l'Ascension, le Seigneur Jésus-Christ descend sur la terre et bénit les moissons, disant :

« Alò [2], ppassa e ccammina :
L'acqua diventi latte, eppoi farina,
Pe' ddiventà ppoi pasta, e ppoi paggnotte ».
(III, 56).

Ce soir-là, les gamins fixent sur le dos de certains gros scarabées (bagarozzi) de petites bougies qu'ils allument en chantant : « corri, corri, bagarone, che domani è l'Ascen-« sione » et les pauvres bêtes de courir, brûlées vives. Les familles pieuses allument aussi une petite lampe, hors des fenêtres, afin d'éclairer la descente du Rédempteur [3]. — Le jour de l'Ascension, à Saint-Jean-de-Latran, grande bénédiction du pape, avec indulgences du haut du loggione [4].

La Pentecôte s'appelle donc à Rome Pascuarosa [5] : les malades reçoivent la « communione in fiocchi » [6].

A la Fête-Dieu, grande procession du Corpus Domini, avec étendards et cierges nombreux, et où la confrérie des Vasellai déploie un zèle souvent intempestif [7].

Dans la nuit qui précède la Saint-Jean, les sorciers et sorcières se transforment en bêtes et se rassemblent à Saint-Jean-de-Latran ; mais qui porte un brin de jonc au gilet et un peu d'ail dans ses habits n'a rien à redouter [8].

A l'Assomption, quatrième grande bénédiction du haut

[1] III, 239 ; V, 326. — De nos jours la Girandole a lieu le 2 juin, à la « festa dello statuto ».
[2] C'est le français *allons*.
[3] III, 56.
[4] V, 325.
[5] II, 257 ; III, 6, 363 ; VI, 121.
[6] V, 15.
[7] I, 210 ; III, 183.
[8] III, 184.

du loggione (à Sainte-Marie-Majeure) avec indulgences [1].

Pendant la semaine des Trépassés, la confrérie de la Mort donne des représentations muettes de scènes tirées de la Bible [2]. On va visiter le cimetière souterrain de la Confrérie, à l'église de Santa-Maria dell' Orazione e Morte, à via Giulia; non seulement on y voit des squelettes entiers, mais encore les parois y sont recouvertes d'ornements divers, tous fabriqués avec des ossements humains [3]. Dans les églises, les vivants vont prier avec plus ou moins de ferveur :

Oggi se dà ccomincio all' ottavario
De li poveri morti ; e ddite puro
Che ttra ppredica, moccoli, e rrosario,
Se vota er purgatorio de sicuro.

Se sa, a le donne, llì mmezz' a lo scuro,
Quarche ppizzico [4] ar culo è nnescessario,
Quarche smaneggio [5] tra la porta e'r muro
Serve a li vivi pe' un tantin de svario [6].

(III, 99).

Un homme de bon sens trouve qu'on fait décidément trop pour les morts : « En ce pays, toutes les pensées et toutes « les charités chrétiennes sont pour les morts; à peine « meurt-il un chien que tout se met en mouvement : cer- « cueils, et cierges, et encens, et aspersions, et offices, et « musique, et cloches, et messes, et catafalques, et pour- « boires, et indulgences, et épitaphes, et cimetières! Pour « les vivants cependant, pauvres diables : la gabelle, la « guillotine, les passeports, la manoreggia [7], les galères et

[1] V, 325.
[2] I, 188 ; VI, 89, note 1.
[3] I, 188 : II, 231, 235. VI, 89, note 1.
[4] Pincée.
[5] Intrigue, manège.
[6] Variété, divertissement.
[7] Voir le chap. V, paragraphe des finances

« les chevalets [1]. Et pourtant, après tout, les vivants, bons « ou mauvais, sont quelque chose de plus que les morts; « quand ce ne serait que le fait d'être vivants » (IV. 308)!

Particulièrement respectée par les femmes est l'Immaculée-Conception (8 décembre) [2]; elles ont de même un faible pour les « Quarantore », exposition périodique, pendant quarante heures de suite, de la sainte Eucharistie, tour à tour pendant l'année dans les diverses églises de Rome [3].

Noël s'annonce longtemps à l'avance déjà, dès le 25 novembre, par des signes certains : « D'aujourd'hui en huit, à « sainte Catherine (25 novembre), on mettra les paillassons « devant les portes, on enlèvera des lits les couvertures « légères et l'on fera du feu dans les chambres. Le temps « qu'il fera ce matin-là sera précisément le temps de Noël. « Que dit ce petit menteur d'almanach? Gelée blanche? Eh « bien, tu verras aussi la gelée blanche à Noël. Déjà les piffe-« rari descendent de la montagne aux Maremmes avec leurs « manteaux courts que j'aime tant! Quelles belles chansons! « Chaque berger les chanta telles quelles, à Bethléem, de-« vant la crèche de Jésus » (I, 194). — Ces pifferari sont des paysans des Abruzzes qui viennent, généralement par groupes de trois, vêtus d'un costume pittoresque, passer les dernières semaines de l'année à Rome; l'un joue du fifre, l'autre de la cornemuse et le troisième chante des chansons inintelligibles.

E a mmé mme pare che nun zii novena,
Si nun zento sonà li piferari,
Co' cquel' annata de cantasilena [4],
Che sserve, bbenemio! so' ttroppi cari.

[1] Voir le chap. V, paragraphe du bourreau et des châtiments.
[2] VI, 180.
[3] II, 125 : IV, 322 : VI, 11.
[4] Avec ce rythme de cantilène.

Quann' è er giorno de santa Catarina,
Che li risento, io ciarinasco ar monno :
Me pare a mmè dde diventà rreggina.

(V, 235)[1].

Sur la place Saint-Eustache s'élèvent un peu avant Noël de nombreuses baraques en bois (casotti) où l'on vend, jusqu'à Noël, de grossières figurines en terre cuite, peintes en couleurs vives et ornées de papier doré, représentant les divers personnages bibliques : la Vierge, saint Joseph, les rois mages à pied ou à cheval ; devant ces trésors d'un sou j'ai vu briller des yeux d'enfants, d'une envie et d'une joie que je n'oublierai jamais.

L'avant-veille de Noël a lieu le *cottìo*, ou grande vente de poisson, où vendeurs et acheteurs s'époumonnent à l'envi, dans une scène de genre bien romaine[2]. La veille de Noël enfin, on ne manque pas d'envoyer à quelque monseigneur ou cardinal une petite preuve de dévouement.

Mo[3] entra una cassetta de torrone,
Mo entra un barilozzo de caviale,
Mo er porco, mo er pollastro, mo er cappone,
E mmo er fiasco de vino padronale.

Poi entra er gallinaccio, poi l'abbacchio,
L'oliva dorce, er pesce de Fojjano,
L'ojjo, er tonno, e l'inguilla de Comacchio.

Inzomma, inzino a nnotte, a mmano a mmano,
Tu llì tt'accorgerai, padron Ustacchio,
Cuant' è ddivoto er popolo romano.

(II, 178)[4].

[1] II, 180, 190. — Les « carciofolà » sont aussi des Abruzzes, chanteurs et joueurs de harpe. Cf. V, 235.

[2] V, 271. — Une spécialité de Noël est le « pangiallo » fait avec des amandes, des raisins secs, du safran : I, 210 ; II, 128, 283 ; VI, 23.

[3] Adesso, ora.

[4] Les chanoines qui chantent toute la nuit de Noël, et les trois messes successives inspirent à un de nos Romains des réflexions ironiques : II, 179, 276.

Le jour de Noël, les frères de Santa-Maria in Araceli montrent aux fidèles accourus une « crèche » de grande réputation ; c'est le *presepio*.

Er boccetto [1] in perucca e mmanichetti
È ssan Giuseppe sposo de Maria.
Lei è cquella vestita de morletti [2]
E de bbroccato-d'-oro de Turchia.

Vedi un pupazzo pieno de fiocchetti
Tempestati de ggioje ? ecch' er Messia.
C.....! evviva sti frati bbenedetti,
Che nun ce fanno vede guittaria [3]!

Cuello a mezz' aria è ll'angelo custode
De Ggesucristo ; e cquelli dua viscino,
La donna è la Sibbilla e ll'omo Erode.

Lui disce a llei : « Dovèllo [4] sto bbambino,
Che le gabbelle mie se vò ariscòde » [5] ?
Lei risponne : « Hai da fà morto cammino ».

(II. 21) [6].

C'est devant cette crèche qu'a lieu le fameux *sermone* ou panégyrique en l'honneur de Jésus-Christ [7]. Des enfants de six à huit ans prêchent chaque soir de la semaine de Noël à un nombreux public : chacun d'eux parle pendant quelques minutes, avec une parfaite aisance de diction et de gestes, sur les questions les plus abstruses de la théologie.

Dès le lendemain de Noël les baraques de la place Saint-Eustache changent leur étalage ; au lieu des figurines on voit des jouets : sabres, trompettes, poupées, miroirs, etc..

[1] Le vieux.
[2] Merletti, dentelles
[3] Misère.
[4] Dove è ello.
[5] Riscuotere, encaisser.
[6] II. 292 ; VI. 200.
[7] IV, 124.

etc. C'est une véritable foire pour les enfants, et jusqu'à l'Épiphanie on y voit venir chaque jour de pauvres bonnes mères qui marchandent pendant une heure ou deux avec une inaltérable patience et bonne humeur, et qui rentrent enfin en cachant sous leur tablier les achats de la « befana »[1].

> Azzeccàtesce [2] un po', d'un artarino
> Oggi che ne chiedeveno ? Otto ggnocchi [3] ;
> E dd'una pupazzaccia [4] un ber zecchino.
>
> Mo oggnuno scerca de cacciàvve l'occhi ;
> Ma cquanno semo ar chiude er butteghino,
> La robba ve la dànno pe' bbajocchi.
>
> (V, 266).

Dans la nuit de l'Épiphanie, c'est à Saint-Eustache un véritable branle-bas ; les boutiques en plein vent sont éclairées de bougies et de lampions, et c'est entre les « casotti » où les vendeurs crient à tue-tête un bruyant défilé de bourgeois et bourgeoises, de jeunes gens en goguettes, de jeunes filles qui se dévergondent et de gamins qui font des niches ; chacun s'arme d'une trompette en fer-blanc et s'en va corner dans l'oreille du voisin. C'est un tapage assourdissant[5].

L'Épiphanie s'appelle à Rome : Pasqua Befania, ou simplement : la Befana ; c'est la fête des « befane », les fées, venues de pays lointains, qui descendent par la cheminée pour punir ou récompenser les enfants selon leur conduite pendant l'année ; car les « befane » sont toujours en correspondance avec les parents ; la veille de la fête, les enfants jeûnent, afin d'offrir leur part de souper à la befana. On expose aussi dans la cheminée les dents de lait tombées,

[1] II, 288 ; IV, 58 ; V, 233, 234. — Le marché principal est à Saint-Eustache, mais il y a des « casotti » ailleurs encore, ainsi à l'église du Suaire : V, 266. — Aujourd'hui la foire a lieu sur la Place Navone.

[2] Devinez un peu !

[3] Huit écus.

[4] Une méchante poupée.

[5] V, 241.

afin que la fée y substitue quelque pièce de monnaie[1]. Pasqua Befania est donc le jour des cadeaux[2], en souvenir des trois rois mages qui apportèrent à l'enfant l'or, l'encens et la myrrhe[3] ; « befana » désigne ainsi non seulement la fée, mais encore le cadeau : on dit : « portare la befana ». Et voici, pour clore ce chapitre des fêtes, deux des plus jolis tableaux de Belli :

La notte de Pasqua Bbefania.

Mamma ! mamma ! — Dormite. — Io nun ho ssonno. —
Fate dormì cchi ll'ha, ssor demonietto[4]. —
Mamma, me vojj' arzà. — Ggiù, stamo a lletto. —
Nun ce posso stà ppiù ; cqui mme sprofonno. —

Io nun ve vesto. — E io mo cchiamo nonno[5]. —
Ma nun è ggiorno. — E cche mm'avevio[6] detto
Che cciamancava poco ? Ebbè ? vv'aspetto ? —
Aùffa li meloni e nnu' li vonno[7] ! —

Mamma, guardat' un po' ssi cce se vede ? —
Ma tte dico cch' è nnotte. — Ajo[8] ! — Ch' è stato ? —
Oh ddio mio ! m'ha ppijjato un granchio a un piede. —

Via, statte zzitto, mo attizzo er lumino. —
Sì, eppoi vedete un po' cche mm'ha pportato
La bbefana a la cappa der cammino.

(V. 267).

« C'est un plaisir de voir ces moutards, ces mioches, ces

[1] II, 210 ; III, 51 ; V, 60 ; VI, 55, note 21.
[2] III, 191 ; V, 37, 369.
[3] II, 27. — Les trois rois mages (Baldassare, Gaspare, Melchiorre) sont en grande considération au Transtévère, à cause de leur influence en de mystérieux événements : I, 12 ; II, 218.
[4] Laissez dormir qui a sommeil, petit démon !
[5] Le grand-père.
[6] Vous m'aviez dit qu'il y manquait peu de chose (à faire jour).
[7] Expression d'impatience, intraduisible.
[8] Le gamin, voyant que ses raisonnements ne convainquent pas la mère, simule un cri de douleur, disant qu'une écrevisse l'a pincé.

« charmants vauriens sauter comme des feux follets dans un « taudis de jouets ! Polichinelles, trompettes, chevaux de « bois, flûtes, fusils, batterie de cuisine et tambours... L'un « porte le surplis et la soutane, l'autre l'aube et la chasuble, « un troisième est officier. Cependant, les bonbons plaisent « également au prêtre et à l'officier, et maman s'écrie que « ça finira mal » (V. 268).

A l'église.

L'église, comme maison de Dieu, joue un rôle considérable dans la vie des peuples catholiques. Il ne sait pas ce qu'est une église, celui qui n'a vu que des temples protestants, aux murs blancs et nus, aux bancs étroits et raides où l'on va s'entasser comme à l'école ; temples dont les fenêtres vulgaires, souvent sales, attristent le bleu du ciel et la splendeur du soleil : sans ombre mystérieuse, sans chapelles retirées, temples sans souvenirs et sans poésie, où l'on ne va qu'une fois par semaine, à heure fixe, où l'on ne se sent jamais « chez soi... »

Mais l'église catholique, dans les pays du sud, et surtout l'église de Rome ! Toujours accueillante, elle offre à chacun ce qu'il désire : à celui-ci l'émotion religieuse, à celui-là la sensation artistique, la musique, la couleur, le parfum ; à d'autres encore l'aventure amoureuse, la « curiosité » ou tout simplement la rêveuse flânerie[1]. Et c'est parce qu'elle accueille tous les hommes qu'elle en retient beaucoup... Ouverte tout le jour et souvent la nuit, ne forçant personne à rester, elle s'impose précisément par cette douce et muette invite.

Quittant la rue bruyante, poussiéreuse, aveuglante de lumière, montez l'escalier, et le mendiant accroupi à la porte soulèvera pour vous, du bout de sa béquille, la lourde tenture qui retombera sans bruit, vous enfermant ainsi doucement dans l'ombre et le silence. Et dès lors vous êtes chez vous, libre de tous vos actes et de tous vos gestes, aussi bien

[1] Sans parler du droit d'asile : II, 210 et 211.

quand il y a foule que lorsque vous êtes seul ; libre à vous de prier à l'ombre d'un pilier ou de vous promener en amateur le Baedeker à la main[1], au risque de glisser insensiblement de l'art à la dévotion. Les dalles usées par ce perpétuel va et vient, les pierres tombales avec leurs figures en demi-relief, les vitraux qui tamisent la lumière en une gerbe de fleurs, les autels chargés d'objets précieux, éblouissants de lumières, comme un phare dans la nuit, et les chapelles paisibles, propices au recueillement, au prosternement mystique devant la Madone ou quelque saint favori, voilà l'Église de tous les jours ; supposez maintenant quelque grande cérémonie (elles ne manquent pas) et vous aurez, d'une chapelle à l'autre, la procession des crucifix, des étendards, des costumes bigarrés, brodés d'or, des enfants de chœur qui portent les lourds chandeliers d'argent ou qui balancent les cassolettes d'encens ; devant l'autel, l'évêque se prosterne, puis se tournant vers la foule, il lui montre d'un grand geste l'hostie dans l'ostensoir d'or ; et, derrière l'autel, c'est le chœur invisible qui fait monter au ciel le *Gloria*, ou l'*Ave Maria*, ou le *Miserere*...

« Théâtre ! .. » Eh bien oui, beaucoup vont là comme ils iraient au théâtre ; mais ils prennent si bien l'habitude d'y aller, qu'ils ne sauraient plus aller ailleurs. L'Église plaît à ces sceptiques en charmant leurs sens, elle les pénètre à leur insu, et quand surgira l'heure trouble du désespoir, c'est à elle encore qu'ils iront et cette fois elle les gardera.

Je vais citer tout à l'heure des sonnets de Belli qui sembleront ne pas cadrer avec la description qui précède ; mais qu'on ne s'y trompe pas ! Les prêtres le savent bien : ces hommes qui vont à l'église pour y pincer des femmes, ces

[1] Dans la cathédrale de Cologne, par contre, dès que l'office eut commencé (pauvre petite messe d'une centaine de personnes), le Suisse me poursuivit de nef en nef, m'interdisant de stationner ici ou là et m'enjoignant à la fin de cacher mon Baedeker dont la reliure rouge semblait le provoquer. Que pouvais-je faire ? Hausser les épaules et sortir, en rêvant des églises de Rome.

femmes qui s'insultent entre elles ou qui s'endorment pendant la messe, tous ces gens-là. pour lesquels l'église ne semble être souvent qu'une place publique. ils ne sauraient aller ailleurs ; *l'Église les possède.* Et puisque telle est la *réalité*, qu'importe aux prêtres que les moyens soient plus ou moins honnêtes, la foi plus ou moins pure?

Une de ces attractions de l'église, c'est l'amour : tantôt la caresse grossière, obscène même [1] et tantôt l'œillade furtive des amoureux.

> Ecco er fine de tante bbaraonne [2]
> De regazze, che vvanno pe' le cchiese.
> Quest' è'r carnovaletto de le donne.
>
> Tutte scianno più o mmeno er zu' racchietto [3].
> E llì, ssiconno er genio der paese,
> Fanno l'amore senza dà sospetto.
>
> (III, 99).

Il y a un plaisir tout particulier à se mêler ainsi. le cœur tremblant d'espoir, à la foule indifférente, et à attendre la bien-aimée, à l'ombre d'un pilier, devant quelque Madone...

Pendant les huit derniers jours de Carême on explique le catéchisme dans diverses églises afin de préparer les fidèles à la communion de Pâques; par ordre du pape, les ostéries et les cafés demeurent fermés depuis le commencement du prêche jusqu'à l'*Ave Maria.* « Quand tous les lieux sont fer-

[1] Se sa. a le donne, lli mmezz' a lo scuro,
Quarche ppizzico ar culo è nnescessario.

(III, 99.)

D'autres vont le soir à l'Oratoire du Pere Caravita, où il fait noir comme dans une cave, et tandis que les fidèles se flagellent

> Allora noi in d'un confessionario,
> Ce dassimo una bbona ingrufatina
> Da piede a la stazzione der Zudario.
>
> (VI, 187).

[2] Foule.

[3] Amoureux.

« mès où l'on peut manger et boire, par rage et par ennui « on s'en va à l'église, et Christ y fait toujours quelque petit « profit » (IV, 147).

Le gros contingent est fourni par les femmes ; elles arrivent souvent trop tard, ce qui leur vaut d'énergiques rebuffades de la part du curé[1]. A la messe, on vient, on va en oute liberté ; jadis il y avait des bancs : maintenant qui veut s'asseoir doit payer sa chaise[2] : on s'agenouille par terre ou sur les marches d'un autel, et bien qu'il y ait suffisamment place, les querelles sont fréquentes entre femmes.

Sposa[3], è bbona la messa ? — È bbona, è bbona. —
Bbe'. mmettémosce cqua, ssora Terresa... —
No. Ttota : io vado via. ché ggià ll'ho intesa —
Bbe' llassateme dunque la corona[4].

Sposa, fateme sito[5]. — Io me so' ppresa
Sto cantoncello pe' la mi perzona. —
Dico fateve in là, ssora minchiona.
Che ! ssete la padrona de la cchiesa ? —

E in che ddanno ste spinte[6] ? — Io vojjo er loco,
Pe' ssentì mmessa. — Annatevelo a ttrova. —
Presto, o mmommo[7] vve fo vvede un ber gioco. —

Oh gguardate che bbell' impertinenza !
Se sta in casa de Ddio, e mmanco ggiova.
Tutti vonno campà dde propotenza.

(IV, 435).

Dans cette promiscuité, on risque parait-il de recevoir parfois un « postillon » dans l'œil, ce que le Romain appelle

[1] V, 58.
[2] II, 181.
[3] *Sposa* est le nom par lequel on interpelle toute femme inconnue.
[4] Le chapelet.
[5] Faites-moi place.
[6] Que signifient ces poussées ?
[7] Ora ora : aussitôt.

une « huitre » et le sacristain a peine à prévenir une bataille [1].

La conduite de ces sacristains n'est pas toujours exemplaire : « Les sacristains de Rome? quelle croix! Où trouver « pire engeance? L'un est ruffian, l'autre faux comme un « chat et le troisième fait l'espion..., en somme, fine fleur « de canailles. Ils jouent aux cartes dans la sacristie ; ils « vident les burettes de vin, et vendent les billets [2] aux « chrétiens pasqualins. En louant les chaises, ils amorcent « toutes les femmes ; ils servent la messe d'une façon déplo- « rable, et chez eux ils font la salade avec l'huile des lampes « de Christ » (III, 124).

Au prêche (predica) on entend souvent des prédicateurs de grand renom, d'une éloquence brutale qui empoigne ; mais hélas, l'ignorance des auditeurs est telle que la plupart du temps ils comprennent de travers [3] :

Un gran predicatore ha ppredicato
Oggi a la cchiesa de Sant' Agostino!
. . . .

Pe' pperzuade a ttutti ch' er peccato
Nun è una cosa bbona, Ggiuacchino,
Sto bbon zervo de Ddio parla latino,
E sse smazza [4], che ppare un spiritato.

T'abbasti cuesto cqui, cche a l'improviso
Ha ddato sopr' ar purpito un cazzotto,
Che mm' ha ffatto strillà : « Ppozzi esse impiso ! [5] »

Che aratore [6], per dio! che omo dotto!
Sino è arrivato a ddì cche in paradiso
Nun pò entracce oramai che un cacasotto! [7]

(II, 377).

[1] I, 130.
[2] Voyez pages 201 et 202.
[3] II, 67, 186 ; V, 270.
[4] Il se démène.
[5] Expression napolitaine : « Puisses-tu être pendu ! »
[6] Oratore.
[7] Un enfant qui se salit encore.

ou bien ailleurs.

Inzomma, da la predica de jjeri.
Ggira che tt' ariggìra, in concrusione
Venissimo a ccapì cche sso' mmisteri.

(IV, 5)[1].

On comprend que pendant ces déclamations plus d'une femme s'endorme. « J'ai trouvé Agnès étendue sur le pavé « comme en pleine campagne. — Lève-toi, lui ai-je dit, « prends-tu l'église pour la place d'Espagne? — Eh, ré- « pond-elle, j'ai été prise d'un tel sommeil..., ça doit être « l'effet du sermon » (V. 299)[2]

J'ai déjà parlé des scènes entre confesseur et pénitente[3]. Dans le chapitre Ier, j'ai mentionné le fait que l'église jouit du droit d'asile[4]. Quant aux tableaux ou images qu'on y adore, j'en parlerai quand il sera question des diverses églises de Rome. Enfin, les cérémonies que le Romain ne manque jamais d'aller admirer à Saint-Pierre, sans y rien comprendre du reste, peuvent se résumer dans le tableau suivant :

La cappella papale, ch' è ssuccessa
Domenica passata a la Sistina,
Pe' ttutta la quaresima è ll' istessa,
Com' è stata domenic'a mmatina.

Sempre er Papa viè ffòra in portantina :
Sempre quarche Eminenza canta messa ;

[1] Voyez VI, 280, la scène amusante d'un moine qui prêche aux femmes sur les devoirs conjugaux et qui menace du crucifix celles qui font à leur mari des caresses trop intimes !

[2] 'Ggni du' parole tosse, raschia, sputa,
E sse mette a strillà : *Serva mannata*.

Ma sta serva chi è ? Cchi cce la manna ?
Dove va, ccosa vò, cquann' è vvenuta ?

(V, 251).

[3] Voyez page 200.
[4] Voyez page 111.

E, cquello che ppiù a ttutti j'interressa.
Se' è ssempre la su' predica latina.

Li Cardinali sce stanno ariccorti
Cor barbozzo [1] inchiodato sur breviario,
Com' e ttanti cadaveri de morti.

E nun ve danno ppiù sseggno de vita.
Sin che nun je s'accosta er caudatorio
A ddijje : « Eminentissimo, è ffinita ».

(IV, 173) [2].

TROISIÈME SECTION

Il nous reste à parcourir deux domaines encore que nous avons souvent dû effleurer déjà : le premier comprend les idées que le Romain se fait de la mort et de l'au delà ; tandis que le second se compose des conceptions générales de l'existence, et des idées critiques qui nous amèneront enfin aux négations et à la philosophie du bon sens.

a) L'au delà.

La mort.

L'homme vraiment sage et qui est parvenu à une contemplation sereine des choses, évite il est vrai tous les excès et les imprudences. et cherche à prolonger sa vie afin de consacrer le plus de temps possible à l'œuvre que personne ne termine ; mais cette prudence n'exclut pas le courage, et quand la mort inéluctable approche, il la regarde en face et meurt stoïquement sans espoir de revivre autrement que par l'œuvre et l'exemple qu'il lègue aux survivants.

Que le Romain agisse en tous points de la façon contraire, c'est tout naturel, étant donnés son caractère et son igno-

[1] Le menton.

[2] Cf. IV, 100 ; V, 1, 2 ; VI, 255. — Le pape lui-même s'endort parfois : V, 217, 218.

rance. Nous avons déjà vu et verrons encore [1] tous les excès de boire et surtout de manger auxquels il se livre; sous l'empire de la colère, de la jalousie, il joue sa vie sans hésitation. Mais quand il réfléchit, de sang-froid, au temps qui passe, il s'effraie, non pas de laisser inachevée quelque œuvre caressée, mais de voir s'enfuir la jeunesse, la force, la puissance d'aimer.

Er tempo, fijja, è ppeggio d'una lima.
Rosica sordo sordo e tt' assottijja.
(III, 95) [2].

La mort surtout lui donne un frisson de peur; car « altro « è parlar di morte, altro è morire » [3]. La mort est cachée partout et peut surgir à l'improviste :

La morte sta anniscosta [4] in ne l'orloggi;
E ggnisuno pò ddì : ddomani ancora
Sentirò bbatte er mezzoggiorno d'oggi.
(III, 422).

Un autre :

Chi la pò pprevedé sta morte porca?
Se more a lletto suo, a lo spedale,
In guerra, all' osteria, sur una forca...
(IV, 371) [5].

et encore :

. . . . . . Cristo, cuanno nun sputate [6],
Viè ccome un ladro e vve se porta via.

Li santi cche sso' ssanti, a ste raggione,
Je s'aggriccia la carne pe' spavento,
E jje se fa la pelle de cappone [7].

[1] Au chapitre sur les fêtes et l'ostérie.
[2] III, 101.
[3] III, 93.
[4] Nascosta, cachée.
[5] III, 48.
[6] « Qua ora *non putatis* ».
[7] Leur poil se hérisse et ils ont la chair de poule.

Un terremoto, un lampo, un svenimento,
Un crapiccio der Papa, un cazzottone,
Pò mmannavve a ffà fotte in un momento.
(II, 345).

C'est à ce point de vue plutôt intéressé que le Romain s'indigne contre les souverains qui se font la guerre par pur caprice et jouent avec la vie de leurs sujets. « Ainsi, par les « caprices de la cour, ces moutons rentrent à l'écurie avec « la tête ébréchée et les jambes estropiées. Et l'on joue aux « boules avec les vies, comme si cette p... de mort ne ve- « nait pas d'elle-même sans qu'on aille la chercher » (III, 348).

Il est vrai que le juste ne devrait pas trembler, puisque les anges s'empressent de porter son âme au ciel où elle jouira de l'éternelle félicité[1]; mais cette foi n'est pas bien assurée et c'est là qu'on voit les lézardes de ce beau système des pratiques extérieures. Une femme console son mari mourant en lui disant que le plus malheureux des deux est celui qui reste; le mari réplique : « Depuis que le monde est « monde j'ai ouï dire que le pire de tout c'est la mort; et « que si deux doivent passer par là, chacun voudrait être le « second. Mais toi, avec tes idées baroques, tu veux me « persuader qu'il vaut mieux couler à fond et que la douleur « du survivant est trop cruelle. Maintenant que ma santé « décline, tu voudrais me sucrer ce verjus. Eh bien, pour « t'ôter ces idées de la tête, prends mon mal, va-t'en au « diable et laisse-moi pleurer ! » (I, 215).

La peur de la mort est si forte que même ceux qui croient à l'immortalité préféreraient n'en pas goûter encore : « Après, « il y a l'autre vie, un autre monde, qui dure toujours et ne « finit jamais! Ce *jamais* est une idée qui t'épouvante! « Bonne ou mauvaise, au paradis et en enfer, cette chienne « d'éternité doit durer éternellement! » (V, 340).

[1] IV, 101.

Le jugement dernier.

Comme transition des choses terrestres à celles de l'autre monde, nous avons le jugement dernier qui sera précédé de signes certains : sur la place du Capitole se dresse la statue équestre de Marc-Aurèle, qui se transforme lentement en or[1] :

E si ttu gguardi er culo der cavallo
E la faccia dell' omo, quarche innizzio
Già vederai de scappà ffora er giallo.

Quanno è poi tutta d'oro, addio Donizzio :
Se va a ffà fotte puro er piedistallo,
Chè amanca poco ar giorno der giudizzio.
(I, 62).

Pour combattre l'Antéchrist, géant hideux né d'un moine et d'une nonne, surgira alors, d'un trou que personne ne connait mais qui doit se trouver près de la basilique de Saint-Paul, le *nocchilia*[2] et voici ce qu'on verra : « Quatre « anges se mettront à sonner la trompette, chacun dans un « coin, puis ils crieront d'une voix forte : « Sortez, tous ceux « qui ont à sortir ! » Alors toute une enfilade de squelettes « sortiront de terre, à quatre pattes, pour reprendre figure « humaine, comme les poussins autour de la poule couveuse. « Et cette poule sera Dieu, qui fera deux parts, une blanche, « une noire : l'une pour aller à la cave et l'autre sur le toit. « Tout à la fin paraitront des anges en quantité, et, comme « pour aller au lit, ils éteindront les lumières et bonne « nuit ! » (I, 221)[3].

Les hommes renaitront au jugement dernier avec un corps identique à celui qu'ils avaient sur terre et cela ne man-

[1] La statue est en bronze, jadis doré. Comme il reste encore, dans les parties plus protégées, quelques traces de l'ancienne dorure, le peuple s'imagine au contraire voir apparaître déjà le métal véritable.

[2] Étrange amalgame de *Enoc* et *Elia* : I, 42, note 1 ; 222. — Sur l'Antéchrist, voyez encore : II, 320, 362.

[3] Le juge inexorable de ce jour sera non pas Dieu le Père, mais Jésus-Christ : I, 217 ; III, 314.

quera pas de créer bien des embarras, des scandales même, surtout en enfer où les pires mauvais sujets seront entassés pêle-mêle[1] ! Et les difformités subsisteront-elles ? Un bicéphale par exemple ?

> Vojjo vede ar giudizzi' univerzale
> Co' cquanti nasi ha da rinassce ar monno.
>
> Si n'ariporta dua, bber capitale
> Da paradiso ! e ssi uno, er zicconno,
> Dico, indove arimane, a lo spedale ?
>
> (III. 77).

Un autre problème : qu'adviendra-t-il de Rome, la « Ville Éternelle ? »

> Gusto sce l'averebbe io[2], sor Topaj,
> Che Rroma tra cqualunque priscipizzio
> Campassi inzino ar giorno der giudizzio
> E ppuro un po' ppiù in là ssi ccasomai.
>
> (III, 318).

Le Purgatoire.

La réalité des différents domaines de l'au delà n'est pas mise en doute : comment le purgatoire pourrait-il être une invention puisque l'image fidèle en est peinte sur les murs des églises[3] et même parfois sur les maisons pour forcer les passants à de sérieuses réflexions[4] ?

On sait que le Christ ressuscité vola aux limbes pour en délivrer les âmes prisonnières ; dès lors les anges n'y portè-

[1] VI, 258.
[2] Io avrei.
[3] II, 105.

[4] Bbe', llì cc' è ar muro un purgatorio chiaro
Dipinto color d'ostia da siggillo ;
E tramezzo a le fiamme e a lo sfavillo,
Che ppare una fuscina de chiavaro,

Ce so' ott' anime sante, e ssopr' a cquelle
Du' angeli...

(V, 113).

rent plus que « l'anime de la piscia e dde la nanna »[1]: et de ce jour aussi date le Purgatoire, qui subsistera jusqu'au jugement dernier[2]. — Mais en même temps que le Purgatoire, on créa aussi des moyens de s'en délivrer; nous les avons déjà vus : la prière, le rosaire et les cierges[3], les cloches[4], le jubilé[5] et surtout les messes d'un écu à Saint-Grégoire[6] (ou à San Lorenzo, et en bien d'autres églises encore qui ont un « autel privilégié »), de sorte qu'on a quelque raison de croire que « chaque matin vers midi le Purgatoire est absolument vide »[7].

Beaucoup d'âmes passent ainsi en Paradis sans attendre le jour du jugement dernier; mais un grand nombre aussi s'envole directement en enfer, d'où il est plus difficile de sortir que du Purgatoire[8]; on peut l'éviter par des moyens préventifs, par la grâce du jubilé[9], par les bienfaits de l'Inquisition qui fait fouetter les impies jusqu'au sang.

Lì a ssede intanto er gran Inquisitore,
Che li fa sfraggellà ppe' lloro bbene,
Bbeve ir zuo mischio[10] e ddà llode ar Ziggnore.

[1] C'est-à-dire les enfants en bas âge, ceux qui pissent au lit et que les mères endorment avec des chansons.

[2] II, 126.

[3] III, 99.

[4] III, 315.

[5] II, 101.

[6] II, 126, 226; IV, 129; VI, 119. — Mais le moyen le plus édifiant, c'est encore celui d'une célèbre prostituée, Santaccia di Piazza Montanara, qui dit à un pauvre diable sans argent :

Alò, vvièccelo a mmette :
Scéjjete er buscio, e tte lo do in zoffraggio
De cuell' anime sante e bbenedette.

(VI, 178).

[7] V, 301.

[8] II, 226. — On sait la réponse que fit Paul III à son maître de cérémonies Biagio de Cesena qui se plaignait d'avoir été mis en enfer par Michel-Ange (sur le Jugement dernier) : Je puis te délivrer du Purgatoire, mais non pas de l'Enfer.

[9] II, 101, 240, 241, 242, 281. VI, 296.

[10] Café et chocolat.

« Forte, fratelli » strilla all' aguzzini :
« Libberamo stì fijji da le pene
De l'inferno », e equi infiggne li grostini [1].

(IV, 438).

Le Diable

Le maître et seigneur de cet enfer dont Adam nous a ouvert les portes [2], c'est le *Diable*, une puissance redoutable qui se partage le monde avec Dieu [3]. Il porte les noms les plus divers, car on a peur souvent de l'appeler « diavolo » : il se nomme Berzebù [4], Plutone [5], Satanasse [6], Lucifero [7], Farfanicchio [8], Farfarello [9], Berlicche [10], et dans l'exclamation « diàscusci » [11].

Le Diable est le Dieu des sorciers [12] et le chiffre 13 lui appartient [13]; sa puissance est si grande qu'il est capable de tenter Dieu [14] ; parfois il donne un coup de main aux saints [15], car tout ce qui est mystérieux est son œuvre : les armes à feu [16], les tremblements de terre [17], les orages [18], les chemins de fer [19], les paratonnerres [20]. Il entre parfois dans le ventre des femmes [21] : d'autres forniquent avec lui, et de cette union sont nés les Géants [22]. Comment est-il ce Diable ? Est-il fait,

[1] Il plonge ses trempettes.
[2] I, 224.
[3] I, 222, 219 ; III, 69, 407 ; IV, 409.
[4] I, 72, 248 ; III, 278 ; V, 105.
[5] I, 157, 239 ; II, 124 ; VI, 201.
[6] I, 168 ; II, 111.
[7] III, 352.
[8] II, 7.
[9] II, 123 ; VI, 91.
[10] IV, 342 ; V, 229.
[11] V, 116.
[12] III, 184.
[13] III, 212.
[14] I, 246.
[15] I, 185 ; II, 216. — Il arrive même qu'on lui fait porter des âmes au Paradis ! IV, 222.
[16] I, 239.
[17] II, 13.
[18] II, 112.
[19] V, 206.
[20] III, 203.
[21] II, 124.
[22] VI, 202.

lui aussi, à l'image de Dieu[1] ? Ceux-là devraient pouvoir le dire qui l'ont vu apparaître, soit en toute réalité[2], soit dans un miroir[3]. En tout cas, il y a des peintres qui en donnent des portraits fidèles, ainsi que de l'archange saint Michel[4].

Le plus grand adversaire du démon, ce n'est ni Jésus-Christ, ni saint Michel, c'est la Madone[5], et sur ce point comme sur d'autres, le Romain est d'accord avec la tradition du moyen âge qu'on voit percer en tant de fabliaux.

Le démon a sous ses ordres une légion de diables[6] qui se chargent de porter les âmes en enfer.

L'Enfer. L'Enfer! il y a des gens qui se plaignent toujours sur terre, tantôt du chaud et tantôt du froid, de Dieu, de la fortune, du gouvernement, etc. etc., et pourtant..... combien délicieuse cette vie terrestre comparée à ce qui nous attend de l'autre côté[7]! Ces flammes éternelles, passe encore en hiver, mais en été y pensez-vous?[8] Pour donner une idée des tourments de l'enfer, une sainte les comparait aux douleurs de l'enfantement[9] : l'histoire ne dit pas si cette sainte avait goûté de l'un ou de l'autre ; du reste, comme les damnés vivent pêle-mêle, il paraît que la grossesse est chose assez fréquente là-bas[10].

Le popolino doute si peu de l'enfer que, pour affirmer une chose, il dit : « come è vero er foco de l'inferno »[11]. Toutefois, il paraît que non seulement les francs-maçons mais aussi les gens instruits et apparentés au gouvernement pré-

[1] IV, 23.
[2] II, 136.
[3] II, 116.
[4] III, 152.
[5] IV, 102.
[6] IV, 101 ; VI, 232. — Ceux d'entre les anges maudits qui ne sont pas allés en enfer, sont restés dans les airs, comme esprits follets : VI, 147.
[7] II, 152. — L'enfer est un privilège des humains ; les singes nous ressemblent en tous points, mais ils n'ont pas, les pauvres, « la libbertà d'annà a l'inferno » : IV, 15.
[8] I, 217
[9] III, 158.
[10] VI, 258.
[11] V, 173.

tendent que l'enfer n'est qu'une invention des prêtres[1]. Dans ce cas, amusons-nous !

Dunque nun c' è ppiù inferno ! alegramente.
Ecco er tempo oramai de fasse ricchi.
Dunque er dellà [2] è un inzoggno de la ggente,
E nnun resta ch' er boja che ce' impicchi.

Sgabbellato l'inferno, ar rimanente
Se saperà ttrovà chi jje la ficchi [3].
Li ggiudisci nun z'o' Ddio nipotente,
E cqui abbasta a spartì bbene li spicchi [4].

La legge, è vvero, é una gran bestia porca :
Ma l'inferno era peggio de la legge,
E ffasceva ggelà ppiù dde la forca.

L'onor der monno ? e cche ccos' è st' onore ?
Foco de pajja, vento de scoregge [5].
Er tutto è nnun tremà cquanno se more.

(VI, 257).

Telle est la moralité que les prêtres ont réussi à édifier : elle s'écroule dès que vous supprimez cet épouvantail de l'enfer !

Le Paradis.

Il paraît que la porte du Paradis est toujours ouverte, comme celle des églises ; mais personne n'est encore revenu pour dire si c'est vrai [6]: en tout cas, l'âme du juste est portée directement là-haut par les anges [7] et tout pécheur qui sait s'y prendre au bon moment bénéficie du même transport rapide.

[1] VI, 256.
[2] L'au-delà.
[3] L'enfer une fois écarté, on trouvera bien moyen de se moquer du reste (de la loi).
[4] Il suffit de bien répartir la corruption.
[5] Des pets.
[6] II, 186.
[7] IV, 101, 129. Pour arriver en Paradis, il faut toujours un « tuyau » (le Romain dit un « canal ») : un saint, ou la Madone, ou le purgatoire, ou même quelque diable : IV, 222.

Tu vva' a le sette-cchiese sorfeggianno,
Méttete in testa un po' de scenneraccio,
E ttienghi er paradiso ar tu' commanno.

(II, 101)[1].

Du reste, « doppo quer fatto de la serva e'r gallo », saint Pierre aurait bien mauvaise grâce à refuser l'entrée non seulement à un pape mais même à qui que ce soit d'autre[2].

Il y a pourtant des exclusions générales, par affaire de principes : ainsi pour les Juifs[3] et peut-être aussi pour les rois et les riches[4], tandis que l'assassin qui a bien communié entre sans difficulté[5]. — Jésus-Christ ayant promis le royaume de Dieu tout spécialement aux enfants[6], c'est un véritable péché que de les vacciner et de leur enlever ainsi, en les préservant de la mort, un sûr moyen de gagner le Paradis[7]. Le Romain du reste n'est pas bien exigeant et se contente d'une toute petite place au Paradis[8]. Mais en quoi consistent les délices de ce séjour céleste ?

No. Rreggina mia bbella : in paradiso
Nun perdi tempo co' ggnisun lavoro :
Nun ce trovi antro che vviolini, riso,
E *ppandescèlo*, ciovè ppane d'oro.

(II. 141).

Comme supplément au *pandescelo*, Dieu a suspendu quelque part un beau jambon dont toute femme a le droit de couper une tranche, toute femme... qui n'a pas trompé son mari. Depuis Ève, le jambon est encore intact[9]. — Certes,

[1] J'ai déjà parlé de tous les moyens qu'il y a d'échapper au purgatoire et même à l'enfer.

[2] IV, 27.

[3] II. 141.

[4] II, 342 : IV, 26.

[5] V, 16.

[6] II, 377.

[7] III, 310.

[8] II. 271.

[9] VI. 127.

les violons, les rires et le bon pain plaisent au Romain ; pourtant, de devoir chanter pendant toute l'éternité, ça lui semble une corvée à laquelle il préférerait se soustraire[1], en laissant ce soin aux anges dont le paradis fourmille ; qu'on s'imagine un peu les légions infinies d'anges gardiens[2] (même Jésus a eu le sien)[3], et tous ceux qui disputent les âmes au démon[4], et ceux qui voyagent sur terre quasi comme inspecteurs[5], et ceux enfin qui sonneront la trompette au Jugement dernier ![6]

b) Raisonneurs et philosophes.

Souvent déjà nous avons eu l'occasion d'observer certaines allures particulières de l'esprit chez le Transtévérin ; il ne sera pas inutile de réunir ici ces traits épars en quelques groupes et subdivisions de groupes, sous quelques dénominations générales. Nous aurions ainsi les discoureurs, ou plus exactement encore : *les bien informés*, ou ceux qui ont une explication subtile pour les questions difficiles. Tous plus ou moins se définissent eux-mêmes en ces termes :

Les bien informés.

Io però che sso' arquanto mozzorecchio,
Che ssaprebbe trovatte er per nell' ovo,
E infilatte una gujja in un vertecchio[7].

(II, 67).

ou bien encore :

Io ne le cose ho ssempre avuto er vizzio
De volénne[8] pescà lla su' raggione.

[1] IV, 6.
[2] III, 280 ; V, 213 ; VI, 232.
[3] II, 21.
[4] IV, 101.
[5] III, 212.
[6] I, 221.
[7] « Moi qui suis un peu avocat, qui saurais te trouver un poil dans un œuf et t'enfiler un obélisque dans l'anneau d'un fuseau. »
[8] Di volerne.

Ccusì vviengo imparanno un priscipizzio
De vertù, eche unemmanco Salamone[1].

(VI, 236).

Il importe de remarquer d'une façon générale, pour cette catégorie d'esprits comme pour d'autres, que les explications, les plaidoyers, les imprécations du Romain demandent le plus souvent à être interprétés *cum grano salis*. Tantôt c'est une fine ironie envers les autres et envers soi-même : tantôt c'est la « blague », la *burla* ; et tantôt c'est la malice du pince-sans-rire. Nuances et tour d'esprit qu'il serait oiseux et maladroit de relever chaque fois en termes exprès ; il faut les sentir, les deviner, et en tenir compte au point de vue de la psychologie et de la vérité historique[2].

C'est d'abord celui qui, pour expliquer le Saint-Esprit descendant sur les apôtres, le compare au lard qui fond et pénètre la viande[3] : et son camarade raconte avec une cer-

[1] J'apprends ainsi plus de choses que n'en savait Salomon.

[2] Je remarque expressément n'avoir pas l'intention d'être complet sur des points de ce genre ni d'établir des catégories bien tranchées ; je ne fais que rappeler, en me plaçant à un point de vue un peu différent, des sonnets déjà cités ; et je me réserve de compléter, en des chapitres suivants, les groupes ébauchés ici. — Quant à la division des groupes, on pouvait se placer soit au point de vue du *contenu*, de l'intention, soit au point de vue de la *forme*. Pour des raisons inhérentes à la matière elle-même, je n'ai pas distingué ces deux principes divers d'une façon absolument stricte, bien que généralement j'aie adopté le premier point de vue. A ne tenir compte que de la forme, on pourrait réunir par exemple en un groupe ceux qui font usage de comparaisons (I, 129 ; II, 102 ; III, 112 ; IV, 46, 371 ; V, 261), ou d'énumérations (II, 412 ; IV, 3, 28, 371 ; V, 60, 238, 247, 297 ; VI, 11, 168, 170) ou qui aiment à poser des énigmes (II, 265, 277, 321, 392 ; III, 150 ; IV, 42, 221 ; VI, 111). Ce sont là des tours d'esprit très familiers aux Romains.

Il n'est pas sans intérêt de noter que ces diverses catégories d'esprits semblent avoir été exemplifiées à dessein par Belli. Je le conclus de l'observation suivante : le lecteur attentif aura déjà remarqué que plus d'une fois les sonnets qui ont rapport à un sujet donné se trouvent presque tous réunis dans un même volume, ce qui implique une intention de la part de Belli, les sonnets étant rangés par ordre chronologique. Or, c'est précisément le cas pour les catégories qui vont nous occuper : les bien-informés, les apologistes, les critiques, les croyants indépendants, les philosophes relèvent pour la plupart du volume III ; tandis que les indifférents, les sceptiques et les consolateurs relèvent presque tous du volume IV.

[3] II, 102.

taine satisfaction comment le curé, pour expliquer l'omniprésence de Dieu, faisait refléter son image par plusieurs miroirs[1]. Un autre sait tous les mouvements ou gestes de l'âme après la mort[2], et il exemplifie la diversité des races humaines par la diversité des chiens[3]. Un logicien découvre quel fut le premier péché, en le mettant en rapport avec les premiers vêtements d'Adam[4]; le Saint-Esprit, qui féconda la Vierge Marie, est représenté avec raison par un pigeon, animal très amoureux[5]; quant aux Géants, ils sont le fruit d'un commerce criminel avec le Diable[6].

Quelques-uns semblent avoir pour mission de défendre la religion, avec plus ou moins d'à-propos. *Les apo-gistes.*

> Vammel' a ttrova un' antra riliggione
> Che ssappi fà ccor mosto e la farina
> Quer che la nostra fa a le levazzione[7].
>
> (I, 5).

Ceux-ci se fâchent quand on leur prétend par exemple que Dieu ne connait ni la foi ni l'espoir : « Dieu sans foi ! Et il « voudrait que l'homme croie en Lui, quand Lui-même, le « tout premier, n'y croit pas? Dieu sans espoir ! Et comment « espérerait-on en la vie éternelle, si Celui qui nous l'a pro- « mise n'en a pas l'espoir ? » (III, 420).

Un second Alexandre Tassoni[8] (selon l'expression de Belli) s'écrie : « Si j'étais prêtre ou moine, et que j'eusse « assez de voix pour crier aux missions et pour expectorer « un poumon en l'honneur de l'Église, je dégainerais un

[1] I, 129.
[2] III, 48 ; IV, 101.
[3] IV, 46.
[4] VI, 230, 278.
[5] VI, 236.
[6] VI, 202.
[7] « Une religion qui sache faire ce que fait la nôtre, avec du vin et de la farine, au moment de l'élévation de l'hostie. »
[8] Alessandro Maria Tassoni (1749-1818) est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *La Religione spiegata e difesa.*

« prêche terrible, pour expliquer que la Sainte Religion est « comparable à une planche en bois de cerisier, ou d'acajou, « ou de noyer. L'affaire, c'est d'avoir de l'huile de coude « pour y passer le rabot et lui donner le brillant à force de « pierre ponce [1]. Et comme parfois il arrive de rencontrer « un nœud un peu plus gros, on y remédie avec le plâtre de « la foi » (III, 412). Avec le même sens pratique, un autre conseille de baptiser les païens par la pluie, quand il n'y a qu'à étendre la main [2].

Les critiques. Certains esprits ont la prétention de tout savoir mieux que les autres [3], même mieux que les curés et les monseigneurs. Un monseigneur est allé à la campagne, pour y maudire les grillons et leur interdire de dévorer le blé.

ar mi' poco ggiudizzio, er maledilli
Nun me pare un' azzione da cristiano.

Grilli, tiggnole [4], bbagarozzi [5] e rruche [6]
So' ccreature de Ddio come che nnoi :
Sola diverzità cche sso' ppiù cciuche [7].

Eh ccome dunque Monziggnor Croscifero
Pò maledilli, e ppredicacce [8] poi
Ch' è inzin peccato a mmaledì Lluscifero ?

(III, 352).

Et pourquoi le pape lave-t-il les pieds à treize pèlerins ? Les apôtres n'étaient que douze [9]. Et pourquoi n'observe-t-on pas, dans le cours de la Semaine Sainte, la chronologie des

[1] Je traduis ainsi le *sens* du texte : « turaccio », en toscan : « piumacciolo », qui est un coussinet.
[2] III, 411.
[3] II, 67 ; III, 120.
[4] Teigne, gerce.
[5] Gros scarabée.
[6] Chenille.
[7] Plus petites.
[8] Predicarci.
[9] III, 212.

récits bibliques?[1] Enfin comment peut-on prétendre que saint Pierre puisse jamais fermer le ciel à un pape, son camarade ?[2]

On a déjà remarqué que plus d'une apologie a quelque arrière-goût d'ironie; ce sourire, d'abord imperceptible, s'accentue et nous mènera bientôt au scepticisme.

Inzomma, da la predica de jjeri,
Ggira che tt' ariggira, in concrusione
Venissimo a ccapì cche sso' mmisteri.

(IV, 5).

Et voici ce qu'un Romain raconte d'un prêtre qui enseigne le catéchisme : « Ne te fie ni aux yeux ni aux mains, — di-« sait-il au gamin, — ce qui semble pain n'est pas vin, ce « qui semble vin n'est pas pain[3]. Qu'est-ce que la religion « sans la foi? C'est comme qui dirait quatre et deux font « vingt; c'est comme un *fiasco* sans son enveloppe de « paille. Donc, mon fils, ce que tu vois et entends n'est que « l'œuvre du démon; n'y crois pas; tout ça, mon fils, ce « sont des accidents » (II, 2)[4].

Quant aux miracles, il ne faut en demander qu'aux saints récents; les vieux n'en font plus depuis qu'ils n'en ont plus besoin[5]. — « Le somnambulisme n'a rien d'étonnant, — dit « un vieux serviteur, — j'ai servi pendant plusieurs années « un cardinal qui, tous les vendredis, à son jour d'audience, « répondait en dormant » (III, 112)[6]. — Tel autre se met à rire chaque fois qu'il va se confesser :

[1] III, 227.
[2] IV, 27.
[3] *Sic*. La note comique du raisonnement en est plus sensible.
[4] Le curé entend « accidents » au sens théologique, tandis que le Romain prend le sens vulgaire du mot : tout événement extraordinaire, terrifiant.
[5] IV, 370.
[6] Je rappelle l'explication du *fecit mihi magna* : V, 20. Voyez page 179.

Guasi guasi io diria [1] ch' ha un po' rraggione
Chi sse l'intenne co' la su' cusscenza...
(II, 303).

Les croyants indépendants.

Entre les dévots et les sceptiques proprement dits, il faut distinguer encore un groupe de croyants indépendants qui aimeraient simplement s'affranchir eux-mêmes et affranchir l'Église de certaines prétentions et de certaines cérémonies ridicules. L'un attaque le pouvoir temporel [2] et l'autre demande qui a inventé les costumes des prêtres [3]. N'est-ce pas une comédie blâmable que de recouvrir d'un voile, pendant la Semaine Sainte, tous les crucifix des églises [4] ? Et quelle valeur peuvent avoir aux yeux de Dieu toutes les pratiques extérieures ?

Quanto me fanno ride tant' e ttanti
Co' le su' ddivozzion de doppo morte!
E llimosine, e mmesse, e llumi, e ccanti,
E llascite, e indurgenze d'oggni sorte!

Nun hanno fatto mai ccusì li santi.
Bbisogna in vita empissele le sporte:
Er bene, si lo voi, mannel' avanti
A ffàtte largo e spalancà le porte [5].

Sapete Iddio de llà ccosa v'intona,
Quanno er bene sciarriva pe' ssiconno [6] ?
« Annate via, canajja bbuggiarona.

La rrobba vostra me la date adesso,
Perchè l'avévio [7] da lassà in ner monno,
E nnun potevio strascinalla appresso ».
(III, 97).

[1] Io direi.
[2] III, 146.
[3] III, 164.
[4] III, 228.
[5] « Les saints n'ont pas attendu de mourir pour donner leurs biens à Dieu ; qui veut du bien au paradis, doit l'envoyer en avant, pour faire la route et ouvrir la porte. »
[6] « Que dira Dieu quand vos biens lui arrivent après votre mort ? »
[7] Avevate.

Puis nous avons les indifférents : celui qui ne communie pas à Pâques, non pas par obstination ou scepticisme, dit-il, mais parce qu'il ne trouve pas de confesseur à son gré, et surtout parce qu'il ne saurait rester à jeun[1]; celui qui assiste en souriant aux disputes des prêtres, et fait : « kiss, « kiss! »[2] enfin celui qui va à l'église pour observer les diverses pantomimes des communiants[3].

Les indifférents.

Les sceptiques aiment à poser des questions embarrassantes : comment Caïn savait-il que les coups sont mortels, puisque jusque-là personne n'était mort encore, ni d'accident ni même de maladie?[4] Le bicéphale renaîtra-t-il avec une tête ou deux têtes?[5] Adam et Ève, n'étant pas nés d'une femme, avaient-ils un ombilic?[6] « Vous me dites, monsieur « l'abbé, que si le père Adam n'avait pas mangé de ce fruit, « ici-bas personne ne mourrait; alors qu'arriverait-il si quel- « qu'un recevait un coup de couteau? Ah, vraiment? per- « sonne ne pécherait? Eh bien, laissons-là les vices; qu'ar- « riverait-il donc, si quelqu'un tombait en bas un précipice? « Puisque donc personne ne saurait mourir, expliquez-moi « pourquoi l'homme ne resterait-il pas à jeun! Qu'aurait-il « besoin de pain et de vin? Et, voici ce que je voudrais « savoir, pourquoi Dieu nous aurait-il donné — excusez ma « liberté — ce trou, là-derrière? » (VI, 223, 224).

Les sceptiques.

La négation prend parfois une forme plus précise :

Oggi trentun discemmre, ch' è ffinita
St' annata magra de Ggiusepp' ebbreo.
La signora fratesca ggesuita[7]
Pe' rrenne grazzie a Ddio canta er Tedeo.

[1] IV, 188.
[2] IV, 156.
[3] IV, 437.
[4] III, 232.
[5] III, 77.
[6] VI, 229.
[7] La clique des jésuites.

Dimani poi, si Ccristo je dà vvita,
Ner medemo convento fariseo
S'intona un' antra antifona aggradita
A lo Spiritossanto Paracreo [1].

E a cche sserveno poi tanti apparecchi ?
En distino oramai pare disciso
Ch' oggn' anno novo è ppeggio de li vecchi.

Pòi defatti cantà cquanto tu vvòi,
Ché ggià Ddio bbenedetto ha in paradiso
Antri gatti a ppelà che ssentì nnoi.

(IV, 394).

Les philosophes. Enfin pour compléter la série de ces discoureurs et raisonneurs, il nous faut sortir du domaine religieux et collectionner quelques types de philosophes, purement laïques ; ils ne sont pas nombreux, car le Romain mêle la religion à toutes choses, souvent mal à propos. Ces « philosophes », du reste, sont des observateurs sagaces, mais non pas des esprits profonds. Dans une discussion entre deux personnes, voulez-vous savoir qui a raison ?

Chi nun ha ttorto, pò ppare un leone
Ma ppuro in de l'urlà ccerca le strade
De vieni ar dunque, e, mmo cco' un paragone
Mo cco' un antro [2], de fàtte perzuade.

Quer ch' ha ttorto però strilla ppiù fforte :
Tajja a mmità er discorzo e scappa via,
E in de lo scappà vvia sbatte le porte.

(III, 193).

L'honneur ne s'hérite ni ne se donne ; il se gagne par le mérite personnel. « Je ris en rencontrant quelque individu « qui, au bras d'un monsieur, s'imagine être quelqu'un lui

[1] Paracleto.
[2] Tantôt par un exemple, tantôt par un autre.

« aussi. L'honneur n'est pas comme la gale qui se prend au « toucher » (III, 276).

« Les gens sont bêtes souvent, dit un dilettante d'astro- « nomie : on les voit, ces badauds, stationner en foule autour « de quelque trou creusé dans la terre, tandis qu'ils se mo- « quent de moi qui regarde les astres » (III, 278).

Au lieu de tant de phrases et paperasseries, savez-vous le grand remède pour faire marcher les choses un peu mieux?

Eccolo in du' parole asciutt' assciutto :
Bbisogguerebbe penzà un pò ssur zerio
A cquer che sse pò ffà ppe' aggiustà ttutto.
(III, 297).

Ces sages s'élèvent contre la brutalité de la guerre, passe-temps des souverains[1] ; mais hélas, le monde appartient en entier à quelques rois[2].

Et ces aveugles qui perdent leur courte vie à amasser des trésors![3] Un comte s'est fait construire un superbe mausolée :

Eccolo cqua! cchi nun ha ffatto un c...
Su la terra, e ssi ha ffatto ha ffatto male,
Vivo, carrozze servitù e ppalazzo :
E mmorto, arme pitaffio e ffunerale!

E un padre-de-famijja puntuale,
Che mmore de fatica e de strapazzo,
Passa da le miserie a lo spedale,
E ddar letto a la fossa! Oh mmonno pazzo!

Ma er tempo è ggalantomo : e un po' de marcia
D'un conte nun pò ffà cch' er zu deposito
O pprima o ppoi nun ze converti in carcia[4].

[1] III, 348.
[2] III, 71.
[3] III, 422.
[4] Tôt ou tard son tombeau de marbre sera reduit en chaux.

Allora, addio bbuscie [1], titoli e bboria :
E de tanti trofei mal a pproposito
Sparirà dde cquaggiù ffin la memoria.

(III, 410).

Du reste, plus on est « grand », et moins on jouit des biens de ce monde. « Pour les rois et les grands, une nou-« velle acquisition, un nouveau trésor n'ajoutent rien à ce « qu'ils avaient déjà, puisque ces bons chrétiens se flattent « de posséder le monde entier » (IV, 414) [2].

Les consolateurs. On pourrait enfin constituer facilement un groupe de « consolateurs » : braves gens qui viennent prodiguer les banalités aux veuves, aux malades, aux estropiés.

Bbe' tte l'hanno ammazzato : ma, ccommare,
Nun era peggio de morì in priggione ?
Fijja, bbisoggna fasse [3] una raggione :
Nissuno pò mmorì ccome je pare.

L'affare de la morte è un cert' affare
Che nun ze' spiega.

(IV, 371).

Une pauvre femme a raconté ses malheurs à une voisine : le mari est mort, un fils est aveugle, un autre paralysé ; tous ont faim et froid. « Que dis-tu, Marie, de tant d'afflic-« tions ? — Je dis, Gertrude, une seule parole : réjouis-toi, « car le Seigneur te prouve son amour » (IV, 86).

A celui qui se plaint d'être trop petit, un ami énumère tous les avantages d'une humble stature, et la chose ne manque pas d'esprit :

Te tufa ttanto a tte dd'esse schiavetto [4] ?
Oh gguarda ! e a mmé me parerìa 'na sorte.

[1] Bugie.
[2] Voyez encore, sur la beauté : III, 121 ; VI, 269.
[3] Farsi.
[4] Cela t'ennuie si fort d'être petit ?

Campi co' ppoco, spenni meno in Ghetto [1],
Te la sscivoli mejjo da la corte [2].

Nun batti all' architrave de le porte,
Pòi fà da servitore e da ggiacchetto [3],
Te pòi coprì cco' le cuperte corte,
Te pòi stenne [4] in qualunque cataletto.

Entri ar teatro cor bijjetto franco
Tra ppanze e cculi [5] ; e indove se' è la festa
Hai la patente de montà ssur banco.

E tte metto per urtimo guadaggno,
Che ssi vvonno azzeccatte in ne la testa,
Quarche sassata tua tocca ar compagno [6].

(IV, 255) [7].

Mais quelle est, en dernier ressort, la conception générale de la vie au Transtévère? Elle se résume en deux mots : pessimisme, fatalisme. Et cela est dû à des causes diverses. On peut remarquer une tendance au fatalisme chez tous les peuples du sud : la chaleur du climat y débilite les énergies ; la fertilité du sol et partant le bon marché des denrées, le peu de besoins matériels permettent à l'individu de vivre avec un minimum d'effort ; l'abus des plaisirs sexuels vient s'ajouter encore à l'énervement du climat ; enfin le manque d'instruction et de réflexion philosophique obscurcit non seulement les idées de devoir et de responsabilité, mais encore le discernement des origines et des relations réciproques des phénomènes. *Pessimisme, fatalisme.*

[1] Tu dépenses moins chez le juif marchand d'habits, étant de petite taille.

[2] Tu échappes mieux à l'œil de la police.

[3] Groom (jockey).

[4] Stendere.

[5] Tu entres gratis au théâtre, en te faufilant.

[6] Si quelqu'un te vise à la tête, quelque pierre destinée à toi va frapper ton compagnon.

[7] Un ami console un mari trompé en disant : « Ce sont peut-être des calomnies, de mauvaises langues... Et puis, tu sais, toutes les femmes, c'est connu, plus ou moins... » (V, 386).

C'est ainsi qu'on a : dans le Nord, des populations rudes, sans civilité, sans art, sans charmes, mais qui ont développé, dans la lutte pour la vie, au milieu d'une nature âpre et hostile, des trésors d'énergie morale et de puissant individualisme ; ces peuples ont appris à vaincre le destin et marchent, par des chemins semés d'épines, à la conquête de l'Idéal. Dans le Sud, par contre, des esprits aimables et limpides, mais paresseux, s'étant habitués à tout attendre d'un ciel et d'un sol cléments ; esprits pratiques qui voient nettement les choses, mais qui n'en savent pas l'âme, restant esclaves ainsi d'une matière toujours souriante [1].

Mais ce fatalisme affecte à Rome une forme particulière : d'abord il y prend un caractère aigu ; ensuite il y est pessimiste, tandis qu'à Naples et ailleurs il s'allie le plus souvent à un épicuréisme serein.

Cette particularité de Rome s'explique à son tour par des causes nombreuses, dont je ne fais que rappeler les principales : c'est d'abord l'évolution historique ; aucune ville du monde n'a éprouvé comme Rome toutes les vicissitudes du temps, toutes les transitions aussi bien que les brusques passages de la puissance à la déchéance, de la royauté à l'esclavage, de la toge des consuls à la tiare des papes en passant par la pourpre des empereurs et le glaive des chefs germains. Elle a connu tous les faîtes et tous les abîmes, cette Ville unique qui ne sait jamais quelle gloire suprême ou quel sanglant affront le jour de demain lui réserve, qui change de maître sans changer d'âme et qui survit à tous ses vainqueurs, étant éternelle. Les monuments en ruines

[1] Gœthe prenant congé d'un capitaine qu'il avait rencontré à Bologne, dit de lui le 25 octobre 1786 : « Il est un vrai représentant de beaucoup de ses compatriotes. Ici quelques traits qui le caractérisent tout particulièrement : comme j'étais souvent silencieux et pensif, il me dit une fois : *Che pensa ! non deve mai pensar l'uomo : pensando s'invecchia.* Et peu après : « *Non deve fermarsi l'uomo in una sola cosa, perche allora « divien matto : bisogna aver mille cose, una confusione nella testa* » (Italienische Reise.)

sont là pour rappeler au passant cette étrange fatalité ; le Romain, devant le Colisée, s'écrie :

> Allora tante stragge e ttanto lutto.
> E adesso tanta pasce ! Oh avventi umani !
> Cos' è sto monno ! Come cammia tutto !
>
> (IV, 272).

Plus particulièrement encore, il faut tenir compte de la misère constante des Transtévérins, pauvres diables auxquels tous les prétendants au pouvoir ont fait, de tout temps, de belles phrases... jamais réalisées, si bien qu'ils ont renoncé aux espoirs, qu'ils n'ont plus foi aux principes, et qu'ils se contentent de vivre au jour le jour, en esquivant tant bien que mal les coups aveugles du sort. On verra, au chapitre V, ce qu'a été le régime des papes, et l'on ne s'étonnera plus que le fatalisme ait pris au Transtévère toute l'âcreté du pire pessimisme.

Enfin l'enseignement même des prêtres pousse au fatalisme. La théorie d'une Providence qui intervient dans notre vie, en prévoyant nos actes, est logiquement inconciliable avec une liberté quelconque de la volonté ; ce qui n'empêche pas les croyants et même des protestants très « éclairés » de proclamer hautement le libre arbitre tout en admettant que l'heure de notre mort est fixée d'avance par Dieu ; la subtilité de ces gens trouve aisément un « pont » entre deux propositions qui s'excluent mutuellement. Les braves gens du Transtévère n'ont du moins ni ces prétentions, ni ces scrupules, et leurs curés leur ont enseigné franchement le plus pur fatalisme, la soumission aveugle à l'autorité, terrestre ou céleste, même dans ses actes les plus extravagants. Ils sapaient ainsi par la base la moralité d'un peuple, ils étouffaient en lui la virilité des espoirs et des efforts, ils le privaient des joies les plus saines, les plus pures que la vie nous réserve ; pour le dire en un mot, ils en faisaient, au triple point de vue politique, intellectuel et moral, un

eunuque..., mais ils assuraient le pouvoir temporel et la table se trouvait mise pour tous les clercs affamés.

Il ne me reste plus désormais qu'à citer, sans autres commentaires, une série de sonnets suffisamment éloquents.

C'est d'abord celui qui a formé pour ainsi dire l'introduction à cette étude (voyez page 94) ; ou bien ailleurs :

> Su la porta der monno ce sta : *Spaccio*
> *De guaïnelle*[1] *a l'ingrosso e a mminuto :*
> *De malanni passati pe' ssetaccio*[2] *:*
> *De ggioje appicciccate co' lo sputo*[3].

Il faut se résigner, n'est-ce pas ?

> Bhasta, ggià cche cce semo, alegramente ;
> E nun ce famo dà la cojjonella
> Cor don-der-liotto che nun giova a ggnente[4].
> (II, 35).

Les hommes sont sur terre comme des grains de café dans un moulin, écrasés par une puissance inexorable. « Ils « vivent ainsi, mêlés par la main du sort qui les fait tous « tourner, tourner sans cesse ; et tandis qu'ils se meuvent « de la sorte, l'un doucement et l'autre plus vite, tous coulent à fond sans le savoir et tombent dans la gueule de la « mort » (II, 385).

C'est pourquoi on a tort vraiment de désirer des enfants[5] ; que deviennent-ils ? les hommes... des voleurs ; les femmes... des putains[6]. Le grand-père le sait bien, lui qui a vu tant de choses :

[1] Débit de malheurs.

[2] Des malheurs passés au crible, c'est-à-dire choisis et raffinés.

[3] Des joies collées avec de la salive !

[4] Ne nous exposons pas au ridicule, par des plaintes qui ne servent à rien.

[5] II, 111.

[6] III, 11.

Vederete oggnisempre ch' er ziconno
Fa la scianchetta [1] ar primo, e' r terzo a cquello.

. . . .

Vederete un governo che ffa editti
E llassa la vertù mmorì dde fame,
Mentre vanno in trionfo li dilitti.

(III, 387).

Mais tout est dans les mains de Dieu [2]; il faut respecter ses jugements insondables et ne pas se révolter quand il nous laisse mourir de faim et de soif [3]. — C'est Dieu qui a maudit l'humanité dès le premier homme [4]; c'est Lui qui fixe l'heure de notre mort [5]: dans sa justice profonde, Il punit une ville pour les péchés d'une autre [6]; puisqu'Il mesure la laine aux brebis et la pâture aux oiseaux des champs, c'est à Lui de pourvoir à notre existence, au mariage des filles [7], au rétablissement de la santé [8], au travail rémunérateur [9]; pour toutes choses, « ce sarà er Ziggnore che cce « penza ».

Plutôt que par des bienfaits, son intervention se manifeste surtout par des malheurs, par des deuils. « Dieu a « voulu me rendre visite ; Il a pris mon mari et Il en sait le « pourquoi : que sa sainte volonté soit faite » (IV, 119).

C'est une pauvre mère qui parle, non sans une ironie, involontaire peut-être, mais amère : « Crois-moi, ma fille, je « parle par expérience ; la richesse et la charité sont deux « personnes qui ne pourront jamais faire connaissance. On « demande du pain, on reçoit des coups de bâton ; offrons-

[1] Croc-en-jambe.
[2] I, 77.
[3] V, 103.
[4] I, 133.
[5] III, 96 ; IV, 371.
[6] IV, 109.
[7] V, 229.
[8] V, 38, 106.
[9] IV, 72, 241.

« les à Dieu : la patience est un réconfort que donne la reli-
« gion » (III. 16).

Sans doute, ici-bas, l'habit fait le moine[1], et personne n'est content de son sort[2]; pourtant le plus sage serait, non seulement d'avoir compassion les uns des autres[3], mais surtout de *se soumettre sans murmurer* :

Cqui nun z'ha da capì, mma ss'ha da crede.
(IV, 56).

« Murmurer contre Dieu, mes enfants, c'est la consolation « des sots; les bonnes fortunes vont avec les fléaux; l'un est « riche et l'autre gratte ses poux. Un pape aidera aux pau- « vres; un autre leur crèvera les yeux. C'est ainsi que va le « monde; ce sont jeux d'enfants, choses de rien, affaire de « quelques sous » (IV, 97).

Et à ceux qui s'obstinent à demander le « pourquoi » de cette malédiction et de cette justice étrange, le Romain répond brutalement :

Perché pperché! se sturino l'orecchie.
Vienghino a fàlla lòro un' antra legge
Sti correttori de le stampe vecchie.[4]

Perché pperché! bber dì dda ggiacobbino!
Er libbro der perché, cchi lo vò llegge,
Sta a ccovà ssott' ar culo de Pasquino.
(I, 224).

[1] IV, 55.
[2] IV, 19.
[3] III, 53.
[4] C'est-à-dire : ces réformateurs, ces jacobins.

CHAPITRE IV

Le pape et les prêtres.

I. Sur la Papauté et le Pouvoir temporel[1]

« Au milieu de mon jardin, il y a un gros arbre, unique « au monde de son espèce, et déjà tout rongé des vers ; « cependant, à chaque saison, il porte son fruit, beau à voir, « mais acide et vénéneux. Un livre raconte que, dès la nais- « sance de cet arbre, chaque nation est venue l'arroser : mais « le fruit qu'il produit après pique plus qu'un poivron. Quel- « qu'un me dit de le greffer, et qu'ainsi son fruit deviendrait « mangeable peu à peu. Mais un Carbonaro de mes amis me « dit qu'il n'y a d'autre remède que la hache et le feu, parce « que le chancre est dans la racine » (III, 150).

Telle est la papauté, pourrie jusque dans sa racine, mais vivante encore (non pas éternelle pourtant !) grâce à la complicité des égoïsmes les plus divers, à la force de l'inertie, à la crédulité des peuples, et grâce surtout à l'habileté merveilleuse avec laquelle le système a été lentement élaboré, de sorte que, semblable à un engrenage ou mieux encore à quelque être fabuleux, la papauté entraîne et absorbe tout ce qui s'approche d'elle, et triomphe de tous les adversaires par la violence ou par la douceur ou par le sommeil léthargique.

L'histoire a connu (est-il besoin de le rappeler ?) quelques

[1] Il ne faut pas s'étonner du petit nombre des sonnets qui ont rapport à la papauté en général. J'ai déjà fait observer que la satire romaine s'attaque aux choses concrètes, aux personnalités et non pas aux idées générales.

papes, vraiment grands par l'intelligence et par le cœur. qui ont rêvé de rendre à l'institution son but idéal; mais leur rêve s'est heurté et brisé contre le mauvais vouloir des hommes et surtout contre la nécessité des choses. c'est-à-dire la contradiction essentielle et tragique que constitue la matérialisation de toute Divinité.

Ces papes-là. du reste. ont été rares et tous les autres ont cédé fatalement soit à l'ambition. soit à la jouissance brutale, soit tout simplement à la paresse; de sorte que, pour le popolino, les papes sont tous indifféremment mauvais; selon lui, le pape est éternel aussi bien que Dieu, et quand il meurt son âme ne fait que passer dans le corps du successeur [1]. Hélas oui, tous les papes se ressemblent :

Li Papi, er primo mese der papato,
So', un po' mmeno o un po' ppiù. ttanti cunijji [2].
Oggnuno t' arinzucchera er passato :
Tutti-cuanti t' infioreno de ggijji.

Ma ddajje tempo ch' abbino imparato
A ffà er mestiere e a mmaneggià li stijji [3] ·
Aspetta che ss' avvezzino a lo stato :
Lassa un po' cche jje creschino l'artijji;

E allora. fra er pasvòbbi e'r crielleisonne [4],
Cuer nuvolo de ggijji te diventa
Garofoli. pe' ddio, de scinque fronne [5].

Er ricco ssciala [6], er ciorcinato [7] stenta :
Strilli ggiustizzia. e gguisuno risponne:
È ppoveretto lui chi sse lamenta.

(III. 37) [8].

[1] IV, 318; et comme on dit « quant'è vero Iddio » de même aussi « quant' è vero er Papa ! » I, 10.

[2] Doux comme des lapins.

[3] Manier les outils du métier.

[4] Le *pax vobis* et le *Kyrie eleison*.

[5] Œillet à cinq feuilles, c'est-à-dire coup de poing ou soufflet.

[6] Jouit de l'abondance.

[7] Le pauvre, l'humble.

[8] Cf. I, 93, et l'énigme de II, 277.

L'empire du pape s'étend sur toute la terre, aussi bien que l'empire de Dieu dont il est le Vicaire, et « bien malheureux celui qui ne se rend pas à cette évidence ! Bien « malheureux celui qui ne comprend pas que 5 et 3 font 9 »[1].

Le pape est tout-puissant, ici-bas, en enfer et au paradis[2]; pourtant son métier est des plus fatigants : bénédictions, processions, miserere, dîners de gala ![3] Il est si cruellement privé de l'amour, du vin et du jeu, que même un pauvre savetier n'envie pas son sort[4].

Le pouvoir temporel, cette inconséquence fatale de l'Église, donne une prise facile à la satire ; son histoire est faite en peu de mots et rappelle d'une façon frappante la fable de La Fontaine : « les Voleurs et l'âne »[5]. Romulus et Rémus se disputaient la ville de Rome, à coups de couteau,

> Ma vvenne er Papa e sse la prese lui.
>
> (III, 121).

Ceux qui donnent au pouvoir temporel une origine divine, sont tout simplement ridicules. « Savez-vous ce que le « Christ a dit au peuple juif, le savez-vous? — Je suis venu « sur terre pour faire le prêtre et mon royaume n'est pas de « ce monde. — Quelle belle chose c'eût été de voir le Nazaréen faire la guerre et publier des édits! » (III, 146). Comment fait-on surtout à donner le pouvoir à un moine, tel que Grégoire XVI?

> Che ccos' è un frate ? Un frate è un ciarafano[6].
> Morto ar monno, a la carne, a le ricchezze,

[1] III, 331. D'autre part, le popolino a des idées si confuses qu'il demande : « qui est le pape de Paris ? » (I, 211) ou ailleurs : « S'il y avait d'autres mondes habités, il y aurait aussi d'autres papes » (IV, 28).

[2] I, 229.

[3] III, 229. C'est un « défenseur » qui parle, avec une ironie d'autant plus efficace qu'elle est inconsciente.

[4] III, 111.

[5] Fable XIII du livre Ier.

[6] Un homme de rien.

Ar commano, a li spassi, a le grannezze,
E oggnantra spesce de conzorzi' umano.

E un omo de sta sorte, ste capezze[1]
De Cardinali lo fanno sovrano,
Padron de tutti, co' le casse in mano,
E ceo' ttanti cannoni a le fortezze?!

(III, 330).[2]

2. Élection et Couronnement des Papes[3]

Le Conclave, qui procède à l'élection du pape, est, comme on le sait, rigoureusement fermé à toute communication, à toute influence du dehors; et tous ces cardinaux enfermés dans leurs loges ne ressemblent pas mal aux habitants d'une ménagerie[4]; bien qu'on inspecte minutieusement jusqu'à la soupe qui leur est servie, il se pourrait pourtant qu'une fois ou l'autre on laissât passer

« Un pasticcio ripieno de pasticci ».

Les ambitions des cardinaux, les *trucs* des candidats suggèrent au popolino de comparer le Conclave au fameux jeu de boules (boccie) qu'on voit dans chaque ostérie du Transtévère[5]; si l'on considère au contraire l'abdication de toute dignité et réflexion personnelle de ceux qui vendent leur voix, voici aussitôt une autre pasquinade : le Conclave n'est plus qu'un magasin de poupées[6].

Tant que le vote quotidien du Conclave n'aboutit pas à

[1] Ces casse-cous.

[2] Comme à l'ordinaire, les « défenseurs » font autant de mal que les adversaires, cf. I, 168; III, 157.

[3] Faut-il rappeler encore que mon intention n'est pas de faire une description complète, mais de m'en tenir exclusivement aux renseignements fournis par Belli, c'est-à-dire aux choses qui intéressent le plus directement le popolino?

[4] II, 147.

[5] IV, 30. Le trône pontifical serait le *lecco*.

[6] V, 231.

une élection décisive, on brûle chaque fois les bulletins du scrutin avec de la paille humide, de sorte que la fumée intense qui s'échappe de la cheminée avertit le peuple que le choix n'est pas encore fait ; c'est ce qu'on appelle la « fumata »[1].

Du reste, qu'elle dure plus ou moins longtemps, qu'elle soit plus ou moins animée, l'élection définitive aboutit toujours à un même résultat ! — Le roi des souris, Rongeur II, étant mort et enterré, soixante-dix vieilles souris se rassemblent dans une caisse de paille pour élire un successeur. Trois mois se passent, et les jeunes souris, tout autour de la caisse, crient à l'envi : « Dépêchons-nous ! » Voilà qu'une grosse souris sort d'un trou, disant : « *Habemus Dévo-* « *reur VI !* » Et le peuple d'en bas : « Vive notre maître ! » (IV, 42).

L'élection faite s'annonce au peuple par 101 coups de canon[2] ; de plus on pratique dans le mur du Quirinal une fenêtre improvisée ; les pierres tombent une à une, et quand l'ouverture est assez grande, le premier Cardinal-doyen s'avance et annonce à la foule le nom de l'élu[3].

Le couronnement a lieu à Saint-Pierre ; le cortège, parti du Quirinal, se rend là-bas en grande pompe, par le pont Saint-Ange, en traversant les rues de Rome, remplies d'une foule innombrable : cérémonies uniques que le monde ne verra plus jamais et qu'il faut reconstruire par l'imagination : tout le faste des empereurs romains, augmenté du prestige fascinant que l'enthousiasme religieux donne à ses idoles ; et tout cela dans cette ville incomparable où vingt-cinq siècles n'ont laissé que des chefs-d'œuvre ou des ruines plus éloquentes que les chefs-d'œuvre.

Le couronnement lui-même comprend une longue série

[1] V, 319, note 4.
[2] IV, 190.
[3] II, 119.

de cérémonies dont la plupart ont un sens symbolique qui échappe au popolino.

Te pare poca bbuggera, te pare,
Ch'er Papa prima d'èsse incoronato
S'abbi da mette a ssede ariposato
Co' le chiappe der culo in zu l'artare ?

Er par de bbasci ch' oggni cardinale
J'apprica lli ttramezzo a le colonne,
Me saperessi dì cquello che vvale ?

(II, 313).

et encore :

Pe' ttre ora 'na folla de perzone
Nun fescen' antro che ggirajje attorno [1],
E llì tte lo vistirno e arispojjòrno,
Come fussi un pupazzo de cartone.

La mitria [2] poi!... co' quella fu er bèr gioco :
Je l'averanno messa e aricacciata
Un centomila vorte a ddivve poco.

(IV, 400).

A un certain moment, on brûle de l'étoupe devant le nouveau pontife, pour lui rappeler la vanité des biens terrestres, en disant : « Sic transit gloria mundi » [3].

Mais le rite le plus intéressant et à la fois le plus drôlatique dans l'imagination du petit peuple, est celui qui a rapport aux fameuses « sedie stercorarie », autrement dit chaises percées. La cérémonie avait lieu au Latéran, après celle du Vatican. (En réalité elle fut célébrée pour la dernière fois en 1513, sous Léon X.) Il y avait là, sous le portique de la Basilique, trois sièges percés (un en marbre blanc, les deux autres en porphyre) et provenant peut-être

[1] Tourner autour de lui.
[2] La mitre, et ici la tiare.
[3] IV, 83. Le popolino croit même que cette étoupe est roulée en forme de boules, de sorte qu'il dit avec un équivoque : « volevo puramente vedè ccome je bbrusceno le palle » II, 149.

des thermes de Caracalla. Le pape s'asseyait d'abord sur le siège de marbre et lançait de la menue monnaie au peuple ; les chanteurs entonnaient le psaume CXII: « Suscitat de pul-« vere egenum, et de stercore erigit pauperum ». De là évidemment le nom ridicule de « sedie stercorarie » : mais bien plus, le popolino prétend que la forme particulière du siège servait à examiner et constater le sexe du Pontife, afin d'éviter le retour de quelque papesse Jeanne [1]. Le pape s'asseyait ensuite sur un des sièges de porphyre et y recevait la férule et les sept clés de la basilique ; enfin, il prenait place sur la dernière des trois chaises et y rendait au prieur la férule et les clés ; de nouveau il lançait de la monnaie au peuple, et recevait le baiser (sur le pied et au visage) de tous les officiers du palais. Cette curieuse cérémonie n'eut plus lieu depuis 1513, je l'ai déjà dit, mais elle survécut dans la mémoire du peuple, ainsi que la légende de la papesse, de génération en génération

Au point de vue pratique, le couronnement du pape est une bonne aubaine pour le popolino ; sans parler de la bénédiction solennelle et de l'indulgence plénière [2], il y a les distributions d'argent [3] ; en outre le nouveau pape fait rendre les gages du mont-de-piété [4], et fait grâce à de nombreux condamnés ; naturellement on spécule là-dessus [5]. Pour ces sortes de choses, la conscience d'un Romain est élastique, et voici comment elle raisonne :

Da un par de mesi in qua sto sor Giuanni
Me dà gguai e mme scoccia li c.....

[1] Cette fable de la papesse Jeanne n'a point été créée par l'animosité des protestants, ainsi que le prétendent certains historiens catholiques ; elle est sortie de l'imagination populaire. Pour tout ceci, voyez VI, 104, le texte et les notes.

[2] V, 325.

[3] II, 6. Ces distributions se renouvellent à chaque anniversaire du couronnement : IV, 436.

[4] III, 27.

[5] II, 279 ; IV, 381.

Dunque bbisoggnerà che lo bbastoni ;
E cquasi quasi è mmejjo che lo scanni [1].

A nnoi. Quant' anni ha er Papa ? Ha ssettant' anni.
Va bbene : è vvecchio. Settant' anni bboni
So' un passaporto pell' antri carzoni [2],
Tanto ppiù ssi sso' uniti anni e mmalanni.

Tempo, amico. Per ora te sopporto:
Ma ssi er Papa dà ggiù [3], ddove te trovo
Te lasso freddo. Er conto è ccorto corto.

Meno [4], scappo, so' ppreso, er Papa more,
Viè er concrave, se crea er Papa novo,
Fa le ggrazzie, e mme n'esco con onore.

(IV, 381).

3. De quelques Papes

Il ne sera pas inutile, je crois, de donner ici, en quelques mots, la liste des papes dont les noms vivaient encore dans la mémoire du popolino de 1830 [5].

C'est d'abord (joli début !) le pape saint Pierre qui renie Jésus-Christ [6] ; puis saint Libérius (352-366) qui fonda Sainte-Marie-Majeure en 352 [7], d'après un songe qu'il eut et sur la place même que le Ciel lui désigna par une abondante chute de neige (au mois d'août) [8] ; saint Léon-le-Grand (440-461)

[1] Résumé : voilà longtemps que Giovanni m'embête ; il faudra que je le roue de coups, ou mieux encore, que je le tue.

[2] Un passeport pour l'autre monde.

[3] Si le pape décline.

[4] Je frappe.

[5] Pour dresser cette liste, je n'ai tenu compte que des papes nommés dans le *texte* de Belli, et ai naturellement omis ceux qui ne figurent que dans les notes de M. Morandi. — Je crois que, ici encore, comme en toutes choses, Belli s'est conformé à la réalité : les papes qu'il cite, il les a entendu nommer par le peuple : cependant, par la force des choses, cette liste ne peut avoir qu'une valeur relative.

[6] II, 139.

[7] IV, 284, 296.

[8] De là les noms *Sancta Maria ad Nives* et *Basilica Liberiana* qui furent remplacés ensuite par : Sainte Marie-Majeure.

qui dompta un dragon [1] ; mais le plus fameux est saint Grégoire-le-Grand à qui une colombe révélait tous les mystères :

> C'è stato un certo papa san Grigorio,
> Che ssapeva parlà rrosso e tturchino,
> Che cconosceva ogni sorte de vino,
> E cquant' anime stanno in purgatorio.
>
> Distingueva chi aveva er zostenzorio [2],
> L'ova cor pelo e ll' ova cor purcino :
> Capiva er tempo, e tte spiegava inzino
> L'indovinelli de Monte-scitorio [3].
>
> Profetizzava er don de le petecchie [4] :
> Sapeva indovinà le confessione.
> E scoprì ll' anni de le donne vecchie.
>
> E sti bbelli segreti, in concrusione,
> Je l'annava a ssoffià ttutti a l'orecchie.
> Azzeccatesce chi ?... bbravi ! un piccione [5].
>
> (II, 184) [6].

J'ai déjà parlé de la légendaire papesse Jeanne qui devrait avoir régné de 855 à 857 [7]. — Le souvenir de Sixte IV

[1] I, 88. M. Morandi fait observer avec raison que ce miracle est attribué par les auteurs non pas à Léon, mais à saint Sylvestre. S'agit-il ici d'une confusion de Belli ou d'une erreur du popolino ? Le second cas s'expliquerait aisément par un phénomème d'*attraction*, tel qu'il a lieu si souvent dans les chansons de gestes, où les exploits finissent par se concentrer sur quelques héros principaux.

[2] Suspensoir.

[3] C'est à Montecitorio que siégeaient les tribunaux.

[4] Le pourpre, les pétéchies (taches rougeâtres qui se montrent sur la peau dans le cours de certaines maladies).

[5] Sur les tableaux, saint Grégoire est représenté avec un pigeon qui lui parle à l'oreille.

[6] Cf. IV, 223. — « Leone Maggno » et « Grigorio Maggno » de même que « Carlo Maggno » et « Lesandro Maggno », tous ces « Maggni » suggèrent à un Romain la réflexion suivante :

> Li sovrani nun zo' ttutti compaggni ?
>
> Saranno o un po' ppiù bbelli o un po' ppiù bbrutti :
> Ponn' èsse o mmeno bboni o ppiù ccattivi :
> Ma articolo *maggno* mmaggneno tutti.
>
> (III, 385).

[7] VI, 104.

(Della Rovere : 1471-1484) subsiste grâce au Ponte-Sisto[1], et c'est à un édifice aussi, à la villa di Papa Giulio, que Jules II (Della Rovere ; 1503-1513) doit d'être encore nommé par le peuple de Rome ![2] tandis que Paul III Farnèse (1534-1549) est célèbre par le scandale d'une statue de son mausolée à Saint-Pierre[3].

Sixte V (Peretti ; 1585-1590) par contre doit sa popularité non pas au hasard matériel d'une statue ou d'une villa, mais à l'œuvre entière de son pontificat : administration économe et probe[4], justice si rigide qu'elle est passée en proverbe[5] ; « Papa Sisto » tout court désigne toujours Sixte V et nul autre.

Benoît XIV (1740-1758), de son nom Prospero Lambertini, a fait frapper une monnaie d'argent qui avait cours encore en 1830, d'une valeur de deux paolis (c'est à-dire quasi un franc), et que le popolino appelait un « *lambertini* » ou un « *prospero* », ou un « *prospero lambertini* », ou encore un « *papetto* »[6].

Clément XIV (Ganganelli ; 1769-1774) est pour ainsi dire oublié[7] ; mais avec Pie VI (Braschi ; 1775-1799) nous arrivons à l'histoire contemporaine et vivante : c'est d'abord la visite de Pie VI à Joseph II[8] ; le pape voulait déconseiller à l'empereur ses réformes libérales ; il fut mal reçu et

Ritornò eco' la coda tra le gamme.

A la suite du meurtre de Basville et du général Duphot, la France occupa Rome et transporta le pape à Sienne.

La setta de francesi ggiacubbini,
Pijjànnose ste morte pe' un' offesa,

[1] I, 72 ; VI, 283.
[2] V, 215.
[3] VI, 226. C'est la statue couchée de la Justice, par Guglielmo della Porta, que Bernini habilla d'une chemise de métal.
[4] II, 11.
[5] II, 320 ; III, 266.
[6] II, 201.
[7] II, 92.
[8] IV, 29.

Spidi a Rroma una truppa d'assassini
A llegà Bbraschi er capo de la Cchiesa.
(III, 122).

Le népotisme de Pie VI est connu ; nous lui sommes redevables du palais Braschi, construit à grands frais par un neveu du pape, vers la fin du siècle [1].

Pie VII (Chiaramonti ; 1800-1823) est sorti du couvent des Bénédictins de Saint-Calixte [2] ; on lui doit d'avoir déterré la partie inférieure de l'arc de Septime Sévère [3], mais ce n'est là qu'un petit fait de son règne si agité ; le peuple a gardé une vive mémoire de ses démêlés avec Napoléon : la fameuse « scalata » [4], puis la captivité à Fontainebleau [5], la scène du couronnement [6], toutes choses que les « papalini » racontent avec une profonde indignation, tandis que d'autres se souviennent plutôt de la réaction : rétablissement des Jésuites [7] et des couvents [8]. Du reste, il l'avait promis :

Ner momento d'annà in deportazzione,
Cosa disse a li preti a lo sportello ?

« Io parto aggnello e ttornerò lleone. »
Defatti accusì ffu. Cquer bon aggnello
Partì ggranello e rritornò cc.....
(IV, 289).

Léon XII (della Genga ; 1823-1829) a eu le sort de tant d'autres papes : de son vivant, il n'eut autour de lui que des flatteurs : « tout ce qu'il faisait était beau ; tout ce qu'il disait « était savant ; ses ennemis n'étaient que des canailles, des « jacobins, des voleurs. Mais à peine fut-il crevé, tout d'un

[1] IV, 370. — Mention de Pie VI : II, 79, 92, 161.
[2] I, 168.
[3] I, 141.
[4] III, 122, 211.
[5] IV, 103.
[6] IV, 367.
[7] II, 125.
[8] III, 151.

« coup ce saint pape devint un âne, un renard, un imbécile.
« Le pauvre homme, il en a été de lui comme du chat :
« quand il est mort, les souris lui dansent un menuet sur le
« ventre » (II, 145).

Son pontificat n'eut rien d'extraordinaire ; ce fut une réaction, étroite et dure ; il y eut des espions, comme toujours [1], et des mesures vexatoires, comme celle qui prescrivit aux pintiers de mettre une barrière à l'entrée des ostéries ; l'intention était d'empêcher les longues séances où l'on s'enivre ; mais on but dans la rue et le scandale n'en fut que plus grand [2]. — Dans sa sagesse, Léon XII crut devoir abolir la vaccination, une découverte jacobine [3], et cela suffit pour donner raison au popolano qui l'appelle un « somaro » [4] en guise d'épitaphe.

Pie VIII (Castiglioni : 1829-1830), le vieillard délabré, ridicule, a inspiré à Belli son premier sonnet vraiment populaire :

Che ffior de Papa creeno ! Accidenti !
Co' rrispetto de lui, pare er cacamme [5].
Bbella galanteria da tate [6] e mmamme.
Pe' ffà *bbóbo* [7] a li fijji impertinenti !

Ha un èrpete pe' ttutto, nun tiè ddenti.
È gguercio, je strascineno le gamme,
Spennola da una parte, e bbuggiaramme
Si arriva a ffà la pacchia [8] a li parenti.

(I, 19).

Il n'eut ni le temps, ni la force de faire beaucoup de mal ;

[1] III, 82.
[2] I, 122.
[3] III, 310. « Il prétendait que l'on devait à la vaccine la plus grande partie de la démoralisation, comme introduisant dans le sang humain une part de la nature des brutes. » Pianciani : *La Rome des papes*, II, 331.
[4] IV, 201.
[5] Le grand rabbin.
[6] Les pères.
[7] Pour faire peur aux enfants.
[8] Il n'arrivera pas à faire une position à ses parents.

ce fut un règne banal d'expectative[1]; mais les funérailles furent grandioses, selon l'habitude ![2]

Nous touchons maintenant à l'année 1831, la première du pontificat de Grégoire XVI. A cette même époque, Belli avait enfin trouvé la forme définitive ; son instruction était achevée ; son talent s'était mûri : il n'avait plus qu'à puiser à la source populaire et à se faire l'interprète de l'indignation générale.

4. Grégoire XVI[3]

Pie VIII était mort le 3 novembre 1830 ; le premier scrutin du Conclave eut lieu le 15 décembre ; après des fluctuations bien diverses et souvent inattendues, le choix des cardinaux se fixa enfin, le 2 février 1831, sur don Mauro Cappellari, natif de Belluno[4], âgé de soixante-cinq ans, qui porta la tiare jusqu'en 1846, sous le nom de Grégoire XVI. « Histoire « de don Màvero. Il était fils d'un épicier tyrolien qui gagnait « sa vie, pendant trente jours du mois, en vendant de l'huile « et de la farine. Voyant que, dans son pays, celui qui espère « est un grand c...... il tenta le sort par le bon chemin et « prit l'habit de moine. Il fut élu Général, et remplit sa « bourse, et fit de même comme cardinal. Finalement il est « arrivé au troisième ciel ; maintenant qu'il est pape il nous « tond et son barbier[5] nous rase à contre-poil » (IV, 20).

[1] Simple mention : II, 202, 311. — Un acte louable fut d'autoriser les juifs à ne plus porter le *sciamanno*, signe distinctif de leur ignominie qu'ils devaient porter au chapeau. Cf. II, 253.

[2] I, 230, 232. — Les deux sonnets figurent sous le nom de Léon XII, mais M. Morandi prouve clairement qu'il s'agit de Pie VIII. Belli aura confondu.

[3] Je sens le besoin de répéter ici une observation faite souvent déjà : les faits utilisés ici sont tous tirés, à dessein, exclusivement des sonnets de Belli ; sans doute on pourra trouver, en faveur de Grégoire, bien des choses que Belli n'a pas dites : mais elles n'ont qu'une importance secondaire ; l'histoire qui résume les siècles et juge les hommes au point de vue de l'éternité, c'est-à-dire selon leurs œuvres de vie et de bonté, cette histoire consacrera en grande partie le jugement terrible que le popolino de Rome a porté sur son tyran.

[4] III, 319. C'est dire qu'il était, au fond, sujet autrichien. Cf. IV, 238.

[5] Voyez page 283.

Les belles promesses ne manquèrent pas, c'est évident [1], mais elles ne furent jamais tenues : dès les premières années les impôts indirects augmentèrent [2] (grâce aux fermages) et la nature elle même sembla annoncer quelque « colère de « Dieu » par des ouragans, des tremblements de terre et des désastres de toute sorte [3].

Pouvait-on du reste s'attendre à quelque chose de bon de la part d'un moine ?

Le speranze der popolo.

Ggià, ll' urtima che mmore è la speranza;
Ma ddoppo che ss' è ddetto *Un Papa frate*,
Io nun zo ccosa diavolo sperate :
Forzi quarche mollica quanno pranza ? [4]

Sperà bbene da lui ? co' cquela panza ?
Co' cquela faccia fra er tre e'r cinque [5] ? Oh annate.
Annate, fijji mii : ste bbuggiarate
Ar monno d'oggi nun zo' più dd' usanza.

La Santità de sto Nostro Siggnore,
Lo sapete a cche ppenza ? A vvive quieto
Senza dolor de testa e mmal de core.

Lui a nnoi sce se tiè ttutti derèto,
E, ar più, sse n' aricorda pe' ffavore
Quanno maggna la sarza co' l'asceto [6].

(IV, 430) [7].

Le peuple voit aussi un mauvais augure dans le nom de Cappellari ; « cappellaro » se dit d'un homme irascible [8] et de fait « le pape est un homme violent, bilieux, poivré, et « quand il a bu il semble un démon » [9].

[1] II, 323.
[2] II, 321.
[3] II, 132.
[4] Espérez-vous quelque miette de son souper ?
[5] C'est-à-dire : faccia di quattro, faccia di c.....
[6] Il se souvient de nous en mangeant sa vinaigrette.
[7] Ce reproche d'avoir été « frate » est très fréquent : IV, 151, 152.
[8] II, 105.
[9] IV, 238.

Il vaut la peine de s'arrêter sur ce point de la boisson. Grégoire XVI s'est fait une véritable réputation d'ivrogne... Voulez-vous un moyen sûr de prévenir l'ivresse? « Eh bien, « faites comme le Saint-Père qui s'y entend mieux que qui « que ce soit. A table, il ne veut que du vin bouché, mais il « le trempe avec du vin d'Orviéto »[1] (IV, 220). C'est en buvant qu'il oublie ses chagrins, tout comme un simple mortel[2]. Il avale sans effort des quantités fort respectables :

Un bicchiere de quello ppiù mmijjore
Je va ggiù ccome un giuramento farzo.
(V, 118).

Or le nez d'un pape est soumis comme tout autre aux influences de l'alcool, et pour comble de malheur la nature a doté Grégoire d'un nez énorme, de sorte que le popolino a de quoi s'égayer. Il a baptisé le pape d'un nom intraduisible :

. . . quer brutto
Pidiccozzo de naso a ppeperone[3].
(IV, 204).

L'abus de l'alcool et du tabac à priser (ou quelque autre cause encore) avait provoqué une espèce de chancre dans l'appendice nasal de Sa Sainteté ; on fit venir exprès un chirurgien allemand qui arrêta le mal pour un certain temps ; toute la ville ne parla plus que du nez et de l'emplâtre de Grégoire[4] :

[1] Le vin d'Orvieto est clair comme de l'eau et jouit d'une grande réputation.
[2] III, 118 : cf. III, 388, 119.
[3] Peperone : poivron ; et pidicozzo : queue d'un fruit ; de sorte que le corps du pape, en comparaison du nez, ne serait plus que la queue d'un immense poivron.
[4] V, 21.

J'è arrestato un nasone accusì ardito,
Che ppare Purcinella travistito
Da papa.

(V, 41)[1].

Naturellement, le boire n'empêche pas le manger, et quand viendra Pie IX, plus d'un rappellera en soupirant de regret

ccqueli bbravi ssciali,
Quele bbelle maggnate de Grigorio!

(V, 347)[2].

D'une façon générale, le Pape se coule la vie douce : « J'ai « tant fait pour arriver à la papauté, que, maintenant que j'y « suis, je veux en jouir paisiblement. Je veux boire, manger « et dormir tant qu'il me plaît. Au gouvernement, pensera « qui voudra : pour moi, je n'ai pas de monnaie pour cette « affaire, et je m'en lave les mains comme Pilate » (III, 174)[3].

Grégoire passe une bonne partie de son temps, soit à tuer les mouches (disent les mauvaises langues)[4], soit à jouer dans son jardin à des jeux plus ou moins innocents, à colin-maillard par exemple[5]; et ceux qui savent le distraire par des farces et des gambades de Polichinelle ont bien des chances d'y gagner le chapeau rouge[6]; en outre, il y a dans ce jardin un certain bosquet, et dans ce bosquet un pavillon où se rend souvent la femme de Gaetanino, le grand favori[7]; enfin, voici la plus belle récréation de celui qui prétend perpétuer ici-bas la douceur divine du Christ :

Detta ch'er Papa ha mmessa la matina,
E empite le santissime bbudelle,

[1] Cf. V, 189 : « Er naso mo jj' è ddiventato un ficô ».
[2] Cf. V, 300.
[3] Voyez aussi III, 109.
[4] IV, 230.
[5] III, 118.
[6] III, 149.
[7] IV, 217.

Esce in giardino in buttasù e ppianelle,
A ppijjà 'na bboccata d'aria fina.

Lì, llegato co' ccerte catenelle,
Sce tiè un brutto uscellaccio de rapina,
E ddrento a una ramata, una ventina
O ddu' duzzine ar più de tortorelle.

Che ffa er zant' omo! ficca drento un braccio,
Pijja 'na tortorella e la conzeggna
Ridenno tra le granfie a l'uscellaccio.

Tutto lo spasso de Nostro Siggnore
È de vedè cquela bbestiaccia indeggna
Squarciajje er petto e rrosicajje er core.

(IV, 219).[1]

Belli n'apportant point de « document » pour l'authenticité du récit, on pourrait l'accuser de simple calomnie; cependant, il faut se rappeler que « l'invention » n'était point dans le caractère de ce collectionneur de menus faits, à la conscience si minutieuse et quasi timorée. Du reste, même si ce récit n'était qu'une espèce de synthèse géniale, un symbole des souffrances endurées par le peuple, il serait encore profondément vrai, et ceux-là s'en convaincront qui auront la patience de suivre jusqu'au bout l'exposé d'une quantité de petits faits qui, bien que fort divers, convergent tous vers un même résultat : « Oui, mauvaises langues, oui, « je répète que Notre Seigneur est un homme.... c'est-à-dire « un pape au cœur bon; je le répète et n'en rétracte rien. « N'entendez-vous pas ce qu'il promet ? Ne voyez-vous pas

[1] Quand le pape a dit sa messe le matin, et qu'il a rempli les très saints boyaux, il s'en va au jardin, en robe de chambre et pantoufles, à prendre un peu d'air pur. — Il y a là, attaché à une chaîne, un vilain oiseau de proie, et, dans une cage, une vingtaine de tourterelles. Que fait le saint homme ? Il fourre le bras dans la cage, prend une tourterelle et la met en riant dans les griffes de l'oiseau de proie. Le plus grand divertissement de Notre Seigneur est de voir cette vilaine bête lui ouvrir la poitrine et lui manger le cœur.

« la tristesse peinte sur son visage? et avec quel amour, « quand Dieu le veut, il rend justice? »[1]

Sì, er zu' piascere è de sentì cchi strilla :
Ma ddisidera er male de la ggente,
Pe' addoprà la vertù de compatilla.

(IV, 315).

D'ailleurs, est-il si difficile de savoir si le pape nous aime ou non? Il suffit de lire ses édits... « Qu'il nous veuille du « mal, je ne puis pas le dire; en tout cas, ça n'est pas sur ses « édits. Oui, certes, il nous veut du bien, un bien immense; « seulement, voilà, c'est un amour de pape » (IV, 241).

Le pape est un homme de chair tout comme nous; il faut qu'il vive, qu'il mange.

Paga poi lavatura e stiratura,
Lumi, vestiario, spie, preti d'ajjuto,
Stalla, e ddu' fronne de villeggiatura[2];

Com' ha da vive er povero siggnore?
Manna un editto, e ddisce : « Ho rrisoluto,
Popolo mio, de rosicatte er core ».

(III, 356).

La villégiature habituelle des papes était à Castel Gandolfo, sur les bords du lac d'Albano, et Grégoire XVI faisait de fréquents séjours sous ces beaux ombrages, à des moments où son peuple bien-aimé souffrait la famine, en suite de la sécheresse[3]. « Comment! en un temps de si grands « malheurs, où pour nous c'est un crime que de rire, le

[1] C'est ici le sens, ironique, de « far le vendette ».
[2] Un peu de villégiature, comme on dit : deux feuilles de salade.

[3] Tanto, o ppiove o nun piove, er Papa maggna.

E cquanno maggna er Papa, o cc..... poi
Me pare un' inzolenza st' interresse
De chiede l'acqua a Ddio pe' mmaggnà nnoi.

(III, 413).

Voyez encore III, 38; V, 21, 116.

« pape, qui se prétend si affligé, va passer l'été à Castel « Gandolfo? Romains, profitez de la leçon, et comprenez « enfin que toutes ses singeries ne sont que des mensonges « d'avocat » (III, 144).

En réalité, la misère du peuple fut très indifférente à Grégoire ; il se fâchait même quand on lui en parlait [1], et la peur seule lui arracha quelques distributions de pain. Par exemple, lors de la famine de 1837 provoquée non plus par la sécheresse mais par des pluies torrentielles [2] : le désespoir de la masse faisait craindre une émeute ; déjà (le 18 mai) le carrosse de Grégoire avait été arrêté aux cris de « pane e « lavoro [3] ; or le jour de la Fête-Dieu (25 mai) le pape devait marcher à la tête d'une procession à Saint-Pierre ; que faire pour éviter tout incident? on attira le peuple du côté du Colisée par une distribution de pain [4], et dès le matin du 27, le prix du pain fut baissé d'une manière générale [5], car il importait de ne pas s'aliéner les sympathies de certaine populace papaline.

Dès les premiers jours de son pontificat, Grégoire ne cessa pas de trembler [6] et sa couardise de vieux viveur devint quasi proverbiale [7]. Le sonnet suivant est très populaire :

> Notte addietro, ar quartier de la Reale
> De San Pietro, le scento sintinelle
> Strillòrno *all'arme!* e a lo strillà de quelle
> Er tammurro bbatté la ggenerale.

[1] V, 191.

[2] En 1831 on eut de nouveau la sécheresse; mais cette fois encore le grand souci du pape était ailleurs : il fallait repourvoir treize sièges de cardinaux vacants ! III, 331.

[3] V, 100.

[4] V, 102, 103, 116.

[5] V, 112.

[6] On sait qu'en cas de danger les papes pouvaient passer directement du Vatican au château Saint-Ange, par le corridor que construisit Alexandre VI. Cf. V, 290.

[7] I, 94.

Pènzete er Papa! Bbutta l'urinale,
E in camiscia, e ssì e nno cco' le sciafrelle [1],
Va a li vetri; e cche vvede. Raffaelle?
Passà immezz' a ddu' torce er Prencipale [2].

Cor naso mezzo drento e mmezzo fora [3],
Ché ttanto inzin' a cqui llui sce s'arrischia,
Fà allora : « Eh bbuggiarà! ppropio a cquest' ora! »

Povero frate! è ttanto scacarcione [4],
Che ssi una rondinella passa e ffischia.
La pijja pe' 'na palla de cannone.

(V, 99).

C'est que les temps étaient orageux ; la sécheresse, l'inondation n'étaient que des hasards qui n'eussent point inquiété un gouvernement normal, tandis que celui des papes sentait s'effondrer finalement le sol tout entier: les partisans du Vatican se recrutaient dans la lie de la population [5]; le popolino honnête et la bourgeoisie inclinaient de plus en plus vers le libéralisme ; le moindre incident devenait donc aisément un gros péril : en 1837, au carnaval, on jugea prudent d'interdire les masques et dominos [6]. Pour consoler le peuple, on lui fit rendre les menus objets déposés au Mont-de-Piété [7] ! Cet acte de charité (?) se fit, selon les uns, aux frais du pape ; selon les autres, aux frais de l'État, c'est-à-dire en dernier ressort aux frais du peuple lui-même. — Ce fut la peur aussi, bien plus qu'un sentiment d'humanité, qui em-

[1] En pantoufles. Le pape allait se mettre au lit.

[2] Le viatique qu'on porte aux mourants. Voyez page 203.

[3] Qu'on se souvienne du grand nez de Grégoire.

[4] Peureux.

[5] II, 61, 66, 273.

[6] V, 12, 43.

[7] V, 16. Chaque pape, à son avènement, faisait rendre les objets mis en gage; le peuple spéculait là-dessus! Grégoire XVI, par contre, ne s'était pas conformé à cette habitude, ce qui lui attira de vifs reproches de la part des spéculateurs déçus. III, 27.

pêcha Grégoire de sévir trop cruellement contre les libéraux, au grand déplaisir des « sanfedisti » fanatiques[1].

Assoiffé de jouissances matérielles[2] ; d'une intelligence et d'une culture médiocres[3] ; réactionnaire étroit, il ne connut jamais l'enthousiasme, ni la pitié[4], ni la charité. Pour remédier à la misère, il ne songe ni à diminuer les impôts, ni à punir les malversateurs, ni à donner du travail ; non, il fait l'aumône d'un peu de pain ou... promulgue quelque édit sur le jeûne ! « Vous me dites qu'il pense peu à nos misères : et « vous paraît-il, pardieu, qu'il y pense si peu, s'il élargit les « mailles de la conscience ? » (V, 265).

Dans ses proclamations, le pape s'intitule à la vérité « le « serviteur du peuple », mais n'est-ce pas une cruelle ironie?

Der chiamà sservitore chi sse sazzia,
E ppadrone chi ha vvote le bbudella ?
(IV, 52).

Certes ce peuple a de grands avantages ; il obtient indulgence plénière rien qu'en baisant les *santissimi piedi*[5], mais

[1] III, 107. Voyez là-dessus le chapitre V.

[2] Outre tous les sonnets déjà cités, voyez encore V, 217 et 218 : le pape qui s'endort lourdement à Saint-Pierre, enfoncé dans ses coussins.

[3] Cf. IV, 116 : une fine ironie sur le pape au milieu des fouilles du Forum ; il s'écrie :

« Bber bùscio ! bbella fossa ! bber grottino !
Bbelli sti serci ! tutto quanto bbello ! »

La turba, mezzo piano e mmezzo forte,
Disceva : « Ah ! sto sant' omo ha un gran talento !
Ah ! un Papa de sto tajjo è una gran zorte ! »

Flatterie du reste plus excusable que les flagorneries des journaux officieux d'aujourd'hui (même en république) qui relatent les jugements artistiques de quelque souverain.

[4] En 1832, Grégoire adressa au czar Nicolas une lettre dans laquelle il condamnait et reniait pour ainsi dire les malheureux Polonais : plus tard, il regretta cet acte, et en 1845, lors de la visite de Nicolas à Rome, le pape intercéda vigoureusement en faveur de la Pologne (« l'unico nobile atto di Papa Gregorio » dit M. Morandi) : mais le mal était fait. Cf. V, 292 et les notes.

[5] II, 157. Sur l'abus de ce *santissimo*, cf. V, 3. Ailleurs un brave homme

encore faut-il payer, indirectement, sous forme de pourboires[1] ! Sans doute le pape a d'excellentes intentions[2], il est bon diable, « et s'il tond ses brebis, c'est qu'il a besoin « de leur laine ».

Lui fratanto fa er male ; e doppo, er bene
Vierà, ccor tempo. E nnun zarìa[3] ppiù sturbo
D'avé pprima li gaudi e ppoi le pene ?
(III, 363).

Grégoire n'est pas même honnête ; il garde pour son usage personnel et pour celui de ses favoris certains bénéfices du Loto qui devraient être répartis entre les pauvres gens[4]. La médisance prétend aussi que certains fonds destinés à l'église de Saint-Paul n'ont jamais quitté le Vatican[5].

Pour toute consolation, le Romain a la satire.

Che ddanno fa la caristia, sor Gui,
Oggniquarvorta er Zanto Padre è ssazzio ?
A l'abbonnanza chi cce mette er dazzio ?
Nun è llui capo e nnoi li membri sui ?

Fatt' è cch' er zor Orazzio e ttoperazzio
Da lui sempre arincipieta[6] : per cui
Quanno er pane che cc' è, bbasta pe' llui,
Bbast' a ttutti e Ssignore v' aringrazzio.

proteste de ce qu'on ne fasse qu'une génuflexion devant le Saint-Sacrement et trois devant le pape : III, 171. — Voyez aussi page 203 de cet ouvrage.

[1] III, 167.

[2] III, 428.

[3] Sarebbe. — Ne serait-ce pas plus ennuyeux d'avoir d'abord le plaisir et puis les peines ?

[4] III, 111.

[5] II, 17. — Grégoire en proie à de graves embarras financiers (voyez chap. V), fit un emprunt auprès de Rotschild, et le peuple lui reprocha amèrement de s'être fait juif : II, 253 ; IV, 199.

[6] « ... ut cuncta nostra *oratio et operatio* a Te *semper incipiat* », fragment d'une prière très usitée. C'est une forme de plaisanterie très aimée du Romain : il répète, d'un air grave, des paroles latines, en les estropiant terriblement et en leur donnant hardiment un sens quelconque, indéfini.

La Santa Cchiesa è ccome er corp' umano.
Ha la testa, la bbocca, er gargarozzo [1],
Li su' piedi, er zu' torzo e le su'mano.

Io lo provo in me stesso er paragone,
E sso cche cquanno la mi' testa ha er tozzo [2],
Le gamme mie so' sverte e ccontentone.
(III, 414).

Un autre rêve d'être pape et

Poi me pareva d'avé ccento bbraccia,
Novantanove pe' ttirà cquadrini
E uno pe' ddà indietro carta-straccia [3].
(IV, 278).

Mais plus encore : ce pape ne connaît pas même la justice. D'abord, pas d'audiences publiques où les sujets pourraient protester contre les violences subies [4] ; pour avoir une audience privée, il faut l'acheter à force de pourboires [5], et s'engager formellement à ne pas parler d' « affaires », c'est-à-dire de réclamations [6].

Iddio nun usa
De sentì le raggione de chi mmore,
E lo manna a l'inferno a bbocca chiusa.

Cusì in terra er Vicario der Ziggnore
Fa cco' li vivi ; e nnun intenne scusa
Da ggnisuno, ossii ggiusto o ppeccatore.
(III, 69).

[1] La gorge.
[2] Ce qu'il faut pour vivre.
[3] Du papier sans valeur.
[4] V, 317. — Si par hasard le pape accorde une grâce, c'est pour ainsi dire à l'aveuglette, en masse, sans s'inquieter de la culpabilité ; par exemple lors du jubilé de 1832. De pareilles amnisties ne sont pas un acte de bonté, mais tout simplement un moyen de se rendre populaire en certains milieux. Voyez II, 259.
[5] V, 226.
[6] III, 168. — Sur la justice proprement dite et les tribunaux, voyez chapitre V.

Dans l'entourage immédiat du pape on vole impunément. « Ohe! il y a du grabuge au Palais! Le Saint Père a découvert que le majordome, qui pour le reste est un honnête « homme, a les doigts un peu longs... Qu'a fait le pape, qui « ne manque pas de cervelle? Il a dit deux mots en arabe au « Consistoire et lui fera donner le chapeau rouge » (III, 395)[1].

Sa Sainteté elle-même ne craint pas au besoin de donner un croc-en-jambe à la justice [2].

Bref, il n'y a rien à espérer :

Si er Papa fussi un pescator de rete
E pportassi da sé la naviscella,
Se poteria [3] sperà ssù a la Cappella
Quarche ppostuccio pe' cchi ha ffame e ssete.

Ma, ffratèr caro, er Zanto Padre è un prete,
E ttiè ar culo una scerta caccarella [4],
Che ppe' noàntri ggente poverella
Le su' funzione so' ttutte segrete.

Tu accòstete a uno sguizzero [5] papale,
E tte dà in petto un carcio de libbarda [6],
Che tte fa ttommolà ggiù ppe' le scale.

La carità ccristiana è una bbusciarda.
Cqua cchi ha, è; e cchi nun ha, Ppasquale.
Ar monno d'oggidì mmanco se guarda [7].

(IV, 389).

C'est le règne du favoritisme : « Un bon souverain a mille « moyens divers pour pourvoir aux besoins d'un sujet fidèle.

[1] Il s'agissait de Monseigneur Constantin Patrizi, créé cardinal le 11 juillet 1836.

[2] IV, 201, 251.

[3] Si potrebbe.

[4] L'orgueil.

[5] Svizzero.

[6] La hallebarde.

[7] Celui qui a de l'argent existe; celui qui n'en a pas, on ne le regarde pas même. Le proverbe dit : *Chi ha è; e cchi nun ha, nun è.*

« Il peut en faire un Camerlingue de Fregnano [1], ou lui « donner à ferme le vinaigre et le fiel [2]; il peut l'envoyer « par le monde à moucher les chandelles. Regarde le mari « de la belle Catherine : ils lui ont trouvé un emploi à trente « écus par mois, et avec ça une calèche et un cheval, pour « aller voir chaque matin au Palais s'il fait chaud ou froid » (II, 209).

Sous Léon XII, le grand favori était un certain Pietro Fumarolli, une franche canaille ; sous Grégoire, ce fut d'abord Paolo Massani, une créature du cardinal Bernetti (secrétaire d'État) [3], puis enfin le fameux Gaetanino !

Gaetano Moroni [4] fut d'abord le barbier de Grégoire, alors que celui-ci n'était encore que cardinal ; puis il devint premier valet de chambre, et enfin confident intime, prélat, presque accablé de faveurs et de décorations ; c'est lui qui, en 1832, fut chargé par Grégoire de porter la rose d'or à sa destination [5] : naturellement, il accompagnait le pape dans tous ses voyages [6], et il ne sera pas inutile de rappeler que ce barbier avait une femme qu'on dit avoir été belle [7].

Naturellement, avec un tel état de choses, les défenseurs du pape ont une position difficile, et leurs plaidoyers sont le plus souvent d'une étrange ironie.

On dit que le pape est paresseux ; c'est une calomnie infâme.

[1] Allusion obscène intelligible à quiconque connaît le dialecte romain.

[2] Allusion à l'enrichissement scandaleux des fermiers ; « vinaigre et fiel » par manière d'amère ironie.

[3] I, 208.

[4] Voyez III, 135 et la note 13. — Sur « Gaetanino » (c'est ainsi que les Romains l'appelaient), voyez encore : III, 118, 175 ; IV, 20 ; V 11, 313. — Rappelons que Moroni, cet étrange personnage, est l'auteur ou plutôt le compilateur du « Dizionario Ecclesiastico ». — La protection du pape s'étendait jusqu'au frère de Gaetanino : III, 300.

[5] III, 161.

[6] IV, 202.

[7] IV, 217.

La vita da cane.

Ah sse chiam' ozzio er zuo, bbrutte marmotte [1] ?
Nun fa mmai ggnente er Papa, eh ? nun fa ggnente ?
Accusì vve pijjassi un accidente [2]
Come lui se strapazza e ggiorn' e nnotte.

Chi pparla co' Ddio ppadr' onnipotente ?
Chi assorve tanti fijji de miggnotte ? [3]
Chi mmanna in giro l'innurgenze a bbotte ?
Chi vva in carrozza a bbinidì la ggente ?

Chi jje li conta li quadrini sui ?
Chi l'ajjuta a ccreà li cardinali ?
Le gabbelle, pe' ddio, nnu' le fa llui ?

Sortanto la fatica da facchino
De strappà ttutto l'anno momoriali [4]
E bbuttalli a ppezzetti in ner cestino !

(V, 294).

On l'accuse de donner sa confiance et des emplois à des clercs indignes ; mais c'est qu'il est difficile de trouver un prêtre qui ne soit pas un fripon [5]; il est certain que le pape voudrait contenter tout le monde [6] ; il n'y réussit pas, hélas ! étant bâti comme tout autre mortel [7].

Un autre avocat du pape a la manie de certaines intercalations :

[1] Pourrait se traduire par : sales bêtes !

[2] « Accidente » signifie attaque d'apoplexie.

[3] Prostituées.

[4] Déchirer les placets et les jeter au panier.

[5] II, 298. De même, un autre excuse la nullité et la paresse du pape par l'incapacité des cardinaux : IV, 110.

[6] II, 302.

[7] III, 129. Cet argument, si simple, a plus de valeur qu'il ne semble au premier abord : il ébranlait l'aveugle soumission que le peuple avait jadis pour le Vicaire de Dieu, cet être surnaturel ! Un « avocat des causes perdues » réplique : « Le pape est la cause de tout ! ! Taisez-vous ! et sur le pape, mettez-y une pierre ! » III, 14.

Fussi anche Roma, sto ppe' ddi[1], un inferno.
E, ssarv' er vero[2], un diavolo er Zovrano,
Me parerebbe sempre ch' un cristiano
Nun avessi da usà st'uso moderno[3].

Sto ppe' ddì cche Ddio è bbono, sarv' er vero;
Ma a fforza de st' offese ar zu' Vicario,
Da bbianco, sto ppe' ddì, sse farà nnero.
(IV, 339).

Du reste, l'obéissance est le premier des devoirs; le pape pense, et le sujet exécute[4]: « Rechercher, nous autres pau-« vres diables, pourquoi Sa Sainteté nous pèle et nous foule « aux pieds? Quelque chose qu'il fasse, grand bien lui fasse! « Dans ces cas embrouillés, il faut avoir de la foi et toujours « de la foi! » (IV, 259)[5].

Pour résumer : qui était ce Grégoire? un homme *médiocre* et de la pire médiocrité en toutes choses. Si un sort différent

[1] C'est l'intercalation française « je dirai ».
[2] Autre intercalation : sauf erreur.
[3] Usage de tout critiquer.
[4] IV, 288.
[5] Un autre genre d'ironie est celui qui consiste à accabler le pape de louanges et de bons vœux, de façon à attirer quelque malheur sur lui (selon la croyance populaire) :

« Cuanto sta bbene er Papa! cuant' è bbello!...
« Che appitito che ttiè nner rifettorio!...
« Ma cche ssalute ha sto papa Grigorio!...
« Questo campa una bbotte e un sgummarello! » *
(II, 386).

A propos d'un nouvel édit :

Bbenedetta la mano che ll'ha scritto,
E ppòzzi scrive pe' ttant' anni ancora
Pe' cquanti antr' anni camperà st' editto.
(IV, 19).

Un autre excuse le pape en disant : « Toutes les saisons sont détraquées; quand il n'y a plus ni été ni hiver, quand la mère nature elle-même est folle, le gouvernement peut bien, je crois, perdre la tête lui aussi » (IV, 181).

* Le « sgummarello » est un instrument de cuisine, une « poche » en metal.— Et le sens de ce dernier vers est : il vivra longtemps et un peu plus encore.

l'avait contraint à passer les jours de sa vie au fond d'une boutique ou d'un bureau, il eût été un de ces bourgeois ventrus, bilieux, égoïstes, comme on en voit tant. Comme pape, il fut détestable, mettant la puissance matérielle et le prestige moral au service de ses instincts vulgaires. Or, à ce moment précis, l'Europe, fécondée par le sang de la Révolution, sentait s'agiter en elle une vie nouvelle; l'esprit borné de Grégoire ne s'en rendit pas compte: et c'est pourquoi, sans commettre de crimes éclatants, il fit plus de tort à la papauté qu'un Clément V, un Jean XXIII, un Alexandre Borgia, ou un Paul III Farnèse. Il vécut au jour le jour, rapetissant toutes choses à son niveau; « il remédia au mal avec un « peu d'encre et quatre *Ave Maria* » [1]; au libéralisme il opposa la police et la prison; à la misère, l'aumône; quant aux progrès matériels, il les nia tout simplement.

Non, ce bourgeois timoré ne commit point de crimes; mais il ferma son cœur à l'idéal moderne, et ses yeux à la lumière; il mérita ainsi le mépris et la haine de son peuple et de son siècle [2].

Un de ceux qui vont par les rues en vendant des images de saints, crie sur la place de Saint-Pierre : « Scinque Santi « a bbajocco, e'r Papa auffa » [3]. A l'occasion des cérémonies du Jeudi et du Vendredi de la Semaine-Sainte, un Romain observe : « Les « fonctions » [4] du pape sont trop peu nom- « breuses; pour faire les choses en règle, il faudrait, un de « ces deux matins, mettre au pape une canne à la main et

[1] II, 301.

[2] Il fut considéré comme un fléau de Dieu :

> si nnun c'è un vago d'na, si nnun c'è spiga
> De grano, nun è er Papa che cciopprime :
> È la mano de Ddio che cce gastiga.
>
> (IV, 8).

« Ah! s'écrie un autre, si Cola di Rienzo pouvait sortir de sa tombe! » IV, 225.

[3] Cinq saints pour deux sous, et le pape gratis! » III, 268.

[4] C'est-à-dire les cérémonies religieuses auxquelles le pape prend part.

« une couronne d'épines au front, puis le fouetter et le con-
« damner. « Mais, à Rome, il n'y a pas de Calvaire », direz-
« vous. S'il ne manque que ça, qu'on dresse la croix à Monte-
« Mario ; et que chaque année, au temps de Pâques, on y
« cloue un Vicaire du Christ et deux cardinaux » (IV, 174).

Le risate der Papa.

Er Papa ride ? Male, amico! È sseggno
Ch' a mmomenti er zu' popolo ha da piaggne.
Le risatine de sto bbon padreggno
Pe' nnoi fijjastri so' ssempre compaggne [1].

Ste facciacce che pporteno er trireggno
S'assomijjeno tutte a le castaggne :
Bbelle de fora, eppoi, pe' ddio de leggno,
Muffe de drento e ppiene de magaggne [2].

Er Papa ghiggna ? Sce so' gguai per aria :
Tanto ppiù ch'er zu' ride, de sti tempi,
Nun me pare una cosa nescessaria.

Fijji mii cari, state bbene attenti.
Sovrani in alegria so' bbrutti esempi.
Chi rride cosa fa ? Mmostra li denti.

(III, 431).

Le testament de Grégoire, tout en faveur de quelques neveux et de Gaetanino et Ce, souleva une dernière fois la réprobation générale [3].

Et maintenant qu'il est mort — s'écrie un défenseur —

[1] Les rires de ce bon père ont tous le même sens pour nous ses fils.
[2] Moisies et pleines de pourriture.
[3] Voyez le sonnet fameux qui débute :

Papa Grigorio è stato un po' scontento :
Ma ppe' vviscere poi, ma ppe' bbon core,
Ch' avessi in petto un cor da imperatore,
Ce l'ha ffatto vedè ccor testamento.

(V, 313).

vous voudriez l'oublier, le rayer de l'histoire?! Heureusement que

> pe' ggrazzia de Ddio e der Governo.
> Ce so' bboni pitaffi cor zu' nome
> Da ricordallo a ttutti in zempiterno.
>
> (V. 358).

Cet homme avait raison et ne se trompait que sur un point : ce ne sont pas les inscriptions pompeuses sur le marbre qui rappelleront Grégoire à la postérité. Non, c'est aux sonnets de Belli qu'il devra le stigmate ineffaçable [1].

5. Pie IX

Les derniers sonnets en dialecte de Belli sont du mois de mars 1847 [2], c'est-à-dire que notre poète s'est tu dès les premières hésitations de Pie IX et les premières impatiences des libéraux, vingt mois avant l'assassinat de Pellegrino Rossi et la fuite à Gaëta; le bourgeois égoïste et peureux qu'il y avait en lui s'effraya des symptômes de la tempête que le poète avait contribué à déchaîner.

Nous n'avons qu'une vingtaine de sonnets intéressants sur Pie IX; notre source tarit brusquement, et je me garderai bien de puiser ailleurs pour suppléer à ce qui manque. Quiconque connaît un peu l'histoire de ces temps-là et le drame intime de Pie IX, goûtera la tragique ironie de ces vers, écrits par le poète à un moment où l'Europe entière, dans un accès d'illusions enthousiastes, acclamait la papauté et attendait d'elle la parole suprême de justice et de liberté.

Comme tant d'autres, Belli se méprit sur le caractère du pape et sur la possibilité de réformer avec douceur. Il sou-

[1] Sur Grégoire, voyez encore : II, 210, 241, 242, 307, 100; III, 240; IV, 111, 215, 222, 356; V, 131, 146, 147, 172; VI, 137.

[2] Il en est un encore du 21 février 1849, mais il appartient à la catégorie des sonnets « personnels » et est adressé à Christine Ferretti, fille du poète Giacomo Ferretti, et fiancée au fils de Belli, Ciro.

tint Pie IX avec énergie contre les derniers fidèles du défunt Grégoire; et pourtant ceux-ci avaient raison, *à leur point de vue*, quand ils s'entêtaient dans la réaction et accusaient le libéralisme de préparer la Révolution et la chute de la Papauté temporelle. L'heure fatale avait sonné. A un demi-siècle de distance, aujourd'hui que cette époque est close et qu'une autre commence, on pourrait peut-être tirer quelque enseignement de ces choses passées; mais les politiciens ont-ils jamais su ce qu'est la philosophie de l'histoire? Dans une mêlée confuse d'égoïsmes et d'illusions, les uns soutenaient un régime condamné et pourri de vices; les autres, novateurs timides, maladroits, fondaient l'avenir sur quelques paragraphes de lois: on essayait, on tâtonnait, on ergotait; surtout on hésitait devant l'inconnu! Mais cette fois encore, comme tant d'autres, l'histoire se fit malgré les politiciens; elles germaient partout ces « idées » que la nécessité développe jusqu'en leurs dernières conséquences; elles grandissaient et se faussaient dans les esprits incultes, dans les âmes aigries et crédules. Le peuple, toujours exploité, s'exaspérait; et comme il est aussi toujours prompt à l'espoir le plus extrême, tout en fourbissant ses couteaux, il roulait dans sa cervelle, pêle-mêle, des songes où le sublime se mêlait au brutal, la vengeance à la justice, l'anarchie sanglante à la liberté et à Rome république, derrière laquelle il voyait confusément surgir l'*Italie!*

Le Conclave qui porta au trône Pie IX (Giovanni-Maria Mastaï de Sinigaglia)[1] se réunit le 14 juin 1846, et l'élection eut lieu deux jours après, le 16. Dès les premiers jours, le nouveau pape se gagna les cœurs par ses manières simples et débonnaires.

Sto Papa che cc' è mmo[2] rride, saluta,
É ggiovene, è a la mano[3], è bbono, è bbello...

(V, 347).

[1] V, 351.
[2] A présent.
[3] D'abord facile.

ou encore :

Quanno te guarda llì cco' cquel' occhietti,
Co' cquella su' bboccuccia risarella,
Nun te senti arimove le bbudella ?
Nun je daressi un bascio a ppizzichetti ?
(V, 352).

Dès la fin de juillet 1846, Pie IX institua des audiences publiques afin de se mettre au courant des besoins du peuple [1]; il alla même jusqu'à visiter les pauvres et les malades, dans leur domicile [2].

On comprend quel enthousiasme soulevèrent ces actes généreux, si inusités de la part des papes ; ce fut une explosion de joie, un délire ; de la part du popolino et des libéraux : des espérances exagérées que Pie IX ne pouvait pas réaliser ; de la part des Sanfedisti : un redoublement de haine, de calomnies et de sinistres prophéties. Le pape se trouva bientôt « entre l'enclume et le marteau » [3], faible, hésitant, facile à effrayer, défaisant aujourd'hui ce qu'il avait fait hier [4]. Les uns lui reprochent les réformes les mieux intentionnées et même les plus innocentes [5]; les autres au contraire lui conseillent de procéder avec énergie, de chasser de leurs emplois toutes les créatures de Grégoire [6]; d'autres encore le poussent à sévir contre les jacobins trop impatients [7] ou l'encouragent dans sa timidité en disant :

[1] V, 353.

[2] « A la troisième supplique, voilà qu'un soir elle entend la sonnette à la porte ; elle ouvre et voit deux abbés, l'un grand et beau, l'autre plus petit et gracieux. Alors le premier, très gentiment, la salua en ôtant son chapeau : « Etes-vous, dit-il, la veuve..., celle qui espère... » Mais tandis que l'abbé parlait avec tant de douceur, voilà qu'une des fillettes s'écrie : « Maman, c'est Pie Neuf ! » Que veux-tu, cette pauvresse en est presque morte de l'émotion » (V, 112).

[3] V, 359.

[4] V, 119.

[5] Cf. V, 378, à propos des compétences du Sénateur, et V, 349, à propos du système de la division des heures, et V, 373, sur la réforme des tribunaux.

[6] V, 361, 376.

[7] V, 372.

E in quant' a Ppapa Pio nostro sovrano,
Lassàmoje aggiustà ccosa pe' ccosa.
Chi vva ppiano, va ssano, e vva llontano.
(V, 363)[1].

Et si les moines sont mécontents, c'est preuve que tout va bien[2]. Quatre mois de cette vie-là ont suffi pour faire maigrir le pape :

Santo-Padre, e indov' è cquel' alegria
E cquele bbelle ganassotte[3] piene,
Ch' avevio prima? Voi nun state bbene :
Io ve vedo mutà ffinosomia.
(V, 361).

Le pauvre Pie IX, entre les jacobins d'une part et les cardinaux réactionnaires de l'autre[4], ressemble à Jésus-Christ :

Cristo pe' li peccati univerzali
Commattè cco' li scribbi e ffarisei.
E Ppio, cascato in man de filistei,
Tribbola co' pprelati e ccardinali.

Pio, come Ccristo, ha la coron de spini,
E vva a ffa l'*Ecceomo* s'una loggia[5]
A 'na turba de matti e ggiacubbini.

E nun ze fidi lui de quer zubbisso
D'apprausi e sbattimano e ffiori a ppioggia.
S'aricordi le parme e'r croscifisso.
(V, 364, 8 novembre 1846).

Je crois qu'on a le droit de porter sur Pie IX un jugement sévère; cependant il faut reconnaître qu'il a été surtout la victime d'un ensemble de circonstances dont lui n'était pas responsable ; il a sombré dans une tempête fatale où de plus

[1] Cf. V, 362.
[2] V, 405.
[3] Les joues.
[4] V, 365.
[5] Sur la loge du Quirinal, où il était appelé par les acclamations du peuple.

forts que lui eussent sombré aussi; sa faiblesse, ses bonnes intentions n'ont fait qu'augmenter sa souffrance et ne lui ont été, en vérité, qu'une lourde couronne d'épines.

6. Les Cardinaux

Toute violente que soit la satire du popolino contre les différents papes, elle s'éclaire parfois d'un sourire, ou d'une fine ironie qui est presque de la gaîté; parmi les défenseurs, il en est de sincères et d'adroits.

A l'égard des cardinaux, la satire n'est plus qu'un torrent de haine, implacable, féroce; pas une voix ne s'élève en leur faveur; ce sont eux, bien plus que le pape, qui sont responsables de la misère des sujets, et des crimes du gouvernement; ils sont le fléau des peuples et l'opprobre de l'Église.

Li Cardinali fanno er Papa, e'r Papa
Fa, cquann' è Ppapa lui, li Cardinali :
Però so' ccome ravanello e rrapa,
Come stivali e ppelle de stivali.

(II, 163).

Le Conclave est comparé, nous l'avons déjà vu, à un jeu de boules [1], à une ménagerie [2];

E cchiunque tiè er culo in sto Colleggio,
Puzza de Papa, e cquesto è nnaturale.

Duncue me pare chiaro er privileggio
Ch' ha un zant' omo d'annà dda bbene in male,
E, ssi ll' ajjuta Iddio, da male in peggio.

(III, 36) [3].

Il ne faut pas s'étonner si le pape, sorti des cardinaux et

[1] IV, 30.
[2] II, 147.
[3] Cf. V, 351.

toujours entouré d'eux, ne fait rien de bon [1]. Le mal engendre le mal, on ne sort pas de là [2].

L'approvation du Consistoire [3] au choix de nouveaux cardinaux fait par le pape est réduite à une simple formalité, ou plutôt à une comédie [4].

Pour le pape, ce n'est pas chose facile que de trouver parmi les prélats des personnes honnêtes, dignes de porter le chapeau rouge; les nominations à faire troublent le sommeil de ses nuits. « Depuis cinq nuits le pape ne dort plus « que neuf heures à peine, et il se lève, le pauvre homme, « avec une humeur atroce et certaines idées noires qu'on « pourrait couper au couteau; parce que ces quelques fils de « p..... qu'il est sur le point de faire cardinaux, il vient de « les découvrir plus voleurs que des singes: et maintenant « il est entre l'enclume et le marteau. S'il les laisse à leur « place, il court le risque de voir les autres prélats prendre « exemple sur eux. S'il les fait cardinaux, il a grand peur « qu'un jour l'un d'entre eux ne prenne possession de l'E- « glise et n'en fasse table rase » (IV, 395) [5].

[1] II, 350; IV, 110.

[2] V, 369. C'est pourquoi, pendant la Semaine-Sainte, il faudrait crucifier un pape et deux cardinaux. IV, 174.

[3] II, 161.

[4] « On dit que d'entendre le pape au Consistoire, quand il fait un nouveau cardinal, il y aurait de quoi payer sa place au poids de l'or. Il commence par démêler que, pour l'honneur du monde entier, il voudrait donner le chapeau à tel ou tel; et ici il raconte leurs prouesses.

Arìccontate ste prodezze rare,
Passa a ddì : « Vvenerabbili fratelli,
Je lo volemo dà? cche vve ne pare? »

Detto accusì, ssenz' aspettà che cquelli
Je diino la risposta de l'affare,
Te li pianta e spedissce li cappelli.

(IV, 192).

Sur le Consistoire et l'élection des cardinaux, voyez encore : I, 35; II, 218; IV, 160, 194.

[5] Cf. III, 331, 395; V, 368. — Il arrive souvent que le pape se réserve de ne faire connaître son choix qu'à un moment voulu, quand bon lui semblera. C'est ce qu'on appelle « fare i cardinali in petto » et comme les car-

Une fois le choix connu, les nouveaux élus s'en vont à Saint-Pierre, en grande pompe, pour remercier le pape[1]. On s'imagine aisément quelles doivent être les relations d'amitié entre le Saint-Père et ses successeurs ; les souhaits de bonne fête, les allocutions en latin sont le manteau dont se couvre l'ambition suprême.

« Mille de ste ggiornate, Padre Santo ».
Dicheno com' e nnoi : e com' e nnoi
Er Papa ghiggna e rrisponne : « Antrettanto ».

Mille de ste ggiornate : ecco er prisciso
Che rrèscita la bbocca. Er core poi
Je sciaggionta der zuo : *Su in paradiso*.

(IV, 412)[2].

Le nombre des cardinaux est de 70 au maximum ; ce chiffre fut établi par Sixte V, par analogie avec les 70 patriarches d'Israël ; le peuple croit cependant qu'ils sont 72 et les appelle « settandua torzi de mela »[3]. Il a trouvé d'autres noms encore, des étymologies fantaisistes : *ladri cani*[4], et *cardi de la SantaChiesa*[5].

Il semble que le chapeau rouge soit un maléfice ; il corrompt les meilleurs prélats[6] ; certes, saint Charles Borromée ne peut pas l'avoir porté.

dinaux sont vêtus de rouge, le peuple dit avec une métaphore hardie « far li cardinali in petto » pour : cracher le sang : I, 201 ; V, 361. — Et de là, vice versa, pour « créer les cardinaux » : « sputar i cardinali ». II, 218 ; IV, 192.

[1] IV, 37 ; V, 257.

[2] Cf. II, 321.

[3] III, 350. Par contre ailleurs :

La cardinali so' ttutti una torta.
E sse ne pò ttrovà ssuno a ssettanta
Deggni de lapudalli uno a la vorta.

(II, 315).

[4] III, 221.

[5] II, 262.

[6] III, 36.

Un cardinale è stato bbono tanto ?!
Un cardinale ha ceréso tanto in Dio?!
Un cardinale è ddiventato santo ?!

Si lo disce, eh, ssarà : mma mmo ttratanto
Un cardinale è ppeggio d'un giudio.

(V, 298).

Tous les cardinaux se ressemblent ; « ce sont tous des « loups de même poil: tue. tue, ce n'est qu'une seule et « même race » (V, 322). Ils ont bien raison de fêter l'anniversaire de Rome : « pour eux. en effet. bénie soit l'heure « où Rome est née pour leur donner du pain. du pain volé à « celui qui peine et qui travaille » (III, 329).

Ces prélats et cardinaux affamés accourent de toutes les parties du monde et se jettent sur Rome comme sur une proie.

E Rroma. indove viengheno a ddà ffonno,
E rrinnegheno Iddio, rubben' e ff......
È la stalla e la chiavica der monno.

(III, 349).

Rome. écurie et cloaque !... Chaque cardinal n'est lui-même qu'un cloaque. « un ventre, une gueule, un canal. « une cave, un puits. un trou de chaise-percée et de vase « de nuit » (IV, 51).

La liste des griefs est complète : c'est d'abord l'*impiété* ; est-il possible que des pécheurs aussi éhontés croient encore en Dieu [1] ? — C'est la *stupidité* : les jouissances matérielles. le luxe, l'oisiveté finissent par vider le cerveau, hébéter l'intelligence ; le Romain ne se lasse pas de répéter, sur tous les tons, que les cardinaux n'ont pas de tête : quelqu'un décrit une procession :

Defatti nun ho vvisto che le teste
Der Zanto Padre e dde li Cardinali. —

[1] V, 329.

Oh vvatte a ffà impiccà ! Ma sse ne dànno
Più mminchione e rridicole de queste ?
J'hai visto propio quello che nun ciànno ?!

(IV, 356) [1].

Qui veut faire le portrait d'un cardinal n'a qu'à peindre un âne :

Le minenze e li ciucci [2], ecco er motivo,
So' tutti cuanti de l'istessa scola.

(II, 171).

C'est la *dureté de cœur* : un cardinal n'a pas le temps de donner audience aux pauvres gens [3]; s'il le fait, c'est pour la forme : « Pendant tant d'années, j'ai servi un cardinal qui, « chaque vendredi, donnait audience et répondait en dor- « mant » (III, 112). Les suppliques n'ont guère plus de succès. « Vous savez bien, votre supplique au cardinal ? où « vous demandiez un secours pour votre mari à l'hôpital ? « où vous disiez que vous dormez sous un escalier avec « quatre enfants demi-nus ? Eh bien, hier soir, Son Émi- « nence, pour vous contenter, m'a dit en bâillant d'enrouler « les cure-dents dans ce papier » (II, 51).

A ceux qui se plaignent de la famine, les cardinaux répondent : « Prenez-vous-en aux Français » et pourtant, depuis vingt ans déjà, les Français sont retournés chez eux [4]. Il

[1] . . . . . . sta mmale?
De testa hai detto? Un rifreddor de testa!
Un rifreddor de testa a un cardinale?

(IV, 182).

Voyez aussi IV, 120.

[2] Les ânes.

[3] III, 162. Voyez V, 380 : un pauvre diable a l'audace de venir mourir de faim devant le palais d'un cardinal :

E avé ccoraggio in faccia a Ssu' Eminenza
De fà ppuro la bbava da la bbocca...

E mmorìjje, pe' ggionta, ar zu' cospetto,
Come si stassi in de la su' bbicocca,
Nun ze chiama un mancajje de rispetto?

[4] IV, 224.

arrive parfois qu'un cardinal récompense un vieux serviteur en lui léguant des effets usagés[1] ; mais le cas est rare, à moins qu'il ne s'agisse d'un favori ou du mari d'une jolie femme[2]. Plus d'un serviteur est traité à coups de poing par l'Éminence très chrétienne.

> Ah! sta razza de fijji de mignotta.
> Sta covata d'arpie de pelo rosso,
> È ccome la padella : o ttigne, o scotta[3].
>
> (II. 88).

C'est le *mépris des lois* et de la justice :

> Qualunque imbrojjo facci, un cardinale
> Ha er privileggio de nun rènne conto.
>
> (V. 278)[4].

Nous en verrons plus loin quelques jolis exemples[5].

C'est le *luxe insolent* aux frais du trésor public. La solde annuelle d'un cardinal (appelée *piatto*)[6] était sous Pie VIII de 4000 écus; Grégoire XVI la porta à 4500 (on dit qu'il dut son élection à cette simonie); et cela encore était, paraît-il, insuffisant : « Pour six chevaux et trois carrosses de « gala, 4500 écus c'est déjà peu ; ajoutes-y six valets de « chambre, un caudataire, un chef de cuisine, un sous-chef, « un marmiton, un chapelain, un maître des cérémonies, un « postillon, un cocher, un maître d'hôtel ; compte la garde- « robe, et un petit souper à trois services, ainsi que le veut « le métier: que reste-t-il encore pour la gouvernante? » (II, 165).

Le souci principal du trésorier doit être d'avoir toujours

[1] II, 322. — D'autres fois, les héritiers préfèrent vendre le tout à l'encan : V, 341.
[2] Voyez plus loin, paragraphe 8.
[3] Proverbe. « Il est comme la poêle qui brûle ou noircit ».
[4] Cf. V, 213, sur les cardinaux qui chassent avant l'ouverture légale.
[5] Au chapitre V.
[6] II, 164.

en caisse de quoi payer le « piatto »[1]; il n'y a rien pour les pauvres.

Cosa fai co' ste suppriche? Propali
Tutte le tu' miserie, o ffarze o vvere,
Perdi tempo, strapazzi er tu' mestiere,
Bbutti via carta, logri scarpe, e ssciali[2].

Oh ffigurete tu ssi er Tesoriere,
Ch' ha da sfamà ssettanta cardinali,
Vò ddà rretta a li nostri memoriali!
Lèvetelo da testa : so' gghimere[3].

(IV, 125).

C'est la *gloutonnerie*, l'abus du manger et du boire. Le cardinal-vicaire Placido Zurla vidait ses six fiaschi par jour : « s'il avait vécu plus longtemps, tout le vin de ce pays ne « suffisait pas jusqu'à Carnaval »[4]. — Un autre a si bon appétit qu'il serait capable d'avaler « le four, le sac de fa- « rine, le mulet et le meunier en croupe »[5]. Un serviteur fait le calcul approximatif de ce que son maître mange en dix ans.

Dunque, l'Eminentissimo s' iggnotte,
Drent' a ddiescianni, trentasei vaccine,
Quinisci rubbia[6], e cquarantotto bbotte[7].

(IV, 40).

Un sonnet éminemment suggestif raconte : « Le sous-chef « du marquis m'a dit que ce serviteur de Dieu, le cardinal « qui y dînait trente fois par mois et courait à chaque instant « à l'urinoir, a mangé cinq livres de porc, le jour où il visita

[1] III, 353.
[2] Tu jouis (ironique).
[3] Ce sont des chimères.
[4] III, 117; voyez la série III, 116, 117, 118, 119 et 368.
[5] III, 231; cf. III, 328. — Il est clair qu'un cardinal se dispense de tenir compte des jours maigres : III, 432.
[6] Le « rubbio » est une mesure de blé, de 640 livres romaines.
[7] La « botte » est un tonneau, mesurant de 500 à 1000 litres.

« les sept églises[1]. Et à minuit il fut saisi d'un malaise, venu « on ne sait d'où. Le matin, deux prêtres firent venir le « Saint-Sacrement et firent dire des prières dans tous les « couvents des environs. A cette nouvelle, la marquise, « réveillée de bonne heure vers midi, fut prise de convul- « sions » (II, 52).

A Rome, comme ailleurs, les petits cadeaux entretiennent l'amitié : la veille de Noël, on voit entrer chez les cardinaux une vraie procession de caisses et de barils : pâtisserie, caviar, salé, chapon, poisson, olives, huile, etc., etc., sans oublier le « vino padronale ». « En somme, jusqu'à la nuit, « tu t'apercevras là, ami Eustache, de la grande dévotion du « peuple romain » (II, 178).

Enfin, c'est *la femme!* Nobles dames de l'aristocratie[2], petites bourgeoises, filles du peuple, prostituées.... en amour les cardinaux sont éclectiques ; heureusement : par la femme, on obtient d'eux des faveurs diverses.

Bisognerebbe mo ttrovà un canale
Pe' avé un' informazzione un po' aggrazziata :
E ppenzerebbe guasi a Ffurtunata,
Che llui[3] diede pe' mmojje ar zu' curiale.

Pòi figurà si llei cià cconoscenza,
Che llui j'ha ffatto da compare a un fijjo,
Ch' è ttutto spiccicato[4] Su' Eminenza.

(II, 106[5]).

[1] Voyez page 193.

[2] V, 367 ; II, 287. — « A cinquante ans, la femme est forcement vertueuse ».

E allora er cardinale o er monzignore
Che jj'allissciava er pelo a li cunijji,
Comincia a rrescità da confessore.

(II, 287).

[3] Le cardinal.

[4] Tout à fait le portrait de Son Eminence.

[5] Cf. II, 233, et V, 33 : « Voilà plus de huit ans que je connais Son Eminence : il venait toujours chez nous pour faire coudre ses chemises neuves par Victoire. A peine entré, il me disait : « Blaise, tiens, va-t'en au théâtre ». Eh ? quel brave homme ! Nous ne faisions qu'un en somme. Et

Le condamné aux travaux forcés se console en pensant qu' « il y a toujours quelque chapeau rouge pour t'ouvrir la « porte du bagne »[1]. — Un esprit clairvoyant s'étonne de ce que les couvents de nonnes, si hermétiquement fermés, soient ouverts aux cardinaux[2]. Certaines Éminences préfèrent les maisons publiques[3] et d'autres s'adonnent à la sodomie[4].

Résultat final : les cardinaux n'inspirent plus que le mépris et la haine ; le peuple les salue à peine[5], et accompagne son salut de paroles indécentes[6]. La cruauté, la débauche, l'insolence d'un luxe déshonnête ont soulevé une indignation qui ne se contient plus qu'à grand'peine, qui gronde et menace une tempête prochaine.

La porpora.

Ch' edè er colore che sse vede addosso
A ste settanta sscimmie de sovrani ?
Sì, ll' addimanno a vvoi : ch' edè cquer rosso ?
Sangue de Cristo ? No : dde li cristiani.

È er zangue de noi poveri Romani
Che jje curre a li piedi com' un fosso,
Cuanno sce dànno in gola cor palosso[7]
Come se fa a le pecore e a li cani.

Ner zangue de noi pecore sta a mmollo
Cuella porpora infame ; e a nnoi sta sorte
Tocca, per dio, da presentajje er collo.

même un soir, pour couper court à mes remerciements, il eut la bonté de me mettre à la porte avec un coup de pied au derrière ». — Par contre : IV, 107 : « La « padrona » ne supporte les visites ennuyeuses du cardinal que pour faire une position à son fils.

[1] III, 151.

[2] IV, 157.

[3] IV, 33.

[4] VI, 275.

[5] IV, 158.

[6] IV, 159. Voyez aussi V, 159, « une erreur » : voulant lancer un tronc de chou à un chien, j'ai atteint le derrière d'un cardinal : c'est un pur accident, il n'y a pas de ma faute ».

[7] Épée.

E pperò le patente de sta Corte
So' ttutte in carta-pecora [1] e ccor bollo,
Che pprima bbolla [2] e ppoi condanna a mmorte.
(II, 368) [3].

7. Les grands Dignitaires

Quand le mauvais exemple vient d'en haut, il est bientôt suivi par tous. Les archevêques, évêques, monseigneurs et prélats de tout ordre [4] ne valent guère mieux que les cardinaux.

Je serai bref pour ne pas fatiguer par des redites trop nombreuses. Je dresse simplement une liste de griefs, très semblable à celle du paragraphe précédent, et je ne cite que les sonnets les plus remarquables, par le fond ou par la forme ; je signale les autres en note.

La *dureté de cœur :*

Nun dico che nun vai [5] da Monziggnore,
Ché de raggione tu cce n' hai d'avanzo :
Dico che nun ce vai de doppo pranzo,
Perch' è arta la pasqua [6], Sarvatore.

Quell' è er tempo ch' er povero siggnore
Fa un po' de rotti sur zofà de ganzo [7],
E llui se pijja quer tantin de scanzo [8],
Pe' ddà udienza a le pupe [9] e ffà l'amore.

[1] Parchemin ; mais le mot de « pecora » éveille en outre ici, pour le Romain, l'idée des violences subies, de même que le mot « bollo » amène le verbe « bolla ».

[2] « Bollare », c'est voler le bien d'autrui.

[3] Sur la pourpre, voyez aussi V, 170.

[4] On sait que la hiérarchie de l'église catholique est extrêmement compliquée. Pour se renseigner à ce sujet, consulter le « Dictionnaire » de Moroni.

[5] Je ne te dis pas de ne pas aller (pour avoir une audience).

[6] « Essere alta la pasqua » veut dire être ivre. Monseigneur a déjeuné copieusement.

[7] Étoffe d'or ou d'argent.

[8] Il profite de cet intervalle.

[9] Les femmes.

Oppuramente ruzza[1] cor caggnolo.
O s'aritira in stanzia a ccontà er morto[2].
O bbiastima tra ssé dda sol' a ssolo.

Nun ciannà[3] ddunque a or d'indiggistione[4] :
Ché la matina, è vvero, pò ddà ttorto.
Ma er doppo pranzo nun dà mmai raggione.

(III, 79)[5].

Un « prelatino » refuse l'aumône à un mendiant, en disant : « Travaille, paresseux ! » Le mendiant réplique : « Le « bœuf reproche ses cornes à l'âne à présent. Très bien ! Me « dire paresseux à moi, pardieu, qui, le soir en me couchant, « ne me sens plus les os de l'échine ; tandis que eux, ces fils « de p....., ils font la vie de saint Cochon, à rouler carrosse, « à boire, à manger et à faire l'amour » (III, 92)[6].

L'ambition : à chaque nouvelle promotion que fait le pape, on voit arriver à Rome une nuée d'évêques « voyageurs »[7] en quête d'avancement, et « tous s'en vont au Palais avec « des faces pleurnicheuses, pour tenter d'attraper quelque « chose eux aussi » (III, 181)[8].

Le mépris des lois et de la justice :

Ccusì er primo commanna sur ziconno,
Er ziconno sur terzo, e ttutti poi
Commànneno su ttutto er mappamonno.

[1] Il s'amuse.

[2] Compter son argent.

[3] N'y va donc pas.

[4] A l'heure de la digestion.

[5] Sur les audiences obtenues difficilement et restées sans effet : IV, 359 ; V, 127, 389.

[6] Brutalité envers un pauvre diable : III, 212. — Celui qui refuse l'aumône en se sauvant : III, 219.

[7] Les évêques ont dans leur diocèse les attributions du Vicaire à Rome : police des mœurs et contrôle de l'observance du jeûne et des fêtes : II, 182 ; IV, 178 ; III, 374, note 10. Voyez aussi le chapitre V.

[8] III, 166. — Les *marignani* aspirent à devenir des *peperoni :* II, 161 (marignano, ital. melanzana : belladone ; les prélats sont appelés marignani à cause de la couleur de leur manteau ; peperone, poivron ; on nomme ainsi les cardinaux, à cause de leur vêtement rouge).

Tira adesso le somme come vòi,
Smovi er pancotto [1], e ttroverai ner fonno
Che cchi ubbidìssce semo sempre noi.
(III, 251) [2].

Le pillage des deniers publics : « Toutes les provinces se « plaignent de ce que le pape élève de la canaille aux plus « hauts emplois. Le pape fait la sourde oreille et laisse « crier. Oui, aujourd'hui chaque prélat est un fripon, mais « c'est que c'est difficile de trouver un prêtre [3] qui ne le soit « pas. En temps de famine, il faut bien se contenter du pain « de vesce » (II, 298) [4].

La corruption, les pots de vin : Gardez-vous d'offrir de l'argent au « zoggetto prencipale » ; il faut passer par la filière, c'est-à-dire commencer par en bas :

Er Zegretàr-de-Stato ha er zu' mezzano [5] :
Questo ha er zuo : l'antro un antro ; e la strozzata [6]
S'ha da spiggne a l'inzù [7] dde mano in mano.

Er più ggrosso, se sa, nnaturarmente,
Se vò ssempre tené a la riparata
De poté ddì cche nnun ha avuto ggnente.
(III, 333) [8].

La gloutonnerie : « Qu'est-ce que les prélats ont de mieux ? « L'un dit le cerveau, l'autre le cœur, un troisième le p..... ; « moi, je dirai que c'est l'estomac ».

[1] Remue la panade.

[2] On emploie dans un but de propagande politique l'argent recueilli pour les victimes d'un tremblement de terre : III, 358. (Ceci semble être de l'histoire de... hier ; pourtant le sonnet en question porte la date : 6 juin 1834.)

[3] Pour en faire un prélat ou monseigneur.

[4] Sur un vol authentique de Mgr Durio de Vercelli : V, 393, 394. — Le prélat qui thésaurise : II, 342. — Ironie à propos d'un prétendu dévouement de la part des prélats : II, 300.

[5] Entremetteur.

[6] Strozza est la gorge : et *strozzata* est ce dont on remplit la gorge de celui qui doit se taire.

[7] De bas en haut.

[8] Cf. V, 168 : les cadeaux en nature.

Nu' lo vedete, cristo! che llavoro?
Cicco qua, ciccio llà [1], sangue de bbio!
Cuer che ce' è da maggnà, mmagneno lòro.

(VI, 140).

La volupté : les femmes mariées [2]; les jeunes filles :

Er bijjetto d'invito [3].

C-a-cà, r-i-ri, cari, n-a-nà, carina.
V-e--vè, n-i-ni, veni, t-e-tè, venite
D-o-dò, m-a-mà, domà, n-i-ni... ssentite?
Me disce ch' ho dd' annacce domatina.

S-o-sò, l-a-là, sola. — Capite?
Monziggnore me vò, zzi' Caterina,
Sola, come sciannava la spazzina [4],
Prima ch' avess' er posto a le Pentite [5].

Lui m'averà dda dì cquarche pparola
Che nun avete da sentilla voi,
Epperò scrive che cce vadi sola.

Lassàtemesce annà, zzia mia, ché ppoi
Si mm'arigala [6], ar ritornà dda scola [7],
Ce spartìmo er rigalo tra de noi.

(III, 286) [8].

les prostituées [9] :

Oh, Mmonziggnore, vò cche jje la dichi?
Me maravijjo assai ch' a 'na miggnotta
Li prelati je faccino l'amichi.

(VI, 240).

[1] *Cicco cicco* est le cri par lequel on appelle les porcs.
[2] II, 173, 312; III, 209; VI, 212, 218.
[3] Un des chefs-d'œuvre de Belli. Les premières lignes sont à lire à la façon d'une personne qui épelle.
[4] Marchande de colifichets.
[5] Prison pour les femmes de mauvaise vie.
[6] S'il me fait un cadeau.
[7] Les jeunes modistes, couturières, appellent « scola » l'atelier où elles travaillent.
[8] La gouvernante : V, 181
[9] VI, 197. — Un monseigneur bien bâti : VI, 173. — Un autre monseigneur s'arrange pour payer le moins possible : VI, 233.

J'ai cité déjà l'étymologie populaire qui fait dériver « car- « dinali » de « cani ladri ». Pour les prélats et monseigneurs, le jeu de mots n'est pas possible, mais l'appellation demeure la même. Quand les grands dignitaires sont en guerre entre eux, « laissez-les faire, laissez-les se casser la gueule ». Que dit le peuple, à Rome, quand il voit des chiens qui se battent? Il dit : « Kiss, kiss, Médor, pique-le ! » (IV, 156)[1]

8. Les Curés

Le chapitre des curés et des petits prêtres en général exige une exposition détaillée, richement documentée, en raison de la très grande influence que le curé a toujours eue sur le popolino. Nous retrouverons ici des accusations identiques à celles dont les cardinaux et hauts dignitaires ont été l'objet ; pourtant, la manière est différente à plusieurs égards : ici, la haine devient à la fois moins personnelle et plus profonde[2]. Le petit prêtre vivait avec le peuple sur un pied d'intimité et de familiarité ; *personnellement*, il ne l'offensait point par le luxe et par l'insolence ; nous verrons même quelques témoignages de sympathie due à la misère commune ; mais considéré comme *caste*, le prêtre devenait aux yeux du peuple le chien de garde du tyran. Par la confession et les visites fréquentes, il espionnait les mœurs et les opinions politiques ; de par son autorité ecclésiastique, il violentait les consciences et ravalait la religion à une comédie hypocrite[3] ; enfin, il était l'exploiteur, puisque c'est à lui qu'on payait les messes, les indulgences, etc., etc. Chacun de ces hommes noirs qui pullulaient à Rome comme des

[1] Sur les prélats, voyez encore : III, 201 ; IV, 85, 189. — Un seul a trouvé grâce devant Belli : c'est son ami Tizzani auquel est consacré V, 173.
[2] « Sti pretacci, fijji de carogna » : II, 138.
[3] Qu'on se rappelle le fait des « pasqualini » : page 202.

cafards dans un garde-manger était donc un représentant du gouvernement abhorré.

Un autre point : les grands seigneurs, bien que haïs, en imposaient encore au peuple par leur somptuosité même ; les curés couraient les risques de la promiscuité, leur vulgarité appelait l'insulte ordurière.

Mais d'autre part, le curé est le seul éducateur du peuple, par le catéchisme, par la prédication, par le commerce de tous les jours : même détesté et bafoué, il est écouté ; il est à la fois le maître d'école, le moraliste et le dépositaire des mystères de l'au delà ; c'est lui qui pétrit et façonne ces âmes, ces esprits incultes et crédules.

De là, des jugements en apparence contradictoires ; l'insulte mêlée au respect superstitieux ; la compassion finissant en dérision : la haine contenue par la crainte.

A Rome, on voit un peu partout le sigle S. P. Q. R. qui signifiait jadis : Senatus Populusque Romanus ; sous le régime des papes, on l'interprète autrement ; un gamin curieux en demande l'explication à un abbé :

Un giorno arfine me te venne l'estro
De dimannànne un po' la spiegazzione
A ddon Furgenzio ch' era er mi' maestro.

Ecco che mm' arispose don Furgenzio :
« Ste lettre vònno dì, ssor zomarone,
Soli preti qui rreggneno : e ssilenzio . »

(III, 45).

Du haut en bas de l'échelle, les prêtres sont les « vrais « patrons de Rome » [1] ; le premier devoir d'un clerc est de savoir dire en latin : « Aló, ppelle o cquadrini » [2], et le devoir du peuple est de se laisser dépouiller.

[1] IV, 169.

[2] IV, 121. — On est heureux en prison ; il n'y pleut pas, et il n'y a ni gouvernement ni curé pour t'y enlever le pain de la bouche : II, 279.

Un omo galantomo, un bon cristiano,
S' ha da fà ssucchià er zangue a ggoccia a ggoccia.
Ha da fasse ariduscè la saccoccia
Lisscia come la pianta della mano.

Chi pporta in collo er peso de la stola [1],
È ggiusto ch' er bordello e la cuscina
Li compenzi ner pinco [2] e nne la gola.

Lo spojjà ddunque è de legge divina.
Dommine ripulisti è una parola
Che la canteno a mmessa oggni matina.

(IV, 211).

« Pour nous arracher les plumes avec la peau, ils nous « attendent à toute heure, armés de glu ; ils nous lancent le « nœud coulant comme aux hirondelles. Toutes les grimaces, « les bonnes paroles, les sourires alléchants, tout est fait « pour nous tirer les boyaux du corps. Retenez votre souffle « quand les hommes noirs se promènent autour de vous, « prenez en main la guimbarde [3]. Vous le savez, mes enfants, « que je dis vrai ; c'est pourquoi le papier chante et le vilain « dort » (II. 397) [4].

L'appétit et la soif des prêtres sont choses proverbiales [5] ; à eux les viandes, les œufs, le vin, et pour nous, pauvres diables

... un tozzo de pane, quattr' ajjetti [6],
E ssempre fame vecchia e ffame nnova.

(III, 91).

Aucune charité. Tel curé invite les pauvres affamés à...

[1] L'étole.

[2] Membre viril.

[3] En romain : spassapenzieri ; en Toscane : scacciapensieri. — C'est un petit instrument sonore, en acier, que l'on tient entre les dents et les lèvres.

[4] Proverbe qui exprime une assurance complète ; le papier est un document et le paysan dort tranquille.

[5] III, 430 ; IV, 197. — Voyez par contre : III, 320, le repas trop frugal d'un prêtre avare.

[6] Quatre gousses d'ail.

jeûner, pour le salut de leur âme[1], et tel autre refuse de se lever la nuit, pour un mourant[2]. Les décès sont une aubaine, à cause des messes et autres cérémonies lucratives : le curé fait donc cause commune avec le croque-mort[3].

Pendant une inondation, les paysans se sont réfugiés sur un pont élevé[4], que les eaux ont fini par bloquer des deux côtés ; « serrés comme des sardines, ils criaient au secours : « et pendant ce temps, le curé leur donnait l'absolution du « haut du campanile. Du campanile ? oui, vous riez, mais « n'est-ce pas toujours ainsi ? La meilleure place a été et sera « toujours celle du prêtre » (IV, 401).

Nous verrons plus loin un beau sonnet sur « la carità « ddommenicana » : je renvoie de même au chapitre V pour tout ce qui concerne la « justice », très corruptible, et me contente de citer ici quelques plaisanteries à propos des pots de vin journaliers. « Les prêtres sont bons seigneurs, mais « pas sots pour cela. Dès ta naissance, ils ne te quittent pas « de l'œil, pour voir ce que tu manges et ce que tu tou- « ches, pour savoir si tu fais l'amour, si tu voles, si tu tra- « vailles. Le curé sait quand tu vas, quand tu viens ; il voit « ce que tu remplis et ce que tu vides : il est ton astrologue « et ton prophète. C'est une maladie dont on le guérit, quand « on a de l'argent, en lui appliquant sur les tempes un em- « plâtre fait en pâte de pièces de cent sous » (II, 266).

Connaissant cette faiblesse des curés, les mauvais plai-

[1] Cf. II, 171.

> Dunque, cuanno la sera a noi sce tocca
> Sentì li fijji a ddomannacce er pane,
> Che jje mettemo, un' indurgenza, in bocca ?

Et d'autre part, les indulgences sont sans valeur certainement, car « si elles étaient des trésors, mon fils, les prêtres les garderaient pour eux » (V, 325).

[2] I, 238.

[3] III, 200 ; V, 171, 357.

[4] Pour bien comprendre la scène, il faut avoir vu les ponts à dos d'âne en usage dans la campagne italienne.

sants leur jouent des tours pendables : tel ce boulanger qui feint d'avoir envoyé un gâteau à la cure[1], ou tel ce « pas-« qualino » appelé Torsetto, qui a toujours fait miroiter aux yeux du curé un legs de cinquante écus ; le jour arrive où Torsetto reçoit l'extrême-onction.

Er Curato je disse in ne l'ontallo[2] :
« Ricordateve, fijjo, de quer tanto... »

Torzetto allora uprì ddu' lanternoni[3].
E jj' arispose vispo com' un gallo :
« Oggne oggne[4], e nnu' mme roppe li c..... »
(III, 250).

Non contents de ce qu'ils reçoivent pour leurs messes et indulgences, ou en cadeaux, les curés trouvent encore moyen de voler, un peu de toutes les façons : ils ne paient pas leurs dettes[5], ils empruntent et ne rendent pas[6], ils usent même du spiritisme pour arracher quelques écus aux âmes crédules[7] ; tout ceci d'ailleurs pour le plus grand bien de leurs ouailles, car les richesses sont un empêchement sur la voie de la sainteté et les prêtres seuls manient sans danger l'or et l'argent[8].

Par des arguments de ce genre, ils encouragent le popolino à la résignation ; ils lui inspirent aussi une salutaire terreur de l'excommunication dont Jésus-Christ lui-même ne saurait délivrer[9]. — Dans la louable intention de sauver les âmes, le curé enseigne que les messes font par-

[1] II, 141.
[2] Tout en l'oignant.
[3] Des yeux gros comme des lanternes.
[4] Oignez, oignez !
[5] IV, 153.
[6] III, 52.
[7] Voyez toute la scène, trop longue à citer ici : VI, 149, 150. Un autre économise sur les frais d'enterrement d'un sien parent et le dédommage en messes : V, 295.
[8] V, 306.
[9] Voyez page 165 et 210.

donner tous les péchés [1]. Cependant il ne réussit pas toujours à expliquer les mystères de la foi ; les bonnes gens sortent de l'église avec des idées excessivement confuses.

> Inzomma, da la predica de jjeri,
> Ggira che tt' ariggira, in concrusione
> Venissimo a ccapì cche sso' mmisteri.
>
> (IV, 5) [2].

Dans sa crédulité, le Romain n'hésite pas à croire, sur la foi du curé, qu'il y a des gens qui forniquent avec le diable [3]. Une ignorance crasse, dont je parlerai dans un chapitre spécial, était évidemment nécessaire au salut des âmes ainsi compris ; aussi les prêtres déconseillent-ils vivement la lecture des livres.

> Che ppredicava a la Missione er prete ?
> « Li libbri nun zo' rrobba da cristiano :
> Fijji, pe 'ccarità, nnu' li leggete ».
>
> (III, 207) [4].

Le curé a la surveillance des mœurs ; il déploie à cet égard une activité, une curiosité extraordinaires : « Vous « me semblez ressembler aux prêtres qui se feraient Turcs, « qui se feraient bouillir, par leur rage de savoir tous les « pets d'ici-bas » (IV, 228).

Les curés les plus honnêtes se trouvent ainsi mêlés, comme *espions* et *agents de police* à la fois, aux scandales les plus divers : adultère, séduction de mineure, prostitution, etc., etc. [5]. Cette position équivoque leur fait le plus grand tort : plusieurs d'entre eux cèdent à l'occasion facile de recevoir des faveurs : les innocents sont soupçonnés aussi ; la considération de tous en souffre.

Le curé a aussi, dans sa paroisse, l'office d'un juge de

[1] V, 12, 301.
[2] Cf. V, 251.
[3] VI, 202.
[4] Les prêtres donnent eux-mêmes l'exemple de l'ignorance : V, 20.
[5] V, 125, 399, 407 : VI, 115, 146, 264.

paix ; en soi l'idée est bonne ; les ministres du Christ devraient être partout des messagers de paix et de pardon ; mais à Rome, sous le régime temporel, cette institution est viciée comme tant d'autres ; le curé n'intervient pas comme ami et porteur de la Bonne Nouvelle ; il est la police, l'accusateur et le juge ; son autorité est presque sans limites, mais, n'étant pas « morale », elle ne peut porter que de mauvais fruits [1].

Le mépris du peuple pour la prêtraille s'exprime de toutes les façons, de l'insulte jusqu'à la fine ironie.

Que signifie la tonsure ?

E cche vvò ddì ssott' ar zucchetto nero
Cuer tonno vòto immezz'a li capelli ?
Vo ddì : equa cc'è zzero via zzero, zzero.

(II, 263 [2].

La plupart des cérémonies de l'Église ne sont, de la part des prêtres, qu'une comédie ; tel cet usage de voiler les crucifix pendant la semaine de la Passion. « Cela prouve qu'ils ne savent pas à quoi penser, si ce n'est à leur ventre » [3].

On se moque de leur ambition [4] et de toutes les bassesses de la hiérarchie :

[1] II, 111, 221 ; V, 179. — Voyez II, 201, le curé qui inflige une amende aux blasphémateurs. — C'est probablement contre les prêtres en général et leurs abus de pouvoir que la mère du condamné s'écrie :

Je voria dì : « Sso' ste ggentacce infame,
Che jj'hanno messo quer cortello in mano ».

(V, 317).

[2] Du reste, qui a inventé le costume des prêtres ? Adam se couvrait de feuilles ; le Christ, Hérode et d'autres ne portaient pas la soutane. « Dunque chi ll' ha inventato sto lumino ? » (III, 161). — Le lumino est le tricorne des prêtres.

[3] III, 228.

[4] Perch' adesso oggn' abbate, appena è abbate,
È abbate *ippisi-fatto* e mmonziggnore ».

(V, 209).

ailleurs :

Cqua inzomma, pe' rristrìggneve l'affare.
Oggnuno penza a ssé, Ddio penza a ttutti.

(V, 153).

Vedi : cuer Chiricozzo sciorcinato [1]
Mo bbasciava la man' ar Zagrestano :
Cuesto la bbascia mo ar Zotto-curato ;
E cquesto mo la va a bbascià ar Piovano [2].

Et ainsi de suite jusqu'au prélat et à l'évêque.

E'r Vescovo e'r Prelato è ttal e cquale.
Ché ppe' bbascià la mano, curre addietro.
Com' un can da mascello. ar Cardinale.

E a cchi la bbascia sto fijjol d'un mulo ?
La bbascia ar Zanto-Padre su a Ssan Pietro.
E'r Papa a cchi la bbascia ? a Bbasciaculo.

(II. 310).

En temps de carnaval. le port des masques est interdit « aux moines. prètres. clercs et p. ... et *autres* personnes de « mauvaise vie » [3].

Mais laissons la parole à un « défenseur » : « Je te l'ai « déjà dit hier. A moi. il ne faut pas me dire du mal des « prètres. à moins de devenir mon ennemi. Qu'ils soient des « parasites. des enc......, des voleurs, des canailles. et tout « ce que tu veux, soit ; mais silence ! Nous n'avons pas à « pénétrer ces secrets ; et chacun a son métier ici-bas. Nous « devons rester tranquilles, les aimer de leur vivant et les « respecter quand ils sont morts. Quel autre reproche as-tu « à leur faire ? Eh bien. s'ils ont le cou tordu [4]. c'est qu'ils « ne peuvent pas le porter droit » (VI, 161) [5].

Il y a pourtant quelques pauvres diables de prêtres qui

[1] Misérable.
[2] Le curé.
[3] II, 320.
[4] Se dit des hypocrites.
[5] Pour compléter ce paragraphe de l'ironie, voyez encore deux sonnets sur des prêtres de caractère bilieux : V, 318, 338. — Et cet autre, III, 118 : Des femmes courent nu-pieds par les rues de Rome, en priant le Seigneur pour un prêtre malade : un homme se moque d'elles en disant : « S'il s'a-

font compassion, ceux-là surtout qui sont en service chez les grands de ce monde ; tel le chapelain de la comtesse :

Questo, p' er taflio e un pavoletto [1] ar giorno,
La serve da bbuffone e ccappellano,
E la diverte co' le carte in mano
Da doppo colazzione a mmezzoggiorno.

Ar tocco in punto ha da passà in cappella,
Méttese la pianeta [2] e stà aspettanno
Er commido de lei su la pradella [3].

Pòi figuratte [4], quann' è stato un' ora
Morènnose de fame e sbavijjanno,
Le segrete ch' affibbia a la siggnora [5].

(IV, 364) [6].

ou cet autre portrait suggestif : « Te souviens-tu de ce prêtre « débraillé qui allait par les maisons, donnant des leçons, « avec un gros habit de laine et un rabat sur la poitrine? « Celui qu'on voyait, sur ses échasses, à chaque enterre- « ment où se distribuaient des cierges [7]? Celui qui mangeait « à l'ostérie du Soleil et n'y dépensait jamais vingt sous? « Eh bien, ils l'ont trouvé hier, pendu par un lacet de son « collet, au clou où il accrochait son crucifix. Et regarde à

gissait d'un *pere*, d'un chef de famille, je dirais : pauvres enfants ! mais un prêtre !

Ma ss'ha da piaggne perché un prete more ?!
Pe mmé', ppozzi morì cchi sse ne pijja, *
E ssii fatta la grolia der Ziggnore.

[1] Pour le manger et dix sous par jour.

[2] Chasuble.

[3] Marchepied de l'autel, gradin, et aussi confessionnal.

[4] Tu peux te figurer.

[5] « Segrete » sont les prières que le prêtre dit pour lui, à voix basse : mais ici, par ironie, ce sont les imprécations que le chapelain lance dans son for intérieur contre la grande dame qui le fait attendre.

[6] Voyez IV, 216 : le pauvre abbé chargé d'une ambassade désagréable.

[7] Le pauvre diable allait les revendre !

* Celui qui s'en preoccupe.

« quel point il en avait l'idée fixe : le jour avant, pour s'en « souvenir, il avait fait un nœud à son mouchoir » (II, 46).

J'ai gardé pour la fin l'importante question de la femme. Il faut insister dès l'abord sur un fait : le Romain est trop réaliste pour exiger de la part d'un prêtre l'observance scrupuleuse du vœu de chasteté. La Réforme allemande a donné au problème une solution énergique et franche, mais trop radicale pour le Romain qui est l'homme des « accommodements ». Qui touche au célibat, touche forcément à d'autres institutions encore : cela entraînerait décidément trop loin... ; contentons-nous donc de fermer les yeux sur certaines contradictions flagrantes de la pratique et de la théorie. Le prêtre satisfera son instinct avec des prostituées ; on en sourira. Mais s'il use et abuse de ses fonctions de pasteur pour séduire les filles et les femmes, surtout s'il intervient comme juge et agent de police pour favoriser ses propres vices et encourager quasi officiellement la prostitution, alors les consciences protestent, et l'indignation grandit tellement qu'elle finit par exagérer, par généraliser et par faire de chaque curé un monstre assoiffé des jouissances les plus basses.

Telle est la justice populaire, lente à s'éclairer et à se fixer, peu apte à juger d'un cas particulier, mais infaillible envers les institutions et les corps constitués ; elle finit par condamner, inexorablement, non seulement les fautes flagrantes, mais encore quiconque a encouragé le mal, de près ou de loin, sciemment ou inconsciemment, par la seule complicité du silence. Au point de vue personnel, l'un ou l'autre des condamnés peut crier à l'injustice ; au point de vue largement humain, il a tort et le peuple a raison. Dans ces crises aigües, où l'humanité enfante avec douleur un avenir nouveau, le destin fait éclater presque brutalement la vérité de cette parole : « Qui n'est pas avec moi est contre « moi ».

Les sonnets qui reconnaissent aux prêtres le droit .. d'ai-

mer, sont tous d'une crudité telle, que je me contente d'une seule citation « Tant de bruit parce que, sur deux prêtres, « il y en a toujours une paire qui fait l'amour[1] ! Tant d'im- « précations à l'égard de ces pauvres tricornes ! Si c'est un « vice que de f..., dites-moi donc l'homme qui ne l'a pas !

Doppo che Iddio lo sa cquanto fatica,
Ha dda invidiasse ar prete, poverello.
Cuer boccon de conforto d'un' amica ?!

No : ssi vvoleva Iddio dajje er cappello
A Illuminetto, e llevajje la fi....
L'averebbe creato senz' u.....

(VI, 204)[2].

Un confesseur modèle dit à une jeune fille : « Ma fille, « entre les œuvres bonnes et les mauvaises, il faut discerner « avec soin l'intention, afin de ne pas confondre les unes « avec les autres. Voici, par exemple, je te donne un baiser; « si tu le prends pour offenser Dieu, ça, ma fille, c'est un « péché ; et vas-y doucement. Mais si en prenant mon baiser, « tu veux faire un plaisir à Dieu et au père Blaise ton con- « fesseur, alors prends-le, ma fille, et fais comme moi » (III, 102).

Un autre fait installer le grillage de son confessionnal de manière à pouvoir l'ouvrir, et quand la pénitente est jolie, elle s'en va « avec du tabac sur les lèvres et les joues »[3].

Ce ne sont là que des préliminaires ; les amours plus sérieuses des curés sont pour les femmes mariées[4] (les rela-

[1] Façon bien romaine de dire « tous ».

[2] Cf. VI, 271, 291 ; et VI, 227 : « Faites ce que je *dis* et non pas ce que je fais ». — VI, 203 sur un « chanteur » du pape, et VI, 208 sur les envies d'un prêtre de 80 ans.

[3] III, 277.

[4] Naturellement la servante classique ne manque pas : IV, 34 ; V, 408 ; ni la nonne : V, 375. — Quant aux jeunes filles proprement dites, il en est rarement question : VI, 116. — Voyez toutefois la note suivante.

tions, il est vrai, précèdent souvent le mariage)[1] : le mari peut dormir sur ses deux oreilles, il est le « marito della « moglie di un prete »[2]. — Le curé ou moine dîne à la maison à jour fixe[3], il aide à passer les longues soirées de la mauvaise saison[4] : on prétend qu'il n'est pas jaloux du tout, ni du mari, ni... des autres[5]. Nous glissons ainsi à la prostitution, sous sa forme la plus hideuse : hypocritement légalisée par le mariage. Un exemple fera comprendre le système :

> Vòi marito ? E ttu arzete la vesta,
> Pijjete in corpo una zeppa-bbrodosa,
> Eppoi va' ddar curato, e ddijje. Rosa :
> « Padre, ajjutate una zitella onesta ».
>
> Er prete te dirà : « Cche ccos' è stato ? »
> Tu allora piaggne, e ddijje : « Un traditore
> De l'innoscenza mia m' ha ingravidato ».
>
> E cqui accusa qualunque che tte cricca[6] :
> Ma abbada, pe' rriusscinne con onore,
> D'accusà ssempre una perzona ricca ».
>
> (VI, 242)[7].

Fréquentes sont les unions de ce genre, imposées par le curé, de gré ou de force[8] : de temps à autre, un brave homme a le courage de refuser les trois cents écus de dot.

[1] J'ai parlé de ces mariages forcés au chapitre Ier, page 107.

> Me fo sposo, Taddeo, quer zantarello
> Der confessore mio, quer don Cremente,
> Me dà ppe' mmojje una su' pinitente,
> Ch' io nun ho vvisto mai ggruggno ppiù bbello.
>
> (V, 249).

[2] III, 46.
[3] III, 50.
[4] II, 403.
[5] III, 295.
[6] Qui tu veux.
[7] Voyez au chapitre V le paragraphe sur la police des mœurs.
[8] VI, 2, 293. — Ailleurs, on voit le curé favoriser les accouchements clandestins : VI, 21.

Io l'aringrazzio tanto sor don Pio,
De quela dota che ttiè bell' e ppronta.
Io, pe' rregola sua, campo der mio.
Senza bbisoggno un c... de la ggionta.

(IV, 191).

Mais le plus souvent la crainte, la cupidité l'emportent et font accepter une situation ignominieuse; de pareilles « familles » sont naturellement des foyers d'infection [1].

Bref, les prêtres donnent l'exemple de tous les vices : « En « voyant ces sales prêtres, traitres et méchants, gloutons, « avides, débauchés, on reprend courage, on dort plus tran- « quille, parce que leurs vices rassurent celui qui pourrait « avoir encore des scrupules (à faire le mal). C'est le clergé « qui nous enseigne à faire comme lui, le clergé qui a oublié « le grand précepte d'aimer son prochain comme soi-même. « Quand la loi de Dieu est morte dans le cœur des prêtres, « qui voudrait respecter leur loi à eux ? » (III, 337) [2].

Enfin, ce résumé foudroyant :

Er Curato.

Ch' edè er Curato? È un pezzo de carnaccia
Co' nnove bbusci [3] messi in zimetria.
Li primi dua [4] je serveno de spia
Pe' ssapé ddove ha da slongà lle bbraccia.

Dua ppiù ssotto [5], pòi fà cquer che sse sia,
Che ttanto a ccasa tua lui sce li caccia.

[1] Sur les relations du curé avec les femmes, voyez encore VI, 234 : comme pénitence, le curé impose à une femme l'adoption d'un enfant de sept ans ! — III, 83 : un veuf ne veut pas se remarier, de peur des prêtres. VI, 220 : lors de la bénediction des maisons (le Samadi-Saint), le curé s'attarde auprès de la comtesse. — On accuse les prêtres de sodomie : VI, 200.

[2] Le prêtre demeure « sanctifié » malgré tout, et ses péchés s'envolent comme un grillon s'envole d'un filet : V, 10. — Toutefois la patience des « secolari » est à bout : IV, 345.

[3] Neuf trous.

[4] Les yeux.

[5] Le nez.

Dua so' uperti[1] a cchi jj' empie la pilaccia[2],
E un antro[3] è ppe' pportà la carestia.

L'ottavo, nero nero e ffonno fonno,
Sta llì ammannito per rriempì 'ggni tanto
De puzza-e-vvento e dde rimore er monno.

E ll' urtim' è ppe' ffà vvienì le dojje,
Sempre in vertù de lo Spiritossanto,
Drento a la panza de le nostre mojje.

(VI, 238).

9. Les Moines

Les moines de tout ordre pullulent au Transtévère. Tout en collaborant souvent avec les curés, pour l'édification du peuple et le progrès de l'Église, ils ont pourtant leur activité propre et occupent aussi dans l'opinion et l'estime du popolino une place particulière.

Comme ils ne sont ni les salariés, ni les agents directs du gouvernement, ils ne soulèvent en général pas beaucoup de haine, mais bien oui le mépris et la plaisanterie ironique.

Le peuple voit en eux ce type presque traditionnel du moine : le jouisseur allègre, sans méchanceté, qui aime à manger, boire, dormir, faire l'amour gratis... « Chi a Rroma « vò ggodé, s'ha da fà ffrate »[4]. — Dominicains et Franciscains se ressemblent en ceci, qu'ils ont tous la « vojja de « campà ssenza fatica »[5]. Le peuple paie les impôts, les moines ont des revenus et des pensions ; le peuple souffre silencieusement, les « petits frères » avec leurs vœux de pauvreté roulent carrosse[6].

[1] Les oreilles.
[2] La marmite (ils écoutent celui qui remplit leur bourse).
[3] La bouche, vorace, qui affame le peuple.
[4] II, 91.
[5] IV, 143.
[6] III, 155.

Tous ces moines débarquent par centaines à Rome, comme dans un pays de Cocagne [1]; ce qu'ils aiment surtout, c'est bien manger et beaucoup dormir [2]. Le popolino ne tarit pas en plaisanteries à ce sujet : il n'y a, dit-on, qu'un seul moyen de rassembler les moines d'un couvent, c'est de sonner la cloche du dîner [3]; qu'on n'aille pas les déranger à l'heure du repas, même s'il s'agissait de confesser un mourant [4]; pour être bien reçu, il faut apporter du chocolat, de la mangeaille [5]. Quatre-vingt-dix abbés,

Sedenno tutti quanti in ordinanza,
Siconno la misura de la panza,

se réunissent en chapitre pour délibérer... sur le nombre des plats [6]. Une jolie scène est celle d'un confesseur pressé :

La vviggijja der nome de Maria,
Viscino a mmezzoggiorno, un de li frati
Francescani minori ariformati
Me portò a cconfessamme in zagristia.

Dico er confideor, raschio [7], e ppoi via via
J'incomincio a sfilà li mi' peccati :
E er frate co' li gommiti appoggiati
Stava a ssentì la confessione mia.

Quann' ecco, incirca a la mità de quella,
Den den dèn, den den dèn, fòr de la porta
Se sente sbatoccà [8] una campanella.

Hai visto er frate ? S'arza sù addrittura,
Strillanno : « Un' antra vorta, un' antra vorta,
Perchè adesso ho un affare de premura ».

(III, 357).

[1] IV, 252.
[2] Cf. III, 173 : les plaintes d'un père supérieur.
[3] II, 104.
[4] IV, 117.
[5] II, 309.
[6] III, 341.
[7] Je me racle le cou.
[8] Le « batocchio » est le battant de la cloche.

Qui mange bien a besoin de sommeil aussi : « par exemple. « les moines s'habitueront sans trop de peine au réfectoire, « à la saleté. à la paresse. au jeu. mais jamais à ce martyre « d'être réveillés pour matines » (IV, 21)[1].

De même. un appétit appelle l'autre : les longues digestions sollicitent les envies charnelles : les moines tournent continuellement autour des femmes, leur tenant de gras propos[2]. leur faisant des promesses dorées. quittes à s'évanouir comme une légère fumée. après le fait accompli. « en « ne laissant d'autre trace que la puanteur de leur saleté et « de leur forte sueur »[3].

Comme le curé. le moine s'insinue dans tous les détails de la vie intime du popolino. « Que tu manges, ou que tu « boives. ou dormes, ou chantes. ou joues. ou pisses. ou « ouvres une boutique. voilà aussitôt un prêtre ou un moine « qui vient t'em..... » (V, 356).

Toutefois le moine n'a pas ce rôle odieux d'agent de police et de justicier : le moine est plus familier encore que le curé. plus vulgaire aussi, et par là-même son influence grandit. Les Capucins. les Franciscains, ont la réputation d'être un peu sorciers ; ils donnent les bons numéros pour le loto[4]. Les « frères » vont par les rues et les places, se donnant la discipline. souvent d'une façon théâtrale[5]. et prêchant en missionnaires. en soldats de la Papauté[6]. Aussi le pape se ménage-t-il leur amitié. puisqu'ils « ont en main le fil de l'écheveau ».

> È ssempre bbene tené acceso er zelo
> Co' cquarche smorfia e bbonagrazzia nova
> Ne le bbocche che spiegheno er Vangelo.
>
> (IV. 152)[7].

[1] Cf. V, 279 : les plaintes d'un « réveilleur ».
[2] VI, 16.
[3] VI, 27. Voyez aussi IV, 213. — Les moines ont la réputation d'être fortement membrés : VI, 38.
[4] II, 70 : V, 65.
[5] V, 98.
[6] II, 113 ; IV, 56. — Cf. IV, 210 : le missionnaire qui part pour les Indes.
[7] Pie IX, avec ses projets de réformes, s'est aliéné l'amitié des moines. « Tufa a le fraterie? Mejjo accusì » V, 405.

Même quand certains couvents deviennent des repaires de voleurs [1], les rigueurs de la justice ne sont point faites pour eux [2].

La prédication du moine en langue populaire est bien plus efficace que le latin du curé; elle est violente, grossière, elle empoigne, elle terrorise [3]; les enseignements se gravent dans les esprits : « Com' ha detto er frate » est une expression courante [4].

Par un système simple et ingénieux à la fois, les moines font la charité aux uns, aux frais des autres. Les distributions de soupe leur gagnent le cœur des gueux :

> Guarda su cquella porta cuanti e cquante
> Poverelli affamati e ppoverelle
> Preparà li cucchiari e le scudelle
> Pe' la bbobba [5] avanzata ar zoccolante [6].
>
> Senza li frati, che ttu cchiami avari,
> Come farebbe inzomma a ttirà vvia
> Sta frega [7] de scudelle e dde cucchiari ?
>
> (II, 329).

Ce qu'ils donnent d'une main, ils le reprennent de l'autre, en quêtant par les boutiques ; en échange des gros sous, ils donnent, selon le besoin, des messes pour l'âme ou de la chicorée et des herbes aromatiques pour le corps [8]. Le moine se fait ainsi tout à tous, et chacun, semble-t-il, devrait être content. Pourtant, à l'égard du moine comme à l'égard du curé, nous retrouvons le mépris à côté du respect et de la crainte. Les louanges d'un « défenseur » sont d'une étrange ironie :

[1] V, 114.
[2] III, 361.
[3] VI, 280.
[4] II, 313 ; IV, 113, 229 ; V, 265 ; VI, 295.
[5] La soupe au pain.
[6] Ces « zoccolanti » sont les Franciscains, qui portent les « zoccoli », les socques.
[7] Cette quantité.
[8] V, 128.

Chi sse suérba [1] pe' nnoi ? chi pperde er zonno
Pe' ottenécce er perdon de li peccati ?
. . . .
Li frati so' bbonissimi cristiani.
Tutti servi de Dio lesciti e onesti.
(V. 286).

Les Franciscains sont comparés à des ânes [2]; l'Antéchrist naîtra d'une nonne et d'un moine [3].

C'est que tous ces « fraticelli », bons ou mauvais, font partie d'un système odieux ; c'est que cette charité, ce socialisme, cette morale, reposent sur une base fausse, sur un calcul intéressé. Ce qui importe au système, ce n'est pas le bien du peuple, ni même le salut des âmes, c'est la puissance de l'Église. Le peuple le sent confusément ; il pardonnerait aisément les appétits grossiers, les vices individuels ; mais il se révolte contre le système qui l'exploite et l'étouffe sous prétexte de le sauver. Les moines, c'est l'Inquisition, l'étranglement des consciences [4]; c'est l'immoralité et l'hypocrisie érigées en principes : c'est la famille profanée ; c'est le travail remplacé par l'aumône ; c'est la liberté enserrée de baïonnettes étrangères ; c'est en un mot la négation de tout honneur viril.

Rome en est souillée ; les soldats et les prêtres s'y vautrent dans la jouissance, et le Romain contemple avec tristesse ce spectacle dont il fait tous les frais.

Er ventre de vacca [5].

'Na setta de garganti [6] che rrameggia [7]
E vvò tutto pe' fforza e cco' li stilli :

[1] Qui se donne la discipline ?
[2] IV, 361 ; cf. IV, 371 ; V, 96, 175.
[3] I, 222.
[4] III, 318, 365 ; IV, 138 ; V, 208 ; VI, 202.
[5] Le pays de Cocagne.
[6] Les « bravi. »
[7] Qui font les forcenés.

Un Papa maganzese [1] che stancheggia [2]
Promettènnosce tordi e cce dà gerilli :

'N' armata de Todeschi che ttracheggia [3],
E cce vò un occhio a ccarzalli e vvestilli,
Un diluvio de frati che scorreggia,
E intontisce er Ziggnore co' li strilli :

Preti coccinti ppiù dde tartaruche :
Edittoni da fàcce un focaraccio [4] :
Spropositi ppiù ggrossi che ffiluche [5] :

Li cuadrini serrati a ccatenaccio :
Furti, castell' in aria e ffanfaluche
Èccheve a Rroma una commedia a bbraccio [6].

(II. 347).

J'ajoute, comme appendice à ce paragraphe des moines, quelques mots sur les nonnes, les chanoines et les sacristains.

Aux yeux des Romains, l'institution des *nonnes* est une bêtise, une cruauté contre nature.

Che mme parlate a mmé dde vocazzione
E dde voti perpètuvi e ssinceri !
Bbisoggneria ch' Iddio fussi un buffone,
Pe' ddisdì oggi quer che ddisse jjeri [7].

. . . .

. . . . Perch' è un strapazzo [8]
De volé ddà a la donna er giuramento
In quel' età cche nnun capissce un c... ..

(III, 154) [9].

[1] Perfide, comme ceux de Mayence ! Ressouvenir des poèmes épiques

[2] Qui tient mal ses promesses.

[3] A cette époque, les Autrichiens rendaient au pape les tristes services que lui rendirent plus tard les Français.

[4] Voyez au chapitre V, le paragraphe sur les édits.

[5] Des sottises plus grosses que des felouques.

[6] Improvisée.

[7] « Croissez et multipliez-vous ! »

[8] Une chose absurde.

[9] Voyez aussi l'ironie de IV, 206.

D'ailleurs, à quoi bon renfermer ces pauvres femmes derrière les grilles et les verrous, si l'on permet cependant aux cardinaux d'entrer librement? Croyez-vous qu'un cardinal ne soit pas un homme?

Forzi omo nun sarà, mma mmaschio è ccerto,
Perché ne tiè in possesso er capitale.
(IV, 157).

Et à quoi bon aussi tous ces couvents d'où s'élèvent chaque jour tant de prières à Dieu, si tout cela ne produit pas même un miracle [1]? C'est que les nonnes, comme les moines leurs frères en Christ, préfèrent les plaisirs du réfectoire à la prière [2].

Les *chanoines* ont à Rome comme ailleurs une réputation toute particulière de mangeurs et buveurs. La nuit de Noël, tandis qu'ils s'épuisent à chanter, l'un d'eux court à la sacristie... où cuisent les chapons [3]. — Tel chanoine, qui ne sait pas le latin, se contente de chanter à gorge déployée : *ciascià, ciscì, cioscìò* [4]. Ça ne les empêche pas, eux et leurs héritiers, de toucher, pendant de longues années, de gros bénéfices [5].

Les *sacristains* sont des laïques à la vérité; toutefois, ils touchent de si près à l'Église qu'ils méritent bien une petite place ici. Ce sont des voleurs émérites :

Uno ruffiano, uno gatto, uno spia,
Uno... inzomma canajja senza fine.
. . . .
Serveno messa, ch' è un zocchè dde tristo;
E cconnischeno a ccasa l'inzalata
Coll' ojjo de le lampane de Cristo.
(III, 124) [6].

[1] V, 111.
[2] III, 188.
[3] II, 179; III, 340.
[4] II, 185.
[5] II, 214; III, 235.
[6] Voyez page 231.

Ils allègent les crousilles trop pleines [1] ; dans les couvents de nonnes, ils ont à contenter... les mécontentes [2] ; au fond, ce sont de bons diables, puisqu'ils vendent les billets de communion aux *pasqualini* [3].

10. Les Jésuites

Je donne une place à part aux Jésuites, en raison du rôle très important qu'ils ont joué dans l'enseignement, à l'école et à l'église. Supprimés par Clément XIV, ils furent rétablis par Pie VII [4]. Ce sont eux qui, tous les dimanches, après Vêpres, expliquent l'Écriture-Sainte au peuple [5], à l'église du Jésus, qui est leur église-mère [6].

Chi vvò ssapé er re Ddavide chi ffu.
Fu er Casamia [7] der tempo de Novè.
Che pparlava co' Ddio a ttu per tu,
E bbeveva ppiù vvino che ccaffè.

Chi ppoi cuarch' antra cosa vó ssapé,
Vadi a ssentì la predica ar Gesù,
E imparerà, che pprima d'èsse re.
Era un carciofolà dder re Esaù.

(VI, 205).

Les Jésuites ont aussi un oratoire, très célèbre, dit du Caravita [8] ; c'est là que siègent les Mantelloni [9], amis et collaborateurs des missionnaires, et c'est là aussi que, tous les

[1] III, 22.
[2] I, 103.
[3] Voyez page 202 ; et dans Belli III, 338. — Voyez aussi III, 391 : le sacristain mécontent.
[4] II, 80, 125.
[5] II, 67 ; VI, 205.
[6] III, 225.
[7] Célèbre astrologue, et faiseur d'almanachs.
[8] Fondé par le père Caravita de Terni ; cet oratoire n'existe plus aujourd'hui ; il était au Corso, à la place Sciarra. Voyez II, 30, 47 ; V, 88 ; VI, 281.
[9] Ainsi appelés, à cause du long manteau noir qu'ils endossaient.

soirs, à partir de l'*Ave Maria*, les fidèles se réunissent pour prier et se confesser ; certains soirs (entre autres le vendredi) ces braves gens se donnent la discipline, pour leurs péchés et ceux des autres ; ces exercices ont lieu dans l'obscurité et ça y attire des gens de toute espèce [1]...

. Ma cchi ? cquelli che vvanno ar Caravita
La sera, e cce se sfrusteno er furello [2] ?
So' ttutti galantommini, fratello ;
Ggente, te lo dich' io, de bbona vita.

Cuarcuno, si ttu vvòi, porta er cortello :
A cquarcuno je piasce l'acquavita :
Cuarchidunantro è un po' llongo de dita [3] ;
Ma un vizzio, ggià sse sa, bbisogna avello.

Ma ppoi tiengheno ttutti er mantellone,
E ccor Cristo e le torce cuann' è ffesta
Accompagneno er frate a le missione.

E' ggni sera, e per acqua, e ppe' ttempesta,
Vanno pe' Rroma cantanno orazzione
Coll' occhi bbassi e ssenza ggnente in testa [4].

(II, 260).

Les Jésuites ont en mains l'enseignement supérieur [5], les lycées (le Collegio Romano); quiconque ne se voue pas à la prêtrise doit donc subir leur discipline [6], et de là précisément la haine du peuple qui se méfie de cette science. « C'est « la faute de ces renards de jésuites, qui intriguent et son- « gent pendant la nuit au moyen de nous faire tous savants.

[1] Quelques-uns y vont même pour faire l'amour : VI, 187.
[2] Le derrière.
[3] Un peu voleur.
[4] Tête nue; mais il y a un double sens ironique : ils n'ont rien dans la tête.
[5] L'enseignement primaire est dans les mains des *Ignorantelli*, frères laïques et sans vœux qui enseignent aux gamins la lecture, la calligraphie et l'arithmétique. Cf. II, 1 ; IV, 135.
[6] II, 80.

« Quant à mes fils, je ne les confierai pas à ces sales frères ;
« qu'ils aillent se faire f... eux et le pape qui les a remis ! »
(II, 125)[1].

II. Les Confréries.

Les confréries sont de libres associations (dont plusieurs remontent très haut dans le moyen-âge), formées entre laïques, dans un but religieux et humanitaire, soit pour le salut des âmes par la prière et la pénitence en commun, soit pour la sépulture des corps. Elles pullulent à Rome, et comme elles s'éloignent de plus en plus de l'objet même de leur fondation, elles deviennent en nos temps modernes de ridicules mascarades. « J'aime tellement ces frères avec leur « capuchon que je voudrais les mettre dans un étui et puis « les déposer... là où les rois vont à pied. Chacun devrait « revêtir cette cagoule avec ces deux trous qui vous enchan- « tent; quelle mode plus belle que celle-ci, qui permet de « voir, même pendant la Semaine-Sainte, Polichinelle se « promener dans les rues de Rome ? » (II, 190).

Nous venons de voir les Mantelloni à l'oratoire du Caravita[2], braves gens qui ont un peu tous les vices, mais n'en sont pas moins de fort bons chrétiens. Il y a bien d'autres confréries encore, et parmi les principales, celle du Suffrage, celles des Stigmates de Saint-François, de la Mort, de Jésus de Nazareth, de Sainte-Marie du Secours, de Saint-Grégoire le Thaumaturge. Toutes enterrent leurs morts en grande pompe, de jour ou de nuit, avec de nombreux cierges ; chaque confrère porte la traditionnelle cagoule, rouge, ou noire, ou blanche (selon la Société). Il va sans dire que le luxe déployé est en rapport direct avec la générosité de

[1] Voyez III, 93, l'ironie contre les jésuites qui vont la tête penchée et dodelinante.

[2] II, 260 ; VI, 187.

la famille du défunt[1]. — Chacune de ces confréries a ses serviteurs appelés *mandataires*, lesquels, revêtus des couleurs de la Compagnie, précèdent les convois funèbres, et vont une fois par semaine chanter sous les balcons des dévots, en faisant la quête ; ils remercient par un *Deo gratias*[2].

La Confrérie de la Mort ne se contente pas d'ensevelir ses propres morts ; elle a pour but d'aller par la campagne recueillir les cadavres abandonnés et de les ensevelir dans son oratoire, ce qui était certainement au temps passé une œuvre de grand mérite[3]. Le cimetière de cette Société est installé avec un goût macabre : les murs et tous les ornements sont faits d'ossements humains ; ce qui contribue à la grande célébrité de la confrérie[4].

La Compagnie de San Giovanni Decollato a pour mission d'ensevelir les cadavres des justiciés morts dans l'impénitence ; elle a le privilège de délivrer de la mort un condamné, en le menant en procession, une torche à la main, vêtu de damas blanc et couronné de laurier. Ce privilège enchante plus d'un candidat à la potence :

[1] II, 361.

[2] Les mandataires de la Compagnie de Saint-Grégoire le Thaumaturge ont un *Deo gratias* renommé pour sa lenteur solennelle. Ils chantent : *Devoti de San Gregori 'ettamaturco protettor de li casi disperati, deo ghêerazzia*. Cf. II, 12, 226.

Voyez V, 413, les plaintes d'un mandataire toujours déçu par de vaines promesses d'une augmentation de salaire.

[3] Le poète dialectal, Cesare Pascarella, s'en est inspiré pour l'un de ses chefs-d'œuvre : *Er morto de Campagna*, et je cite d'après lui le paragraphe 1er du statut de la Confrérie : « Nell' anno del Signore 1538, alcuni devoti Christiani vedendo, che molti poveri, li quali ò per la loro povertà, overo per la lontananza del luogo, dove morivano, il più delle volte non erano sepolti in luogo sacro, overo restavano senza sepoltura, e forse cibi di animali, mossi da zelo di carità, e pietà instituirno in Roma una Compagnia sotto il titolo della Morte, la quale per particolare instituto facesse quest' opera di misericordia tanto pia, e tanto grata alla Divina Maestà di seppellire li poveri Morti ».

[4] II, 226, 231, 235, 361, 371 ; IV, 167 ; VI, 89. — Les Juifs ont une Compagnie israélite de la Mort : IV, 66.

Un privileggio.

Da cristiano[1]! Si mmoro e ppo' arinasco,
Pregh' Iddio d'arinasce a Rroma mia.
Vamm' a ccerca un paese foravia
Dove se voti com' a Rroma er fiasco!

Vamm' a ccerca p' er monno st' aricasco[2]
De poté ffà un delitto chessessia,
Eppoi trovà una cchiesa che tte dia
Un ber càmiscio[3] bbianco de damasco.

L'hai visto a Ssan Giuvanni Decollato
Cuello che ffesce a ppezzi er friggitore,
Come la Compaggnia l'ha llibberato?

L'hai visto con che ppompa e ccon che onore
Annava in priscissione incoronato.
Come potrebbe annà ll' imperatore?

(II. 210).

D'autres Compagnies vont quêter par les rues pour les suffrages à donner aux âmes des condamnés[4].

Il y a une confrérie des serviteurs[5]; une autre des forgerons, dite de Saint-Eligio, qui a le privilège exclusif de bénir, le jour de la Saint-Antoine, les chevaux, ânes, mulets, porcs et chèvres qu'on mène à l'église, ornés de fleurs et de panaches[6]; une autre des potiers, dite des Vascellari ou Vasellai, célèbre par sa procession du Corpus Domini, le mardi de la Semaine-Sainte, après Vêpres. Les plus jeunes des confrères y portent une croix énorme et l'étendard de la Compagnie;

[1] Parole de chrétien!
[2] Ce bénéfice inattendu, extraordinaire.
[3] L'aube (it. camice).
[4] I, 78.
[5] I, 112. Du reste chaque métier à Rome a sa confrérie, je ne cite ici que celles qui figurent dans l'œuvre de Belli.
[6] II, 326. Les gros bénéfices que rapportent une telle journée ne manquèrent pas d'exciter la jalousie d'autres confréries: voyez la note 6 de II, 326.

comme c'est un honneur qui donne aussi l'occasion de déployer devant les femmes sa force et son adresse, le choix des porteurs soulève le plus souvent de violentes querelles, et la fête finit par une coltellata[1].

La Confrérie de Sainte-Anne au Borgo, quand elle fait sa dévotion des sept églises[2], sent le besoin de se restaurer en route : le proviseur s'occupe de procurer la viande et le vin à bon marché, tant et si bien que plus d'un confrère rentre en chancelant de son pieux voyage[3].

Toutes ces confréries ont eu jadis une utilité et une beauté incontestables ; elles étaient un effet bienfaisant de la miséricorde et de la solidarité humaines. Vis-à-vis de l'anarchie et de l'incurie du gouvernement, elles réunissaient en faisceau les initiatives individuelles ; vis-à-vis de la loi souvent arbitraire, toujours inexorable, elles étaient la charité, le pardon, elles se faisaient l'interprète du bon sens et de la justice populaires ; vis-à-vis du blasphème et des crimes, elles étaient la prière, la foi, le sacrifice ; vis-à-vis des factions, en face de l'oppression du faible par le fort, elles réunissaient sous un même étendard, devant un même autel, le riche et le pauvre, le baron et le prolétaire. Même leurs formes extérieures étaient appropriées à ces époques déjà lointaines : ces torches, ces cagoules, et ces litanies sinistres impressionnaient les âmes naïves du moyen-âge, et quand passait la procession, grands et petits s'agenouillaient et se recueillaient devant ces frères inconnus, revêtus pour un moment du mystère de l'au delà et de la grâce toute-puissante de la miséricorde divine. Tout ce mystère, où la souffrance et la mort jouaient un si grand rôle, laissait der-

[1] I, 210 ; III, 183. — C'est précisément le sujet traité par le poete populaire Orazio Giustiniani dans la première serie de sa « Roma sparita » : *La priscission der Carmine.*

[2] Voyez page 193.

[3] V, 212. — Voyez à pages 101 et 102 comment la confrerie de l'Annonciation et quelques autres gratifient d'une dot quelques jeunes filles de bonnes mœurs et zélées au catéchisme.

rière lui, dans les esprits, un peu de douceur, un peu d'espoir.

Mais à mesure que les gouvernements, mieux éclairés, plus démocratiques, prirent mieux en main les intérêts de leurs sujets, à mesure que l'ordre et l'hygiène augmentèrent, que les hôpitaux se développèrent avec l'assistance toute laïque : à mesure que les lois s'adoucirent, et que les âmes se dépouillèrent des terreurs superstitieuses, à mesure enfin que l'homme moderne prit conscience de lui-même, de ses droits et de ses devoirs, l'institution des confréries perdit nécessairement peu à peu sa raison d'être ; l'esprit s'en alla, la forme seule subsista, semblable à une bouffonnerie, à un vêtement risible sur un corps sans âme.

Faut-il le regretter ? Non, puisque l'essentiel nous est demeuré, puisque l'esprit de charité, tout en émigrant sous d'autres formes, n'a pas cessé de vivre, et féconde, aujourd'hui plus que jamais, tous les efforts des hommes vers l'Idéal lointain de justice et d'amour.

CHAPITRE V

Le gouvernement.

En 1845 les patriotes et libéraux des États pontificaux publièrent le célèbre *Manifeste* dit de Rimini, intitulé : Manifesto delle Popolazioni dello Stato romano ai Principi ed ai Popoli d'Europa. — Ils déclaraient vouloir respecter, sans restriction aucune, l'autorité du Pontife comme Chef de l'Église universelle ; mais pour le reconnaître comme souverain temporel, ils exigeaient de lui diverses réformes, résumées en douze paragraphes :

1° Ch' egli conceda piena e generale amnistia a tutti i condannati politici dall' anno 1821 fino a questo giorno.

2° Ch' egli dia codici civili e criminali modellati su quelli degli altri popoli civili d'Europa, i quali consacrino la pubblicità dei dibattimenti, la istituzione dei giurati, l'abolizione della confisca, e quella della pena di morte per le colpe di lesa maestà.

3° Che il tribunale del Santo Officio non eserciti veruna autorità sui laici, nè su questi abbiano giurisdizione i tribunali ecclesiastici.

4° Che le cause politiche sieno quind' innanzi ricercate e punite dai tribunali ordinarii giudicanti colle regole comuni.

5° Che i Consigli municipali siano eletti liberamente dai cittadini ed approvati dal Sovrano ; che questi elegga i Consigli provinciali fra le terne presentate dai municipali, ed elegga il Supremo Consiglio di Stato fra quelle che verranno avanzate dai provinciali.

6° Che il Supremo Consiglio di Stato risieda in Roma,

sovraintenda al debito pubblico, ed abbia voto deliberativo sui preventivi e consuntivi dello Stato, e lo abbia consultativo nelle altre bisogne.

7° Che tutti gli impieghi e le dignità civili e militari e giudiziarie sieno pei secolari.

8° Che l'istruzione pubblica sia tolta dalla soggezione dei vescovi e del Clero, al quale sarà riservata la educazione religiosa.

9° Che la censura preventiva della stampa sia ristretta nei termini sufficienti a prevenire le ingiurie alla Divinità, alla Religione Cattolica, al Sovrano, ed alla vita privata de' cittadini.

10° Che sia licenziata la truppa straniera.

11° Che sia istituita una guardia cittadina, alla quale vengano affidati il mantenimento dell' ordine pubblico e la custodia delle leggi.

12° Che in fine il Governo entri nella via di tutti quei miglioramenti sociali che sono reclamati dallo spirito del secolo, ad esempio di tutti i Governi civili d'Europa [1].

Nous allons retrouver dans l'œuvre de Belli ces mêmes sujets de plaintes et ces mêmes revendications, à propos des finances mal gérées, des impôts, de la justice, de la police et des exécutions politiques. De tous les documents épars, groupés ici, mais non point complétés arbitrairement par des sources étrangères, l'esprit attentif saura dégager une idée assez complète du gouvernement papal. On tiendra compte des exagérations, des haines de partis, et surtout de ce fait que j'ai déjà relevé ailleurs : c'est que la satire est avant tout négative : dans le fonctionnement journalier de la machine administrative et judiciaire la satire relèvera surtout les irrégularités et les omissions, sans s'arrêter autant qu'il le faudrait au travail réellement accompli.

Ces restrictions faites, on ne s'en convaincra pas moins

[1] Voyez Farini : *Lo Stato Romano*, I, 114 et 115.

que le gouvernement décrit par Belli en était arrivé au dernier degré de l'inertie et de la corruption. Il était supportable encore en des temps où l'esprit des masses et des individus, ignorant pour ainsi dire la vie politique et civile, se dirigeait de préférence soit vers les conquêtes matérielles, commerciales, soit vers l'idéal purement intellectuel et artistique. Mais quand les nations prirent une conscience plus nette et plus haute d'elles-mêmes, quand ces idées *morales* de justice et de liberté agitèrent les esprits et créèrent des citoyens, quand par la Révolution française l'humanité monta d'un échelon dans sa lente ascension, alors le régime des prêtres entra en conflit avec l'âme moderne ; l'obstination qu'il mit à nier les progrès, à conserver des formes surannées, précipita sa ruine que l'intervention inique de l'étranger ne put suspendre que pour un temps bien court.

C'est à ce point de vue, historique, qu'il faut se placer pour juger avec équité les mille voix diverses que nous allons entendre, tour à tour désespérées, haineuses, ironiques, et réclamant toutes une même chose : les droits et les devoirs civiques. — « Quel serait l'idéal d'un bon gouvernement ? » Celui qui, sans bruit, viendrait en aide aux malheureux et s'occuperait sincèrement de la question sociale [1].

Er vino a bbommercato, er pane grosso,
Li pesi ggiusti, le piggione bbasse,
Bbona la robba che pportamo addosso...
(V. 19).

Dans la réalité, c'est le contraire qui a lieu : « Que fait le « gouverneur ? Il aiguise des poignards qu'il distribue à la « police. Le Vicaire ? Il invente des péchés pour les punir « ensuite. Le Trésorier ? Il s'ingénie à transformer le bilan « en autant de zéros. Le Secrétaire d'État ? Il est très préoc-

[1] III, 297.

« cupé d'étouffer les plaintes. Et le pape? Il attend l'heure « du dîner. Quant au Père Éternel, il se met à la fenêtre du « paradis et fait pleuvoir la famine » (V, 339) [1].

Les vrais seigneurs de Rome, ceux qui y font la loi, ce sont non seulement le pape, les cardinaux, les prélats, les moines et « tous les voleurs patentés » [2], mais aussi et surtout « les belles femmes et leurs maris » [3]. Et Dieu dit au portier du Paradis :

Cqua nuun è er reggno de voi Santi Padri,
Dove la frusta, er pettine e lo stocco [4]
Fanno sorte e ttrioufeno li ladri.

(IV, 79).

Il est vrai que « sto governo poveretto » [5] a aussi ses avocats, mais, comme à l'ordinaire, leurs plaidoyers font plus de mal que de bien. « Je sais toutes les critiques que font les « jacobins ; mais c'est au Pape à parler de ces choses, car un « fou chez soi en sait plus long qu'un sage dans la maison « d'autrui » (II, 290) [6].

L'impression générale, c'est un abattement, un désespoir profond : « Pauvres aveugles! vous ne vous êtes donc pas « aperçus qu'en cet État le livre des baptêmes pourrait s'ap« peler le *livre des morts*? » (III, 345) [7].

Chez quelques-uns du moins, l'excès des maux a fini par réveiller la conscience et l'aspiration de choses meilleures ; la colère gronde et de temps à autre une menace semblable à un éclair fait présager l'orage de 1848.

Cuanno se vede ch' er Governo nostro
Cammina senza gamme [8], e ttira via :

[1] Cf. I, 216 : perchè la carn' umana ? p'er Governo.
[2] V, 96.
[3] IV, 169.
[4] Le fouet, le peigne et l'epée y font bonne fortune.
[5] II, 161.
[6] Cf. II, 259.
[7] Cf. III, 387.
[8] Il marche sans jambes.

Cuanno se vede che mmanco Cajjostro [1]
Saprebbe indovinà cche ccosa sia :

Cuanno er Zommo Pontescife cià mmostro
Che cqualunque malanno che sse dia
S'abbi d'arimedià co' un po' d' inchiostro,
Co' un po' d' incenzo e cquattro avemmaria :

Cuanno se vede che lo Stato sbuzzica [2],
E cch' er ladro se succhia tutto er grasso,
E'r Governo lo guarda e nnu' lo stuzzica [3] :

Tu allora che lo vedi de sto passo,
Di' cch'er Governo è ssimil' a una ruzzica [4],
Che ccurre curre sin che ttrova er zasso.

(II, 301).

1. Les Finances.

Les finances ont été de tout temps un des points les plus faibles du régime pontifical, d'abord par la nature même des recettes et le système d'encaissement, ensuite par la mauvaise administration et la dépense inconsidérée. Quelques papes (entre autres Léon XII) s'efforcèrent, il est vrai, d'amortir la dette et de créer la stabilité du budget : efforts aussi vains que rares ! Les pontifes, dans leur grande majorité, n'ont jamais su se pénétrer des principes qui régissent un *État* et auxquels se soumettent la plupart des souverains laïques, même ceux des régimes absolus. A la cour des papes, on n'a jamais connu la raison d'État ; on n'y a pas soupçonné l'existence de ce contrat tacite, espèce d'être moral, reposant sur le consentement unanime, sur les de-

[1] Le célèbre aventurier Cagliostro qui se fit dans le peuple une réputation de sorcier.

[2] *Buzzico* est la cruche à huile ; *sbuzzicare* signifie donc ici : répandre l'argent.

[3] Le gouvernement n'inquiète pas les voleurs.

[4] La toupie, qui court jusqu'à ce qu'elle rencontre une pierre.

voirs, les droits et les responsabilités de tous, supérieur aux individus et survivant aux générations. Chaque pape à son tour a considéré les revenus de l'État comme une propriété personnelle; il y a puisé à pleines mains et y a taillé de larges patrimoines pour les membres de sa famille et pour ses favoris. Le mot de *népotisme* qui a passé dans la langue de tous les jours est à lui seul une preuve éloquente de cette conception fatale, commune à tous les chefs de l'Église. — Et pourquoi donc leur a-t-elle été commune à tous, pour ainsi dire sans exception? Il serait ridicule et odieux de les en rendre responsables *personnellement* et de voir dans chaque pape un vulgaire voleur et jouisseur; cette façon de voir, injuste et surtout superficielle, est celle du grand public anticlérical, de beaucoup de protestants, de libres-penseurs et d'incrédules. Pourtant elle est inadmissible.

Remarquons tout d'abord que la papauté (au point de vue temporel) étant une sorte de monarchie élective et absolue (les élections faites dans des circonstances très particulièrement aggravantes), elle perdait par là cette continuité dans les intentions qui fait la force des monarchies héréditaires, et se privait aussi du précieux contrôle que les princes et les grands exerçaient jusqu'à un certain point même sur les monarques absolus. Tout importante que soit cette considération, je ne fais que l'effleurer, car il en est une autre encore, plus difficile à voir et à développer, mais essentielle. — Les papes ont tous été les victimes du *système :* Les principes qui régissent les institutions politiques et civiles diffèrent dans leur essence même de ceux qui régissent une institution morale et religieuse telle que l'est l'Église.

Les Pères de l'Église ont énoncé, avec une franchise et une logique grandioses, la conception du monde au point de vue divin. D'après eux, l'origine, le centre et le but de l'activité humaine ne sont point ici-bas, mais auprès de Dieu ; Il est la source et le foyer dont tout descend, où tout remonte. Les choses de ce monde ne sont que des formes

passagères, caduques et sans importance, au travers desquelles et malgré lesquelles il faut poursuivre sans cesse l'œuvre transcendentale. Le Berger songe avant tout à la vie immortelle de ses brebis. Le travail a été imposé à l'homme comme punition ; le commerce, l'industrie, tout ce qui procure de l'argent et du pain matériel, tout cela est d'ordre inférieur, mauvais même. La science, la philosophie, les beaux-arts ne sont légitimes qu'en tant qu'ils glorifient Dieu.

La maternité est douloureuse parce qu'elle est le fruit du péché. Sur cette terre de douleur où nous sommes appelés à passer, toute action de l'homme est entachée de la faute originelle ; disons-le bien haut, ceux-là seuls furent logiques qui renoncèrent à l'amour, au travail, au gain et à la lutte, et se réfugièrent dans le désert pour adorer Dieu et s'abîmer en Lui.

Tout différents les principes qui régissent l'État. L'État résulte du consentement (plus ou moins libre ou forcé) et du besoin de tous, dans le but d'assurer à tous l'indépendance, la sécurité et le pain quotidien. Pour l'Église, l'axe de la vie humaine est dans l'au delà ; pour l'État, elle est toute ici-bas ; et c'est par des moyens matériels, par l'épée, par les traités, par la loi, par le travail, par le commerce et l'industrie que l'État entend assurer, en dernier ressort, à ses composants la possibilité et l'indépendance d'une vie intellectuelle et morale. La patrie, la propriété, la participation aux comices, et toutes les conséquences qui en découlent, voilà des choses terrestres ; c'est précisément parce que l'Église naissante en niait l'utilité et la légitimité, c'est parce qu'elle sapait les institutions civiles et politiques dans leur base, que l'empire romain, si tolérant en matière de religion, combattit les premiers chrétiens avec la violence que l'on sait.

Que l'Église applique, comme Église, et dans le royaume des âmes, les principes énoncés plus haut, c'est l'affaire des croyants et nous n'avons pas à discuter la chose ici ; que l'Église et l'État puissent vivre côte à côte, indépendants

l'un de l'autre, c'est encore une solution qu'aucuns croient possible et que je ne discuterai pas davantage. Mais quand la métaphysique se matérialise et entre dans le temporel, il est de toute évidence que le principe d'État, étant d'origine humaine, devra se subordonner de plus en plus au principe d'Église qui est, dit-on, d'origine divine ; l'Église absorbera l'État.

Sur les ruines de l'empire romain s'éleva la théocratie du moyen âge, la Cité terrestre conçue sur le plan de la Cité de Dieu. En réalité, le résultat fut absolument contraire à la fin qu'on s'était proposée. Tant il est vrai que tous les efforts, même des meilleurs d'entre les hommes, ne sauraient enrayer la fatale dégénération d'un système faux dans son essence. Gouverner les hommes et les biens de la terre d'après l'au delà, c'est-à-dire comme une chose passagère et mauvaise, n'ayant pas en soi-même sa raison d'être, c'était nécessairement aboutir à la banqueroute de la Cité terrestre et de la Cité divine. Il n'en faut pas rendre responsable tel ou tel individu, mais bien oui l'humanité tout entière qui poursuit à travers les siècles ses longues et douloureuses expériences, adorant à chaque nouveau Calvaire quelque nouveau principe, dont elle attend la délivrance et la félicité promises par ses prophètes, les poètes. Elle a la foi et la colère aussi d'un enfant ; elle brûle aujourd'hui ce qu'elle adorait hier ; elle change d'erreur en changeant de maître. Et pourtant ils ne mentent pas les poètes. Cette félicité promise, beaucoup d'hommes déjà l'ont goûtée par le seul pressentiment, par la joyeuse espérance et par l'amour qu'ils ont porté aux peuples qui sont à naître. Du haut des sommets de l'histoire, on n'entend plus guère les cris de haine des sots et des méchants, et l'œil n'est plus dérouté par la multiplicité des détails qui fait croire que l'homme piétine sans avancer. Non, il ne recommence rien, ses erreurs ne se ressemblent pas ; chaque effort étant méritoire et chaque rêve ayant en soi un peu de vérité, tous ces efforts et ces rêves

sont un progrès acquis. A voir de haut le chemin parcouru, on voit bien qu'il monte et qu'il va du côté de l'aurore. La vérité est une et pourtant multiple ; après avoir reconnu une à une chacune de ses faces, l'homme en fera quelque jour la synthèse ; réunissant en un seul faisceau les sept couleurs du prisme, il aura la lumière, claire et chaude, celle qui fait éclore les roses et qui dore les blés et les fruits. Pour nous, la seule foi que nous avons en cette aurore suffit à éclairer la nuit où nous luttons.

Il était nécessaire de s'arrêter un peu à ce belvédère des idées générales, afin de ne pas se perdre dans les mille détails que nous allons aborder. On se convaincra que le gouvernement temporel se mourait d'un vice de constitution et se trouvait placé dans des circonstances matérielles très particulières.

Les recettes. Les Finances sont dans les mains d'un prélat trésorier dont l'autorité est absolue, sans aucun contrôle, hors celui du pape. Nous y reviendrons bientôt avec quelques détails. — Les recettes se constituent des impôts directs et indirects, et du denier de Saint-Pierre. Ici déjà s'élève une question de principe : aux beaux temps où la chrétienté envoyait à Rome des sommes immenses, le popolino ne payait que peu d'impôts ; mais alors de quel droit employait-on au temporel des ressources destinées, dans la pensée des donateurs, à la seule Église ? Les trésoriers prirent l'habitude de dépenser sans compter et firent des dettes. Quand le denier diminua, la dépense demeura la même ; on augmenta les impôts du popolino jusqu'à un degré excessif et l'on décupla la dette. De quel droit alors maintenait-on, aux frais d'un pauvre peuple, la cour fastueuse des princes de l'Église ? Confusion fatale des recettes et dépenses du temporel et du spirituel, au grand détriment de l'un et de l'autre ; sans parler de la dignité compromise par cette sébille toujours tendue à la chrétienté et remplie par les moyens que l'on sait.

A l'époque dont nous parlons, l'impôt foncier et l'impôt

sur l'héritage rapportent environ trois millions d'écus par an. Les impôts indirects se perçoivent par la Douane, le Monopole du sel et du tabac, le Timbre et le Registre, les Postes, le Loto et différents octrois ; ils produisent environ six millions d'écus par an. Total : neuf millions d'écus ; il faut en déduire le quart pour les frais de perception [1]. La dette est très forte ; sous le seul règne de Grégoire XVI, elle s'accroît de vingt-sept millions d'écus.

Le pape est un homme fait comme nous de chair et d'os : il faut bien qu'il mange, et voilà la raison des gabelles, car l'argent qu'il donne à son cuisinier ne lui pleut pas des étoiles. Il lui faut payer ensuite la lessive, l'éclairage, les espions, l'écurie, un brin de villégiature. Comment fait-il pour vivre, le pauvre homme ? Il fait un édit qui dit : « J'ai « résolu, mon peuple, de te ronger le cœur » (III, 356).

> Er crede e lo sperà sso' ccose bbelle ;
> Ma a sto monnaccio nun c' è de sicuro
> Che ddu' cose : la morte e le gabbelle.
>
> (III, 131).

« En ce pays, toutes les pensées et toutes les charités « sont pour les morts ; à peine meurt-il un chien, qu'on met « tout en mouvement : les cierges, l'encens, la musique, les « cloches, les messes, les indulgences... Pour les vivants par « contre : les gabelles, la guillotine, les passeports, la mano- « reggia, les galères et les supplices. Et pourtant les vivants, « bons ou mauvais, valent plus que les morts, quand ce ne « serait que le fait d'être vivants » (IV, 308).

Quand la populace affamée est menaçante, le pape effrayé fait distribuer du pain et se hâte de quitter Rome pour quelque voyage ou quelque séjour à la campagne. Remède pire que le mal, car en fin de compte qui paiera le pain... et le voyage [2] ?

[1] Ces chiffres sont empruntés à Farini : *Lo Stato Romano*, I, 129.

[2] « J'ai toujours entendu dire (que Notre Seigneur (le pape) dans ses allo-

E cche ffa ssi sse voteno le casse ?
Si Ddio serra una porta, opre un portone.
A ttutto s'arimedia co' le tasse.

(V, 116).

En effet, Grégoire XVI ne manqua pas une occasion d'augmenter les impôts et d'en inventer de nouveaux. Sans aucun édit, mais par simple circulaire adressée aux percepteurs, il doubla l'impôt foncier [1].

Le popolino connaît les délices du papier timbré à un *paolo* (dix sous) la feuille [2] et celles aussi de l'octroi qui fait payer sur tout ce qui se mange et se boit, jambon [3], boudin [4], thon, hareng [5], et le vin des Castelli [6]. On augmente le drap de trois écus par canne [7]. Naturellement la contrebande est à l'ordre du jour ; on s'en fait un plaisir à propos de bagatelles [8], et un métier pour les grosses affaires ; les employés de douane sont souvent complices [9]. Le peuple souffre surtout de l'impôt sur le sel, qui va sans cesse augmentant, grâce au système de fermes dont nous parlerons tout à l'heure ! Chaque semaine amène quelque nouvel impôt, et puisque ce gouvernement vaut celui de la Turquie, il vous fera bientôt payer l'air qu'on respire (V, 26). Tout va renchérissant :

Er pane, è ccaro : er vino, un tant' a ggoccia :
La carne, Iddio ne guardi ! e le gabbelle
Ve tiengheno pulita la saccoccia.

cutions s'appelle notre serviteur *(servus servorum Dei)*. Serviteur pour rire, c'est clair, celui qui dit : « Messieurs mes patrons, faites-moi le plaisir de me payer ce f... impôt ». Peut-on imaginer plus belle ironie que d'appeler serviteur celui qui se rassasie et patron celui qui a le ventre vide ? » (IV, 52).

[1] IV, 312. Cf. note 7 de IV, 260.
[2] III, 367.
[3] IV, 94.
[4] IV, 12.
[5] III, 146.
[6] II, 280.
[7] IV, 277. La « canne » équivaut à m. 2,23. L'écu valait lires 5,37.
[8] IV, 12.
[9] IV, 277.

Co' sto bber governà dde nova stampa,
Che ne vonno de noi sino la pelle,
È un miracolo equa ccome se campa.
(III, 271).

Les pintiers, les boulangers protestent[1], et naturellement, ils font payer la différence au petit peuple, dont la patience commence à se lasser.

Le bbettole, li forni, li mascelli
Strilleno ar lupo, e sconteno li torti
Cor zangue de noantri poverelli.

E nnoi ch' avemo li cuadrini scorti,
Tenémose da conto li cortelli,
Che de sti tempi so' zzecchini storti[2].
(II, 351).

Les fermiers.

Une des plaies du système financier et la principale raison de l'augmentation progressive des impôts, c'est l'habitude prise par le gouvernement de donner à ferme la plupart de ses revenus. l'un après l'autre. On connait ce remède illusoire, pire que le mal : le trésorier aux abois, désirant à tout prix de l'argent comptant, abandonne au plus offrant les revenus du sel et du tabac. puis ceux de l'octroi, et d'autres encore. Pour boucher un trou, il en fait un autre plus gros encore. et mange ainsi son blé en herbe, se privant d'avance des plus gros revenus des années à venir. Il est clair qu'à chaque renouvellement de contrat, le trésor exige davantage de la part du fermier, et celui-ci à son tour, bien décidé à faire « une bonne affaire », fait payer plus cher au popolino le sel, le tabac, le vin et les denrées les plus nécessaires à la vie. Le fermier s'enrichit, c'est la règle, ainsi Don Alessandro Torlonia

[1] II, 231.
[2] C'est-à-dire préparons nos couteaux, qui sont en ce temps-ci un capital à mettre de côté.

qui gagne du 32 % avec le sel et le tabac [1]. « Pour faire sa « fortune peu à peu, et devenir même chevalier, on ne sort « pas de là : le vol, ou la ferme, ou le jeu » (III, 15).

Les fermiers sont les vampires du petit peuple : « Quand « nous sommes tous nus, et qu'en vendant nos caleçons et « nos chemises on a réuni cent mille écus, on appelle un « fermier (à Rome il y en a toujours un qui vole) et on lui « dit : « Voilà, monsieur le voleur, ouvrez la bouche ! » (II, 268) [2].

Pour faire de meilleures affaires, on fausse la vérité, on fait des comptes fantastiques [3], on ruine de gaîté de cœur le commerce et la petite industrie [4], on sape les finances de l'État dans leur base même [5]. La chronique de la gabelle dans les États Romains rappelle certaines pages de Taine sur l'Ancien Régime [6]. Il semble vraiment que tous ces trésoriers, fermiers et administrateurs aient pris pour devise le mot de Calonne : « Après nous le déluge ».

Il est difficile de s'imaginer désarroi plus complet, négligence plus irréfléchie. En 1832, le Chef suprême de l'Église fait un emprunt chez le juif Rotschild, auquel il paie un intérêt de 65 %.

Hai sentito ch' ha ddetto oggi er padrone ?
Ch' avenno inteso er grann' abbreo Roncilli [7]
Ch' ar monte ce bballaveno li grilli [8],
Ha ddato ar Papa imprestito un mijjone.

Cusì oggnuno averà la su' penzione,
E nnun ze sentiranno ppiù li strilli ;

[1] IV, 70 ; VI, 123, note 8.
[2] Cf. II, 299 ; III, 14.
[3] II, 265.
[4] II, 158.
[5] II, 321.
[6] II, 308, 311 ; IV, 260.
[7] Rotschild.
[8] Ayant entendu dire que la caisse est vide.

Ch' a sto paese ggià tutt' er busilli
Sta in ner vive a lo scrocco e ffà orazzione[1].

Perantro è un gran miracolo de Ddio,
Che pe' sspigne la Cchiesa a ssarvamento
Abbi toccato er core d'un giudio.

Ma er Papa farà espone er Zagramento,
Pe' cconverti a Ggesù bbenign' e ppio
Chi l'ha ajjutato ar zessant' un per cento[2].

(II. 8)[3].

Le gouvernement avait eu un moment l'idée d'émettre du papier monnaie[4], mais il y renonça, probablement parce que le peuple gardait encore un souvenir trop vivace non seulement des assignats de la république gallo-romaine, mais aussi des billets émis jadis par Pie VI. pour une valeur de quatorze millions d'écus, pour le compte et sous la garantie de l'État. Au temps de la Révolution, ces billets furent transformés en assignats, à raison de 15 % de leur valeur nominale ; lorsque le gouvernement papal fut rétabli, il ne voulut reconnaître ni billets ni assignats[5].

Jadis les bénéfices du loto étaient distribués en grande partie au petit peuple, sous forme d'aumônes ; mais Grégoire XVI s'appropria ces revenus et finit par donner le loto à ferme, comme tant d'autres choses[6].

Vis-à-vis de ses débiteurs, le fisc est inexorable ; grâce à un motu proprio de Grégoire, du 10 novembre 1834. il jouit d'un privilège spécial. appelé la *mano reggia*. D'après cette disposition, le débiteur reçoit un simple avertissement de payer. lequel est suivi, au bout de trois jours, de la confis-

[1] En ce pays-ci, le secret c'est de vivre d'escroqueries et de dire des prières.

[2] Le taux de l'emprunt fut réellement à 65 %.

[3] Voyez aussi II, 11.

[4] III, 75, 76.

[5] I, 220, III, 76.

[6] II, 323 ; III, 141.

cation des biens mobiliers et de l'expropriation des immeubles; ces biens sont vendus aux enchères après un délai de cinq jours; cette disposition inique s'étend même aux débiteurs des débiteurs! Le privilège de la *mano reggia* n'est du reste pas exclusivement de l'État : il s'accorde aussi à des particuliers bien en cour. Dans certains cas, le Tribunal peut suspendre et révoquer les actes du fisc, mais Grégoire XVI passe outre, en dépit du Tribunal, et donne même à la *mano reggia* un effet rétroactif[1]!

La dépense. L'argent qu'on arrache ainsi au peuple, par des impôts sans nombre et par des lois tyranniques, est administré et dépensé sans le moindre contrôle des contribuables. La « Reverenda Camera Apostolica », commission chargée de l'administration des finances, est appelée par le peuple « apoplectique ».

> Nun pò annà avanti un' antra sittimana.
> Fa ttroppe tirannezze : è ttroppa eretica.
>
> (IV, 94)[2].

Les économies se font au mauvais endroit, elles portent sur des objets de ridicule importance, par exemple sur la fonte des cloches d'église[3]; hier, on restreignait le nombre des employés, tout en distribuant des pensions à ceux qu'atteignait cette mesure d'économie; aujourd'hui on rétablit les bureaux dans leur intégrité, en engageant de nouveaux venus et sans cesser de payer la pension aux autres[4]; à chaque instant de nouvelles promotions[5]. Parmi ces employés, plusieurs ont obtenu leur place en corrompant le valet de chambre d'un personnage influent[6]: qu'on juge de

[1] IV, 204, 232, 385.
[2] IV, 119.
[3] V, 117.
[4] II, 202.
[5] III, 115.
[6] III. 332.

leur honnêteté dans le maniement des deniers publics[1] ! Si le Trésorier songe à diminuer les appointements de ces dignes fonctionnaires, c'est une tempête de protestations; d'ailleurs, les cardinaux les tout premiers touchent imperturbablement leurs gages, appelés « piatto »[2]; des plus petits jusqu'aux plus grands, chacun veut « manger ». et le plus possible; conscients et inconscients, ils éveillent l'idée d'une vaste association de malfaiteurs. A commencer par le Trésorier, le Camerlingue et le Vicaire qui « se partagent entre « eux la robe du Christ, et comme les voleurs de Pise, sont « toujours d'accord pour voler les autres » (II, 170).

La méthode des divers Trésoriers est toujours la même; c'est le Pape qui parle :

« Fino che ir Tesoriere nun zi stracca
Di fà ddebbiti e vvenne ir capitale,
Staremo sempre in d'un ventre di vacca ».
(V, 191)[3].

Avec ce système, il en est qui demeurent *personnellement* honnêtes et pauvres; tel ce fameux Tosti dont nous parlerons tout à l'heure; la plupart se créent d'insolents revenus, ainsi Monseigneur Belisaire Cristaldi :

Monzignor Tesoriere ch' è ccrepato,
Quanno stava a la stanga der timone
E mmaggnava su ttutte le penzione,
Le gabbelle, l'apparti e'r mascinato[4] ..
(III, 222).

Ainsi encore Monseigneur Mario Mattei :

[1] V, 227.
[2] II, 164.
[3] Puisque c'est le pape qui est censé parler, le « popolano » s'efforce de corriger son dialecte; de là les formes *ir* (au lieu de *er*), *di* (au lieu de *de*). — Sur les Trésoriers, cf. IV, 149; V, 339).
[4] Impôt sur la mouture du blé.

C' è stato a Rroma, a ttempo der verteechio [1],
Un abbate tijjol d'un rigattiere [2],
Che ddoppo d'avè ffatto er mozzorecchio [3]
Se trovò de risbarzo Tesoriere.

E ssiccome era tijjo der mestiere,
Vedenno in cassa tant' oraccio vecchio,
Coll' ajjuto de costa der cassiere
Tutta l'aripulì ccom' uno specchio.

Ma er Papa ch' era un omo duzzinale [4],
Pijjanno cuella cosa in mal umore,
Lo creò, pe' ggastigo, cardinale.

E accusì se pò ddi de Monzignore,
Cuello che ddimo [5] noi de fra Ceaviale :
La fesce sporca, e ddiventò ppriore [6].

(II, 97).

Le plus célèbre des trésoriers est le cardinal Tosti, qui fut à la tête des finances de 1834 à 1845. Il ne profita pas de sa place pour capitaliser, et les sonnets de Belli ne contiennent pas d'attaque précise contre son honnêteté ; cependant, il mena grand train, eut des voitures superbes [7], et tous ses domestiques s'enrichirent [8] ; ses employés de même [9]. Il était d'une négligence excessive et manquait d'expérience ; c'est lui qui négocia le fameux emprunt à Rotschild ; il s'enfonça dans la dette comme dans un sable mouvant [10], céda des monopoles et des entreprises de rapport à des gens qui volèrent l'État indignement : Tosti ne sut jamais contrôler les actes de ses subordonnés ; d'autre part, dans le fol espoir d'une

[1] Au bon vieux temps du rouet.
[2] Fripier.
[3] Avocat.
[4] A la douzaine, commun, de peu de valeur.
[5] Ce que nous disons.
[6] Proverbe.
[7] V, 276.
[8] V, 275.
[9] V, 271.
[10] V, 191.

amélioration prochaine, il cacha toujours au pape le réel état des choses, jusqu'au jour où il fut remercié de ses services pour une affaire d'importance assez minime[1]. A son départ, on ne trouva pas trace de comptes pour un espace de dix ans! « Entre un cardinal et nous, quelle grande « différence! Quelque imbroglio qu'il fasse, un cardinal a le « privilége de ne jamais rendre compte » (V, 278).

La façon dont le pape congédia, dit-on, son trésorier, est racontée en un sonnet amusant? « A peine cette grande « perche de Tosti fut-il entré (dans les appartements du pon- « tife) pour lui souhaiter la bonne année, que le pape lui « dit : Comment vont les affaires? — Et le cardinal : Grâce « à Dieu, très bien. — Le pape : La contrebande est-elle « extirpée? — Il ne passe plus même un citron. — Et la bâ- « tisse de Ripetta, avance-t-elle? — On peut dire qu'elle est « prête, quand vous voudrez. — Les capitaux? — Sont tous « placés[2]. — Les dépenses? — Balancent les rentrées. — Et « la dette, y en a-t-il encore? — Nous en sommes aux inté- « rêts[3]. — Le pape alors branla la tête et lui dit : A ce que je « vois, Monsieur, je n'ai donc plus besoin de vous » (V, 272).

Le trait caractéristique de l'administration des finances, c'est le *gaspillage*. Du haut en bas de l'échelle, du plus humble employé au chef suprême de l'État, en passant par tous les hauts fonctionnaires et grands dignitaires, personne ne songe à ménager les deniers publics; aucune méthode dans la dépense: on néglige les choses nécessaires, on s'épuise en futilités.

Cqua mmaggna er Papa, maggna er Zagratario
De Stato, e equer d'Abbrevi e'r Cammerlengo,
E'r Tesoriere, e'r Cardinal Datario.

[1] Voyez la note 1 de V, 272.

[2] Avec le double sens de « dépensés » (dans le texte : *venduti*).

[3] Autre double sens : le Trésorier donne à entendre qu'il ne reste plus qu'à payer les intérêts de la dette, tandis qu'en réalité les capitaux empruntés sont dépensés sans retour.

Cqua 'ggni prelato ch' ha la bbocca, maggna :
Cqua... inzomma dar più mmerda ar majorengo[1]
Strozzeno tutti quanti a sta cuccagna.

(I. 91).

A tout seigneur, tout honneur : c'est le pape qui se taille la plus grosse part. Il boit, il dort, il mange, il prend son café, jouit de toutes choses, disant « è tutto mio » comme s'il était seul au monde, semblable à Dieu avant la création[2]. Quand le pape est rassasié, personne ne doit plus avoir faim, car il est la tète et ses sujets ne sont que des membres très secondaires[3]. Il prend surtout plaisir aux voyages fastueux et aux séjours d'été. Tantôt il s'en va à Belluno, sa patrie[4], tantôt à Fiumicino pour y élaborer, dit-on, ce plan grandiose de « Rome port de mer »[5], et tantôt à Tivoli, à Subiaco[6], ou encore à Frosinone[7], voyage qui ne coûte aux communes que la bagatelle de 200,000 écus, plus 82,000 au budget public. Le pape fait ses villégiatures à Castel-Gandolfo (au bord du lac d'Albano) et il y fait réparer le château avec grand luxe[8]. Il y a là de quoi rassurer les populations affamées, car « tant que le pape va en villégiature et se porte « bien, nous pouvons dormir sans crainte. S'il y avait quelque « péril. lui qui est un homme prudent, rempli de la crainte « de Dieu, il économiserait et ne ferait pas le fou » (III, 165).

Si Grégoire était cet homme avisé, il entendrait des voix qui se plaignent et qui menacent : « Saint Père. que f.....- « vous de tout cet argent ? Est-ce là une vie de moine, de « prêtre ? Et vous espérez que les choses vont continuer de « ce train paisible ? Les gens ne sont ni aveugles ni sourds

[1] Du plus misérable au plus grand.
[2] IV, 358.
[3] III, 111.
[4] IV, 212
[5] IV, 202.
[6] III, 304.
[7] V, 175.
[8] III, 141.

« et nous vous ferons trembler plus encore qu'en 1831.
« Qu'une femme dépense sa dot, soit ; mais votre vie luxueuse
« n'est pas celle d'un vrai Pontife, entendez-vous? » (IV, 165).

L'exaspération du peuple qui paie en est à son comble :

Mentre er Zor Papa in un viaggetto solo
Bbutta zecchini a ccanestrate sane[1],
Va' cch' uno strilli che jj' ammanca er pane,
Sai ch' arisponne lui? « Me ne conzolo ».

Ah ttafino[2] bbrodaro[3] stracciarolo[4]
Griscio[5] leccascudelle[6] scarzacane[7],
Che ssenz' arte nè pparte ne le mane
Sei vienuto a ffà a Rroma er dindarolo[8]!

Questa è l'aricompenza de l'avette
Steso le grinze de la sagra panza,
Che pprima te gginecaveno a ttresette[9]?

Cusì ce neghi eh, palloneccio a vvento,
Inzino er mollicume che tt' avanza
De quer pane che mmaggni a ttradimento[10]?

(IV, 218).

Il est évident que les cardinaux imitent à qui mieux mieux un si bel exemple de charité ; ils vident la caisse et les impôts augmentent[11]. Non seulement la dilapidation demeure impunie, elle est même encouragée par des

[1] Il jette l'argent à pleines mains (à pleins paniers).

[2] Expression de mépris, appliquée aux Piémontais : le Romain, peu fort en géographie, l'applique à tous les Italiens du Nord.

[3] Un meurt-de-faim.

[4] Chiffonnier, et par extension : homme en guenilles.

[5] Autre nom de mépris donné aux gens du Nord.

[6] Ceux qui vont manger la soupe à la porte des couvents.

[7] Gredin.

[8] La tire-lire. — Grégoire est venu s'enrichir à Rome.

[9] Est-ce là la récompense de ce que nous t'avons engraissé au point de tendre les plis de ta panse sacrée qui jadis jouaient entre eux.

[10] Tu nous refuses même la mie de ce pain que tu es venu nous voler.

[11] IV, 57.

promotions[1]. « Le trésorier, Monseigneur Mario Mattéi, a « vidé la caisse; pour le punir, le pape l'a fait cardinal » (II, 97). Et le même cas se répète à propos du majordome du palais pontifical, Monseigneur Constantin Patrizi[2]. Le reste à l'avenant.

Les impôts ne suffisent pas pour toutes ces saignées, officielles ou clandestines. On y remédie par l'exploitation systématique de tout ce qui peut se vendre : la sanctification d'un béat coûte des sommes énormes[3]; pour se marier entre cousins il faut débourser 698 écus[4]; on n'obtient pas de place sans corruption[5]; partout des pourboires[6], car « celui « qui a de l'argent n'a jamais tort »[7]; un petit cadeau vous procure l'indulgence nécessaire[8]; il faut payer encore pour baiser les pieds du pape[9], pour la bénédiction du Samedi-Saint[10], pour la bénédiction des bêtes à la Saint-Antoine[11], pour les chaises à l'église[12]. Si la lune était habitée, le pape y enverrait un évêque, pour y faire payer les licences de manger gras aux jours maigres[13]. Sur terre, Grégoire confisque les biens d'un ordre de moines pour les donner à ses confrères de l'ordre de Cîteaux[14]; on l'accuse aussi d'avoir gardé pour lui les fonds recueillis pour l'église de Saint-Paul[15]. Le résultat final, c'est que les clercs ont à manger de toutes choses, tandis que le popolino en est réduit au pain sec.

[1] Voyez à page 293 la traduction de IV, 395. Cf. II, 109.
[2] III, 395.
[3] III, 378.
[4] V, 201.
[5] III, 332; IV, 389.
[6] III, 167.
[7] II, 108.
[8] III, 17.
[9] III, 167.
[10] V, 7.
[11] II, 326.
[12] II, 181.
[13] III, 371.
[14] III, 342.
[15] II, 17.

Prete, frati, p....., cardinali,
Monziggnori, impiegati e bbagarini [1] :
Ecco la ggente che ppò ffà li ssciali [2].

Perchè ste sette sorte d'assassini,
Come noantri fussimo animali,
Nun ce fanno mai vede li quadrini.

(III, 91).

2. La Justice

a) Le système.

L'organisation des tribunaux est très compliquée, d'autant plus qu'elle a été modifiée à plusieurs reprises par Grégoire XVI et par Pie IX. Sans entrer dans le dédale des attributions et compétences, j'énumérerai brièvement les tribunaux principaux, me plaçant surtout au point de vue de la ville de Rome[3]. *Au civil*

Au civil, le tribunal de première instance est la *Congrégation civile dite de l'A.-C.* (Auditor Cameræ), composée de trois prélats et de trois juges laïques, et comprenant deux « tours » ; le premier juge en première instance, le second en appel.

Le nom même de l'Auditor Cameræ demande une explication : à l'origine, le pape était président de tous les tribunaux ; il jugeait des grosses affaires par la Rota et la Segnatura, et des petites par « l'auditeur de la Chambre » [4]. Plus tard des changements importants eurent lieu ; le pape ne prit plus qu'une part très indirecte (dans la forme du moins)

[1] Les camorristes.
[2] Festins et réjouissances.
[3] Pour des renseignements plus précis, consultez Farini : *Op. cit.* I, 138 à 146, et le *Regolamento legislativo e giudiziario per gli affari civili emanato da Papa Gregorio XVI col motu proprio del* 10 *novembre* 1834.
[4] IV, 11.

aux choses de la Justice ; mais l'Auditor Cameræ demeura en charge, continua à juger, s'adjoignit des assesseurs et finalement deux Congrégations (une civile et l'autre criminelle) qui portèrent son nom, abrégé la plupart du temps en A.-C. (prononcez *accï*)[1].

Le tribunal de la *Sacra romana Rota* a douze prélats, appelés « auditeurs », présidés par un doyen, cardinal. Il juge des causes de l'Ombrie, de la Sabine et de la Comarca qui dépassent 500 écus, et juge au troisième degré des causes de tout l'État. Les jugements émanés de la Rota ne sont pas forcément définitifs ; ils ont la signification d'une « opinion » : après dix décisions, la Rota peut encore accorder un nouvel *audiatur ;* la cause n'est vraiment liquidée qu'après la formule *expediatur*. Tous les actes et décisions sont en latin[2].

Le *Supremo tribunale di Segnatura* est une Cour de Cassation ; il est composé d'un cardinal-préfet, de sept prélats votants, d'un prélat auditeur et d'un laïque auditeur. Il juge les demandes en appel de circonscription des actes, de compétence et de restitution en entier ; il ne donne pas de sentence définitive, mais renvoie à la Rota.

La Segnatura, comme la Rota, ne suit aucune loi écrite ; ces deux tribunaux prennent pour base de leurs jugements la conscience des juges et les décisions antérieures ! Les discussions n'ont pas lieu en public, devant le tribunal rassemblé : les parties se rendent tour à tour chez chacun des prélats, à son domicile ! Les plaidoyers et décisions sont en latin, à la Segnatura comme à la Rota[3].

[A]u pénal. Au pénal, en première instance, la *Congrégation criminelle de l'A.-C.*, composée comme la Congrégation civile de trois prélats et de trois laïques. Il y avait encore jadis le

[1] Sur la Congrégation de l'A.-C., voyez II, 50, 162, 182, 201 ; III, 351. IV, 201 ; V, 150.
[2] Sur la Rota, voyez II, 199, 201 ; III, 137 ; IV, 160.
[3] Sur la Segnatura, voyez II, 199, 204.

Tribunal criminel dit *du Capitole*; le 1er janvier 1847, ces deux tribunaux furent réunis en un seul, dit *del Governo* et présidé par le gouverneur de Rome[1].

En appel, le tribunal de la *Sacra Consulta*, composé d'un cardinal-préfet et d'un nombre indéterminé de prélats « ponenti »[2]. La Consulta est divisée en deux « tours » dont le premier juge en appel des condamnations capitales de l'Ombrie, de la Sabine et de la Comarca, tandis que le second est le tribunal suprême de révision des condamnations de l'État tout entier[3].

Avant de passer aux tribunaux extraordinaires, il faut mentionner encore les *présidents de police* qui fonctionnent pour ainsi dire en qualité de juges de paix, pour les causes civiles de moindre importance[4].

Les tribunaux extraordinaires, c'est d'abord :

Délits p
tiques

La *Sacra Consulta*, chargée par le pape de punir les délits envers l'État (le pape peut cependant désigner quelque autre tribunal à cet effet). L'enquête est faite par les juges eux-mêmes. Les témoins ne sont pas confrontés avec l'accusé; celui-ci, après avoir subi l'interrogatoire du président, est renvoyé en prison. Le condamné ne peut pas appeler de la sentence[5].

Outre la Sacra Consulta, il y a encore, cas échéant, des tribunaux exceptionnels, commissions extraordinaires, ou militaires, ou mixtes.

[1] IV, 186; V, 373, 378.

[2] La définition de ce mot n'est pas aisée : les prélats de la Consulta étant au nombre de x, chacun d'entre eux avait un numéro d'ordre : 1, 2, 3, 4, 5, 6... Dans chaque cas donné, les parties se mettaient d'accord pour désigner un de ces prélats, par exemple le numéro 5, qui recevait alors le nom de « ponente » et s'adjoignait ses collègues de gauche et de droite, c'est-à-dire les numéros 4 et 6; et ces trois prélats, sous la présidence du cardinal-préfet, constituaient le Tribunal.

[3] Sur la Consulta, voyez I, 235; II, 201; III, 332, note 1; IV, 428; V, 373.

[4] Voyez II, 202, 382, 383; III, 20.

[5] Toutefois, s'il y a condamnation à mort et que la décision n'ait pas été prise à l'unanimité, le jugement est soumis à un second « tour » du tribunal, avec intervention du premier.

)élits ntre la ligion. La *Sacra Inquisizione* est une Congrégation de cardinaux qui veille au maintien du dogme et de la foi, condamne secrètement et sans appel.

ires de Église. Le *Cardinal Vicaire*, aidé de ses « lieutenants » et « assesseurs » juge en matière pénale et civile pour tout ce qui a rapport aux personnes ou aux biens de l'Église. Il est en outre le chef suprême de la police des mœurs, et nous verrons bientôt l'importance énorme de cette attribution et ses conséquences [1].

b) Le fonctionnement.

Après ce court exposé de la machine judiciaire, voyons un peu comment elle fonctionne dans la pratique et ce qu'en pense le petit peuple.

D'une façon générale : la justice est mauvaise, n'étant pas la même pour tous ; trois catégories d'individus échappent particulièrement à ses rigueurs : ce sont les clercs, les riches et les amis fidèles du pouvoir temporel. Il y a deux poids et deux mesures.

'ercs et iques. « Envers un moine, même chargé de crimes, un gouver-« nement ecclésiastique n'a pas d'yeux, pas d'oreilles et pas « de griffes. Les couvents ont tant de cachettes qu'aucun agent « de police n'y découvre le coupable. Et même si le moine, par « hasard, était trouvé et condamné, dès que le scandale est « apaisé, on le change de couvent et... ni vu ni connu » (III, 361). Qu'un prélat ait mérité la corde par ses crimes [2], qu'un cardinal ait dilapidé la caisse de l'État [3], qu'importe ? « ils ont « le privilège de ne pas rendre compte ». Pour passer entre les gouttes, il suffit même d'être le fils du serviteur d'un

[1] Voyez page 363. Dans un domaine très différent, je note, sans m'y arrêter, le Tribunale delle Strade e delle Acque : III, 81, 112, 290 ; VI, 279.

[2] IV, 18.

[3] V, 278.

cardinal[1] ! — La Confrérie de San Giovanni Decollato a le privilège de pouvoir soustraire un condamné à la potence[2] ; l'église jouit du droit d'asile[3] ; c'est ainsi qu'à chaque instant l'œuvre de la justice est entravée par les prérogatives ecclésiastiques[4].

Riches et pauvres

Celui qui n'a pas la chance d'être tonsuré doit recourir à la corruption, par l'argent ou par la femme. « La loi n'est « que pour le déguenillé »[5].

Li miracoli de li quadrini.

Chi ha cquadrini, è una scima de dottore,
Senza manco sapé sscrive né llegge :
Pò sparà indove vò rrotti e scorregge,
E ggnisuno da lui sente er rimore.

Pò avé in culo li ggiudisci, la legge,
L'occhio der monno, la vertù, e l'onore ;
Pò ffà, mmagaraddio, lo sgrassatore,
E'r Governo sta zzitto e lo protegge.

Pò ingravidà oggni donna a-la-sicura,
Perchè er Papa a l'udienza der giardino
Je bbenedisce poi panza e cceratura.

Nun c' è ssoverchiaria, nun c' è rripiecco,
Che nun passi coll' arma der zecchino.
Viva la faccia de quann'-uno-è-ricco !

(VI, 244)[6].

[1] II, 98. — Cependant, malgré le proverbe qui dit : « cane nun maggna cane » (II, 50), il arrive parfois que, par jalousie, les prélats se font la guerre ; il s'agit alors de chiens enragés (V, 312).
[2] II, 210.
[3] II, 211.
[4] II, 110 ; V, 213.
[5] II, 275.
[6] Traduction : « Celui qui a de la galette est un savant même s'il ne sait ni lire ni écrire ; il peut roter et péter tant qu'il lui plaît, personne n'en entend le bruit. Il peut se f... des juges, de la loi, du monde, de la vertu, de l'honneur : il peut même faire le voleur de grand chemin, et le gouvernement se tait et le protège. Il peut engrosser les femmes en toute sûreté, car le pape, dans son audience au jardin, bénit d'un seul coup le ventre

Le riche jouit; le pauvre s'éreinte, demande justice et personne ne lui répond « e ppoveretto lui chi sse lamenta » [1]. Pour vivre en paix avec la loi, il faut, au bon moment, « graisser la patte au gendarme et envoyer un baril de vin « au président de police » [2]. Mais le moyen le plus sûr, c'est encore d'avoir une jolie femme qui ne se fasse pas trop de scrupules.

La legge a Rroma se' è, ssori stivali :
Io nun ho ddetto mai che nun ce sia :
. . . .
La mi' proposizzione è stata questa :
Ch' un ladro che ttiè a mmezzo chi ccommanna
E ccià ddonne che ss' arzino la vesta,

Rubbassi er palazzon de Propaganna,
Troverete er cazzaccio che l'arresta.
Ma nun trovate mai chi lo condanna.

(III, 257).

Il y a de ces femmes dévouées qui, en une seule nuit, tirent leur mari d'une position critique [3]: d'autres se refusent à ces sauvetages, et alors l'intègre magistrat, de sa voix la plus calme : « Allez, ma fille, ce qui est juste est juste, votre mari « est coupable » [4].

Sanfedisti et jacobins. Enfin, celui qui n'a ni tonsure, ni argent, ni femme, a encore un dernier moyen de se blanchir absolument devant la justice papale : c'est de s'enrôler parmi les avocats du régime temporel, de défendre la Papauté à coups de langue et au besoin à coups de couteau ; c'est de s'affilier à la secte des Sanfedisti et de faire le métier d'espion et de dénoncia-

et l'enfant qui en naîtra. Il n'y a pas de fraude ni de mauvais coup qu'on ne fasse oublier grâce à l'effigie des écus; vive la tête de quand-on-est-riche ! »

[1] III, 37 : IV, 125.

[2] III, 192.

[3] V, 379, 122.

[4] II, 96. Voyez page 116.

teur[1]. Ces tristes personnages, traîtres d'un peuple illustre et malheureux, ont partout libre entrée et libre sortie. Qu'ils soient brigands ou assassins, la prison ne se referme sur eux que pour un temps bien court : c'est un simulacre de punition, afin de sauver les apparences ; on les relâche bien vite pour faire de la place aux jacobins, aux *carbonari*.

Dimola fra de noi[2], fòr de passione,
Ner risseiòjje li ladri e ll'assassini
Me pare ch' er governo abbi raggione.

Li locali so' ppochi e ppiccinini,
E ssenz' ariservà cquarche pprigione,
Dov' ha da mette poi li ggiacubbini ?

III, 265).

Voilà les ennemis ! ce sont ceux qui rêvent Rome libre, capitale d'Italie, ceux qui tendent l'oreille à la fanfare lointaine du héros Garibaldi, réveillant « la terre des morts ! » Point de quartier à ces hommes-là ; les preuves de leur forfait ne sont pas nécessaires ; le soupçon suffit. — C'est une mère qui parle : « Tu sais que mon Georges est doux comme « un mouton, incapable de tuer une mouche : eh bien, parce « qu'il était ami du sellier, on l'a arrêté comme jacobin, sur « le rapport d'un espion. Je me suis jetée à terre devant le « Lieutenant. Sais-tu ce qu'il m'a répondu ? « Va, ce n'est « rien : en attendant, ton fils ira aux galères ; il aura tou« jours le temps d'en sortir s'il est innocent » (II, 198). — C'est une grâce insigne qu'on fait à ces gens-là en les fusillant par devant, et non par derrière comme des traîtres[3] !

La lenteur, les frais, l'arbitraire.

Les compétences des divers tribunaux sont si mal déterminées, la procédure est si compliquée qu'une accusation équivaut sinon à une condamnation du moins à une persécution de longues années : « Pour mon affaire des chariots

[1] Voyez plus loin un paragraphe spécial sur les Sanfedisti et les mouchards.
[2] Diciamola ; entre nous soit dit.
[3] IV, 428.

« à charger le bois, j'ai dû faire le tour de cinq tribunaux ;
« deux fois à l'A.-C.. deux fois à la Segnatura, puis au Capi-
« tole, puis à la Rota... »

Poi, come sto llì llì pe' la sentenza,
Viè er Fiscal de le Ripe [1], e in du' segnetti
Scassa tutto e jje dà dd' incompitenza.

E io' ntanto, co' ttutti sti ggiretti,
Co' sto sscitupo de tempo e dde pascenza,
Vinze la lite e nnun ciò ppiù ccarretti [2].

(II, 204).

Le Tribunal criminel met quatre ans à terminer un procès, « tenant ainsi entre ses doigts le sort d'un homme qu'il laisse « pourrir au secret » [3].

Comme si les termes juridiques n'étaient pas déjà suffisamment obscurs pour le petit peuple, les tribunaux y ajoutent encore des termes théologiques [4] ; bien plus, à la Rota et à la Segnatura, on parle latin [5] ! Les avocats traînent les procès en longueur [6] ; pour en venir à bout, il faut distribuer les pourboires à gauche et à droite, au moindre huissier et serviteur de Tribunal [7]. De sorte que plusieurs préfèrent pâtir les injustices des méchants plutôt que de s'engager dans cet engrenage de la Justice, d'où l'on sort ou condamné ou ruiné. « Sale affaire que de se mettre dans cette entreprise. « Si tu t'obstines, tu peux perdre la bataille ; si tu te lasses, « tu perds tous tes frais » (III, 18). — « Faire de la procédure « à Rome ? J'aimerais mieux me pendre. Pour moi, je me « f... de la Sacra Rota. Qu'ils me mangent ma boutique, mais « je ne plaide pas ; c'est mon dernier mot. Devant quelque

[1] Le tribunal des rives du Tibre a la juridiction sur les bois flottés.
[2] J'ai gagné mon procès, mais je n'ai plus de chars.
[3] IV, 186.
[4] II, 383.
[5] III, 137.
[6] III, 18 ; V, 156.
[7] II, 199.

« autre tribunal (au pénal) si l'on te condamne, du moins te « parle-t-on une langue que tu comprends. Mais devant la « Rota ! d'abord ils y parlent en latin, puis leurs décrets « disent aujourd'hui *pain* et demain *vin*. Quand enfin tu es « au bord du précipice, il y a ce cochon de secret, dont tu « ne sais jamais ce qui résultera » (III, 137).

Sans corruption, il n'y a pas moyen de se faire rendre justice : « Ma fille, il n'y a plus de charité aujourd'hui. Ce « sont tous des ours avec des âmes de chiens. Si tu ne leur « graisses pas la patte, tu peux mourir, sans que ça les dé-« range. Je fais ce chemin cent fois par jour : et eux? « entre « aujourd'hui et demain, entre aujourd'hui et demain ». Je « prends patience et j'y retourne, et je ne réussis jamais : « tantôt il n'y a pas d'audience et tantôt il n'y a personne ; « c'est trop tôt ou c'est trop tard ; c'est ceci, c'est cela. « J'use mes souliers et j'ai le ventre vide » (II, 197)[1].

Les condamnations par contre vous pleuvent dessus pour des peccadilles. Dix écus d'amende (et sans appel) à un pauvre illettré qui a déposé des balayures en quelque endroit prohibé[2]. Un cuisinier vient de gagner au loto avec des numéros que lui a donnés, dit-il, un sorcier ; l'Inquisition s'empresse de lui enlever cet argent mal acquis[3].

Qui veut plaider son bon droit devant un monseigneur doit choisir avec soin l'heure propice :

> Nun ciannà ddunque a or d'indiggistione[4] :
> Ché la matina, è vvero, pò ddà ttorto.
> Ma er doppo-pranzo nun dà mmai raggione.
>
> (III, 79).

Un autre cas :

[1] VI, 108.
[2] III, 290. Voyez les petites scènes devant le président de police : II, 382, 383 ; III, 20.
[3] III, 360.
[4] A l'heure de la digestion.

Lui [1] stava quieto; e io : « Dov' è er dilitto?
Ch' ha ffatto er fijjo mio? fòra le prove :
Nun parlo bbene? » E Monziggnore zzitto.

Ner mejjo der discorzo, er calzolaro
Venne a pportajje un par de scarpe nove.
E mme mmannòrno via com' un zomaro.
(IV, 359) [2].

Puisque le pape lui-même donne l'exemple des interventions arbitraires dans le cours de la justice [3], il ne faut pas s'étonner si les juges ont la conscience élastique [4].

Monseigneur fait tuer un chat maraudeur [5], tandis qu'il laisse courir les grands voleurs qui savent s'y prendre; le ventre plein, il juge sereinement les fils de veuves affamés [6] et envoie à la potence le père qui a lavé la honte de sa fille dans le sang du séducteur.

Ma ssi ddoppo er morì ce' è un antro monno,
No, sti ggiudisci infami e sto governo
Nun dormiranno ppiù ttranquillo un zonno;

Perché oggni notte che jje lassi Iddio,
Je verrò avanti co' la testa in mano,
A cchiedeje raggion der zangue mio.
(III, 427).

Somme toute, le tribunal est « une boucherie » [7].

[1] Le Monseigneur.

[2] Ieri, a la fine, er Monziggnore mio,
Fattose inzino in faccia pavonazzo,
Sartò in piede e strillò : « Zzitti, per dio!

Ch' edè, ssignori miei, sto schiaramazzo?
Se tratta cqua ch' è ggià un par d'ora, ch' io
Do le sentenze senza intenne un c.....?
(II, 183).

[3] IV, 251. — J'ai déjà parlé (page 315) de la *manoreggia*. Cf. IV, 204, 232, 385.

[4] II, 288, 289.

[5] III, 259.

[6] III, 115 : V, 317.

[7] V, 40.

Ces énormités sont pourtant peu de chose encore, com- *Police*
parées aux abus monstrueux de la police des mœurs. Elle a *mœu*
pour chef suprême le Cardinal-Vicaire, assisté de ses lieutenants et assesseurs, et représenté en province par les évêques et leurs assesseurs. De par cette autorité, le Vicaire est le personnage le plus important après le pape [1]. Les curés sont les agents naturels de ce vaste système de moralisation et d'espionnage. Le clergé se trouve ainsi, bon gré mal gré, mêlé à tous les scandales les plus répugnants d'adultère, de viol, de prostitution et d'actes contre nature. Les meilleurs, les plus purs d'entre les prêtres n'échappent pas à ce contact salissant et aux calomnies qui en sont comme une lèpre fatale. Leur autorité en diminue d'autant sans que la vertu y gagne rien. Quant aux faibles — et sur ce point ils sont de beaucoup les plus nombreux, étant hommes, méridionaux et voués au célibat — quant aux faibles, ils ne résistent pas à la tentation toujours renouvelée, et dès lors, les voilà pris dans un engrenage terrible et poussés aux passe-droits, aux lâches concessions, aux paroles hypocrites. C'est dans un chapitre à part que nous aborderons ce problème angoissant de la prostitution, bien plus compliqué que ne le croient certains comités de dames. Ici je me borne à constater que le système de répression adopté par les papes a abouti à un fiasco complet. L'instrument s'est faussé et n'a fait qu'augmenter le mal, ce qui arrivera toujours, tant qu'on s'obstinera à ne voir dans la prostitution qu'une question d'immoralité ou d'irréligion.

Le gouvernement papal a donc entrepris de sauvegarder la vertu voire même l'innocence de ses sujets. Les maisons publiques sont sévèrement prohibées [2], ce qui ne les empêche pas de repousser comme des champignons. La prostitution

[1] Cf. II, 300 : III, 251. Le Vicaire surveille aussi l'observance des jeûnes et des fêtes religieuses : IV, 178, 215, 405 ; V, 231.

[2] La police y rencontre parfois quelque cardinal : IV, 33.

clandestine est également l'objet de lois sévères[1], qu'on n'applique pas, parce qu'*on ne peut pas* les appliquer, parce qu'aucune *loi* n'aura raison du mal[2]. La prostituée citée devant le juge a des arguments éloquents pour lui fermer les yeux :

..... Bhe', rrestàmo accusì : su un' ora calla
Lei me vienghi a bbussà co' cquarche scusa,
E vvederemo poi d'accommodalla.

(VI. 126).

Comme pénitence. vraiment extraordinaire, un curé impose à l'une de ces femmes... l'adoption d'un enfant de sept ans[3] !

Ce ne sont là que des faiblesses, déplorables à la vérité ; voici la monstruosité : l'individu convaincu de relations intimes avec une femme est contraint souvent à l'épouser, fût-elle une prostituée de notoriété publique. Si le pauvre homme est déjà marié, on le condamne du moins à fournir une dot à sa « victime » ! Le coup se fait de la manière suivante : une créature qui a su se gagner l'appui d'un curé ou d'un juge du Vicariat cherche à s'afficher avec un monsieur riche ; leurs relations sont contrôlées avec soin par des agents *ad hoc ;* au moment propice, la femme fait constater soit un flagrant délit[4], soit une grossesse[5], et l'oiseau est pris ! Le curé et le juge ont leur part des bénéfices. Ils ont sauvé la morale publique et la vertu d'une pauvre fille. — La chose paraît impossible, inventée à plaisir ; elle est historique.

[1] Cf. VI, 103, 115. — La prison pour prostituées et entremetteuses est celle de Saint-Michel : VI, 113. — En enfer, où les damnés sont pêle-mêle, comment le Vicaire les empêchera-t-il de faire l'amour ? VI, 258.

[2] J'ai parlé au chap. Ier (page 109 et suiv.) de l'adultère, également condamné, mais rarement puni : pourquoi ? Cf. Farini : *op. cit.* I, 115 et 146. — Voyez cependant un cas de surprise en flagrant délit par les agents du Vicaire : VI, 115. — Un mari lassé menace d'une dénonciation au Vicaire : VI, 271.

[3] VI, 231.

[4] VI, 2.

[5] VI, 212, 270.

C'est ainsi qu'une femme, atteinte de maladie vénérienne, ruine un jeune homme non seulement dans sa santé, mais encore moralement et socialement; le père proteste en vain et finit par dire : « Oh! Monseigneur, voulez-vous que je « vous le dise? Je m'étonne beaucoup de voir les prélats « amis des p..... » (VI, 240).

La vieille qui a de l'expérience.

A sti tempacci nostri è nnescessario
Ch' una zitella, pe' ppijjà mmarito,
Abbi prima de tutto partorito,
O rrotto er portoncin der zeminario.

Chi nun ingabbia a ttempo er zu' canario,
Se fa vvecchia e nun trova antro partito.
E, a la peggio, la panza è un riquisito
Pe' ottené pprotezzione dar Vicario.

(VI, 270).

Ce n'est plus une œuvre de relèvement moral : ce n'est plus la divine charité qui pardonne à la femme adultère et fait jaillir la source vive du repentir en Madeleine; c'est la réglementation hypocrite du vice [1], le contrôle matériel de choses abjectes [2].

On comprend dès lors le mépris et la haine qui débordent en certains sonnets de Belli contre le cardinal-vicaire Zurla (mort le 29 octobre 1834) : « s'è vvotato er zacco de farina » : « s'è squajjato er vessigon de strutto ».

Dove se trova un antro soggettone
De novanta descine com' e llui,
Che a vvedello v' incuti suggezzione ?

[1] J'ai déjà parlé des mariages faits par le curé (page 107); cf. II, 106, 173; III, 16, 295; IV, 191; V, 249, 119 : VI, 293.

[2] Voyez par exemple VI, 166 : « la quarella d'una regazza ». Le texte en est trop raide pour figurer ici.

Dove, cristo, se metteno le mane
Pe' rriunì li riquisiti sui
Ne l'arivede er pelo a le p.....?

(III, 418)[1].

police. La police de Rome et de l'État tout entier a pour chef suprême un prélat qui a titre de Gouverneur[2]. « Un médecin a « visité cent hommes et les a mis à l'hôpital ; non pas qu'ils « soient malades, mais pour les empêcher de tomber ma- « lades. Qui sait? Ils auraient pu se masquer en temps de « carnaval et ramasser ainsi quelque fièvre mortelle. — Il « faut prévenir les maux, dit ce médecin, et de temps à « autre un lavement, ça vous conserve pour cent ans. — Qui « est ce docteur? comment s'appelle-t-il? je n'en sais pas le « nom, mais je sais qu'il habite au palais de Piazza Madama »[3] (II, 392).

Ce Gouverneur est souvent en conflit de compétence avec le Vicaire[4], mais ils finissent toujours par se mettre d'accord..., et c'est le peuple qui paie la différence[5]. Le gouverneur est assisté par des assesseurs[6], et par des présidents de police[7] dont j'ai déjà dit qu'ils avaient plus ou moins l'office de juges de paix[8]. Leurs compétences sont trop restreintes et ils ont trop peur de déplaire à leurs supérieurs pour être d'une grande utilité[9]. Cependant on a recours à

[1] « Où trouvera-t-on un autre cochon de deux cents kilos comme lui, qui fasse un tel effet à voir? » Sur le cardinal Zurla : III, 317, 328, 368, 116 et suiv. ; IV, 154.

[2] Cf. II, 98, 259. Et voyez VI, 282, sur la « gouvernante du gouverneur ».

[3] Il s'agit du gouverneur et des arrestations préventives pour convictions politiques.

[4] IV, 156.

[5] V, 339.

[6] V, 335.

[7] Ces présidents ont remplacé, dès Pie VII, les anciens *Caporioni*. Cf. V, 378, note 1. Leur nombre a varié, selon les papes, de 7 à 11 : cf. II, 202. Dès les premiers temps de son règne, Pie IX chercha à remettre un peu d'ordre dans l'organisation de la police tout entière, mais il ne réussit qu'à éveiller un guêpier à Piazza Madama : V, 376.

[8] I, 65, note 1.

[9] III, 20.

eux pour une quantité de petits litiges : une dispute au théâtre [1], des notes non payées [2], du vacarme dans la maison [3], discussion pour la fontaine à lessive [4], insultes en public [5], etc., etc.

Les vulgaires agents de police (en italien *birri*) sont appelés à Rome *sbirri* ou *bracchi de corte* ou simplement *la corte* [6].

Les carabiniers du pape, successeurs des gendarmes français, sont appelés *schertri* (scheletri) à cause des brandebourgs blancs de leur uniforme [7].

Après les troubles de 1831, on créa en outre un corps d'agents à cheval, qui tenaient le milieu entre le birro et le soldat régulier ; ils portèrent divers noms : guardie di polizia, puis bersaglieri [8] ; mais le peuple les appela *Reggimento Canaglia* [9] et *Galantini* [10] du nom de leur chef Galanti. Ils se recrutaient dans la lie du peuple et avaient pour mission spéciale la persécution des libéraux, dits « jacobins ».

Il est superflu de dire que tous ces agents sont détestés du peuple qui les traite de chiens [11]. Malgré leur grand nombre, les rues de Rome ne sont pas sûres la nuit : « Pour « peu que cela dure, on n'osera plus sortir de nuit. Non con« tents de vous voler, ils vous éventrent volontiers. Que « font donc ces milliers d'agents ? Attendent ils les voleurs « au poste ? Ils devraient battre les rues et arrêter quiconque « porte une arme, sans regarder aux beaux habits, parce

[1] II, 382.
[2] II, 383
[3] V, 77.
[4] V, 228, 431.
[5] VI, 136. — D'autres mentions : I, 119 ; II, 196, 203.
[6] I, 69, 77 ; VI, 115. — *Bracco* est le braque, chien de chasse ; le chef de ces agents est appelé *bariscello* (bargello).
[7] II, 369 ; IV, 385 ; ailleurs ils sont appelés *cherubbigneri* : III, 88, 265 ; IV, 399 ; V, 52.
[8] V, 88, 339.
[9] I, 120.
[10] I, 198 ; III, 89.
[11] V, 110. — Voyez plus haut l'épithète : bracchi de corte.

« qu'un cardinal par exemple pourrait fort bien être un vo-
« leur travesti » (IV, 399).

Presque superflu aussi d'ajouter que la police n'ouvre l'œil que pour les méfaits des libéraux : les malins se tirent d'affaire sans payer trop cher. « L'an dernier, mon patron l'apo-
« thicaire reçut du médecin en chef l'avis qu'il viendrait
« faire la visite à l'improviste le premier lundi de carnaval.
« Mon patron, en homme ponctuel, remplit deux ou trois
« flacons d'acqua fontana et moi je reçus l'ordre de frotter
« les petits pots et le mortier. Le lundi matin, voilà le mé-
« decin qui arrive. « Tout est en règle? » — « Tout est en
« règle, répond l'apothicaire, et voici votre émolument ».
« — « Fort bien ! c'est ainsi que j'entends les choses. » — Ce
« disant, il prit son petit paquet, et le soupesa.... »
(II, 188).

Bourreau, châtiments. De tous les souverains d'Europe (exception faite peut-être pour l'Espagne), celui qui a conservé le plus tard l'attirail des peines du moyen âge, est sans contredit le pape, indigne successeur du doux Sauveur de Galilée. Arrestations et détentions arbitraires, la question, et le dernier supplice, tout cela semble dater d'avant la Révolution. Vers 1840, le *Traité des délits et des peines* (publié en 1764) portait déjà ses fruits un peu partout, mais il était lettre morte pour les légistes des États pontificaux.

J'ai déjà dit que la prison n'effraie pas beaucoup le Romain ; on y mange, on y trouve des camarades[1], on y reçoit des visites édifiantes[2] ; enfin il y a toujours quelque espoir d'en sortir bientôt, à l'occasion d'une amnistie, ou par l'intervention d'une femme[3].

La prison n'est que la plus légère des peines. Les juges du pape ont à leur disposition une belle collection de sup-

[1] II, 279 ; III, 390.
[2] Seuls les jacobins sont au secret : III, 361.
[3] II, 206 ; III, 88, 151, 189.

plices divers; le bourreau est le bâton de vieillesse d'un État [1].

Er boja.

Er guajo nun è mmica che cqui oggn' anno
Ar Governo [2] nun fiocchino proscessi :
Li delitti, ppiù o mmeno, so' l'istessi,
E, ppe' ggrazzia de Ddio, sempre se fanno.

Ecchelo er punto indove sta er malanno,
Che mmo li ggiacubbini se so' mmessi
Drent' a li loro scervellacci fessi
Ch' er giustizzià la ggente è da tiranno.

No cch' abbino li preti st' oppiggnone :
Sempre però una massima cattiva,
Dajje, dajje, la fa cquarch' impressione.

E accusì, ppe' llassà la ggente viva,
S' inimicheno er boja, ch' è er bastone
De la vecchiaja de li Stati. Evviva [3] !

(III, 199).

Le bourreau n'est là que pour le menu peuple et non pas pour les grands de ce monde.

La ggiustizzia è pp' er povero, Crestina.
Le condanne pe' llui so' ssempre pronte.

[1] Le plus célèbre des bourreaux est « mastro Titta ». Giambattista Bugatti (*Titta* est l'abréviation de Giambattista) remplit les fonctions de bourreau à Rome du 22 mars 1796 au 17 août 1864. Il a laissé, sous le nom de *Annotazioni delle Giustizie* un registre de ses exécutions qui sont au nombre de 517. Telle est sa célébrité que même après sa démission son successeur fut appelé, lui aussi, mastro Titta. Voyez la note 8 de II, 390. — Cf. IV, 256 : VI, 85.

[2] « Governo » signifie ici : palais de justice.

[3] En résumé : « Les procès ne manquent pas : Dieu merci, il y a des crimes chaque année. Le mal, c'est que les jacobins se sont mis en tête que c'est une tyrannie que de justicier les gens. Les prêtres n'en croient rien ; toutefois, à force de répéter de mauvais principes, ça fait quelque impression : de la sorte, pour sauver la vie des gens, on s'aliène le bourreau qui est le bâton de vieillesse des États. Qu'il vive ! »

Sai la miseria che ttiè scritto in fronte?
Questa è ccarne da bboja; e cc' indovina.

« J'en ai vu vingt ou trente aller à la guillotine, à la Place « du Peuple ou au Pont Saint-Ange ; mais parmi eux je n'ai « jamais vu ni chevalier, ni comte, ni monseigneur ! » (IV, 166).

Le supplice le plus en vogue pour les fautes légères est le *cavalletto* [1]. Le coupable est étendu sur un chevalet et reçoit sur le derrière de quinze à trente coups de nerf de bœuf. Ce spectacle édifiant, très goûté du peuple, se donne généralement à la Place Navone.

Cqua ss'arza er cavalletto, che ddispenza
Sur culo a cchi le vò ttrenta nerbate,
E ccinque poi pe' la Bbonifiscenza.
(II, 404) [2].

Le « chevalet » se dresse aussi à la Place du Peuple et plus particulièrement encore à la Via del Babuino, entre la Place d'Espagne et le Vicolo di Alibert [3]. — Il n'est du reste qu'une forme adoucie de la *corde,* supplice que Belli se rappelle avoir vu infliger dans son enfance.

Cqui [4], e cquant'è ggranne Roma l'aricorda,
Propio in ner mezzo a sta ritiratella,
C'era piantato un trave e una ggirella,
Dove prima sce daveno la corda.

Sto ggiucarello era una lima sorda,
O ffussi a ttratti oppuro a ccampanella [5].
Ché cchi ss'è intesa in petto la rotella
De le spalle, per ddio nun ze ne scorda.

[1] II, 86, 96, 404 ; III, 81, 425 : IV, 308, 128 ; VI, 108, 163.

[2] On vit pour la dernière fois le « chevalet » en 1855, à la Place du Peuple ; cf. la note de M. Morandi : II, 86.

[3] Espace qui aujourd'hui encore s'appelle « Cavalletto » dans le langage populaire.

[4] A l'angle du Corso et de la Via della Frezza.

[5] A l'extrémité d'une corde qui glissait sur une poulie on suspendait le condamné, par les mains réunies derrière le dos ; le bourreau, tirant

Sia benedetto sempre er cavaletto!
Armanco mo ttè n' eschi con onore,
E nun ce fai li cardinali in petto.

Chè ffor de quer tantino de bbrusciore,
Un galantomo, senza stacce a lletto,
Pò annà pp' er fatto suo com' un zignore.

(I, 204)[1].

La *mordacchia* est un véritable instrument de torture qui, pénétrant dans la bouche, serre violemment la langue, de manière à empêcher les cris et protestations du condamné; on met la mordacchia aux blasphémateurs qu'on promène par les rues sur un âne, les exposant ainsi à la risée du public[2]; on la met aussi aux condamnés à mort en les conduisant à l'échafaud. Tout le long des rues où passe le sinistre cortège, le peuple s'entasse, curieux, bavard, le sarcasme à la lèvre. Ces exécutions capitales, dont plusieurs vantent tant les effets « moralisants » ne servent qu'à réveiller au fond des cœurs la cruauté primitive, la soif atavique du sang et de la souffrance d'autrui. Vous croyez que ce spectacle effrayera les méchants? Mais lequel d'entre eux ne se croit pas assez malin pour échapper à la justice? Et même s'il songe un instant au possible lendemain, cette chance à courir ne fait que l'exalter; il se croit un héros, et puisqu'il

l'autre extrémité de la corde, faisait monter et descendre le patient, tantôt lentement *(a campanella)* et tantôt par secousses violentes *(a tratti)* de sorte que le malheureux, retombant de tout son poids, croyait sentir ses omoplates dans sa poitrine et ne manquait pas de cracher le sang *(far li cardinali in petto)*. Le cavalletto, par contre, ne laissait qu'une douleur cuisante et ne forçait pas à garder le lit.

[1] Cf. IV, 382; VI, 216.

[2] II, 11; III, 428. C'est à cette promenade à âne que fait allusion l'expression : « è mmale de somaro e ccavalletto » (IV, 128). Le blasphémateur était parfois mis au pilori, avec la mordacchia, à la porte d'une église. Le supplice de la mordacchia demeura en vigueur à Rome jusque vers 1810; en d'autres parties des Etats de l'Eglise, plus tard encore. — Un autre châtiment qui semble déjà tombé en désuétude aux temps de Belli mais dont il parle encore, est celui du *fouet*, appliqué aux prostituées qui se masquaient en carnaval, malgré les lois très sévères qui le leur défendaient. Cf. II, 320.

joue tout, puisque sa vie est sans cesse menacée. il veut du moins que le risque soit compensé par la jouissance, par des forfaits toujours renouvelés. Cet homme-là ne manque pas une exécution; il connaît tous les pendus, tous les guillotinés; il apprécie ces morts. courageuses, ou lâches, ou résignées: il goûte ces frissons suprêmes. et ses yeux se repaissent du châtiment sanglant auquel il échappe chaque jour.

Le dilettante du Pont Saint-Ange.

Viengheno : attenti : la funzione è llesta.
Ecco cor collo iggnudo e ttrittichente [1]
Er prim' omo dell' opera. er pazziente,
L'asso a ccoppe, er ziggnore de la festa.

E ecco er professore che sse presta
A sservì da scirùsico a la ggente
Pe' ttre cquadrini. e a tutti ggentirmente
Je cura er male der dolor de testa [2].

Ma nno a mman manca, no : ll'antro a mman dritta.
Quello ar ziconno posto é ll' ajjutante.
La proscedenza aspetta a mmastro Titta.

Volete inzeggnà a mmé cchi ffà la capa?
Jo cqua nun manco mai : so' ffreguentante;
E er boia lo conosco com' er Papa.

(IV, 256) [3].

Les pères mènent leurs fils à ce spectacle édifiant [4] et les familiarisent ainsi avec la pire cruauté : celle de voir, sans frémir. répandre le sang humain. Le spectacle est particulièrement intéressant lorsque le condamné s'obstine dans l'impénitence, pour sauver l'âme. le bourreau torture le

[1] Vacillant
[2] C'est le bourreau, qui guérit les maux de tête.
[3] V. 139, 140, 305.
[4] I, 80. Voyez page 128.

corps de son mieux : des soufflets, des charbons ardents, des plaques rougies au feu, de la cire liquéfiée tourmentent cette pauvre chair ; parfois en vain ; l'homme se roidit et s'obstine, et le prêtre alors d'un grand geste envoie l'âme en enfer [1].

Les exécutions ont lieu généralement au Pont Saint-Ange [2] ou à la Place du Peuple [3]. Les moyens sont divers : les verges (mazzola) et l'écartèlement (squarto) ainsi que la pendaison font place de plus en plus à la guillotine [4], mais le souvenir en demeure dans l'expression « assassino de « mazzola e squarto » [5].

Le gibet (forca) avait été remplacé lors de la Révolution française par la guillotine ; en 1814 il fut réintégré dans ses droits avec la mazzola et le squarto. Mais en 1816 il céda de nouveau la place (et cette fois définitivement) à la guillotine [6]. Ici encore le mot dura plus longtemps que la chose : le Romain dit souvent « impiccato » (pendu) au lieu de « décapité » [7].

Avant de quitter ce domaine des tribunaux et de la justice, il nous faut toucher deux mots des avocats (en it. legulei). Le Romain les appelle curiali, mozzini, mozzorecchi et scortichini [8]. Ces mots disent déjà le mépris et la haine du popolino pour ceux qui l'écorchent. *Les avoca*

Les avocats se divisent en trois classes principales : l'ordre le plus élevé est celui du Collège (vingt-quatre) ; puis viennent les curiali di Rota et enfin les Innoscenziani (du nom

[1] Voyez le cas du fameux Gamınardella : I, 81. — La formule d'usage pour annoncer la condamnation au coupable est : « Il fisco ti condanna a morte ». I, 69 ; II, 256 ; V, 111. Le Romain dit : « Er fischio te condanna a morte ».

[2] I, 39 ; IV, 256.

[3] IV, 25.

[4] Le dernier écartèlement est du 27 mai 1816, et la dernière exécution par les verges est du 23 janvier 1826. Cf. note 1 de V, 79.

[5] I, 187 ; V, 79.

[6] III, 125 ; IV, 308.

[7] Cf. VI, 18, note 8.

[8] Cf. II, 183, 306.

de leur fondateur Innocent XII) qui sont les plus nombreux, les plus médiocres et les plus terribles aussi [1]. — Quand ils plaident devant la Sacra Rota, les avocats (même laïques) revêtent le costume des clercs [2], et c'est de là qu'ils portent tous le titre d'abbé, titre jadis fort recherché, mais qui au temps de Belli a déjà une nuance d'ironie méprisante [3].

Ces curiali sont bavards et bruyants comme des pies [4], insolents envers le pauvre mais rampants à l'égard des juges [5]: entre eux ils s'insultent à qui mieux mieux, et se réconcilient pour duper les clients [6]; ils ont toujours à la bouche de grands mots techniques auxquels le pauvre diable ne comprend rien [7]. Certes les prélats et cardinaux sont de grands voleurs, pourtant c'est peu de chose en comparaison des scortichini !

Nissuno ve l'impuggna, sor Tobbia,
Ch' a Rroma li prelati e ccardinali,
Un po' mmeno o un po' ppiù, sso' ccapitali
Da ffasse er zeggno de la crosce e vvia [8].

Puro nun zo' li furbi prencipali,
E sse dà cchi li passa in birberia [9].
Citeme un po' cchi ha vvisto mai gginia
Peggio de la gginia de li curiali.

Ciànno inzino un *oremus* [10], che ss' addopra
Pe' cchiede a Ddio de disturbà la pasce
De le famijje e gguadaggnacce sopra.

[1] II, 187, 306. — Sur les avocats consistoriaux, cf. I, 35, 37.

[2] Léon XII l'avait interdit, mais sa défense ne semble pas avoir été respectée. Cf. II, 182.

[3] II, 10, 297 ; V, 117.

[4] II, 183.

[5] III, 354.

[6] II, 187.

[7] V, 156.

[8] Les prélats et cardinaux sont tels qu'il n'y a qu'à faire le signe de la croix et à se sauver.

[9] Il y en a qui les dépassent en friponnerie.

[10] Ce soi-disant *oremus* des avocats aurait été : « Suscita, Domine, lites et controversias inter volentes et malesolventes... »

Quest' è un punto pe' mmé bbell' e disciso,
Che un par che sse ne sarvi sia capasce
De mette sottosopra er paradiso [1].

(IV, 164).

La Congrégation de Saint-Yves a pour mission de défendre gratis la cause des pauvres. mais... « ce qu'on épargne en « frais, il faut le donner en cadeaux » (II, 237).

Il ne manque qu'une chose à Montecitorio (palais où se rend la justice) : c'est un jardin où les avocats pourraient planter leurs carottes [2]. Un pauvre diable de chaudronnier a remis à un avocat un débiteur insolvable : « Ne l'eussé-je « jamais fait ! De l'argent, j'en ai donné à la pelle ; du temps, « tant qu'il en a fallu. La conclusion ? Le tribunal m'enjoint « de montrer ce que j'ai vendu ! Mais voici le pire : mon « abbé (avocat) m'envoie un compte où les centaines se sui- « vent à la file : et chaque coup de chapeau que je lui ai tiré « dans la rue, il me l'a compté comme consultation » (II, 375) [3].

3. Les Édits. — Les Placets

Les édits. C'est le Cardinal Vicaire qui fait afficher sur les murs de Rome le texte des nouveaux arrêtés ; c'est lui qui « invente « les péchés pour les punir ensuite » [4].

Ces édits sont innombrables ; ils font une camisole par laquelle le pape tient Rome au chaud [5]. « Entre deux mal- « heurs, le pape s'ingénie et affiche des arrêtés, il emprunte, « il loue, et rien ne change. Il a raison celui qui disait hier « que ces édits sont des guenilles qu'un pape colle aux « murs et qu'un chiffonnier emporte » (II, 299).

[1] Deux avocats suffiraient à mettre le paradis sens dessus dessous.

[2] III, 362 ; V, 117.

[3] Voyez II, 297, l'expression résignée : « oggni agguello ar zuo mascello ».

[4] V, 339.

[5] IV, 49. — Les mentions d'édits sont très nombreuses ; par exemple : II, 155, 269, 317, 405 : III, 146, 350, 387 ; IV, 169, 241 : V, 244, 302.

Si du moins ces édits et ces changements perpétuels apportaient quelque soulagement au peuple! mais ils ne profitent qu'à ceux qui les font :

Viva chi scrive, e bbuggiarà cchi llegge[1].

« Les affiches qu'on voit coller sur les murs de Rome, « pour la comédie, les concerts, les bals, sont de toutes les « couleurs : rouges, jaunes, bleues, afin de mieux attirer « l'œil. Et les édits de cette farce que nous joue le pape, de « quelle couleur sont-ils? du vert de l'espérance » (II, 399). Toutes ces affiches sont en effet couvertes de belles promesses qui ne se réalisent jamais. Pourquoi? à cause des privilèges. Les clercs d'abord, puis les nobles, puis les riches, tous ceux-là échappent d'une façon ou d'une autre, tandis que le popolino est toujours frappé et paie toujours. « A peine y a-t-il une loi nouvelle à Rome, que M. A. et « M. B. sortent leurs diplômes, et la loi se retouche, se cor- « rige et se châtre ».

Ecco in che ppiede stanno li Romani.
E cquesta è una città? cche! sta sporchizzia?!
No, cchiamela, per dio, *Terra de cani.*
(II, 168).

Nous avons d'abord les édits sur ce qu'il est permis ou défendu de manger[2], et sur l'observance des fêtes religieuses. Les dimanches et autres jours de fête, il est interdit de travailler, soit en ville, soit à la campagne, soit dans l'intérieur des maisons, et interdit aussi de faire travailler les bêtes; la moindre transgression sera punie de vingt-cinq écus d'amende, dont un quart sera donné à la police ou au dénonciateur (on en taira le nom)[3]. Les pintes, les gargotes et les

[1] II, 363.
[2] I, 213 : V, 265. — Privilèges des ecclésiastiques : II, 318; V, 265. — Voyez III, 317, les peines particulièrement sévères contre ceux qui détiendraient les biens d'un prêtre après son décès.
[3] IV, 405.

restaurants n'ouvriront qu'à une heure fixe et pour un temps déterminé, tandis que les églises seront ouvertes à tous [1]. Par malheur pour la religion, l'horaire fixé par l'édit est de telle sorte, qu'avec un peu d'habileté le buveur passe paisiblement de la « bettola » à l' « osteria », et de l'osteria à la « trattoria ».

Les pintiers ont fait de tout temps des affaires d'or dans la Cité des papes. L'oisiveté, le manque de toute participation aux affaires publiques, les brusques passages du dénûment à l'abondance (grâce aux immorales distributions d'argent et à tous les trucs que nous avons déjà vus), en un mot la vie irrégulière, au jour le jour, pousse les Romains aux longues séances à l'ostérie. La papauté n'a combattu ce vice que bien mollement, sans esprit de suite, et par des mesures purement extérieures. Tel l'arrêté de Léon XII, dit des « cancelletti », qui ordonnait aux pintiers de mettre une barrière à leur porte, de sorte que le client ne pouvait entrer et s'arrêter, mais devait vider son verre, debout, sur le trottoir, en toute hâte [2]. Le résultat fut qu'on s'enivra dans la rue et le scandale n'en fut que plus grand. Le gouvernement devait hésiter d'ailleurs à mécontenter les buveurs ; c'est parmi eux qu'il recrutait ses adhérents les plus fanatiques. Lorsque le 28 novembre 1832, le gouverneur publia un arrêté provisoire qui restreignait les libertés des ostéries, ceux qui protestèrent disaient :

Papa Grigorio, di' ar Governatore,
Che sto popolo tuo trasteverino,
Si pperde l'ostarie, fa cquarch' orrore.

Noi mànnesce [3] a scannatte er giacubbino,
Spènnesce [4] ar prezzo che tte va ppiù a ccore,
Ma gguai, pe' ccristo, a cchi cce tocca er vino.

(II, 200).

[1] IV, 107 ; V, 231.
[2] I, 122.
[3] Mandaci. Envoie-nous égorger les jacobins.
[4] Spendici. Emploie-nous.

Les plaintes les plus amères partent des petits commerçants : « Qui veut ouvrir une boutique doit aller d'abord chez « Monseigneur le Gouverneur, et là attendre un an jusqu'à ce « qu'on lui dise : oui. Finalement, tu ouvres; mais voilà « Monseigneur l'intendant des vivres qui te tombe dessus « pour savoir si tu as la licence, quand elle a été faite, et « comment, et par qui : quand il a tout vu, il te ferme ta « boutique. Quand tu y as remédié, voilà le Cardinal Vicaire « qui veut savoir si tu as bien dit la vérité. Enfin tout est en « règle ; voici un nouvel édit, et sans t'en dire davantage, ils « te mangent ta boutique avec ce qu'il y a dedans » (II, 169).

Il est une parole surtout que ces pauvres gens épellent avec tristesse, lorsqu'ils se rassemblent en foule devant le texte d'un nouvel arrêté [1] ; c'est la parole « gabbelle ». « Oh ! « les belles lettres, les belles arabesques ! Il y avait là trois « pintiers et deux boulangers qui en disaient pis que pendre. « Ces imbéciles ne comprennent pas leur avantage » (II, 231).

En 1837, pour raisons de prudence, un édit supprime en quelques mots les fêtes de Carnaval ; c'est un désastre pour les marchands de masques, les loueurs de costumes, les fabricants de « confetti », les vendeurs de « moccoletti » [2].

La mendicité elle-même est en quelque sorte patentée par le gouvernement ; il est une loi à la vérité qui envoie en prison tous les mendiants désœuvrés (!) et cependant « les « rues, les églises, les cafés, les ostéries, les escaliers sont « pleins de pauvres auxquels personne ne dit rien, tandis « que d'autre part le peuple paie des impôts, soi-disant pour « l'assistance publique » [3] ; pour augmenter la confusion, voici un autre édit qui enjoint aux « chevaliers de la faim » de porter une plaque les autorisant à tendre la main aux passants [3] ! Il en sera de cet arrêté comme de tant d'autres :

[1] I, 211.

[2] V, 12. — Voyez IV, 70, un sonnet ironique à propos d'un édit qui déterminait avec plus de précision la valeur des monnaies.

[3] IV, 100.

[4] V, 96.

le gouvernement les publie pour tranquilliser sa conscience, mais personne ne songe à les observer ni à les faire observer. — C'est le cas par exemple pour cet édit que l'autorité fait afficher chaque année, au commencement de l'été, contre les chiens vagabonds, afin de prévenir les cas d'hydrophobie [1].

Enfin, pour donner une idée des ingérences de l'État ecclésiastique dans les affaires de la vie privée, il suffit de rappeler l'édit d'un évêque de Sinigaglia (13 décembre 1844) qui interdit aux amoureux de se faire des cadeaux [2] !

Le fait qui ressort clairement de tout ceci c'est que la loi n'est qu'un manteau troué dont se recouvre l'arbitraire. Les uns protestent tout haut, ce sont les « jacobins » : nous en parlerons tout à l'heure ; d'autres se taisent en haussant les épaules, un sourire sarcastique à la lèvre ; enfin les malins, les timides, les vaincus et les démoralisés, tous ceux-là s'ingénient à tirer le meilleur parti de la situation. Ils savent bien que crier justice, en appeler aux tribunaux, c'est peine perdue; puisque c'est l'arbitraire qui gouverne, ils ont recours eux aussi à l'arbitraire pour vivre et jouir : ils s'engagent sur le chemin des protections et des humbles *placets*. *Les suppliques.* Il faut courber la tête et ramper ; il faut flatter le moindre laquais du Monseigneur, user le pavé des antichambres ; de pourboire en pourboire et de bassesse en bassesse, il faut s'insinuer auprès d'un secrétaire, savoir pleurer au moment opportun, avaler en silence les refus et les grossièretés ; il faut mentir, abdiquer toute vergogne, subir enfin le moine et le curé dans la rue, à table et jusque dans le lit conjugal. A ce prix, quand on se sera fait l'âme vile d'un esclave, votre placet arrivera à bon port, et vous vaudra peut-être l'aumône d'un peu de pain ou la grâce d'un innocent.

Quelle que soit la justesse de la requête, le principal est de trouver qui saura la faire parvenir. « Le mémorial que

[1] V, 191.
[2] V, 281.

« j'ai jeté au pape, dans son carrosse, il l'a passé au cardi-
« nal; il faudrait maintenant trouver un bon « tuyau », et je
« pense à cette Fortunata que le cardinal a mariée à son
« avocat; il la protège depuis longtemps et même il est par-
« rain d'un de ses enfants qui est le portrait tout craché de
« Son Éminence » (II. 106). Quiconque n'est pas épaulé de la sorte court le risque de voir comment Monseigneur fait envelopper des cure-dents dans le papier du placet [1]. Le refus est souvent grossier [2]; témoin ce pauvre diable qui a finalement obtenu une audience après dix essais infructueux :

Lui [3] stava quieto; e io : « Dov' è er dilitto?
Ch' ha ffatto er fijjo mio? fora le prove :
Nun parlo bbene? » E Monziggnore zzitto.

Ner mejjo der discorzo, er calzolaro
Venne a pportajje un par de scarpe nove,
E mme mmannòrno via com' un zomaro.

(IV, 359).

Un autre a plus de chance : au moment où Son Éminence va refuser, entre une belle dame... et le cardinal tout rouge, comme illuminé d'En Haut, se hâte de donner la signature demandée « et s'en va faire bon voyage » [4].

Toutes les demandes de subside sont inutiles, dit un sage; le Trésorier n'a que trop à faire à payer les cardinaux [5]; même quand le secours est accordé, la moitié s'en perd dans les mains des employés [6]. — Quoi qu'il en soit, il ne faut jamais perdre patience, mais insister au contraire. « Quel « risque y a-t-il? de rester le bec dans l'eau. Gros-Jean

[1] II, 51.
[2] III, 212.
[3] C'est Monseigneur.
[4] II, 233.
[5] IV, 125.
[6] II, 203.

« comme devant? Non, à force d'aboyer, on finit par lécher « quelque chose » (IV, 195)[1].

Une condition essentielle, c'est aussi de présenter la même requête à plusieurs personnes[2]; pour peu qu'on sache s'y prendre, on finit par persuader quelqu'un. « Prends donc « ce mémorial, Marthe, et porte-le ainsi sous ton tablier, « et dis à ceux que tu rencontres : Monsieur un Tel, faites-« moi le plaisir de lire ce papier. — Tu manques ton coup « la première fois? Le mal n'est pas grand ; la deuxième fois, « ou la troisième, ou la quatrième, tu verras que le papier « porte ses fruits, à moins que le monde n'aille à la dérive ».

Dirà cquarcuno : « De chi ssète fijja? »
Tu allora abbassa l'occhi e ddi' ttremanno :
« D'una povera madre de famijja ».

A cquanti, fijja mia, nun té ne danno,
Dijje : « Pazienza ». Da chi ddà, tu ppijja,
Ma nun avé mmai resti ar tu' commanno[3].
(V, 445).

Avant de parler de l'opposition jacobine et des moyens de répression, j'intercale ici quelques renseignements de moindre importance qui occupent peu de place dans l'œuvre de Belli. Il s'agit d'abord des *œuvres de bienfaisance* du gouvernement pontifical[4] : l'Istituto di Beneficenza, fondé à Rome par le gouvernement de Napoléon et conservé à grand'peine aux temps de la Restauration; à juger d'après les sonnets de Belli, la Beneficenza a surtout pour but de donner du travail aux ouvriers désœuvrés; c'est elle qui a exécuté les grands travaux de terrassement au Pincio[5], et les fouilles *La bienfaisance.*

[1] Cf. V, 135.
[2] V, 414.
[3] Prends garde de ne jamais avoir de monnaie pour rendre.
[4] J'ai déjà parlé de la charité des couvents, des confréries et des distributions éventuelles faites sur l'ordre du pape. Voyez p. 277, 278, 321, 328
[5] III, 116.

du Capitole [1]. Le plus souvent, hélas, les fonds publics sont épuisés... pour ces travaux-là [2]; « deux mille bras restent sans travail et mille bouches sans pain [3] ».

Une autre bonne institution est celle de l'assistance des malades indigents. Il y a pour chaque quartier (rione), un médecin, un chirurgien et un pharmacien tenus de soigner les pauvres gratis; il ne semble pas qu'ils s'acquittent de leur tâche avec beaucoup de zèle. « Miseri poveri ! » s'écrie Belli dans une note. Voici un dialogue entre le médecin et une parente du patient :

Oh ssor dottore. — Ebbene? l'ammalata? —
Eh. un' ora fa mmé la so' vvista bbrutta [4]. —
Perché? — Pperché ss'era intisita tutta [5]. —
Niente : un poco di febbre risaltata.

L'ha presa quella roba? — L'ha ppijjata. —
Brava. E... dicevo... il vescicante? — Frutta [6]. —
Bene. Dov' è l'orina? — Uh ! ll' ho bbuttata. —
Ma, figliola, l'orina non si butta. —

Nun penzi : da cqui avanti je la lasso. —
Brutta lingua ! — Ce vò er vommitativo? —
Stiamo a vedere come va da basso. —

E cquanno lo dirà? — Quando ritorno.
Tratanto posso fajje un lavativo? —
Fatelo. E ci vedremo un altro giorno.

(IV, 354).

Le Sénat. Enfin, il faut dire quelques mots du *Sénateur de Rome.* La triste histoire du Sénat à travers le moyen âge n'est pas à faire ici en détail [7]. Je la résumerai brièvement : Le Sénat,

[1] V, 258.
[2] III, 155. Cf. II, 203, 104.
[3] III, 116.
[4] J'ai eu bien peur.
[5] Elle avait les membres tout raidis.
[6] Le vésicatoire fait bon effet.
[7] Je renvoie simplement à l'ouvrage de Grégorovius, et, pour plus de brièveté, au chapitre Ier du tome III de Silvagni : *La Corte e la Società Romana nei secoli XVIII e XIX.*

déjà dépouillé de ses droits réels par les empereurs, subsista cependant dans sa forme extérieure jusque vers le V[e] siècle; à cette époque, les familles dans lesquelles il se recrutait disparurent en grande partie, la plupart victimes des invasions et des pillages, les autres émigrées à Constantinople ou en d'autres pays plus paisibles. Pourtant, le Sénat ne cessa pas de végéter; le nom seul de cette « assemblée de rois » en imposait aux barbares, aux empereurs et aux papes. Le Sénat concourait avec le clergé et le peuple à l'élection des papes; il gardait encore un semblant d'autorité en matière civile, et avait une juridiction à lui: il était en quelque sorte un conseil communal... très surveillé. D'ailleurs le Sénat se réduisait de plus en plus à un seul homme, appelé *le Sénateur*, lequel avait en dessous de lui trois « conservateurs », un « prieur » des caporioni [1], treize « caporioni », et cinquante-six députés nommés par la ville, formant le Conseil secret. Une assemblée générale de tous les citoyens majeurs fut abolie en 1662.

Le Sénateur disposait d'un corps de milices, dit des *capotori;* il portait un sceptre d'ivoire, battait monnaie et gouvernait la ville en temps de vacance du Saint-Siège; il présidait à l'édilité et aux marchés, et jugeait en matière d'art et d'agriculture. Le Sénat avait aussi un semblant d'autorité judiciaire qui lui fut enlevé en 1847, ainsi que nous l'avons déjà vu [2].

Les attributions diverses du Sénateur devinrent de plus en plus fictives; le pape prenait tout pour lui: finalement, aux temps dont nous parlons, il ne restait plus au Sénateur qu'une installation et des réceptions somptueuses, le droit de laver les mains au pape et de faire courir les « barberi » [3].

[1] C'est-à-dire: « chefs des rioni ». Il y avait 13 rioni ou quartiers.
[2] Voyez page 355 et Belli V. 373, 378.
[3] Je parlerai plus tard des relations spéciales du Sénateur avec les Juifs.

Il faut se souvenir de cet état de choses pour goûter l'ironie des sonnets où il est question du Sénateur :

Che ffarà a Rroma er popolo romano
Adesso che jje more er Zenatore [1] ?
Come faranno, adesso che llui more,
Li vassalli de Cori e Vvitorchiano [2] ?

Che ffarà adesso er povero sovrano
Der Vicario de Ddio nostro Siggnore,
Senza sta prima carica d'onore
Che lo vadi a sservì dda lavamano ?

E ccome se farà ggiuveddì-ggrasso,
Che nun ce sarà ppiù cchi bbatti er Corzo
Fra le carrozze che jje danno er passo [3] ?

Quieti pe' ccarità, cchè, llui crepato,
Nun mancherà de scerto un' antro torzo [4]
Da méttelo a la testa der Zenato.

(III, 133).

Point n'est besoin de grandes vertus pour être Sénateur.

Li riquisiti per entrà in funzione
So' una bbrava perucca in zu la coccia [5],
Un par de guanti bbianchi, e un ber rubbone [6].

(III, 137) [7].

Pie IX enleva au Sénateur l'autorité judiciaire, mais chercha du moins à lui rendre quelques attributions municipales,

[1] Il s'agit du prince don Paluzzo Altieri, décédé dans la nuit du 9 au 10 janvier 1834.

[2] Le peuple romain possédait quatre fiefs : Vitorchiano, Cori, Magliano et Barbarano.

[3] Le premier jour de Carnaval et le Jeudi-gras, le Sénateur « bat le Corso » en passant avec ses voitures entre deux files de carrosses.

[4] Un autre imbécile.

[5] Sur la tête (sur la coquille).

[6] Vêtement du Sénateur, de soie et d'or.

[7] Le succeseur de Don Paluzzo Altieri fut Orsini, duc de Gravina (III, 135) : un autre sonnet (III, 138) fait allusion à la rivalité entre Orsini et Corsini : celui-ci avait été Sénateur avant Altieri et s'était retiré en suite de dissentiment avec le pape; il revint au Sénat le 1er janvier 1818.

usurpées par les papes ses prédécesseurs. Il semble que la suppression du Tribunal criminel ait soulevé quelque mécontentement ; un Romain s'écrie d'un air menaçant (mais l'intention est ironique, cela va sans dire) : « Ça va causer « un égorgement dans Rome. Si le Sénateur armait les Fi« dèles, les scribes, les Caporioni et les Capotori, tous les « frères de l'Araceli, tous les débiteurs emprisonnés..., mon « Dieu ! mon poil se hérisse en pensant à tout ce sang ré« pandu ! » (V, 378)[1].

Voilà ce que les siècles ont fait du Senatus Populusque Romanus !

4. Les Jacobins

En dépit des publications nombreuses et importantes que les cinquante dernières années nous ont apportées sur l'œuvre de la Révolution, ou plutôt en raison même des ouvrages d'un de Tocqueville et d'un Taine, le moment ne semble pas encore venu d'énoncer un jugement définitif et impartial sur les événements d'il y a cent ans, ni sur l'œuvre de propagande faite à l'étranger par les héros du Consulat et de l'Empire. Quoi qu'il en soit, justes ou faussées, égoïstes ou désintéressées, les idées de liberté et d'égalité ont pénétré, dès le commencement de ce siècle, dans les couches les plus profondes des peuples d'Europe ; elles y ont fermenté et ont créé un « état d'âme » qu'on a pu nier obstinément, mais qu'on n'a pas réussi à détruire ni même à enrayer. Certains systèmes de gouvernement qui, avant 1789, étaient possibles et quasi naturels, n'étaient plus qu'odieux lors de la Restauration. La bourgeoisie des divers pays a pu se plaindre, à bon droit, de l'invasion française ; mais le peuple,

[1] Les Capotori sont la milice communale, formée des chefs de corporations, très peu redoutable. Les Fedeli sont les serviteurs des Conservateurs et sont tous originaires de Vitorchiano, un des quatre fiefs du peuple romain. Cf. I, 138 ; II, 292 ; VI, 192. — Sur le sénateur voyez encore I, 61, 161.

en dépit des violences, des excès, des déclamations hypocrites, se trouvait, en 1815, avoir goûté, pour la première fois, la saveur virile et inoubliable du vin de la liberté.

C'est à quoi les papes pensèrent moins encore que d'autres princes. Ils se bercèrent dans leur sécurité, trompés par les acclamations d'une populace servile, sans conscience et sans vergogne, cette tourbe qui s'en va hurlant par les rues, baisant les traces du plus fort, quel qu'il soit. — Par contre, les meilleurs fils du peuple demeurèrent chez eux, déçus mais non point découragés. Habitués à la patience, hésitants comme le sont tous les pauvres gens aussi longtemps que le besoin ne leur met pas l'épée à la main, ils se mirent à attendre. Surveillés par le curé, par le moine, entourés d'espions, « protégés » par les baïonnettes autrichiennes ou françaises, ils furent prudents et... communièrent à Pâques.

Toutefois les discours de ces gens ont d'étranges sous-entendus ; leurs sourires cachent des réticences. Plusieurs d'entre eux portent la barbe [1] ; mais ce signe extérieur est superflu, les curés reconnaissent les libéraux rien qu'à l'éclat de leurs yeux et aux frissons d'impatience. Bien peu parlent ouvertement ; pourtant, de toutes parts, ce sont des voix menaçantes, venues on ne sait d'où ; et malgré la censure, à travers la campagne déserte dont Rome est entourée, d'autres voix viennent de la patrie commune ; ce sont les voix de Foscolo, de Léopardi, de Gioberti, de Balbo, de Massimo d'Azeglio, de Mazzini. — Les sociétés secrètes prospèrent et recrutent leurs adhérents jusque dans la Cité des papes. Déjà un homme grandit dont le nom seul évoque une épopée fantastique et dont la devise sera : *Rome ou la mort !* Oh ! si tous ces héros obscurs qui furent emprisonnés, fusillés ou guillotinés pour la cause italienne avaient pu savoir qu'un jour la statue de Garibaldi se dresserait forte et fière sur le Janicule !

[1] Voyez plus loin, page 392.

Ils sont appelés « jacobins » et « carbonari » ces effrontés qui rêvent d'une justice meilleure, peut-être même d'un parlement et d'un gouvernement laïque. « Giacubbini infami [1] » — « turchi arrabbiati ggiacubbini [2] » — « giacubbinacci cani [3] » — tels sont les titres que leur donne la populace papaline [4].

« Jacobins » sont non seulement ceux qui critiquent le pouvoir temporel, mais encore tous ceux qui, sur un point quelconque, doutent de la foi catholique, de sorte que le premier jacobin a été saint Thomas [5]. Et cela est logique, puisque le gouvernement lui-même confond en toutes choses le religieux avec le civil, et puisque tout le système est conçu comme une Cité de Dieu terrestre. Jacobin est donc le médecin qui émet des doutes sur l'authenticité des os d'un saint [6]; et jacobin celui qui ne croit pas aux vertus des cloches [7], aux effets de l'excommunication [8], aux miracles des saintes [9], et celui qui ne verse pas au prêche des larmes de contrition [10]. En un mot,

> Cqua nun ze n' essce : o ssemo ggiacubbini,
> O ccredemo a la legge der Ziggnore.
>
> (V, 340).

Être jacobin, c'est le pire de tous les péchés, celui pour lequel il n'y a pas de miséricorde, même en temps de jubilé [11],

[1] III, 73.
[2] V, 357.
[3] V, 286.
[4] C'est dans la plèbe la plus vile que le gouvernement avait ses amis les plus fanatiques, appelés *Sanfedisti*. A l'époque du libéralisme de Pie IX, leur attachement au système de Grégoire XVI leur valut le nom de *Gregoriani*, tandis que les amis de Pie IX s'appelaient *Piani*. Cf. II, 132, note 3 ; III, 317, note 14 ; III, 358, note 10 ; et V, 347, note 1.
[5] II, 270.
III, 100.
III, 315.
[8] III, 317.
[9] IV, 104, 223 ; V, 303.
[10] V, 338.
[11] II, 101. — Les francs-maçons, les Juifs et les Turcs sont tous damnes sans remède : III, 291. — Cf. aussi III, 47.

et la populace sanfediste est toujours prête à toutes les violences, pourvu que le gouvernement lui accorde le vin à bon marché ! [1] — La nuit, au sortir de l'ostérie, des bandes avinées parcourent les rues en hurlant des cris de mort [2]. A la guillotine, tous ces francs-maçons, libéraux et jacobins de toute couleur [3] ! Sur un mot du pape, les couteaux sortiront de leur gaine, pour une guerre civile ou plutôt pour un lâche égorgement, puisque seuls les sanfedisti ont l'autorisation de porter des armes. « Celui qui porte une arme mé-
« rite de mourir dans les fers ; exception faite pour nous, car
« si nous portons le couteau, en une époque si agitée, c'est
« dans une bonne intention » (III, 347).

Avec quelle habileté le gouvernement a su semer la haine entre ces fils d'un même peuple ! Il a employé à la fois l'intimidation, les belles promesses, les privilèges devant la loi, la corruption par le vin et par la femme. Un sonnet de Belli [4] résume fort bien cet état de choses : « Il y avait une fois
« un loup, qui se mit une pelisse et se fit berger, de sorte
« que les brebis lui obéissaient. Mais un chien mâtin,
« d'odorat plus fin, leur dit à l'oreille : Votre ami est un
« loup qui veut vous manger le cœur. — Les brebis bêlèrent
« à qui mieux mieux ; mais le loup, pour calmer la rébellion,
« montra les dents ; et que firent ces brebis peureuses ?...
« elles dirent : le chien, le chien n'est qu'un calomniateur.
« — Et toutes d'un commun accord se mirent à le mordre »
(IV, 221) [5].

Les curés font une description effroyable de ce que serait Rome sous la domination des jacobins : « Dieu nous en

[1] II, 200.
[2] III, 89.
[3] II, 77 ; III, 61, 107 ; IV, 279 ; V, 151.
[4] Il n'a que le défaut de sentir un peu l'inspiration littéraire.
[5] M. Morandi dit en note : « Il Poeta vuol colpire quella non piccola parte di popolo e di plebe, che dopo aver prestato orecchio a ciò che il partito liberale andava dicendo contro il Papato, e dopo aver preso parte più o meno attiva ai tentativi fatti per rovesciarlo, falliti questi, si rivoltò contro i liberali, per rimettersi nelle grazie del governo ».

« garde! Tu verrais une race d'assassins pire que les Turcs « de la Mecque! Pour s'engraisser la panse, tu les verrais « battre monnaie avec les calices du bon Dieu. Tu verrais « ces voleurs, dans les églises du Seigneur. racler l'or des « cadres de tableaux ; tu les verrais arracher les fils des bras « de leur père ; il vaudrait mieux t'arracher le cœur » (II, 245). Le peuple est crédule, et plus d'un à l'ouïe de ces prophéties se résigne à subir l'état présent par peur de choses pires : « Jean, ne te mêle pas de ces choses ; laisse « débrouiller l'écheveau à ceux qui l'ont embrouillé ; le « monde tourne, sans que tu aies besoin de t'en mêler. Il « vaut mieux manger son pain sec que d'exposer sa tête « pour faire une bâfrée. Laisse couler l'eau à la descente et « dis-toi que Dieu t'a aimé, quelle que soit la ration qu'il te « donne » (I, 26).

La canaille papaline n'est qu'une bruyante minorité qui en impose aux timides. La grande majorité des habitants du Transtévère sont des hommes « prudents ». qui, au fond du cœur. haïssent le pape et le pouvoir temporel, mais qui. par politique, attaquent les jacobins, tout en laissant percer une ironie plus ou moins sensible, plus ou moins consciente C'est là un des traits du caractère romain : la circonspection unie à la satire.

Le miffe[1] *di li ggiacubbini.*

Perzuasi oramai che ar Papa novo[2]
Nun je ponno dì bbirbo e nné ssomaro.
Sai ch' antra iniquità, jj' hanno aritrovo[3] ?
Che, essenno stato frate, è un Papa avaro.

A sta ggente che cerca er pel nell' ovo
Jo je vojjo fà vvede chiaro chiaro

[1] Les mensonges.
[2] Grégoire XVI.
[3] Ritrovato.

Com' un quattr' e cquattr' otto, e jje l'approvo[1],
Che sso' ttutte carote da notaro.

E cqueste che ddich' io so' storie vere.
Perchè abbasta a gguardà. tteste de c......,
Come paga le bbarbe ar cammeriere[2].

Je le paga accusi, cche cquer regazzo
Da quarche mmese in qua cch' era un barbiere,
Ggià ha ccrompato tre vviggne e un ber palazzo.
(III, 175).

Un autre dit : « Nous savons bien que les jacobins repro-
« chent au pape de nous voler de toute façon... »

Che ?! Aspetta[3] ar Papa de toccà sti tasti ;
Perche ne sa ppiù er matto a ccasa sua.
Ch' er zavio a ccasa d'antri : e cquesto abbasti.
(II. 290).

Le pape est en somme un Vice-Dieu, et comme tel il a le droit de punir même les pensées[4], et puisque Dieu a fait tous les hommes, à l'exception de cinq ou six. pour être serviteurs, les jacobins n'ont aucune raison de se plaindre[5]. Les relations entre le souverain et le sujet ne sont-elles pas nettement établies? « Lui dà indurgenze e nnoi dàmo qua- « drini » (II. 398). Vis-à-vis des jacobins, il n'est pas besoin d'observer les règles de la charité chrétienne[6]. ni celles de la loi civile[7]: c'est trop de bonté déjà que de les fusiller par devant[8]. Et qu'importent les condamnations en suite de fausses dénonciations ?

[1] Glielo provo.
[2] C'est le célèbre Gaetanino. Voyez page 283.
[3] Spetta: c'est au pape à...
[4] III, 252.
[5] II, 37.
[6] III, 361.
[7] II. 272.
[8] IV, 128.

Via, nun è ggnente ;
Tratanto er tijjo tuo vadi in galerra,
Ch' è ssempre in tempo a uscì cquanno è innoscente.
(II, 198)[1].

Aujourd'hui, un seul crime est punissable[2], c'est d'être jacobin :

Don Marco fu convinto d'adurterio,
E er Papa l'assorvè ccome innoscente.
Diede in .... a li fijji de Saverio,
E er Papa disse : « Nun è vvero ggnente ».

Ha ffatto stocchi[3], furti, e un diavolèrio
De fede farze contro tante ggente,
E er Papa se n' è uscito serio serio :
« Nun ci vojjamo crede un accidente ».

Artine jjeri, pe' vvoler divino,
Una spia je soffiò ste du' parole :
« Santo Padre, don Marco è ggiacubbino ».

E er Zanto Padre, in ner momento istesso,
Sentènnose toccà ddove je dole,
Lo condannò da lui senza proscesso.
(III, 355).

En présence de telles rigueurs et puisque les rues et les cafés fourmillent d'espions et que, grâce au curé, même les murs de la chambre à coucher ont des oreilles, on comprend que bien peu de jacobins osent parler ouvertement. L'allégorie déjà citée sur la papauté (voyez page 259) étant une des rares manifestations directes des Carbonari, j'en donne ici le texte :

L'arberone.

Immezzo all' orto mio sc' è un arberone,
Solo ar monno, e oramai tutto tarlato :

[1] Voyez page 359.
[2] III, 265. Voyez page 359.
[3] Filouteries.

Eppuro fa er zu' frutto oggni staggione,
Bbello a vvede, ma ascerbo e avvelenato.

Ricconta un libbro che dda quanno è nnato
È vvienuta a ppotallo oggni nazzione;
Ma er frutto ch' arifà ddoppo potato
Pizzica che nemmanco un peperone.

Quarchiduno me disce d'inzitallo,
Perché accusì er zu' frutto a ppoc' a ppoco
Diventerebbe bbono da maggnallo.

Ma un Carbonaro amico mio me disce
Che nnun c' è antro che ll' accetta e'r foco,
Perchè er canchero sta in ne la radisce.
(III, 150).

Les libéraux ont du moins un signe extérieur de protestation contre le pouvoir temporel : ils portent la barbe et les moustaches[1]. Souvent, en pleine rue, des agents de police zélés viennent leur arracher les poils de la barbe[2].

Les espions. Malgré les violences de la répression et le silence prudent des jacobins, une inquiétude vague envahit toute la ville et même le palais du souverain. Le pape tremble à la seule idée des Carbonari[3]. La police ne suffit plus ; une cohorte d'espions est nécessaire. Ces mouchards sont choisis avec soin dans la partie la plus abjecte de la population[4] ; qu'ils croient plus ou moins en Dieu[5], qu'ils fassent le métier de voleur ou de souteneur[6], peu importe, pourvu qu'à « l'au-

[1] Depuis Napoléon Ier jusqu'à 1830, en France les militaires étaient seuls à porter les moustaches : les sapeurs avaient le privilège de la barbe. D'après Th. Gautier, il n'y avait alors que deux « pékins » portant la barbe : Eugène Devéria et Pierre Borel. — Après 1830, la garde nationale reconstituée, les Français recommencèrent à porter la moustache qui devint aussitôt un signe de libéralisme, même en Italie. (Note de M. Morandi : III, 391.)

[2] Les allusions au port de la barbe et des moustaches (baffi) sont très fréquentes : III, 391 ; IV, 11, 391 ; V, 86.

[3] II, 307.

[4] VI, 138.

[5] Cf. note 12 de III, 82.

[6] II, 5.

dience » ils fassent un rapport fidèle sur les faits et gestes des suspects. Les espions sont innombrables [1], ils envahissent « les théâtres, les cafés, les ostéries, les maisons, et « soit vérité soit mensonge, ils ont toujours quelque histoire « à raconter [2]». Ils ont leurs petites entrées auprès du pape, du Vicaire et des juges [3], et sont ainsi au courant des choses les plus secrètes [4]. Ces tristes services sont fort bien rétribués ; un désœuvré qui a de l'argent est ou bien un voleur ou « le mari de la femme d'un prêtre » ou bien un espion [5].

Inutile de dire que ces renégats sont haïs et méprisés du peuple qui a trouvé, avec son ironie habituelle, une dizaine de termes divers pour les désigner ; l'ironie est sombre et finit par une menace :

La spia.

Che arte fate mo, voi, sor Ghitano ?
Fate er currier de corte, o la staffetta ?
Fate er zoffione, er pifero, er trommetta,
L'amico, la minosa, o er paesano ?

Quanno stavio a abbità ttra Ruff' e Fiano [6],
Ve volevio bbuttà ggiù da Ripetta [7] ;
E mmo pportate ar petto la spilletta,
Du' lumache [8] a la panza, e'r pomo immano [9].

Che ce' è a Piazza Madama [10], ch' è da maggio
Ch' ogni ggiorno l'avete pe' ccustume
D'annàcce a ffà ttra er lusco e'r brusco [11] un viaggio ?

[1] III, 115.
[2] III, 82.
[3] III, 257, 355 ; VI, 115.
[4] III, 131.
[5] III, 46. — Le délateur reçoit le quart de l'amende éventuelle : IV, 405.
[6] Il y a en réalité à Rome deux palais, *Ruffo* et *Fiano*. Mais le sens de ce vers est : quand vous faisiez le ruffian.
[7] Vos affaires allaient alors si mal, que vous pensiez à vous jeter à l'eau.
[8] Deux montres.
[9] A la main, une canne à pomme d'argent.
[10] Palais du gouverneur de police.
[11] Entre chien et loup, vous y allez chaque jour.

Nun arzamo però ttutto sto fume,
Per via ch'er *Vicoletto der vantaggio*[1].
Sor cavajjere mio, riesce a ffiume.
(II. 5)[2].

Le bon sang romain frémit devant de telles turpitudes :

Questo ve pozzo assicurà, cche a nnoi
Nun ce va a ssangue er zangue de le spie.
(III. 190).

5. L'Armée Papale

Enfin il y a l'armée ! — La Cité de Dieu sur terre, édifiée (dit-on) pour le salut des peuples, repose elle aussi sur cette base matérielle et grossière de toutes les despoties humaines : l'armée. « La vertu fonde les républiques et l'honneur sou-« tient les monarchies », parole qui a pu être vraie à un moment donné de l'histoire, mais qui n'est plus qu'une phrase, hélas, depuis que les formes surannées des gouvernements ne répondent plus aux aspirations intimes des populations. Ce qui soutient la bourgeoisie, aussi bien en république qu'en monarchie, c'est l'armée dont on a osé dire qu'elle est « le foyer des vertus civiques »[3], tandis qu'elle est la violence légalisée et disciplinée par l'abdication des individualités. C'est l'armée russe qui rétablit le calme à Varsovie, et c'est l'armée allemande qui bombarde Strasbourg, tandis que les chassepots français font merveille à Mentana, et que des soldats italiens arrêtent Garibaldi à Sinalunga. Les vaincus protestent contre les brutalités des vainqueurs et ne rêvent que de vaincre à leur tour pour perpétrer

[1] Le « vicolo del Vantaggio » part du Corso, traverse Ripetta et aboutit en effet au Tibre. Le sens de ces trois derniers vers : « Ne faites pas trop le fier, car un gain de cette sorte pourrait vous valoir une noyade ». Le sonnet tout entier est un exemple merveilleux du genre d'esprit et d'ironie du Romain.

[2] V, 117. — Voyez encore III. 391, le récit d'un espion.

[3] Citation tirée d'un journal suisse, longtemps avant l'affaire Dreyfus-Esterhazy.

d'identiques brutalités. Que demeure-t-il de ces triomphes factices pour lesquels les peuples répandent leur sang sans rien y mettre de leur âme? Pendant quinze ans Napoléon a remanié la carte de l'Europe; et qu'est donc son œuvre, aujourd'hui, comparée à celle de J.-J. Rousseau? De tous les grands noms dont s'honore le Risorgimento italien, quel est celui que l'Italie entière prononce avec amour et qui fait courir un frisson dans les foules, le nom sans tache, joyeux et fort comme la lumière? C'est le nom de Garibaldi, un songeur, un illuminé, qui se battit souvent à la vérité, mais avec une poignée de fidèles seulement et fut le plus souvent vaincu. Garibaldi qui rêva la paix universelle! D'autres que lui sont entrés dans Rome l'épée au poing, mais c'est lui qui l'a conquise moralement; c'est lui, le croyant, qui a ressuscité l'âme d'un peuple.

Jésus-Christ, crucifié par des soldats, conquiert un monde du haut de la croix. Les martyrs, qui agonisent au Colisée, ont sur les lèvres une parole plus forte que les empereurs, leurs bourreaux. Le Roi-Soleil bombarde Gènes et vole Strasbourg; il ne réduit pas les Cévennes. Le Chancelier de fer prend Paris, mais sa poigne n'a raison ni de Bebel, ni de Liebknecht. Les soldats tirent sur la foule désarmée, à Fourmies, à la Place Navone; le socialisme demeure et espère. Telle est la toute-puissance de l'Idée, quand elle est juste et que les temps sont là...

Les papes ne l'ont pas su; à mesure que leur système perdait sa signification morale, ils en augmentaient la sécurité matérielle et apparente. Les papes eurent donc une armée, comme jadis Néron; leurs soldats valaient ce que valent les soldats de tous les temps: ils ne purent pas empêcher l'Italie de se faire et de rassembler ses membres trop longtemps épars; l'heure avait sonné, et quand, le 20 septembre 1870, les Italiens se présentèrent devant la Porta Pia, il sembla que les murs croulaient presque d'eux-mêmes.

Le ministre de la guerre est un cardinal qui porte le titre

de « presidente delle armi », et représente l'autorité suprême du pape en temps de paix et de guerre. — L'armée comprend des troupes de catégories très diverses : la *ligne* est appelée « truppa vera » pour la distinguer de tous les corps plus ou moins réguliers qui furent constitués à partir de 1831, époque troublée à laquelle la ligne elle-même fut augmentée de 8000 hommes[1].

La plupart des officiers sont sans culture et sans valeur : ils volent impunément la solde de leurs soldats[2] : sur leurs épées ils ont fait graver le troisième commandement : tu ne tueras point, et n'en sont pas moins fanfarons pour cela :

Pe' vvia che ammazzà er prossimo è ddelitto,
E in cammio è ggrolia de sarvà la capa[3].
Er Vicario de Ddio, ch' è un omo dritto,
Mette in guardia a le pecore una crapa[4].

Oggnun de st' uffisciali, duro duro,
Co' cquelli bbaffi de gatto-mammone,
Pare dì : er monno nun è ppiù ssicuro.

(II, 304).

Les soldats ne valent pas mieux; recrutés au hasard, parmi les plus mauvais sujets[5], sans instruction, sans discipline, ils ne savent que piller, tirer sur les citoyens inoffensifs et violer les femmes; ainsi à Cesena, à Forli, à Bologne, à Lugo, à Ravenne[6]. Ridiculement fanfarons,[7] et lâches, en trente-six batailles ils ne répandent pas vingt livres de sang[8]. Le gouvernement paternel inflige des purges générales à tout un régiment[9], et prend soin — disent les mauvaises

[1] I, 164.
[2] III, 396.
[3] Il capo (influence du Napolitain).
[4] Una capra. On appelle « chèvre » un homme de peu de valeur.
[5] Cf. I, 106 ; et II, 68, sur les Zamboniani (canaille enrôlée par le général Zamboni).
[6] II, 68, 79.
[7] Le peuple les appelle « grevi » (ital. smargiassi, c'est-à-dire fanfarons (cf. II, 91, 160 ; et IV, 61, le scandale d'un dragon ivre.
[8] II, 325, 388.
[9] V, 216.

langues — de faire escorter les bataillons dans la campagne, par peur des brigands!

Perantro, co' sto callo, poverini !...
Ggiàa, sta ggente j'arriva mezza morta. —
Ortre er risico poi de l'assassini. —

Ah in quant' a cquesto no ; pperché a la Storta [1],
Sibbè cche nun portàssino quadrini,
Se disce che ppijjaveno la scorta.

(V, 215) [2].

Plus ridicule encore est la *garde civique* reconstituée au commencement de 1831. La vantardise des officiers [3] et la couardise des soldats en font l'objet de la risée publique : « cor un coraggio de sordato scivico » dit le Romain en pouffant de rire [4]. Et de là ces deux chefs-d'œuvre de Belli : d'abord le *civico de corata* dont j'ai donné ailleurs la traduction :

Stamo immezz' a' na macchia, Caterina,
E nno in d' una scittà ddrent 'a le mura.
T'abbasti a ddì cch' a Ssan Bonaventura [5]
Me sciassartònno a mmé jjer' a mmatina.

Pavura io ?! de che! Ppe' cristallina !
Un omo solo m'ha da fà ppavura ?
M'aveva da pijjà senza muntura
Lui, e ppoi ne volevo una duzzina.

Quanno me venne pe' investì, mme venne,
Jo pe' la rabbia me sce fesce rosso;
Ma ccosa vòi! nun me potei difenne.

[1] Premier relais de poste en sortant de Rome par la Porte du Peuple.

[2] On raconte que naguère encore les soldats portaient une ombrelle à l'exercice et faisaient l'alignement le long d'un trait à la craie : II, 92.

[3] II, 10 : VI, 81.

[4] I, 158. Cf. I, 169 : le « civico » qui monte la garde.

[5] Près de l'église de Saint-Bonaventure.

E archibbuscio, e ssciabbola, e bbainetta!...
Co' sta bbattajjeria d'impicci addosso,
Com' avevo da fà, ssi' bbenedetta?

(V, 97)[1].

Et voici ce que dit à la chambrée un autre soldat de la garde civique : « Malédiction, pardieu, à qui a inventé ces « sales traîtresses d'armes à feu ! Certainement ce fut un « moine, d'accord avec le diable. Sergent, pas de bêtises ! « Quand vous me mettez de planton, donnez-moi un fusil « déchargé ou qui n'ait du moins pas de poudre dans le « bassinet. Oh le brave couteau ! en voilà un au moins « qui ne se retourne pas comme une vipère contre son « maître ! Pour moi, vive le couteau !... Baissez-moi ce « fusil, hein ? On ne sait jamais, avec ces armes ; quelquefois « c'est le diable qui les charge ! » (I, 239).

Les *Centurions* sont un corps spécial de police que les évêques de province emploient contre les libéraux ; antique institution abolie par Sixte V et rétablie par le cardinal Bernetti. Selon les provinces, les Centurions forment une société secrète (à opposer aux Carbonari) ou sont au contraire une troupe officielle de brigands munis de privilèges spéciaux[2].

Les *Galantini* (appelés aussi Règgimento Canaglia)[3] sont un corps de milices, intermédiaires entre le soldat régulier et l'agent de police ; leur création remonte aussi à 1831. Ils sont à cheval : ils jouissent d'une triste renommée.

In qual' armi servite? — Culiscenza[4],
Reggimento Canajja ar zu' commanno. —

Cioè? — Guardia d'onor de pulizzia. —
Corpo di poco onor. — Ma cce se maggna. —
Dunque, siete contento. — Eh, ttiro via. —

(I, 120).[5]

[1] Voyez page 154
[2] III, 358.
[3] Officiellement, ils se sont appelés d'abord : guardie di polizia, puis Bersaglieri. Voyez page 367.
[4] Con licenza.
[5] Cf. I, 198 ; III, 89 ; V, 88.

En cas de grand besoin, on arme à la hâte les Sanfedisti fanatiques du Transtévère et du quartier des Monti, pour les «lâcher» contre les libéraux[1]. J'ai déjà parlé des *Capotori*,[2] milice du Capitole, recrutée dans les corporations de métiers, et ne fais que nommer en passant les *gardes nobles* du pape[3].

Enfin, il y a la *garde suisse*, recrutée dans les cantons catholiques; mercenaires dévoués, prêts à se faire hacher pour le pape comme d'autres pour Louis XVI. Ces Suisses ont la main rude et pesante[4], mais du moins ils ne font pas de politique et ne savent pas le métier d'espion; ils se mêlent au peuple, fréquentent assidûment les filles de joie[5]; au fond, ce sont de bons diables dont l'accent tudesque amuse le Transtévérin.

Stavo a ppisscià jjerzera llì a lo scuro
Tra Mmadama Lugrezzia[6] e ttra Ssan Marco,
Quann' ècchete, affiarato com' un farco[7],
Un sguizzero der Papa duro duro.

De posta me fa sbatte er c..... ar muro,
Poi vò llevamme er fongo[8] : io mé l'incarco[9],
E ccò' la patta in mano pijjo l'Arco
De li tre Rre, strillanno : « Vienghi puro ».

[1] I, 161.

[2] Che rrabbia è de sentì sti forestieri
. . . .
Di mmale de li nostri bberzajjeri,
Civichi, capotori e zzampoggnani.
Disce : « Futtre! aver nixe dissciprina ».
(V, 88).

[3] I, 230.

[4] IV, 389.

[5] VI, 11.

[6] Buste mutilé d'une statue colossale, adossé à un mur près de l'église Saint-Marc.

[7] Rapide comme un faucon.

[8] Il veut m'enlever mon chapeau (comme gage pour l'amende à payer).

[9] J'enfonce mon chapeau sur la tête.

Me sentivo quer fròscio [1] dì a le tacche
Cor fiatone : *Tartàifel, sor paine,*
Pss. nun currete tante, ché sso' stracche [2].

Poi co' mmill' antre parole turchine [3]
Ciaggiontava : *Viè cqua, ffijje te vacche.*
Ché ppeveremo un pon picchier te rine.

(I, 68).

L'armée régulière, les miliciens, les mercenaires et même « le peuple en armes » (!) ne suffisent pas à soutenir ce trône qui croule de vétusté et de pourriture [4]. Des papes italiens appellent à la rescousse les baïonnettes étrangères : les Autrichiens pacifient Bologne, les Français sont à Ancône [5], mais les Carbonari s'introduisent dans Rome. Ils y préparent le jour de la délivrance, tandis que des papalins sans vergogne acclament les troupes autrichiennes ! « In Itajja « sce so' bboni Todeschi » [6].

Finalement tous ceux-là perdent patience qui ont encore un peu de cœur, un peu de dignité. « Nous sommes obéis« sants, respectueux, tranquilles, contents avant et plus « contents après : tout ce que vous voudrez ; mais les prê« tres, Don Claude, exigent trop de nous » [7]. — « Saint-Père, « est-ce une vie chrétienne, celle que vous menez ? Espérez« vous que les choses continueront de ce pas tranquille ? »

Le ggente mica poi so' cecche e mmute :
E vve faramo avé strette infinite,
Peggio de quelle che ggià avete avute [8].

(IV, 165).

[1] Terme de mépris donné aux Allemands.
[2] Sono stracco (fatigué).
[3] Paroles inintelligibles.
[4] « Jésus n'avait pas de soldats ! — Vous n'êtes qu'un ignorant et vous ne savez pas que les péchés ont fait l'église militante. C'est pourquoi le pape a ses soldats, et si le Christ en avait eu, ça aurait mieux valu pour lui » (V, 291).
[5] II, 305.
[6] III, 122. Cf. III, 120.
[7] IV, 315.
[8] Allusion aux angoisses du pape lors des troubles de 1831.

« A voir ce gouvernement qui marche sans jambes, à voir « ce pontife qui remédie au mal avec un peu d'encre, un « peu d'encens et quatre *Ave Maria*, à voir tous ces voleurs « dépouiller le peuple impunément, tu diras que le gouver- « nement est semblable à une toupie qui court, qui court « jusqu'à ce qu'elle rencontre un caillou » (II, 301).

Pour une raison ou pour une autre, le pain se fait plus rare de jour en jour : « nous qui n'avons pas d'argent, pré- « parons nos couteaux qui sont en ces temps-ci un capital « de réserve » (II, 351).

Ce penzeranno loro [1] ; ecco sti santi
Cos' hanno sempre in bocca, per dio d'oro!
E co' sto liber *ce penzeranno loro*
Intanto cqui nnun ze pò annà ppiù avanti.

Ma sti *loro* chi sso', ssi ttutti quanti
Nun fann' antro qui ddrento ch' un lavoro
De dormì, mmaggnà e bbeve e ccantà in coro?
Di', sti *loro* chi sso'? ll' appiggionanti [2] ?

Si le cariche a Rroma l'hanno tutte
Li portroni, sti *loro* dove stanno ?
Dove stanno sti *loro?* in Galigutte ?

Sai come va a ffinì? ffinissce poi
Che ssi sti *loro* nun ce penzeranno,
Un po' ppiù in là cce penzeremo noi [3].

(V, 284).

Le moment n'est pas encore venu de conclure, puisqu'il nous reste à traiter, dans un autre volume, de ces questions très importantes : l'instruction, la superstition, le travail, la

[1] « C'est à eux (aux autres) d'y penser ».

[2] Les locataires.

[3] « Si ces autres ne finissent pas par y penser, c'est nous qui allons y penser bientôt ».

prostitution. Cependant, puisque nous voilà à mi-chemin, il ne sera pas inutile de résumer brièvement la route parcourue :

Ce peuple est le descendant le plus direct des anciens maîtres du monde ; il en a hérité réellement ou du moins virtuellement la loyauté, la sobriété, la fierté farouche, le sens précis des choses. A travers la fermentation du moyen âge, il aurait pu, comme d'autres en Italie et en Europe, se débarrasser des vices de la décadence et sortir rajeuni de ces angoisses, de ces ténèbres sillonnées de lueurs nouvelles. Vivant à Rome, au sein d'œuvres grandioses, il devait (semble-t-il) s'instruire d'une leçon constante et hausser son âme à la majesté des choses. Cela n'a pas eu lieu ; en partie précisément parce que le moyen âge n'a pas été ici ce qu'il fut ailleurs ; à Rome, le moyen âge n'a jamais rompu complètement avec la tradition, et la Renaissance morale y a avorté parce que le passé n'y est jamais mort tout à fait. — Ensuite, fait capital, la cour des papes a été la négation même du mysticisme et des aspirations idéales. A Rome, le paradis s'est vendu de toutes les façons et à bon marché ; une gloire factice qui venait du dehors et non point du dedans ; pas de lutte pour l'existence, ni en politique (comme à Florence), ni dans la vie pratique (comme à Gênes et à Venise), ni dans la vie intellectuelle ; l'énergie d'un peuple s'y est endormie dans la paresse d'une mendicité fructueuse.

Le Romain a donc gardé du passé la conception toute matérielle de l'amour et de la femme, les appétits sanguinaires, et une fierté qui n'est plus justifiée par aucun exploit. Ses dieux ont changé de nom, mais sa religion est demeurée du pur paganisme. Le gouvernement lui donne du pain quand la famine est trop grande, des divertissements grossiers en Carnaval et des spectacles somptueux à Saint-Pierre ; mais il ne lui accorde ni justice, ni instruction, ni travail, ni liberté, et l'état d'âme du Romain se résume en deux mots : pessimisme et fatalisme.

Pourtant, un événement a fait brèche dans la Rome des papes : c'est la Révolution française : et voilà que depuis cinquante ans quelques apôtres parlent à ce peuple en un langage qu'il avait désappris mais qu'il comprend de mieux en mieux. Ils lui parlent de liberté, de l'Italie et de Rome Capitale rendue à sa mission dans l'histoire. Les Romains se réveillent : secouant des fers indignes, ils regardent au delà de leurs murs et cherchent à l'horizon les drapeaux tricolores. Désormais, puisqu'ils ont la foi, puisqu'ils ont leurs martyrs, qu'importent la police et les armées pontificales et autrichiennes? Les prisons s'emplissent de jacobins ; on fusille les patriotes sur la Place Colonne, mais le pape tremble dans son palais, au milieu de ses gardes ; et Garibaldi, qui se sait attendu, s'engage en souriant sur la route qui mène à Rome.

FIN DU PREMIER VOLUME.



BIBLIOGRAPHIE

I. Généralités.

Gregorovius, Ferd. : *Storia della città di Roma nel medio evo.* 8 volumes. Traduction de l'allemand, par Renato Manzato. Venezia, Antonelli, 1866-1876.

Trevisani, C. : *Storia di Roma nel medio evo.* Torino, Roux, 1895.

Von Eicken, Heinrich : *Geschichte und System der mittelalterlichen Weltanschauung.* Stuttgart, Cotta, 1887.

(Comme initiation à cet ouvrage très remarquable, mais si peu connu en France, je recommande aux lecteurs français l'analyse qu'en a donnée Edmond Scherer dans le tome X de ses *Études sur la littérature contemporaine.* Scherer traduit le titre un peu brièvement : Le moyen âge et sa théocratie.)

Nissen, Heinrich : *Italische Landeskunde.* I. Band : Land und Leute. Berlin, Weidmann, 1883.

Trolle, Albert : *Das italienische Volkstum und seine Abhängigkeit von den Naturbedingungen.* Leipzig, Duncker und Humblot, 1885.

Sabatini, Francesco : *Il Volgo di Roma.* Roma, Loescher, 1890.

D'Ancona, Alessandro : *La poesia popolare italiana.* Livorno, Vigo, 1878.

Gaspary, Adolf : *Geschichte der italienischen Literatur.* 2 volumes. Berlin, Oppenheim, 1885.

Tiraboschi, Girolamo : *Storia della letteratura italiana.* 12 volumes. Venezia, Antonelli, 1823-25.

Archivio della R. Società Romana di Storia Patria. Depuis 1877, un volume par an. Roma, Biblioteca Vallicelliana.

Tarnowsky, B. : *Prostitution und Abolitionismus.* Hamburg und Leipzig, Voss, 1890.

Burckhardt, Jakob : *Die Cultur der Renaissance in Italien.* 2 volumes. 4e édition. Leipzig, Seemann, 1885.

Taine, Hippolyte : *Voyage en Italie.* 2 volumes. 7e édition. Hachette, 1893.

Philosophie de l'art. 2 volumes. 6e édition. Hachette, 1893.

About, Edmond : *Rome contemporaine.* 4e édition. Paris, Lévy, 1861.

De Stendhal (Henry Beyle) : *Promenades dans Rome.* 2 volumes. Calmann Lévy.

Curtius, Ernst : *Griechische Geschichte.* 1er volume. 6e édition. Berlin, Weidmann, 1887.

Carducci, Giosuè : *Della vita e delle opere di Giuseppe Giusti.* Introduction à l'édition des œuvres de Giusti, de 1859.

Masi, Ernesto : *I tempi e la satira di Giuseppe Giusti.* Milano, Treves, 1871.

Lenient, C. : *La satire en France au moyen âge.* Paris, Hachette, 1893.

La satire en France au XVIe siècle. 2 volumes. Paris, Hachette, 1886.

Silvagni, David : *La Corte e la Società romana nei secoli XVIII e XIX.* 3 volumes. Roma, Forzani e Ce, tipografia del Senato, 1883, 1884 et 1885.

Pianciani : *La Rome des papes,* par un ancien membre de la constituante romaine. 3 volumes. Bâle, Schweighauser. Londres, Chapman, 1859.

Farini, Luigi-Carlo : *Lo Stato Romano dall' anno 1815 al 1850.* 4 volumes. 2e édition. Firenze, Le Monnier, 1850-1853.

2. Sur les Origines de Pasquin[1].

1889. 16 janvier. Morandi : *Pasquino e pasquinate. Ricerche in gran parte nuove.* Nuova Antologia. Vol. XIX. Serie 3a. 270-300.

[1] Il est inutile de citer ici les études sur Pasquino, antérieures à la discussion Morandi-Gnoli. Elles reposent en grande partie sur des erreurs et des légendes. On lira cependant encore avec intérêt le livre de Mary-Lafon : *Pasquino et Marforio,* 2e édition. Paris, Lacroix, 1877. Les sources utilisées par Mary-Lafon sont de valeur très inégale et souvent douteuse.

1889. Morandi. *Da Pasquino al Belli e alla sua scuola* comme introduction aux sonnets de Belli. (Cf. éditions.)

1890. 1er et 16 janvier. Gnoli : *Storia di Pasquino.* Nuova Antologia, XXV. Publié ensuite en brochure sous le titre : *Le origini di Maestro Pasquino.*
2 février. Morandi : *Per Pasquino.* Fanfulla della Domenica. Anno XII. N° 5.
9 février. Gnoli : *Per Pasquino.* Fanfulla Dom. XII. N° 6.
16 février. Gnoli : *Pasquino ed Erasmo.* Fanf. Dom. XII. N° 7
16 février. Morandi : *Per la prima pasquinata.* Fanf. Dom. XII. N° 7.
23 février. Morandi : *La testimonianza d'Erasmo.* Fanf. Dom. XII. N° 8.
23 février. Gnoli : *Per la storia dell' arte.* Note. Fanf. Dom. XII. N° 8.
16 mars. G. Gabrielli : *Pro Pasquino.* dans l'*Opinione.*
18 mars. Morandi : *Per Pasquino... e per Marforio.* dans l'*Opinione.*
20 mars. Annibale Gabrielli : *Per Pasquino.* dans l'*Opinione.*
22 mars. Xanthippus : *Pasquino.* Dans : « Das Magazin für die Litteratur des In- und Auslandes ».
5 avril. Zannoni : *Pasquino nel 1524.* Dans : « Lettere ed arti ». II, 12.
Giornale storico della lett. it. XV, 468.
16 août. Luzio : *Pietro Aretino e Pasquino.* Nuova Antologia. XXVIII.
(Cf. Giorn. Storico. XVI. 471.)
28 décembre. Morandi : *Ancora per Pasquino.* Fanf. Dom. XII, 52.
(Cf. Giorn. Storico. XVII, 151.)

1891. 3 janvier. Tenneroni : *Pasquino e Marforio indorini.* dans la *Riforma.*
Cian : *Gioriana.* Giornale storico della lett. ital. XVII, 277-357.
1er mars. Gnoli : *Un giudizio di lesa romanità sotto Leone X.* Nuova Antologia, XXXII.
(Cf. Giorn. Storico. XIX, 151-159.)
Juin. Rossi : *Pasquinate di Pietro Aretino ed anonime per il conclave e l'elezione di Adriano VI.* Palermo, Clausen.
(Cf. Nuova Antologia. 1 settembre 1891.)

1892. Luzio : « Giornale storico della lett. italiana ». XIX, 80-103.
Moschetti : « Rivista storica ital. ». IX, 107-109.
Medin : « Giorn. Storico ». XIX, 455.
1893. Gnoli : *Ancora delle Pasquinate di Pietro Aretino*, etc., dans le Giorn. Storico. XXII, 262.
Moschetti : *Il gobbo di Rialto e le sue relazioni con Pasquino*. Venezia, Visentini. 1893. (Extrait du Nuovo archivio veneto.)
Cf Giorn Stor. XXII. 295 et la Rivista stor. ital. XI, fasc. 1e.
1894, 1er mai et 1er juin. Cesareo : *La formazione di Mastro Pasquino*, dans la Nuova Antologia, L et LI. — Publié aussi à part. (Cf. « Giornale Stor. ». XXIV, 473.)
Cesareo : *Pasquino et la satira sotto Leon X*. dans la Nuova Rassegna. Anno II. Nos 1, 3, 5, 8, 24
1896. Percopo : *Di Anton Lelio Romano e di alcune pasquinate contro Leon X*. dans le Giornale Storico. XXVIII, 45-91.
Moschetti : *Ancora del Gobbo di Rialto*. Venezia. Visentini. 1896. (Extrait du Nuovo archivio veneto.)
(Cf. Giornale Stor. XXVIII, 464.)
Parmi tant d'autres comptes-rendus et études de moindre importance, voyez encore :
Renier. dans le « Jahresbericht über die Fortschritte der roman. Philol ». 1er Jahrgang 492.
Novati : *Studi critici e letterari*. Torino, Lœscher, 1889. — Pages 177 et suiv.
Prelatura e nobiltà romana ; chiacchiere in versi d'un Fra Pacomio del sec. XVIII. Pasquinate inedite. Pubblicate a cura di Silvio Pollini. Milano
Pitrè : *Pasquinate in Messina*.
(Cf. Giornale Storico. XXV, 168.)
Une note de Novati. à propos de l'étude de Percopo. dans le Giorn. Storico. XXVIII, 470.

3. Sur Belli[1].

Tarnassi, Paolo : *Elogio storico di Giuseppe Goachino Belli*. Roma. 1864.

[1] Tandis que, dans la bibliographie sur Pasquin, j'ai cherché à être complet, ici au contraire, en tout ce qui concerne Belli et ses œuvres, je ne donne en général que le nécessaire. M. Giuseppe Fumagalli a compilé une bibliographie très complète des œuvres de Belli et des études biographiques. Il serait donc oiseux et prétentieux à la fois de copier ici l'œuvre

Morandi, Luigi. *La satira a Roma ed i sonetti in dialetto romanesco di Giuseppe Gioacchino Belli*. Dans la Rivista Contemporanea Nazionale Italiana. Volume LVI, 1869. Puis dans les diverses éditions et finalement dans l'édition complète de 1889, sous le titre de : *Da Pasquino al Belli e alla sua scuola.*

Schuchardt, Hugo : *G.-G. Belli und die römische Satire*, dans l'*Allgemeine Zeitung*, 1871 ; puis dans « Romanisches und Keltisches », 150-179. — Strassburg, Trübner, 1886.

Gnoli, Domenico : *G.-G. Belli e i suoi scritti inediti*, dans la « Nuova Antologia », de 1877-78 ; puis dans « Studi letterari ». Bologne, 1883.

Heyse, Paul : *G. G. Belli, ein römischer Dialektdichter*, dans la « Deutsche Rundschau », octobre 1878.

Schumann, Josef. *Giuseppe Gioachino Belli, ein römischer Dialektdichter*, dans « Nord und Süd », mai 1891.

Morandi, Luigi : *Cinque lettere e due Note di viaggio di G.-G. Belli*, Perugia, 1886.

Spezi, Pio : *Il Belli e la sua poesia romanesca*. Teramo, 1891.

Il maggior poeta romanesco, dans la « Vita Italiana ». Vol. IV. Pages 312-315.

Il popolo di Roma e G.-G. Belli, extrait de la Vita Italiana, Nuova serie, anno III, fasc. XIX.[2]

Il matrimonio secondo l'opinione del popolo di Roma, tratta dai sonetti romaneschi del Belli. Extrait du fasc. LXXXI du Pensiero Italiano.

Zaccagnini, Giuseppe : *Sulla vita e sulle opere di G.-G. Belli.* Roma, 1891.

de l'érudit bibliothécaire. Je ne cite que les travaux essentiels : des autres, je n'indique que ceux qui ne figurent pas dans la liste de M. Fumagalli soit par omission, soit parce qu'ils sont postérieurs à 1891. Enfin, beaucoup d'articles de journaux (relatifs à l'édition Morandi de 1889) ne méritent pas d'être cités, ainsi que le dit fort bien M. Fumagalli, étant sans aucune valeur originale.

[2] Compte rendu sur les 156 premières pages de cet ouvrage, qui furent tirées à part en février 1897. Pio Spezi étant un des connaisseurs les plus compétents de Belli, je serais très fier de ses éloges, si je ne craignais pas de les devoir plutôt à la bonne amitié qui nous unit tous deux. — Je mentionne ici les trois pages que M. A. d'Ancona a consacrées à la 1re partie du présent ouvrage dans la *Rassegna bibliografica della letteratura italiana* (année 1897, p. 208-210). Quand M. d'Ancona déclare que Belli ne pensa jamais à relier entre eux ses sonnets, qu'il me permette de lui rappeler deux passages de la préface du poète : « Io ho deliberato di lasciare un monumento di quello che è oggi la plebe di Roma » et ailleurs : « distinti quadretti, *congiunti dal filo occulto della macchina* ».

Les dernières pages (71-86) de l'étude de Zaccagnini contiennent la très importante bibliographie compilée par Giuseppe Fumagalli (bibliotecario della biblioteca Braidense di Milano.)

Aux nombreux articles de journaux et revues cités par Fumagalli, j'ajoute encore :

Orazzio Coccola (journal en romanesco, mort d'épuisement). N°s 52 et 55 (31 mars et 21 avril 1895.)

Gandolin (Vassallo), dans la « Tribuna Illustrata » du mois de juin 1894.

Herrig's Archiv : Berliner Gesellsch. für das Studium der neueren Sprachen. Sitzung des 26. Januar 1892.

4. Les Œuvres de Belli[1].

1. *Poesie inedite di Giuseppe Gioachino Belli romano.* Roma, Salvincci, 1865 et 1866. 4 volumes.

Cette édition est du fils du poète Ciro Belli. Chaque volume comprend des poésies en langue italienne et des sonnets en dialecte romain, fortement mutilés.

Je l'appelle brièvement : édition Salvincci.

2. *Duecento sonetti in dialetto romanesco di Giuseppe Gioachino Belli*, con prefazione e note di Luigi Morandi. 1 vol. Firenze, G. Barbèra, 1870.

C'est cette édition qui a rendu populaire (relativement encore!) le nom de Belli ; elle est épuisée ; on l'appelle communément l'édition des duecento sonetti ou l'édition Barbèra.

3. *I Sonetti Romaneschi di G.-G. Belli* pubblicati dal nipote Giacomo a cura di Luigi Morandi. Unica edizione, fatta sugli autografi. — 6 volumes.

Città di Castello. S. Lapi. — Le volume I est de 1889 ; les vol. II, III et IV sont de 1886 ; les vol. V et VI de 1887.

C'est l'édition définitive à laquelle se rapportent toutes mes citations (le chiffre romain désigne le volume et le chiffre arabe la page). Le volume I contient la longue Introduction qui provoqua la discussion sur les origines de Pasquin. — Sur cette édition, voyez page 74 du présent ouvrage.

S. Lapi a mis récemment en vente une « édition économique » de ces 6 volumes, à 12 fr. au lieu de 24.

Les nombreuses publications de Perino, à Rome (citées par Fuma-

[1] Voyez la note précédente. Cette partie de la bibliographie de Fumagalli comprend 60 numéros.

galli), ne sont que la reproduction pure et simple des sonnets mutilés de l'édition Salvucci.

Un journal semi-dialectal, *Il Poeta* disparu ainsi que l'*Orazzio Coccola*, a publié à plusieurs reprises des sonnets de Belli, simplement copiés de l'édition Morandi.

Dans la *Deutsche Rundschau* d'octobre, novembre et décembre 1878, Paul Heyse avait déjà traduit 30 sonnets du poète romain. (Nos 68 et 69 de Fumagalli.)[1] Il en a traduit une nouvelle série (de 29) dans la même revue du mois de septembre 1893.

Enfin, sur un point qui n'a aucun rapport avec les sonnets en dialecte, mais qui n'en est pas moins intéressant, je complète la bibliographie de Fumagalli : Il s'agit des traductions du théâtre français que Belli fit dans sa première jeunesse, alors qu'il était membre de l'académie littéraire, la Tiberina.

C'est d'abord : *I fratelli alla prora*, dramma del Signor Pelletier-Volméranges, versione inedita di Giuseppe Gioacchino Belli Romano.

Puis : *Il Tutor pittore*, commedia, tolta dal Francese, ed accommodata all'uso del Teatro Italiano. Da Giuseppe Gioacchino Belli Romano.

Ces deux traductions se trouvent dans la Galleria Teatrale, ovvero Collezione di tragedie, commedie, drammi e farse, originali, e tradotte, o inedite, o poco reperibili, scelte, e corredate di discorsi, ed osservazioni Da una Società di Giovani Romani. — In Roma 1816. Presso Crispino Puccinelli Stampatore in Via della Valle num. 53. — Tomes I et IV.[1]

5. Editions de pasquinades ; manuscrits, etc.[2]

1509. « Carmina quae ad Pasquillum fuerunt posita in anno M.CCCCCIX. » (*Nazionale* de Florence, *Angelica* de Rome.)

1510. « Carmina ad Pasquillum Herculem obtruncantem Hydram referentem posita. Anno MDX. » — A la fin : « Impressum Rome per magistrum Jacobum Mazochium. Anno M. d. X. » (*Nazionale* de Florence, *Vittorio Emanuele* de Rome.)

[1] Je dois ce renseignement à l'amabilité de M. Ferdinando Martini qui, outre tant d'autres mérites, est un profond érudit en tout ce qui concerne l'histoire du théâtre italien et français.

[2] Cette liste d'éditions, de manuscrits et de renseignements divers est, hélas, fort incomplète ; elle n'est qu'un premier jalon en vue de quelque future étude sur l'histoire littéraire, documentée, de Pasquin. Je serai reconnaissant pour tout ce qu'on voudra bien y ajouter ou y corriger.

J'ai commencé de même un relevé des allusions à Pasquin faites par des auteurs du XVI[e] siècle.

1511. « Carmina ad Pasquillum posita. Anno M.D.XI. »
A la fin : « Impressum Romae per Jacobum Mazochium Romanae Academiae Bibliopolam. Anno M.D.XI Die VI Maii.
(*Vittorio Emanuele* de Rome.

1512. « Carmina ad statuam Pasquini in figuram Martis presenti anno M.D.XII conversi. »
Une autre édition : « Carmina apposita Pasquillo M.D XII ».
(toutes deux à la *Vittorio Emanuele.*)

1513. « Carmina apposita Pasquillo, anno M.D.XIII. »
Une autre édition : « Versi posti a Pasquillo ne lanno M D.xiij ».
(toutes deux à la *Vittorio Emanuele.*)

1514. « Carmina apposita Pasquillo Anno M.D.xiiii .
Une autre édition : « Versi posti a Pasquino nel Anno M.D.XIIII. »
toutes deux a la *Vittorio Emanuele.*)

1515. Cf. Gnoli : « *Le origini di M. P.* » 44.

1516. Cf. *Nuova Antol.* XXXII. 52 — Gnoli ; 45. — Cesareo. « *La formazione di M. P.* » 29. — Morandi : « *Fanf Dom.* » 1890. XII. 52.

1517. Cf. Gnoli : 47. — Cesareo : 29.

1518. Cf. *Giornale Storico.* XVII. 335 — Cesareo : 29.

1519. Cf. *Nuova Antol.* XXXII. 52.

1520. Cf. Gnoli : 47.

1521. « Carmina apposita Pasquillo M.D.XXI » à la fin : « In Aedibus Jacobi Mazochii. M.D XXI. »
(*Universitaria* de Bologne.)

1522. Cf. *Giornale Storico.* XIX. 158.

1523.

1524. Cf. Zannoni : « Lettere ed arti » 1890. II 12.

1525 « Carmina apposita Pasquillo anno M.D.XXV. » — Sans nom mais sûrement de chez Antonio Blado.
(*Universitaria* de Bologne.)

1526. Cf. Morandi : « *Fanf. Dom.* » 1890. XII. 52.

1544. « Pasquillorum tomi duo » Eleutheropoli 1544.
Cf. Novati : « *Studi critici* » 230 et Gnoli . « *Fanf. Dom.* » 1890. XII. 7.

En outre : Cesareo : 4. 20. 35. 37. — « *Giorn. Stor.* » XVII, 296, 335. 336. — Rossi : « *Pasquinate di P A.* » et enfin Percopo : « *Di Antan Lelio Romano* » dans le Giorn. Stor. XXVIII.

TABLE DES MATIÈRES

Voyez les corrections, page 416.

CORRECTIONS

Page	8,	ligne	9 :	Pulcinello.	*lisez*	Pulcinella.
»	16,	»	14 :	une specie.	»	una specie.
»	58,	»	14 :	Custozza.	»	Custoza.
		»	21 :	exécutées,	»	condamnées.
»	64,	»	25 :	ne bianca.	»	nè bianca.
»	83,	note	1 :	Geoffroy.	»	Geffroy.
»	85,	ligne	2 :	Prud'homme	»	Prudhomme.
»	101,	»	26 :	confraternité,	»	confrérie.
»	102,	»	26 :	»	»	»
»	112,	»	27 :	putana.	»	puttana.
»	127,	»	29 :	première communion	»	confirmation
»	134,	»	11 :	l'autra dua,	»	l'autre dua.
»	141,	»	11 :	matelas.	»	écheveaux.
»	144,	»	21 :	continue.	»	continua.
»	151,	»	1 :	quoi le Seigneur.	»	quoi ? le Seigneur.
		»	14 :	une gran bella	»	una gran bella.
»	189,	»	5 :	*ajoutez en marge :*		les œuvres
»	227,	»	8 :	Église.	*lisez*	église.